

L'APPLICATION DU CONCILE DE TRENTE

ET L'EXCOMMUNICATION POUR DETTES

EN FRANCHE-COMTÉ.

Quelque intéressante qu'elle soit, l'histoire de la réception, de la publication et de l'application en Franche-Comté du Concile de Trente n'est pas, au début du moins, une histoire originale. A Dôle, capitale de la province et siège du parlement, les événements suivent d'abord exactement le même cours qu'à Arras, à Bruxelles, à Malines, dans les grandes villes des Pays-Bas. Le fait s'explique sans peine : en décembre 1563, au moment où se terminait la dernière session de la grande assemblée catholique, la Comté appartenait à Philippe II d'Espagne. Petite province isolée, fort éloignée des autres possessions de son maître, elle était comme perdue delà les monts sur les flancs du royaume de France qu'elle n'aimait guère, mais dont elle parlait la langue et suivait les usages. Elle jouissait d'une large, d'une jalouse autonomie. Aucun étranger n'y occupait de charges militaires, judiciaires ou financières. Son gouverneur s'appelait bien Guillaume de Nassau; mais ce n'était pas pour elle un étranger, ou, plus exactement, ce n'était pas à titre d'étranger qu'il avait sollicité et obtenu sa charge. Héritier des vastes domaines de la maison de Chalon¹ et partant le plus riche seigneur de toute la Comté², il succédait aux princes d'Orange dans le gouvernement

1. Grâce à son cousin René de Nassau, tué en 1544 au siège de Saint-Dizier, et qui lui-même avait hérité du dernier des Chalon, Philibert. Sur ce personnage, cf. Ulysse Robert, *Philibert de Chalon*, Paris, 1902, in-8°.

2. Le domaine des Chalon au début du xvi^e siècle comprenait encore plus de trente seigneuries, puisqu'aux riches possessions de la branche d'Arlay se trouvaient réunies depuis 1493 les six seigneuries de la branche d'Auxerre dites le partage de Château-Belin. Il est vrai que, lorsque Guillaume de Nas-

comme dans leurs seigneuries¹. C'était d'ailleurs, ce devait être un gouverneur tout honoraire. Le jour même où elle avait signé ses patentes, Marguerite de Parme lui avait donné un « commis au gouvernement » en la personne de François de Vergy², représentant d'une des plus nobles familles du Comté, et c'était ce Bourguignon, non cet étranger, qui était réellement l'homme du roi dans la province. Au reste, nul Espagnol en Comté, s'il y avait nombre de Comtois en Espagne³. Le pays s'administrait et dans une large mesure se gouvernait lui-même par le moyen de son commis-gouverneur, du parlement de Dôle et des états provinciaux.

Cependant, les liens qui jadis l'avaient uni aux Pays-Bas sous la domination d'un Philippe le Bon ou d'un Charles le Téméraire ne s'étaient pas entièrement brisés. Le gouverneur général des pays d'Embas, sous Philippe II comme au temps de Charles-Quint, gardait dans son département l'état comtois. Ainsi s'explique à l'origine la concordance que nous notions plus haut⁴. Lorsque Philippe II, dans l'année qui suivit la clôture des sessions, résolut d'accéder au désir de Pie IV et de transformer

sau demanda au parlement de Dôle mainlevée des biens laissés dans la province par René de Nassau, un arrêt du 17 avril 1545-46 lui refusa le partage d'Auxerre en la Saunerie de Salins et les seigneuries de Château-Belin, ce qui fut l'origine d'un long procès par-devant le conseil de Malines : la paix de Munster de 1648 y devait seule mettre un terme.

1. Successivement, Philibert de Chalon, sa mère Philiberte de Luxembourg et son héritier René de Nassau avaient été gouverneurs du comté. Mais, du vivant de ce dernier, les fonctions de gouverneur avaient été exercées réellement par un Vergy, Claude, que Charles-Quint avait une première fois institué commis lieutenant au gouvernement du comté le 1^{er} juin 1537 (cf. Duchesne, *Histoire de la maison de Vergy*, Paris, 1625, in-fol., et Gachard, *Correspondance de Marguerite de Parme*, t. I, Bruxelles, 1867, in-4°, p. 352-53). A la mort de René de Nassau et jusqu'à sa propre fin en 1560, ce fut Claude de Vergy qui resta à la tête de la province.

2. Neveu et héritier de Claude (cf. Duchesne, *op. cit.*). Sur toute cette affaire, cf. Gachard, *Correspondance de Marguerite*, t. I, *passim*, et notamment p. 409-410.

3. Sur ce point, outre notre étude : *les Régions de la France, la Franche-Comté* (publications de la *Revue de synthèse historique*, Paris, 1905, in-8°, p. 50-56), on peut consulter l'article de A. Boussey, *la Franche-Comté a-t-elle été espagnole? (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1905)*.

4. Aussi plusieurs textes importants concernant l'histoire de la réception et de la publication du Concile en Comté figurent-ils dans le t. VII, 1^{re} partie, des *Monumenta ad historiam Concilii Tridentini spectantia* de Le Plat (Lovanii, 1787, in-fol.) en même temps que les textes relatifs à ces mêmes événements aux Pays-Bas.

en lois pour ses sujets les résolutions conciliaires, les premières mesures que prit dans les Flandres la gouvernante Marguerite de Parme s'appliquèrent toutes au comté de Bourgogne. L'archevêque de Besançon et le parlement de Dôle reçurent la lettre-circulaire du 8 juin 1564, qui portait ouverture d'une enquête sur les articles de réformation et les inconvénients possibles de leur publication¹. Ils reçurent, après avoir formulé réponses et réserves, la lettre-circulaire du 11 juillet 1565, qui invitait les prélats à publier le Concile incontinent et les corps de justice à leur donner toute assistance². Seulement, tandis qu'aux Pays-Bas les évêques, s'inclinant, procédèrent, dès la fin de 1565 et le début de 1566, à la publication sous réserves que l'on attendait d'eux, en Comté au contraire le chef du diocèse, l'archevêque de Besançon, mettant en œuvre tous les moyens dilatoires qu'il put imaginer, parvint si bien à retarder une mesure dangereuse pour ses intérêts propres qu'il fallut l'arrivée au gouvernement du duc d'Albe et toute l'énergique insistance dont il était capable pour qu'après bien des péripéties multiples, après huit ans de résistance oblique et de lenteurs calculées, le Concile fût enfin publié au mois de juin 1571.

Retracer dans son détail minutieux l'histoire de ces vicissitudes, tel n'est pas notre dessein présent³. Nous voudrions simplement en rechercher les causes. Causes individuelles d'abord et c'est une figure singulière en vérité que celle de l'archevêque Claude de La Baume, un des types achevés de ces prélats de grande famille, dont l'exemple et la vie furent si souvent invoqués par les propagandistes de la Réforme. Causes générales ensuite, d'ordre judiciaire, partant d'ordre économique en un siècle où, pour qui la faisait rendre, la justice n'était guère qu'un revenu, et c'est un tableau original à retracer que celui des usages judiciaires de l'officialité bisontine. Montrer dans son plein fonctionnement cette curieuse pratique de l'excommunication

1. Elle figure dans *Le Plat*, *op. cit.*, t. VII, 1^{re} partie, p. 1. Elle y est suivie des divers avis recueillis aux Pays-Bas sur la question, tant auprès des conseils de justice que des évêques. Sur les dispositions de Philippe II au lendemain de la clôture du Concile, cf. l'article de M. Philippson sur Philippe II et la papauté dans l'*Historische Zeitschrift*, t. III, 2^e série, p. 302 et suiv.

2. *Le Plat*, *op. cit.*, t. VII, 1^{re} série, p. 93.

3. Nous nous permettons de renvoyer d'avance sur ce point le lecteur à notre ouvrage (sous presse), *la Franche-Comté au temps de Philippe II d'Espagne : l'État, la société, la vie religieuse*.

pour dettes; indiquer quels efforts vigoureux furent tentés pour l'abolir par la justice laïque acharnée à la perte de la justice d'église, ce n'est pas seulement écrire un chapitre de l'histoire de la réforme catholique ou de la concentration monarchique dans une des provinces soumises à Philippe II d'Espagne. C'est apporter une contribution à l'histoire économique et sociale du temps, à l'histoire de quelques-unes des manifestations les plus caractéristiques, les plus ingénûment cruelles du capitalisme moderne à ses premiers débuts.

I.

A la fin de 1563, au début de 1564, lorsque, le Concile clos, ses décrets imprimés en forme authentique, le pape prie les souverains de les recevoir chacun dans leurs états, le chef du diocèse de Besançon était un prélat assez peu édifiant¹.

Fils cadet de haut et puissant Claude II de La Baume-Montrevel², chevalier de la Toison d'or et maréchal de Bourgogne, grand seigneur qui, pendant les années bien remplies d'une longue existence, avait joué en Comté un rôle de tout premier plan³, Claude III de La Baume était né à Besançon en 1536⁴. Sacrifié à son aîné François, il avait été dès sa naissance destiné à l'Église. Précisément, son oncle paternel était Pierre de La Baume, l'évêque que la Réforme avait chassé de Genève; cet infortuné prélat, fixé en Franche-Comté et créé cardinal par

1. Sur ce personnage, cf. l'intéressant mémoire d'A. Castan, *la Rivalité des familles de Rye et de Granvelle au sujet de l'archevêché de Besançon* (*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1891), qui renverra aux sources et notamment à la biographie du prélat par le conseiller Jacquot († 1627) : *De vita et gestis Claudii a Bauma* (Bibliothèque de Besançon, fonds général, ms. 701).

2. Sur les La Baume-Montrevel, cf. Simonnet, *Tables généalogiques de la maison de La Baume-Montrevel* (s. l. n. d., in-fol.). Claude II avait épousé en secondes nocces, le 23 décembre 1532, Guillemette d'Igny, qui accoucha plus tard, « en la maison feu maistre Jehan Chaudet » à Besançon, du « beau fils » que fut Claude III de La Baume (cf. aux Archives de l'Ain, E 136, l'acte de ce mariage). — Le frère aîné de Claude, François, fut chambellan du duc de Savoie, gouverneur de Savoie, Bresse, Bugey et Valromey en même temps que bailli d'Amont en Franche-Comté.

3. Sur ce point, cf. Ed. Clerc, *Histoire des États-Généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, t. I, Besançon, 1882, p. 289 et suiv.

4. A. Castan, *Granvelle et le petit empereur de Besançon* (*Revue historique*, t. I, 1876, p. 96, n. 4).

compensation¹, était devenu d'abord en 1533 coadjuteur, puis, en 1541, successeur de l'archevêque de Besançon Antoine de Vergy. Il régna fort peu au palais de Porte-Noire; mais il eut le temps, avant de mourir, de faire nommer par lettres pontificales ratifiées par l'empereur son jeune neveu Claude coadjuteur du siège et héritier présomptif de sa dignité archiepiscopale. Les lettres portaient en outre que, si Pierre de La Baume mourait avant que Claude fût majeur, le diocèse serait administré par Louis de Rye, un autre de ses neveux, un autre cadet de noble famille comtoise. Ces arrangements pris, l'ancien évêque de Genève s'éteignit à Arbois, dans son prieuré de Saint-Just, le 5 mai 1544.

Or, le 16, les chanoines de Besançon réunis, arguant de leur droit d'élire l'archevêque, désignaient pour lui succéder² non Claude, âgé de sept ans, mais leur puissant confrère François Bonvalot, trésorier du chapitre, beau-frère du garde des sceaux de Charles-Quint, Nicolas Perrenot, homme intelligent, cultivé, plein de finesse et d'expérience diplomatiques, bref, une aimable figure de prélat de la Renaissance, doucement épicurien et prudemment sceptique³. Grande colère chez les parents de Claude de La Baume et de Louis de Rye; colère d'autant plus vive que, derrière le conflit des personnes, il y avait en réalité l'antagonisme de deux classes. Depuis longtemps déjà, la bourgeoisie comtoise était partie à la conquête des grandes charges et des pouvoirs fructueux. Tout un peuple de légistes, instruments dociles du prince, avait été récompensé de sa fidélité, de son ardeur à servir et de ses talents par la faveur du maître. Parlementaires de Dôle, c'était à eux qu'allaient toute l'influence, toute l'autorité dans la province. Dès l'origine, ils avaient engagé

1. Le 13 janvier 1540 (*Arch. du Doubs*, G 230).

2. L'érudit Jules Chifflet a recueilli un gros volume de pièces relatives à ces démêlés qui constitue, à la bibliothèque de Besançon, le vol. 35 de la collection Granvelle et qui a servi de base au mémoire, cité plus haut, de Castan.

3. Sur ce personnage, qui fut un moment ambassadeur impérial en France et remplit à diverses reprises des missions diplomatiques auprès des Liges, on peut consulter, outre le mémoire de Castan cité plus haut (*la Rivalité*, etc...), une note du même érudit, intitulée : *Une date de la vie de Claude Goudimel* (*Revue des Sociétés savantes*, 5^e série, t. VIII, 1874, p. 482-83). François Bonvalot était un ami et un correspondant d'Érasme : ce fut chez lui que descendit le grand humaniste lorsqu'il vint à Besançon en 1524. Sur ce point, cf. A. Boussey, *Érasme à Besançon* (*Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1896).

durement, âprement, la lutte contre la noblesse d'épée; avec l'appui du souverain et pour lui, malgré les résistances, malgré les retours offensifs, sous Marguerite d'Autriche avec un Mercurin de Gattinara, sous Charles-Quint avec un Hugues Marmier, ils l'avaient emporté¹. Et ce n'était pas seulement l'influence et l'autorité qui allaient à eux. Les plus favorisés, les plus habiles connaissaient la richesse et toutes les satisfactions du pouvoir. A la cour, ils assistaient le maître de leurs conseils, le servaient dans les ambassades en pays étrangers, administraient et gouvernaient pour lui; le chancelier de Charles-Quint, son garde des sceaux, son ministre de confiance n'était-il pas un Comtois, un ancien conseiller du parlement de Dôle, le fils d'un simple petit bourgeois d'Ornans, Nicolas Perrenot?

Pour de tels parvenus qui les éclipsaient tous et marchaient leurs égaux, on devine les sentiments des nobles francs-comtois. Nuls qui fussent plus envieux, plus jaloux que les membres de la famille de Rye: Joachim, le compagnon fidèle et le sommelier de corps de Charles-Quint; Gérard, son frère et son second; Marc, leur cadet, un brillant cavalier². La nomination de François Bonvalot, le beau-frère de Nicolas Perrenot, l'oncle du futur cardinal de Granvelle, les atteignait directement dans leurs intérêts à la fois et dans leurs préjugés. Lui nommé, c'était une déception pour leurs frères puînés, Philibert et Louis, que Pierre de La Baume avait institués administrateurs de l'archevêché pendant la minorité de Claude de La Baume; surtout, c'était un succès nouveau pour la dynastie abhorrée des Granvelle qui, partie de rien, s'élevait à tout et, non contente de régner à la cour,

1. Sur tous ces démêlés, cf. Clerc, *op. cit.*, t. I, p. 248 et suiv.; p. 295 et suiv.; etc...

2. Sur ces personnages, cf. A. Castan, *la Conquête de Tunis en 1535 racontée par deux écrivains francs-comtois (Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 1890, p. 296 et suiv.)*. Cf. également J. Chifflet, *Tratado de la maison de Rye* (s. l. n. d., [1774,] in-fol.). — Marc de Rye et son fils Claude-François se jetèrent avec ardeur dans le mouvement des Gueux et travaillèrent à étendre en Comté l'agitation des Pays-Bas, dirigée d'abord contre Granvelle. Leur tentative échoua finalement: ils moururent tous deux d'ailleurs en 1567. Sur ces événements, outre Clerc, *Histoire des États-Généraux*, t. I, p. 343 et suiv., cf. les quelques indications que nous avons données dans *la Contre-réforme en Franche-Comté, 1567-1575* (École normale supérieure, *Positions des Mémoires pour le diplôme d'études supérieures d'histoire, décembre 1901*, Paris, 1903, in-8°), indications qui seront reprises et développées dans l'ouvrage annoncé plus haut.

commençait en Comté, au pays natal, la fructueuse récolte des offices et des dignités.

Entre les tuteurs de l'archevêque désigné et les parents et alliés de l'archevêque élu, un de ces longs procès s'engagea comme on savait les mener au ^{xvi}^e siècle. Un solide et consciencieux mémoire de Castan a fait la lumière, jadis, sur ses péripéties, dévoilé la passion dont usèrent les parties, révélé sur leur acharnement des traits de mœurs curieux. Finalement, un compromis dénoua la situation. Le 5 janvier 1545, Charles-Quint, arbitrant définitivement le litige, décida que le jeune Claude garderait la dignité archiepiscopale, mais que François Bonvalot resterait administrateur du diocèse jusqu'à la majorité de l'ex-coadjuteur de Pierre de La Baume avec, pour sa part, le tiers du revenu. Le compromis d'ailleurs n'apaisa pas les colères, ne calma pas les rancunes. Ce furent, des années durant, entre l'administrateur du diocèse et la famille de l'archevêque, surtout entre la clientèle ecclésiastique de l'un et la future clientèle de l'autre, des heurts, des conflits, des échanges d'injures et de calomnies, des procès même sans cesse renaissants, toute une guerre tumultueuse et passionnée.

Claude cependant grandissait. Il étudiait à Dôle sous un précepteur débonnaire, Antoine Lulle, qui ne se lassait pas de vanter ses mérites¹. En 1557, il atteignit enfin sa majorité, fit notifier l'événement au chapitre, se pourvut d'un vicaire et d'un suffragant, tandis que Bonvalot rentrait, pour peu de temps, dans une retraite glorieuse. Ceci fait, le nouvel archevêque, à la tête d'une brillante chevauchée, escorté d'humanistes, de l'historien

1. Ant. Lulle était originaire de Majorque. On le trouve inscrit comme étudiant sur les matricules de l'Université de Dôle en 1541-42 (rectorat de P. Mercier); il fut passé docteur en théologie en 1544, le 6 juin, sous le rectorat de Louis de Chavirey (Bibl. de Besançon, fonds général, ms. 983, *Acta et Matricula Rectorum*, fol. 23 v°). Il eut comme élève d'abord le frère aîné de Claude de La Baume, François, dont il fait l'éloge dans la dédicace à son fils Antoine de son traité : *Antonii Lulli Balaris progymnasmata rhetorica*, Lugduni, Guill. Roville, 1572, in-8° (Bibl. nat., inv. X 17887); puis Claude lui-même, dont il vante les progrès à Gilbert Cousin dans une lettre du 3 septembre 1554 (*Gilberti Cognati Nozereni Opera*, Bâle, Henri Petri, 1562, in-fol., t. II, p. 58). Claude avait eu auparavant comme précepteur un certain « Bartholomeus Renanus, presbyter, diocesis Bisuntinensis », qu'on trouve inscrit en 1547 sur les matricules de Dôle (Bibl. de Besançon, fonds général, ms. 983, fol. 56, rectorat de Christ. Mellinger) en qualité de « pedagogus R^m D^m Claudii de La Baulme, archiepiscopi Bisuntinensis ». Lulle devint vicaire général de Claude de La Baume; il mourut très âgé en 1582.

Gollut, de Gilbert Cousin, l'ancien secrétaire d'Érasme, parti pour l'Italie, parcourut de ville en ville toute la plaine du Pô, et longuement séjourna à Padoue, dont l'Université brillait alors d'un plein éclat¹. Une belle lettre cicéronienne de Lambin à Muret nous le montre assistant aux cours de droit civil, de philosophie et de belles-lettres et rendant visite au cardinal de Tournon². Dans les premiers mois de 1559, on le revit en Comté, beaucoup moins riche d'écus, mais aussi pauvre de science sans doute qu'à son départ. D'ailleurs, pas la moindre vocation religieuse. Il aurait volontiers dit avec Charles Perrenot, un des cadets de Granvelle, contraint lui aussi par la raison de famille à se faire d'église : « Sy l'on me vouloit faire marier à une femme de quatre vins ans, je la prendroye plus tost que de me faire prestre, tant crains-je ce lieu³... »

De fait, au retour de son voyage à demi littéraire au pays béni de la Renaissance, les diocésains de Claude virent avec étonnement d'abord, bientôt avec scandale, leur jeune archevêque, qui n'avait même pas pris les ordres mineurs, mener la vie grossière d'un féodal. Il passait son temps « en dances et habitz du tout laïz, chaulces et pourpointz passementez » ; il chassait éperdûment les « bestes rousses et noires » ; il courait sans trêve de plaisirs en plaisirs, et le peuple murmurait de le voir si amuseur, si dénué de gravité, si peu respectueux de sa dignité⁴. La rumeur fut telle qu'elle parvint jusqu'aux oreilles de Philippe II : il en écrivit à Granvelle. Celui-ci, le 10 mars 1563, lui répondit : « L'archevêque était en effet bien jeune et ses fréquentations déplorables. Grand jeune homme sauvage, timide et brutal, il aurait eu besoin de vivre avec des lettrés, dont la conversation, lui profitant sans efforts, aurait fait de lui un prélat accompli⁵. Il fallait en tout

1. Gilbert Cousin s'est fait l'historiographe de l'expédition dans l'intéressant petit recueil de lettres auquel il a donné le titre de *Topographia Italicarum aliquot civitatum*, et qui figure au t. I de *Gilberti Cognati Nozereni Opera*, p. 380-393. Sur Cousin, cf. L. Febvre, *Un secrétaire d'Érasme, Gilbert Cousin et la Réforme en Franche-Comté* (*Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1907, p. 97-158).

2. Elle se trouve imprimée dans *Epistolæ Clarorum virorum*, Lugduni, Apud haeredes Seb. Gryphii, 1561, in-8°, p. 399 (Bibl. nat., inv. Z 14175).

3. Charles Perrenot, commendataire de Faverney, au cardinal de Granvelle, 31 octobre 1564 (Bibl. de Besançon, fonds Granvelle, ms. 14, fol. 435).

4. Weiss, *Papiers d'État du cardinal Granvelle*, t. VII, p. 347.

5. Id., *ibid.*, t. VII, p. 45. Cette lettre de Granvelle ne fait pas l'éloge intellectuel de Claude; elle contient un passage assez curieux : « Je lui ai fait con-

cas l'amener à plus de raison, à une meilleure conduite. Peut-être par l'ambition agirait-on sur lui en lui promettant, pour prix de sa réforme et de sa soumission, le chapeau de cardinal? » Ce fut du moins ce que Granvelle chargea M. d'Andelot, son neveu, de représenter au jeune prélat¹.

Rien d'amusant comme la lutte qui s'établit alors entre le cardinal et l'archevêque. Aux observations, Claude oppose d'abord une force d'inertie placide et souriante. Puis il propose à Granvelle d'aller à Rome « pour ung ou deux ans », sous couleur de se faire sacrer² : ce serait, disait-il, un excellent moyen de restreindre son train et de diminuer ses dettes. En réalité, l'Italie lui avait laissé bon souvenir; il pensait qu'il y serait tranquille et qu'une fois parti nul ne lui parlerait de son archevêché que pour lui en faire toucher les revenus. Mais Granvelle n'est pas dupe. Restreindre son train en Italie? Claude n'y pense pas; il est trop grand seigneur pour aller sans faste par delà les monts. Passer à Rome un an ou deux? Mais ne sait-il pas que le pape tient sévèrement la main à l'exécution des décrets du Concile de Trente, « mesme celluy de la residence des archevêques et evesques »? Il a des dettes³? Qu'il se retire en quelque terre comtoise, à Beaupré ou à Gy; il y vivra dans le calme et la prière : voilà le vrai moyen d'économiser. S'il y tient cependant, qu'il fasse en Flandre un court voyage. Il ira à Bruxelles « baiser les mains à Madame et luy faire la révérence »; Granvelle en profitera amicalement pour le consacrer « sans bruit ny despens » : il n'y faudra que ses habits et sa chapelle, dont il se servira toute son existence.

seil (à Claude) », écrit Granvelle, « de s'entourer de gens lettrés avec lesquels il vive dans une certaine intimité et dont la conversation lui profite agréablement et sans effort, ainsi qu'avait fait jadis le pape Clément VII et, d'après ses avis, le roi François I^{er}, lequel retira grand fruit de ce commerce. »

1. Jean-Baptiste d'Andelot était un des fils de Jean d'Andelot, bailli de Dôle, grand écuyer et premier maître d'hôtel de Charles-Quint, qui combattit à Pavie et fut blessé par François I^{er} d'un coup d'épée à la joue. Il devint le neveu par alliance de Granvelle, par mariage avec Madeleine Le Blanc, nièce du cardinal. Son père Jean s'était remarié en secondes noces, en 1548, avec Guillemette d'Igny, mère de l'archevêque Claude de La Baume.

2. Weiss, *Papiers d'État du cardinal Granvelle*, t. VII, p. 348.

3. Claude n'en manquait pas, en effet. Le *Chatalogue des archevêques et evesques de la cité de Crisopolis*, publié dans le t. II des *Documents inédits publiés par l'Académie de Besançon* (Besançon, 1839, in-4^e), constate que, « pour le moyen du grand train qu'il tenoit, il a toujours été disetteux de son

Poussé ainsi dans ses derniers retranchements, le jeune homme, qui de moins en moins sentait la vocation, s'emporta brusquement. Il déclara tout net qu'il en avait assez, qu'il « treuvoit les résolutions du Concille fort aygres », que sa volonté était « de ne jamais se lier », et il offrit à Granvelle de lui remettre en mains son archevêché¹. A ce moment arrivait en Comté une certaine Nicole de Savigny, dame de Saint-Remy, personne avenante, bien que déjà mûre. Elle avait eu deux fils, l'un de son mari, un gentilhomme comtois, Antoine de Ville; l'autre, après son veuvage, du roi de France Henri II, dont elle avait été quelque temps la maîtresse². Claude la vit, s'éprit d'elle, et les choses en peu de temps allèrent si loin que Nicole put bientôt se vanter partout d'avoir reçu de ce singulier archevêque une promesse de mariage *per verba de futuro*.

C'était l'époque où, aux Pays-Bas, la noblesse commençait de s'agiter et déjà remportait ses premières victoires. Granvelle, dès mars 1564, avait dû quitter Bruxelles en vaincu. Tout ce qu'il avait d'ennemis, tout ce que sa fortune lui avait créé

vivant, décédant fort endetté, si avant que sa esté à l'interêt de plusieurs de ses créanciers et plaiges ». D'après une lettre de Morillon au cardinal de Granvelle, il laissa « plus de 100,000 francs de debtes, aiant esté enseveli en une pauvre et trouée nappe de cuisine au lieu d'un linceux, une mitre de papier, huit torches et six petites chandelles » (Bibl. de Besançon, Collection Granvelle, vol. XXXVI, fol. 286).

1. Weiss, *op. cit.*, t. VII, p. 413, J.-B. d'Andelot au cardinal. — Comme on représentait à Claude qu'en résignant son archevêché il léserait ses neveux, il répondit, — mot sublime dans sa bouche, — que « son âme lui était plus proche que sa maison », et il partit à la cour de Savoie pour régler la succession de son frère François qui venait de mourir.

2. Nicole de Savigny était originaire du duché de Lorraine et fille de Georges II de Savigny et de Nicole d'Haussonville, sa première femme. Elle épousa en 1559 Jean II de Ville, d'une famille lorraine dont une branche était devenue bourguignonne au xv^e siècle. Elle eut de ce seigneur un fils, André de Ville, qui embrassa la Réforme un instant et se joignit aux troupes du duc des Deux-Ponts lorsqu'elles ravagèrent la Franche-Comté en 1569. Quant au bâtard de Henri II, Henri Monsieur, baron de Fontette, il fut souche de la maison de Valois Saint-Remy, dont la dernière descendante, Jeanne de Valois, comtesse de Lamotte, fut l'héroïne de l'affaire du Collier. Sur ces divers points, cf. Ch. Pierrot : *Une branche bourguignonne de la famille de Ville (Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, 1904)*, et L. Germain, *Jean de Ville, baron de Saint-Remy* (*Id.*, *ibid.*). Dès le 2 juin 1564, Nicole était entrée en relations avec Granvelle (Weiss, *Papiers d'État*, t. VII, p. 1), lui offrant de se mettre au service « de ce bon roy catholique » pour se venger des mauvais traitements qu'elle avait subis en France. Elle promettait des révélations; mais ses lettres sont sans importance (*Id.*, *ibid.*, t. VIII, p. 20, 41, etc.).

d'envieux au comté de Bourgogne s'était naturellement jeté avec ardeur dans le parti qui reconnaissait pour chef Guillaume d'Orange, l'héritier des Chalon, le gouverneur en titre et le plus puissant propriétaire de seigneuries de toute la Comté. Le Taciturne n'avait-il pas pour amis de grands seigneurs comtois : Marc et Claude-François de Rye, père et fils, Charles de Poupet, seigneur de La Chaux, ou le diplomate Simon Renard, de Vesoul, l'ancien protégé du cardinal, maintenant le plus vindicatif de ses adversaires? Claude suivit le mouvement. Toutes ses relations de famille l'attiraient du côté des seigneurs turbulents qui faisaient prendre à leurs gens la livrée des Gueux, distribuaient dans la province des médailles à l'effigie du roi avec, au revers, la besace symbolique, et même devaient bientôt, en 1566, sur l'initiative de leur compatriote Pierre d'Andelot, signer les articles du Compromis des nobles. Peut-être Claude de La Baume, toujours à court d'argent, alla-t-il un instant, dans l'ardeur de sa passion pour l'ancienne maîtresse de Henri II, jusqu'à espérer une sécularisation possible de son archevêché¹ à son profit? Le bruit du moins en courut fortement parmi d'autres, aussi fâcheux pour lui².

Chaque jour grandissait le scandale de cet archevêque laïque³

1. Pouillet et Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. III, p. 168, Jean de Saint-Mauris à Granvelle, 28 décembre 1567 : M^{re} de Saint-Remy prétend que Claude, « traictant le mariage, l'asseuroit que les choses viendroient de bref en point qu'il ne laisseroit, étant marié, de jouir de ses bénéfices ».

2. On disait communément qu'un jour, à la chasse, « ayant rencontré une jeune bergère de laquelle il n'avoit pu obtenir ses plaisirs, de despit qu'il avoit, il l'avoit daguée et occise » (*Chatalogue des archevêques, loc. cit.*, p. 56). — François Richardot, le futur évêque d'Arras, alors chanoine de Besançon, évêque de Nicopolis et protégé de Fr. Bonvalot, prêchait en pleine métropole sur ce texte : « Oportet episcopum non esse neophitum, ne elatus in damnationem incidat diaboli. »

3. Pouillet et Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. III, p. 168, Jean de Saint-Mauris à Granvelle, 28 décembre 1567 : « Bien m'ha t'on dict qu'il (Claude) ha esté environ vingt jours à Lyon allant journellement aux presches des huguenots. » — Castan, *la Rivalité...*, p. 33, Granvelle à Cl. Belin : « M. de Besençon ha une lettre surprise du doyen de Troye Louvot, que contient que ledict seigneur de Besençon est de la Lige et qu'il en aye pourté les enseignes et que celluy que mourut de sa propre daghe à Bruxelles (Cl.-François de Rye) l'avoit à ce persuadé... Ledict sieur de Besençon se demostroit extrêmement irrité..., disant qu'ilz ne se contentoient de charger son honneur, mais encoires le charger de crisme de lèse-majesté pour luy faire perdre la teste sur ung eschaffault ». Cf. également Pouillet et Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. III, p. 195. Tous ces textes émanent d'ennemis

qu'on prétendait marié et de cœur calviniste. D'étranges rumeurs circulaient; on se serait cru dans quelque cour d'Allemagne, au plus beau temps des sécularisations. L'archevêque, disait-on un jour, parlait de se désister de son archevêché et de l'abbaye de Cherlieu en faveur du bâtard de Henri II, du « petit saint Henry », comme l'appelait sa mère. Le lendemain, on annonçait qu'il avait vendu ses charges et ses dignités à l'évêque de Troyes, Claude de Bauffremont. C'était un prélat de famille comtoise, dont la destinée semblait être de recueillir la succession des évêques mariés; déjà il avait remplacé à Troyes, moyennant une rente viagère de 4,500 livres, l'évêque Antoine Carraciolo devenu ministre protestant. Malgré l'appui que fournissaient à sa candidature MM. de Vergy, de Ray et tous les membres de la famille de Bauffremont établis en Comté¹, l'affaire n'aboutit pas. Rome s'émut à la longue de tous ces trafics et de tous ces scandales. En janvier 1566, le terrible frère Michel de l'Inquisition, le dominicain Michel Ghislieri, était élevé au souverain pontificat sous le nom de Pie V. Et, tout de suite, il marquait sa volonté de voir à la tête du diocèse bisontin un archevêque vraiment digne de ce nom. Le 28 avril 1566, « ung diemanche, à Saint-Jehan le Grant de la cité de Besançon, fut dicte une grand messe par ung evesque italyen, homme vieux, où il y avoit plusieurs personnes ». Cet évêque était le dominicain Giulio Pavesi, nonce du pape en Flandre, chargé par Pie V d'une enquête à Besançon. Il parla haut et ferme : il fallait se soumettre ou se démettre. Claude se soumit².

Nous manquons de documents pour déterminer les motifs de cette résolution. Pression familiale? Crainte de perdre une dignité fructueuse et d'encourir la colère d'un pape qui savait atteindre les mieux nés et les plus puissants? Revirement naturel d'un caractère faible? Désillusions enfin du côté de Nicole de Savigny? Toujours est-il que, le 7 juin 1566, une grande lettre arrivait d'Arbois au chapitre métropolitain de Besançon. Elle contenait, avec de vives protestations de dévouement et de zèle religieux,

personnels de Claude de La Baume, ce qui diminue leur valeur objective, mais non leur valeur relative : ils nous montrent ce qui se disait communément dans le diocèse sur l'archevêque.

1. Castan, *la Rivalité...*, p. 102-103.

2. *Chronique de Besançon au XVI^e siècle*, citée par Castan, *la Rivalité...*, p. 38.

l'annonce que Claude de La Baume n'avait désormais nulle envie de résigner son archevêché : « J'en suis », s'écriait-il, « par inspiration divine, aussi loing que j'ay esté prouchain de le mettre en exécution ». Il annonçait en outre qu'il vivrait dorénavant en homme d'église et saurait confondre « les incivils mensonges » de la dame de Saint-Remy, que seul « quelque maling esprit » avait pu faire tomber « en ceste demesurée insolence ». Le 23 juillet, il était sous-diacre; le 12 août prêtre. Une indifférence générale accueillit d'ailleurs ce grand changement de vie. Les Bisontins, au dire de l'un d'eux, ne s'émurent pas plus « que si ne fut pas ester à la ville », et, plusieurs mois après, le 18 décembre 1566, le haut doyen du chapitre, François de Grammont, pouvait écrire encore au cardinal de Granvelle : « Monseigneur, nous somes en grande peine des affaires de nostre église et mesme que, depuis la résignation faicte de l'archevesché de ce lieu, nous ne avons entendu certainement si ladite résignation était admise ou non¹. » Il ajoutait : « Aucuns de nostre église estoient de opinion que l'on deust procéder à quelque élection pour maintenir l'auctorité qu'a nostre église de pouvoir procéder à icelle, quantesfois que l'archevesché estoit vacante comme elle est à présent; » mais la majorité avait résolu de surseoir, « attendant ou que Sa Sainteté nous pourveu de pasteur convenable en ceste saison, ou bien qu'il nous commanda de procéder à quelque élection² ».

On voit quel trouble avaient jeté dans le diocèse la conduite étrange et les hésitations de Claude de La Baume. Les chanoines, d'ailleurs, n'avaient pas tort d'espérer du pape une solution : Pie V n'était pas homme à laisser sans chef un diocèse frontière, c'est-à-dire un diocèse de toutes parts entouré de pays réformés et que guettaient au sud-ouest, le long du Jura, les protestants vaudois et neuchâtelois, au nord-est, les protestants montbéliardais, dont les pasteurs s'étaient établis récemment sur les terres souveraines de Clémont, de Chatelot et d'Héricourt³. Nul en Comté ne fut donc surpris quand on apprit, au début de 1567, que

1. Castan, *la Rivalité...*, p. 39 et 106.

2. Bibl. de Besançon, collection Granvelle, vol. XXIII, fol. 142.

3. En 1561. Cf. sur ce point, outre Chenot, *Notice historique sur l'introduction de la réforme religieuse dans les trois seigneuries (Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, 1883)*, le chap. XII du t. I de l'*Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard*, sur J. Viénot. Montbéliard, 1900, in-8°, p. 261 et suiv.

l'archevêque, « pour bonnes considérations, dressoit ung veage à Rome ». Voyage triste et bien différent de la gaie chevauchée de 1558. C'était Pie V qui mandait à lui le jeune archevêque, et une dure enquête allait être instituée sur son existence trop aventureuse, notamment sur ses négociations matrimoniales avec Nicole de Savigny et ses tractations financières avec l'évêque de Troyes, Claude de Bauffremont¹.

Tous deux d'ailleurs, la dame et le prélat, s'agitaient fortement : l'une se déclarait valablement mariée à l'archevêque; l'autre soutenait que celui-ci lui avait effectivement résigné son diocèse et demandait au pape à en prendre possession. L'enquête fut longue, pénible, coûteuse. Trois années durant, Claude de La Baume dut rester à Rome. Pour éviter de tenir prison au château Saint-Ange, il dut verser caution de 10,000 écus d'or, et peut-être, sans le crédit et l'influence des siens, aurait-il eu grand'peine à apaiser la colère d'un pape qui manquait d'indulgence pour les écarts de mœurs. Finalement tout s'arrangea. Une sentence du tribunal de Rote débouta Nicole de Savigny de ses prétentions. Un versement pécuniaire désintéressa Claude de Bauffremont. Dûment absous par le souverain pontife, régulièrement consacré par le cardinal Otto Truchsess, évêque d'Augsbourg, Claude revint enfin, sinon repentant, du moins résigné et soumis dans son diocèse. Mais il avait dû, avant de quitter Rome, prendre un engagement solennel devant le pape : celui de procéder, sitôt qu'il serait rentré à Besançon, à la publication du Concile de Trente². Pour plus de sûreté, un célèbre Jésuite, le P. Antoine

1. L'initiative semble être venue de Claude de Bauffremont. Cf., outre Castan, *la Rivalité...*, p. 40, une lettre de Granvelle à Philippe II en date du 23 décembre 1566 (Pouillet et Piot, *Correspondance*, t. II, p. 185) : Le cardinal annonce au roi que Pie V, sur les instances de l'ambassadeur de France à Rome, parent de Claude de Bauffremont, mandait dans les deux mois Claude de La Baume.

2. Le pape s'entendit d'ailleurs à ce sujet avec Philippe II. Cf. une lettre d'Hopperus au roi, du 2 avril 1571, relatant une visite de l'abrégiateur du nonce du pape (*Bulletin de la Commission royale d'histoire belge*, 1^{re} série, t. IX, p. 206), et une lettre de Philippe II au duc d'Albe contenant copie d'une note du nonce, l'archevêque de Rosano (Bibl. de Besançon, fonds général, ms. 747, fol. 85 v°, 86 v°; 16 avril 1571. Réponse du duc d'Albe au roi, s. d., *ibid.*, fol. 89 v°). — Le ms. 747 est un très utile recueil, compilé au XVIII^e siècle, de pièces concernant la publication du Concile en Comté, extraites de registres du parlement de Dôle dont plusieurs ont disparu. Cf. également le ms. 746, dont copie existe à Paris, à la Bibliothèque nationale (Moreau 1033).

Possevin, dut le rencontrer à Lyon, au retour, se joindre à son cortège et veiller à l'exécution de sa promesse¹.

II.

Pie V, en effet, dans la liste de ses griefs contre le jeune prélat, n'avait point oublié celui-là : il lui avait véhémentement reproché sa mauvaise volonté et son retard dans une affaire de si grande importance.

Non sans raison, certes. Dès le début de 1564, Claude de La Baume avait nettement manifesté son désir de tout mettre en œuvre, sinon pour empêcher, du moins pour retarder la publication des décrets conciliaires dans son diocèse. Dès le début de juillet 1564, il avait élevé de vives protestations contre l'avis exprimé à la gouvernante par le parlement de Dôle sur l'acceptation et la promulgation des articles de réformation². Lui-même, il était accouru aux Pays-Bas, en septembre, inutilement d'ailleurs; plus tard, il avait systématiquement refusé d'assister aux réunions où le parlement le convoquait avec le gouverneur de la province pour entente. Bref, il avait tant fait qu'il avait gagné des mois et des mois, atteint doucement l'année 1566, si troublée en Comté et aux Pays-Bas : année de peste, qui rend le parlement errant de Dôle à Gray, de Gray à Poligny, de Poligny à Salins; année d'intrigues où beaucoup de Comtois, croyant au succès des Gueux, se rangent tous à la suite de Guillaume d'Orange, combattent Granvelle, attaquent ses amis et cherchent à satisfaire de leur mieux leurs ambitions personnelles; année de troubles en Flandre, où Marguerite de Parme, dans l'attente incessante de son successeur, se débat au milieu de difficultés croissantes. Point d'étonnement, dès lors, qu'on ne songe plus au Concile. Il fallut la venue aux Pays-Bas du duc d'Albe, l'écrasement en Comté du parti orangiste, la dure réprimande de Claude de La Baume par Pie V pour qu'à nouveau l'affaire fût reprise.

1. Bibl. de Besançon, ms. 747, fol. 20 r., placet de Claude de La Baume à S. A. pour protester contre l'attitude du gouverneur et du parlement réunis à Dôle (s. d., juillet 1564).

2. Cf. deux lettres, l'une de Granvelle à Viglius, l'autre de Viglius à Granvelle, dans Weiss, *Papiers d'État*, t. VII, p. 340 et 379; 19 septembre-3 octobre 1564.

Encore, même à son retour de Rome, même escorté et surveillé de près par le P. Possevin, même sommé par le Parlement, deux jours seulement après son retour d'Italie, d'avoir à publier incontinent le Concile, Claude de La Baume essaya-t-il de gagner du temps et de brouiller les cartes. Ne répondit-il pas au duc d'Albe¹ qu'il ne pouvait, en conscience, comme le lui demandait le roi, formuler des réserves sur certains articles de réforme, puisque le pape ne lui avait point parlé de telles réserves? Il fallut une lettre dure, impérieuse et presque menaçante du duc d'Albe²; il fallut une deuxième démarche du parlement³ pour que le prélat, comprenant enfin que toute résistance était impossible pour l'instant, s'inclinât et procédât, le 23 octobre 1571, à la publication tant réclamée de lui⁴. Pourquoi cette résistance acharnée? Pourquoi l'archevêque de Besançon n'avait-il pas suivi l'exemple des prélats flamands qui, dès 1565, chacun dans leur diocèse, avaient fait proclamer et rendu exécutoires les décrets? Qu'y avait-il donc en Comté de particulier; qu'y avait-il pour Claude d'inacceptable ou de pénible dans une mesure en apparence si simple : l'enregistrement et l'acceptation par un prélat catholique des décrets d'un concile œcuménique?

Sans doute, après la revue que nous venons de passer des origines et des débuts de Claude de La Baume, il apparaît évident que cet archevêque manquait de zèle et de vocation religieuse. Mais si les facteurs individuels jouent dans toute cette affaire un rôle fort important, s'il est certain que les indécisions, les ignorances et les partis pris d'un prélat laïque, — pour ne point parler des craintes personnelles de son entourage et des grands corps ecclésiastiques du diocèse, comme le chapitre métropolitain, — ont eu

1. Bibl. de Besançon, fonds général, ms. 747, fol. 83; *ibid.*, ms. 746, fol. 46.

2. Bibl. de Besançon, ms. 747, fol. 77 v°. Le duc priait le prélat de faire bien attention « à n'emboucher ou informer S. S. autrement que la vérité ». — *Ibid.*, fol. 90 v°, lettre (s. d.) du duc d'Albe à Philippe II pour l'avertir des nouveaux faux-fuyants de l'archevêque : le duc en a prévenu l'ambassadeur d'Espagne à Rome.

3. Bibl. de Besançon, fonds général, ms. 746, fol. 34; Bibl. nat., Moreau 1033, fol. 69.

4. Sur les cérémonies de la publication, outre la très courte note de Babey, la *Publication du Concile de Trente en Franche-Comté* (*Annales franco-comtoises*, 1866), cf. la relation officielle que donne une plaquette intitulée : *Acta Synodi Provincialis per continuationem in civitate bisuntina celebratae anno Domini 1572*, A Lyon, par François Durelle, 1572, 28 p. in-8° (Bibl. de Besançon, Inv. 235861).

sur le retard apporté à la publication du Concile une influence indéniable, il serait puéril par contre de s'en tenir là. Ce n'était pas son incurie seulement, son insouciance, son défaut d'enthousiasme religieux qui inspiraient à Claude les expédients multiples par lesquels, des années durant, il réussit à éluder les ordres du roi et du souverain pontife. C'était le sens très net de ses intérêts propres, puisqu'en dernière analyse, la question que posaient en Comté la réception et la publication du Concile de Trente, c'était celle de l'existence même, de la vie ou de la mort de l'officialité diocésaine et de sa pratique fondamentale : l'excommunication pour dettes.

Depuis le moyen âge siégeait à Besançon une cour d'officialité¹. Mais, tandis qu'un peu partout en France au xvi^e siècle, tandis qu'en particulier dans les diocèses de Langres et de Lyon (qui s'étendaient avec celui de Lausanne sur une partie de la Comté) les officiaux ne connaissaient plus que des seules causes de spiritualité, à Besançon, par contre, l'officialité avait conservé sur les laïcs du diocèse une juridiction des plus étendues. Malgré le rude assaut que, dès les origines, les institutions bailliagères de la province avaient mené contre les tribunaux d'église, malgré les exemptions qui, de leur côté, avaient restreint le champ d'action du juge ordinaire, le nombre des causes d'officialité au milieu du xvr^e siècle était tel qu'un témoin pouvait dire dans une enquête, sans que d'ailleurs nous ayons aucun moyen de vérifier son affirmation, qu'il excédait le nombre des causes soumises au parlement de Dôle. Indépendamment des causes spirituelles ou réputées telles, l'official connaissait tous les litiges auxquels donnaient lieu une multitude de testaments reçus dans le diocèse par des notaires spéciaux sous le sceau de l'officialité². Surtout des centaines de causes fiscales pour délits de toute espèce, l'homicide excepté, et plus encore de causes civiles, d'affaires d'argent, de prêt, de

1. Sur ses origines et son histoire, cf. une notice courte, mais précise, de J. Gauthier, *les Sceaux de l'officialité de Besançon* (*Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1887, p. 179-192). — Il existe, aux Archives du Doubs, un fonds important de l'officialité bisontine, fonds inventorié, classé et dont l'inventaire sommaire a paru en 1900 par les soins de J. Gauthier. Mais ce fonds, important pour les xvii^e et xviii^e siècles, ne comprend presque rien pour le xvr^e siècle et notamment pour le sujet qui nous occupe.

2. Cette juridiction testamentaire a donné lieu à l'importante publication d'U. Robert, *les Testaments de l'officialité de Besançon (1265-1500)*, Paris, Impr. nat. (*Collection de Documents inédits relatifs à l'Histoire de France*),

dettes enfin et d'obligations avaient leur dénouement à la cour de Besançon¹. Or, une grosse difficulté surgissait. Soit par exemple une simple affaire de dette : le créancier cite son débiteur devant le juge d'église et le fait condamner à payer son dû. Mais si le débiteur refuse de comparaître? On le juge, on le condamne par contumace; mais comment exécuter la sentence? Comment l'obliger à payer? Le juge de bailliage n'a pas à se poser de pareilles questions; à son service, il a toute une armée d'huissiers et de sergents; sa prise s'étend sur tout son ressort. Mais le juge d'église est fort empêché de faire passer dans les faits sa décision judiciaire. Car, de recourir aux bons offices de la justice laïque, qui lui offre ses sergents et ses huissiers, il n'y faut songer : ce serait naïveté que de se livrer ainsi à ses pires ennemis. L'officialité, heureusement, s'avisa d'un expédient subtil. Justice d'église, n'avait-elle pas pour elle les armes d'église : l'excommunication? Elle en usa. Excommunié, le contumax; excommunié, le délinquant rebelle, jusqu'à exécution de la sentence portée contre lui; excommunié, le débiteur récalcitrant, jusqu'à complet acquittement de sa dette. Le moyen était excellent. Non seulement, en effet, le chrétien, frappé de cette peine terrible à ses yeux, se voyait contrait par sa conscience même d'en faire au plus vite cesser les effets, mais si par hasard il passait outre, s'il s'endurcissait dans l'anathème et ne se souciait pas, pour se faire absoudre, de se mettre en règle avec son juge et son débiteur, alors il tombait sous le coup de la justice laïque : car c'était un crime, puni par les édits, que de supporter sans s'en émouvoir la redoutable sentence d'excommunication². Ironie délicieuse que l'official pouvait savourer : il tenait le moyen de contraindre

t. I, 1902; t. II, publié par Prinnet, 1907, in-4°, et à un travail de F. Guignard, *Étude sur le testament au comté de Bourgogne, d'après les testaments de l'officialité de Besançon (1265-1500)*, Paris, 1907, in-8°, viii-272 p. (thèse pour le doctorat en droit).

1. Sur cette compétence, cf. d'Auxiron, *Observations sur les juridictions antiques et modernes de la ville de Besançon*, Besançon, 1777, in-8°, p. 62.

2. Pétremand, *Recueil des ordonnances et édits de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dôle, 1619, in-fol., l. IV, t. XIX, art. 840, p. 138 : « Item, ne sera point déferé aux appellations qui seront émises pour prendre et emprisonner gens excommuniés jusques à la tierce monition inclusivement de juge d'église, et seront detenez telz excommuniés jusques à ce qu'ilz auront procuré le bénéfice de leurs absolutions ». — Cf. également *Statuta Synodalia Ecclesiae Bisuntinae*, Lugduni, 1560, in-4° : « Statuta de mandatis exequendis,

ces lieutenants de bailliage, ces parlementaires qui désiraient sa perte, à mettre leur autorité, leurs moyens de répression au service d'une rivale détestée, la justice d'église.

Seulement, né des nécessités d'une situation spéciale, l'usage de l'excommunication ne tarda pas à dégénérer en abus. De moyen, l'anathème devint très vite une fin. On n'excommunait pas, au xvi^e siècle, pour contraindre les coupables ou les parties au respect des décisions judiciaires de l'official; on excommunait pour excommunier; l'excommunication en elle-même était le but que se proposaient les plaideurs. Avec une indifférence supérieure, officiaux, procureurs, simples praticiens ou créanciers rapaces lançaient l'anathème sur des centaines de pauvres gens, de menus paysans atteints ainsi dans leur foi, dans leur conscience et leur vie de chrétiens pour des motifs tout temporels et souvent d'une insignifiance ridicule. Des protestations devaient s'élever. Elles s'élevèrent, vaines d'abord et inutiles tant qu'elles émanèrent simplement du parlement ou des états de la province, plus graves lorsque le Concile de Trente, s'étant préoccupé de la question, vint fournir une arme nouvelle aux adversaires de l'officialité.

Dans l'article III de la 24^e session de réformation, les Pères du Concile, inquiets des abus de l'excommunication et soucieux de conserver à cette peine son caractère spirituel et sa gravité, avaient interdit aux juges d'église de l'employer dans les procédures toutes les fois que de leur autorité propre ils pourraient procéder contre les délinquants à exécution réelle ou personnelle de leurs décisions¹. Au cas contraire, l'emploi de l'excommunication resterait licite, mais à condition qu'il s'agit de poursuites graves et que le glaive d'église fût manié avec prudence, modération et discernement². D'ailleurs, les Pères ajoutaient, avec une grande

art. XI, p. 248 : *Curati seu eorum vicarii, cum receperint tertiam monitionem exequendam contra aliquem excommunicatum, moneant dominos temporales dicti excommunicati aut suos officarios ... ut illum compellant satisfacere suo creditori per captionem bonorum ejus et personae.* »

1. « *Quandocumque executio realis vel personalis in qualibet parte iudicii propria auctoritate ab ipso fieri poterit.* »

2. « *Quod si executio realis vel personalis adversus reos hac ratione fieri non poterit, sitque erga judicem contumacia, tunc autem eos anathematis mucrone arbitrio suo praeter alias poenas ferire poterit.* » De même pour les causes criminelles : « *Ubi executio realis vel personalis ut supra fieri poterit,*

force, que nul laïque ne devait se mêler de prohiber aux juges ecclésiastiques l'emploi de l'excommunication ou les sommer, sous prétexte d'abus, d'en révoquer les effets¹ : de cette manière, c'était à l'église, non au siècle, qu'appartenait la connaissance; et l'énergie de cette protestation finale semblait autoriser d'avance la résistance du prélat bisontin aux injonctions de Philippe II et de Marguerite de Parme à lui transmises par la cour de Dôle.

Néanmoins, dès le début, le parlement s'arma du texte conciliaire. Dès que le gouvernement des Pays-Bas l'eut consulté sur l'application des décrets en Comté, il signala à Marguerite d'abord, puis au duc d'Albe, l'importance spéciale de la question. Notamment, lorsque, le 31 octobre 1571, les conseillers avertirent le gouverneur de la résolution enfin prise par l'archevêque de publier le Concile, ils lui transmirent en même temps un mémoire détaillé sur les divers points à réserver pour que les décrets de Trente, « accommodés à la qualité et nature du pays », pussent y être observés sans désordre, difficultés ni inconvénients. Et ils insistaient principalement sur les rapports de la justice laïque et de l'ecclésiastique².

De fait, lorsque le mémoire, dûment examiné en Flandre, leur revint le 4 novembre 1572 sous forme d'une déclaration royale en quatorze articles³, il contenait un article XIII qui dut remplir d'effroi Claude de La Baume et son conseil archiepiscopal. Car, sous une forme provisionnelle, mais nette, il contenait l'arrêt de mort de l'officialité en tant que tribunal civil et criminel. « S. M. », disait-il, « désirant donner effet à tant saint et salutaire décret, — celui du Concile de Trente, interprété comme portant abolition de la pratique des censures ecclésiastiques, — et obvier à l'usage indiscret de ladite excommunication et censures ecclésiastiques et par ce moyen exterminer les abus que

erit a censuris abstinendum; sed si dictae executioni facile locus esse non possit, licebit iudici hoc spiritali gladio in delinquentes uti, si tamen delicti qualitas, praecedente bina saltem monitione etiam per edictum id postulet. »

1. « Nefas autem sit saeculari cuilibet magistratui prohibere ecclesiastico iudici ne quem excommunicet, aut mandare ut latam excommunicationem revocet sub praetextu quod contenta in praesenti decreto non sint observata, cum non ad saeculares sed ad ecclesiasticos haec cognitio pertineat. »

2. Bibl. de Besançon, fonds général, ms. 747, fol. 81; *ibid.*, ms. 746, fol. 14; Bibl. nat., Moreau 1033, fol. 26.

3. Le texte en est imprimé dans Le Plat, t. VII, 1^{re} partie, p. 214.

s'en sont ci-devant reconnus au comté de Bourgogne, avec scandale et foule de ses sujets », ordonnait par forme de provision et jusqu'à plus ample informé que toutes les sentences au civil des juges ecclésiastiques du comté fussent dorénavant mises à exécution par huissiers ou sergents commis par la cour ou par les baillis, après mandement de cette cour ou de ces baillis. Au criminel, le concordat conclu en 1559 entre l'archevêque et les officiers royaux¹ serait observé comme du passé. Enfin, en ce qui concernait les exécutions dépendant d'obligations simples ou de contumaces, les officiers du roi accorderaient mandement *de debitis* sur les obligations reçues sous le sceau de l'archevêque². En cas d'opposition, assignation serait donnée aux parties par-devant le bailli ou lieutenant de bailliage dont ces parties ressortissaient; cet officier ordonnerait sur l'ultérieure exécution, réelle ou personnelle. A défaut d'opposition, il serait procédé par saisie des biens des débiteurs, comme si l'obligation avait été reçue sous le sceau de S. M. En d'autres termes, au juge d'église le droit de prononcer toutes sentences en matière civile et d'obligation, comme du passé. Mais au juge laïque le soin de mettre ces sentences à exécution : il y procéderait exactement comme si la sentence avait été rendue par lui³.

Coup terrible pour la justice d'église. C'était bien celui que, dès la première minute, Claude de La Baume avait redouté. Remis à la cour le 24 novembre, les quatorze articles étaient le 28 exhi-

1. Ce concordat est imprimé dans Pétremand, *Recueil des ordonnances et édictz de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dôle, 1619, in-fol., l. VI, t. VI, p. 169.

2. Mandement *de debitis* : « C'est un acte », dit Prudent de Saint-Mauris dans sa *Pratique et stile judiciaire du comté de Bourgogne*, Dôle, 1577, in-8°, fol. 26, « par lequel est mandé de faire payer l'impétrant de toutes ses debtes dont il apparoistra à l'exécuteur, et ce par le saisissement des meubles et immeubles et emprisonnement de corps (si les obligations le contiennent), de tenir main garnie s'il appert du scellé et donner assignation en cas d'opposition. »

3. A la proposition de faire mettre à exécution par huissiers ou sergents de S. M. les sentences du juge ecclésiastique, l'archevêque répondra dans les articles qui serviront de base à la décision provisionnelle de don Juan du 8 septembre 1578 (Arch. du Doubs, Parlement de Dôle, B 0749 liasse, Affaires religieuses, copie signée), en demandant licence d'instituer officiers et exécuteurs de sa juridiction dans le diocèse, « car si les exécuteurs ne dépendent de luy, ilz n'obéiront et par conséquent ne sera faite exécution, tellement que sa jurisdiction cessera du tout... ».

bés au prélat, avec prière de satisfaire sans délai à leur contenu¹. Le 4 décembre, un édit du parlement, aussitôt adressé à tous les baillis², reproduisait avec exactitude les dispositions de l'article XIII. L'archevêque, dans la longue lutte qu'il menait depuis longtemps pour le maintien de ses droits de juridiction, dut connaître alors un moment de défaillance. Essayons en effet de montrer avec précision quelle était la portée de cet article XIII.

Pour lutter contre les objections de l'archevêque, pour documenter les gouverneurs des Pays-Bas ou Philippe II lui-même, le parlement de Dôle, à diverses reprises, fit procéder, entre 1574 et 1578, à de longues enquêtes sur le fonctionnement de l'officialité. Enquêtes partiales dans leur principe, évidemment : de toute leur force, les conseillers dolois tendaient à l'écrasement d'une justice rivale. Mais, d'une part, les allégations qu'elles contiennent, répétées des centaines et des centaines de fois sous des formes aussi diverses que concordantes, ne se trouvent jamais réfutées avec précision dans les mémoires adverses; d'autre part, ces enquêtes ont une base fort large : l'une d'entre elles surtout, entreprise en 1577 par les officiers bailliagers dans leurs ressorts et qui met en cause non seulement les échevins de tous les villages comtois, mais encore les prêtres, curés et vicaires de campagne, tous unanimes à blâmer dans les termes les plus explicites les pratiques de l'excommunication bisontine et à en dénoncer parfois véhémentement les abus. Ce ne sont pas là, ce ne peuvent être des témoignages suspects d'hostilité systématique à l'égard de l'église et à ses tribunaux, d'autant moins que beaucoup de ces prêtres tiraient profit des abus qu'ils dénoncent. Du moins, le caractère unilatéral de ces enquêtes, que nous avons eu la bonne fortune de retrouver en grande partie aux Archives du Doubs, dans le fonds du Parlement, nous impose-t-il une obligation de méthode : celle de ne pas nous contenter des textes ou des assertions juridiques pour établir les abus que nous rencontrerons, mais de faire appel le plus possible, et de la

1. Arch. du Doubs, Parlement de Dôle, Reg. B 51 Procureur, fol. 50 et suiv.

2. Cet édit est imprimé dans Pétremand, *Recueil cité*, t. VI, t. X, p. 237. Cf. également Arch. municipales de Besançon, Reg. B 34 Délibérations, fol. 75, 15 décembre 1572 : Avertissement « que les articles dressez à Dôle contre la sentence d'excommunication sont envoyez aux baillifz pour les faire observer, que sont de grandissime préjudice à la cité ».

manière la plus explicite, aux témoignages vivants, tout pénétrés de réalité quotidienne, des déposants de 1574 et de 1577. Par là pourront revivre avec quelque netteté les singulières pratiques d'une justice originale¹.

Lucien FEBVRE.

(Sera continué.)

1. Voici la liste des principaux documents sur lesquels s'appuiera cette étude : Arch. du Doubs, Parlement de Dôle, liasse B 53, Correspondance du Parlement : déposition du procureur postulant au parlement Claude Le Maire sur les abus de l'officialité bisontine, 12 janvier 1574, 12 feuillets in-fol. — Id., *ibid.*, *Sommaire déduction d'aucuns excès, abus et inconvénients procédez à l'occasion des censures, excommunications et procédures, etc.* (s. d., 1575). C'est un cahier contenant la minute raturée d'un rapport dressé par des commissaires flamands envoyés en Comté pour diverses enquêtes. Le principal de ces cominis était Jean de Blasere, ancien membre du Conseil des troubles, qui mourut en 1583 président de Flandre. Il vint deux fois en Comté à l'époque qui nous occupe, d'abord de novembre 1570 à octobre 1571, puis de décembre 1574 à la fin de 1575; c'est à cette seconde mission que se rapporte la confection de la *Sommaire déduction* : rédigée par un Flamand (l'orthographe en témoigne), elle porte des adjonctions proposées par les fiscaux du parlement; sa source principale est la déposition de Cl. Le Maire. — Aux Archives du Doubs également, dans le même fonds du Parlement, le volumineux dossier B 0739, Affaires religieuses, contient plusieurs cahiers intéressants où sont consignées des dépositions recueillies au mois de mai 1577 par les officiers bailliagers auprès des échevins, curés et vicaires de leurs ressorts respectifs. Diverses pièces importantes (extraits de registres curiaux, attestations, etc.) sont annexées à ces dépositions. — Dans le même dossier est un *Sommaire des abus qu'il semble souloient résulter des excommunications*, sorte de résumé des enquêtes dressé par deux officiers d'Aval, Gilbert Le Jeune (lieutenant d'Arbois en 1575) et Claude Hugonet (avocat fiscal de Poligny à la même époque). Nous utiliserons en outre diverses lettres et requêtes conservées dans les liasses de la Correspondance du Parlement; le texte des prescriptions relatives aux excommunications, insérées dans les *Statuta Synodalia Ecclesiae bisuntinae*, Lugduni, G. Roville, 1560, in-4°, 306 p.; enfin, deux utiles recueils de formules compilés par des notaires du XVI^e siècle (Bibl. de Besançon, fonds général, ms. 396, formulaire Jeanroy; ms. 397, formulaire Borrey) qui nous donnent des modèles de divers actes dont nous aurons à parler. En plus (*ibid.*, ms. 395, etc.), divers recueils des statuts de l'officialité diocésaine.

LOUIS XIII ET LE DUC DE LUYNES

(Suite et fin¹.)

La vivacité, ou mieux l'agitation que l'on constate dans ses lettres, si M. de Luynes ne l'a pas appliquée aux affaires de l'État, il l'a utilisée principalement pour avancer sa propre fortune. Il s'est montré sur ce point jaloux, ardent, inquiet.

Maître de l'affection du roi, son premier souci a été d'abord de ne pas la perdre. Il était aux aguets afin d'épier les rivaux. Le courtisan que Louis XIII distinguait était pour lui « comme le chien qui le devoit mordre »². Il l'écartait. De la sorte ont dû s'effacer ou disparaître des personnages qui se trouvaient payer cher ainsi la sympathie royale dont ils étaient l'objet. Le premier qui fut atteint fut La Curée, capitaine-lieutenant des cheveau-légers de la garde du roi, et par suite en rapports fréquents avec le prince, brave et vigoureux soldat que Louis XIII aimait, auquel il donnait des missions de confiance, avec qui il plaisantait un peu grossièrement, l'appelant « le Nêtron »³. Luynes fit démettre La Curée de sa lieutenance des cheveau-légers, qui fut passée à Brante, le cadet, sous couleur de faire nommer le gentilhomme évincé maître de camp de la cavalerie légère⁴. Le second pris à partie fut Bassompierre, le beau et aimable Bassompierre. Il plaisait à Louis XIII qui se laissait dire par lui beaucoup de choses. Bassompierre avait fait ce qu'il avait pu pour être bien

1. Voir *Rev. hist.*, t. CII, p. 241-264, et ci-dessus, p. 32-62.

2. « Il avoit toujours les yeux ouverts sur tous ceux qui pouvoient divertir l'affection que le roi lui portoit » (Bassompierre, *Journal de ma vie*, éd. Chantérac, t. II, p. 218).

3. Gilbert Filhet, seigneur de La Curée. Voir sur lui : « Discours des plus mémorables combats et rencontres où s'est trouvé Gilbert de La Curée, capitaine des cheveau-légers de la garde du roi », par Guy de Faur, seigneur d'Hermay (Bibl. de l'Arsenal, ms. 2148, fol. 109-189); C. Malingre, *Hist. de la rébellion excitée en France par les rebelles de la religion prétendue réformée*, Paris, 1622, in-8°, p. 132, 517; pour les lettres « au Nêtron » : Bibl. nat., ms. fr. 3722.

4. Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 167 r°; *Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, 1622, in-12, p. 21; Fontenay-Mareuil, *Mém.*, éd. Michaud, p. 153.

avec M. de Luynes¹. M. de Luynes chercha à exciter le prince contre lui. L'autre exigea des explications et s'en tira². Mais il fut envoyé en ambassade à Madrid³. Le troisième fut moins heureux, M. de Montpouillan, le fils du duc de La Force. Il était très doux ; « le roi l'aima mieux que tout autre, excepté M. de Luynes »⁴. En faveur depuis longtemps, c'était Montpouillan, répétait-on, qui avait la première place dans l'affection du roi après Luynes⁵. M. de Luynes fit valoir qu'il était protestant, que son père, M. de La Force, était un rebelle conduisant la résistance dans le Béarn ; il assiégea Louis XIII, qui d'abord résista. Le P. Arnoux dut intervenir. Là-dessus, les affaires du Béarn s'aggravant, Louis XIII céda devant les intérêts de l'État qu'on mettait en cause. Il pleura en disant adieu à son ami⁶.

M. de Luynes fut même jaloux de Marie de Médicis. Lorsque celle-ci, réconciliée avec son fils, le retrouva à Tours en 1619, on remarqua les manèges auxquels se livrait le favori afin de ne pas laisser le roi seul avec sa mère. Le roi ne disait rien ; il tâchait de ne pas rester longtemps avec l'ancienne régente. Il subissait cette contrainte, tellement son amitié était devenue une habitude : elle le rendait faible avec le favori⁷. Cette faiblesse a permis à celui-ci de se faire donner tout ce qu'il a voulu.

Au dire de Richelieu, le P. de Bérulle conseillant à Luynes de s'occuper un peu du bien du royaume et non pas de son seul intérêt personnel, le favori lui « auroit répondu avec larmes qu'il savoit bien que c'étoit un conseil de sagesse, mais qu'il

1. Voir son *Journal*, éd. Chantérac, t. I. Il écrivait à son beau-frère le comte de Tillières, le 30 juin 1619 : « Je vous supplie de tenir M. de Luynes averti de tout ce qui se passe, » et la suite (Bibl. nat., nouv. acq. fr. 3538, fol. 1 r°).

2. Bassompierre, *Journal*, t. II, p. 223. Louis XIII lui disait tout bas : « Bassompierre, mon ami, ne l'ennuie pas et fais semblant de rien. »

3. Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 175 et suiv.

4. Fontenay-Mareuil, *Mém.*, éd. Michaud, p. 123 ; duc de la Force, *Mém.*, éd. La Grange, t. II, p. 107 ; J.-B. Matthieu, *Hist. de Louis XIII*, dans P. Matthieu, *Hist. de Henri IV*, 1631, t. II, p. 56.

5. « Doppo Luines, nel l'amore del re, tenia il primo luogo » (dépêche de Contarini du 12 août 1618 ; Bibl. nat., ms. ital. 1772, p. 162).

6. Duc de La Force, *Mém.*, éd. de La Grange, t. II, p. 107 ; Richelieu, *Mém.*, éd. Michaud, t. I, p. 237 ; Montpouillan, *Mém.*, dans *Mém. du duc de La Force*, t. IV, p. 42-47 ; Castelnaut, *Mém.*, *ibid.*, p. 95 ; Brienne, *Mém.*, éd. Petitot, t. I, p. 346 ; lettre de Malherbe à M. du Bouillon du 2 août 1618, dans *Œuvres*, éd. Lalanne, t. IV, p. 45.

7. Dépêche de Contarini du 17 septembre 1619 (Bibl. nat., ms. ital. 1773, p. 249). « Personne plus n'abordoit le roi ni n'avoit la liberté de parler particulièrement à lui » (Montpouillan, *Mém.*, *loc. cit.*, p. 60).

n'étoit pas en sa puissance de le faire »¹. En entassant les titres sur sa tête, Luynes suivait une pente au milieu de laquelle il ne se sentait pas capable de s'arrêter.

On lui en a fait un crime. Si on le compare à tous les personnages du siècle qui ont été en mesure d'agir de même, il n'a pas été un des plus insatiables. Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert ont amassé des fortunes bien plus considérables que la sienne². Mais Luynes est allé trop vite; ses services, par surcroît, n'ont pas justifié ses prétentions. Puis il a été déraisonnable. Il crut que rien n'était au-dessus de lui; il caressa des rêves insensés. Richelieu l'a dit : « Il étoit d'un esprit médiocre et timide, trop foible pour demeurer ferme à l'assaut d'une si grande fortune en laquelle il se perdit incontinent, s'y laissant emporter comme en un torrent, sans aucune retenue, ne pouvant prescrire de bornes à son ambition, incapable de s'arrêter et ne se reconnoissant plus lui-même, comme un homme qui est en haut d'une tour, à qui la tête tourne et n'a plus de discernement³. » Des gens qui le connaissaient bien le lui avaient prédit en 1617 : « Combien de grands personnages se sont-ils perdus pour avoir trop tôt et trop haut logé leurs espérances et couru devant le temps à des incertitudes ! »⁴. Il n'écoula rien.

Dès 1617, premier gentilhomme de la Chambre, lieutenant général au gouvernement de Normandie et du Pont-de-l'Arche, capitaine de cent hommes d'armes, capitaine de la Bastille, il n'était point satisfait⁵. La lieutenance générale de Normandie étant trop mince situation, après avoir essayé, sans succès, de se faire donner le gouvernement de la province⁶, il décida Mayenne à lui laisser la lieutenance générale de l'Ile-de-France, en mai 1618,

1. Richelieu, *Mém.*, éd. Michaud, t. I, p. 250.

2. Remarque déjà faite par V. Cousin (*Journal des savants*, 1861, p. 283). On sait tous les titres accumulés par Sully et Richelieu; les richesses laissées par Mazarin; les trois filles de Colbert et de Marie Charon ont été les duchesses de Saint-Aignan, de Mortemart et de Chevreuse.

3. Richelieu, *Mém.*, éd. Michaud, t. I, p. 251.

4. *Discours à M. de Luynes par le sieur Dryon, gentilhomme servant du roi*, Paris, 1617, in-12, p. 10. « Chatouillemens spécieux qui menacent et s'allient d'une ruine évidente si l'on n'y apporte de la modestie et de la modération » ! ajoutait l'auteur.

5. Bibl. nat., Cabinet des titres, Doss. bleus, 8.

6. Il offrit à Longueville, qui avait ce gouvernement, d'aller en Guyenne, mais Longueville refusa sous prétexte que la Guyenne contenait trop d'hérétiques (dépêche de l'ambassadeur vénitien du 16 juillet 1617; Bibl. nat., ms. ital. 1771, p. 275).

sous réserve de s'attribuer le gouvernement de Paris¹. C'était une belle part. Mais Paris était dangereux; par ailleurs, au lieu d'une lieutenance, il fallait à Luynes, avec un gouvernement en titre, un établissement sûr qui le mît à l'abri des retours de la fortune. Il pensa à la Bretagne, à la Provence²; il se prononça pour la Picardie, province maritime, et l'obtint le 26 novembre 1618, avec les gouvernements solides d'Amiens, de Calais, de Boulogne, de Saint-Quentin et de La Fère³.

Il se fit nommer duc et pair. Il acheta sur les bords de la Loire la terre et le comté de Maillé dont il fit changer le nom en celui de Luynes; le tout fut transformé en duché-pairie par lettres patentes d'août 1619⁴. Il se fit nommer chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il y avait longtemps qu'on n'en avait créé et le nombre des vacances était considérable. Luynes fit faire une promotion de cinquante-neuf chevaliers, distribua les cordons à ses amis, en exclut ceux qui ne l'aimaient pas. Les évincés, qu'on appela « les chevaliers du guet », ne devaient pas être les moins acharnés contre lui. Les autres remercièrent personnellement le favori comme si leur distinction ne venait que de lui et non du roi⁵.

Il conçut des choses extraordinaires, d'être prince indépendant, par exemple prince d'Orange; le Saint-Siège y fit opposition à cause d'Avignon⁶. Il imagina de constituer de Metz, Toul

1. *Mercurius gallicus*, 1618, t. V, p. 259. Mayenne alla en Guyenne.

2. Lettres du nonce du 8 mai (Bentivoglio, *Lettere*, 1867, t. III, p. 324), 2 juillet 1619 (*Ibid.*, p. 383).

3. *Mercurius gallicus*, 1619, t. VI, p. 341.

4. Enregistrées au Parlement le 14 novembre (Arch. nat., X^{1a} 8649, fol. 228 r^o). Il fallut que le roi pressât le Parlement (Mathieu Molé, *Mém.*, éd. Champollion-Figeac, t. I, p. 223). Sur la consistance du duché de Luynes à la fin du siècle, voir Bibl. nat., Cabinet des titres, Doss. bleus, 8, fol. 89 r^o et suiv. Cf. *Cérémonies observées à la réception de M. de Luynes en la qualité de duc et pair*, Paris, S. Moreau, 1619, in-12, p. 7.

5. P. Boitel de Goubertin, *la Relation historique des pompes et magnifiques cérémonies observées à la réception des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, faite cette année 1620 par Louis XIII*, Paris, P. Billaine, 1620, in-8^o. Voir un curieux compte des frais de la cérémonie, costumes, échafauds, menuiseries (Arch. nat., O¹ 2984); puis dépêches des ambassadeurs vénitiens des 10 décembre 1619 et 7 janvier 1620 (Bibl. nat., ms. ital. 1773, p. 338, 369, 373). J.-B. Matthieu, *Hist. de Louis XIII*, dans P. Matthieu, *Hist. de Henri IV*, p. 119.

6. Bentivoglio, *Lettere*, 1867, t. III, p. 255. Il y a un certain nombre de lettres du nonce sur cette affaire qui eut quelque consistance. Fancan dit, dans la *Chronique des favoris* (s. l., 1622, in-12, p. 27), que Luynes eut l'idée de devenir duc de Bretagne et grand maître de la maison du roi (p. 30).

et Verdun en une sorte de royaume dont il fût devenu le chef sous le nom de roi d'Austrasie¹! « Si la France eût été tout entière à vendre », écrit Richelieu, « il auroit acheté la France de la France même²! »

Sur la question d'argent, tout en calculant bien, il fut moins avide. De la succession de Concini, il avait reçu l'hôtel du maréchal d'Ancre, rue de Tournon : il le vendit à Louis XIII 40,000 écus pour en faire le logis des ambassadeurs extraordinaires³ et il acheta, en 1620, l'hôtel de La Vieuville, bâti par Métezeau, rue Saint-Thomas-du-Louvre⁴. De bonne heure, il s'était fait donner par le roi des pensions⁵. Il se fit attribuer des terrains à Paris, afin de combiner des spéculations⁶; la succession de Concini, qu'on lui avait passée, se composait surtout de créances; il eut une peine extrême à en poursuivre le recouvrement et ne parvint à des résultats qu'au moyen de concessions⁷. En 1621, le total des pensions que lui donnait le roi s'élevait au

1. Au dire du moins de Richelieu (*Mém.*, t. I, p. 250), « il eut dessein de se faire roi d'Austrasie en érigeant Toul, Metz et Verdun en royaume » et Richelieu répète (p. 251) : « il voulut être prince d'Orange, comte d'Avignon, duc d'Albret, roi d'Austrasie ». Cf., sur ces desseins, *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont été faites pendant le règne de M. de Luynes*, 1632, in-12, p. 104 et 317.

2. *Ibid.*, t. I, p. 211.

3. *Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, s. l., 1622, in-12, p. 19; *Mercure françois*, t. VI, 1619, p. 341. Le comte de Furstemberg, ambassadeur de l'empereur, y fut logé en 1619.

4. Voir Bassompierre, *Journal*, éd. Chantérac, t. II, p. 152; note de Paulin Paris dans l'édition des *Historiettes* de Tallemant, t. I, p. 418. Luynes acheta cet hôtel 175,000 livres en 1620; hôtel qui devint ensuite l'hôtel de Chevreuse, puis de Longueville. On le voit dans le plan de Gomboust; c'est une superbe demeure située tout contre l'hôtel de Rambouillet et dont les jardins allaient jusqu'à la rue Saint-Nicaise. Luynes avait ses écuries aux Tuileries. Le feu y prit le 5 décembre 1620 (Arnauld d'Andilly, *Journal de 1620*, éd. Halphen, 1898, p. 59).

5. Les trois frères, en 1612, touchaient chacun 2,000 livres de pension du roi (Bibl. nat., Cabinet des titres, Pièces orig., 21, fol. 122 r°. Quittances).

6. Il demanda et obtint du roi le don « de toutes les terres vagues tant en longueur qu'en profondeur qui sont entre la porte de Saint-Victor, sur le fossé de la grande rue, jusques à la porte de Saint-Bernard, pour en icelles faire bâtir et édifier des maisons qui payeront cens, lods et ventes », plus « d'autres terres qui sont tirant vers la rivière, depuis un pont de pierre qui est à ladite porte Saint-Bernard jusques au ruisseau des Gobelins » (arrêt du Conseil du 26 février 1620; Arch. nat., E 63 A, fol. 220 r°).

7. Bibl. nat., ms. fr. 18192, fol. 22 r°; Arch. nat., E 57, fol. 49 r°; E 59 B, fol. 205 r°; E 55 C, fol. 203 r°, 344 r°, 348 r°, 433 r°, 483 r°; E 56 B, fol. 3 r°; Bibl. nat., ms. Dupuy 550, fol. 64; ms. fr. 10726. Nombreuses opérations de réclamaions, arrêts du Conseil, envois en possession.

chiffre de 70,000 livres; mais Guise et Nevers en recevaient 100,000; Bouillon, Longueville et du Vair, 80,000; d'Épernon et Soissons aussi 70,000 : ce n'était pas excessif¹. Après sa mort, on fera l'inventaire et l'on s'apercevra qu'il avait moins de fortune que l'on ne le croyait, 40,000 livres de rentes seulement, dit un de ses adversaires².

Le soin qu'il avait de ses propres intérêts, il l'eut aussi de ceux de sa famille. Ce fut un parent modèle. Il associa les siens à son bonheur. Ses frères furent comblés. Cadenet, honoré de pensions³, créé maître de camp du régiment de Normandie en 1617⁴, maréchal de France en 1621⁵, appelé à siéger au Conseil⁶, fait duc de Chaulnes en 1621⁷, reçut un million de livres pour son mariage avec M^{lle} de Péguigny en 1620, 18,000 livres de rentes sur les greffes des greniers à sel de Paris, deux fois autant sur les greffes de la Picardie⁸. Brante, aussi pensionné, nommé gen-

1. N. Rémond, *Sommaire traité du revenu et dépense des finances de France*, 1622, dans E. Fournier, *Variétés hist. et litt.*, t. VI, p. 114.

2. M. de Morgues, *Lumières pour l'hist. de France*, 1643, in-12, p. 33. « Rispetto al sommo favore », écrit Z. Pesaro le 24 décembre 1621, « tengono che le ricchezze saranno moderate » (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 193). « On prête à Luynes une fortune de dix à douze millions », dit cependant un libelle très vif contre lui (*Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, 1622, in-12, p. 18). Sous la Révolution, un certain Lejeune fit un mémoire à la Convention nationale pour lui demander que la famille de Luynes restituât ce qu'elle avait « extorqué » à Louis XIII (*Mémoire à la Convention nationale au sujet des domaines volés par le plus indigne des favoris de nos anciens tyrans, présenté et lu au Comité d'aliénation et domaines réunis dans les séances des 3 et 5 pluviôse en l'an II de la République*). Le duc Albert de Luynes répondit. Lejeune riposta (*Réponse aux observations du citoyen Albert de Luynes lue au Comité d'aliénation et des domaines dans sa séance du 15 nivôse de l'an II*). Il dressa (p. 18) un « tableau des fonds et valeurs connus composant le don de la confiscation du maréchal d'Ancre », tableau qui ne nous apprend rien que nous ne sachions.

3. Honoré de Luynes, sieur de Cadenet. Il avait 2,000 l. de pension en 1615 (Bibl. nat., Cabinet des titres, Pièces orig. 1780, n° 5). En 1622, il touchait 20,000 l. (N. Rémond, *op. cit.*, p. 114).

4. Par lettres patentes du 16 mai 1617 (Bibl. nat., Rec. Cangé, Rés. F 163, p. 277).

5. Comme tel, il touchait 10,000 l. d'appointements (quittances de lui; Bibl. nat., Cabinet des titres, Pièces orig. 21, fol. 51 r°).

6. Dépêche de Contarini du 21 janvier 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1772, p. 294; 1773, p. 385).

7. Le 9 mars (Arch. nat., X¹ 8649, fol. 372 r°). Voir les lettres écrites par Louis XIII à ce moment aux magistrats du Parlement pour faire enregistrer l'acte d'érection (Bibl. nat., ms. fr. 3722, fol. 112 v° et suiv.).

8. Arnauld d'Andilly, *Journal* de 1620, éd. Halphen, 1898, p. 5; Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 257 v°; *Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, 1622, in-12, p. 20.

tilhomme ordinaire de la Chambre, capitaine aux gardes-françaises, chargé de missions de confiance, eut, au moment de son mariage avec l'héritière du duc de Luxembourg, en 1620, 600,000 écus, plus le duché-pairie de Luxembourg et de Piney ; il sera appelé au Conseil, bien qu'il ne fût pas très intelligent¹. Lui et son frère étaient chevaliers de l'ordre. A peine Luynes eut-il une fille qu'il la fiança avec le fils du duc de Guise, un prince de Lorraine, M. de Joyeuse, lui donna 600,000 livres de dot, auxquelles Louis XIII ajoutait 100,000 livres². Une de ses sœurs, Antoinette d'Albert, avait épousé un M. du Vernet, homme modeste. M. de Luynes fit de ce Vernet un gouverneur de Calais et de sa femme une dame d'atour de la reine³. Le baron de Baux, mari d'une autre sœur, Louise d'Albert, eut la charge de premier maître d'hôtel de Monsieur, Gaston, frère du roi⁴. On sait ce qu'il advint du cousin Modène ; et le reste ! Plus tard, Louis XIII, pensant à cette curée avec amertume, aux heures de confiance, « contoît bien des choses que le connétable lui demandoit, et entre autres qu'un jour il lui dit qu'il falloit qu'il lui donnât quatre millions d'or ; qu'il (le roi) n'avoit jamais vu tant de parents, qu'ils arrivoient à batelées à la cour, qu'il n'y en avoit pas un habillé de soie »⁵. Son excessive affection faisait « qu'il n'avoit pas accoutumé de rien refuser » à son favori⁶.

Et Luynes sentait sa puissance ; il en usait, il l'exploitait. Des flatteurs lui répétaient de ne pas faire attention aux protestations que sa conduite provoquait⁷. Il voulut que tout le monde lui

1. Léon de Luynes, sieur de Brante, touchait 2,000 l. de pension en 1615 (Bibl. nat., Cabinet des titres, Pièces orig. 1780, n° 4), 30,000 l. en 1622 (N. Rémond, *op. et loc. cit.*). Sur ses missions, voir : Bibl. nat., Cabinet des titres, Pièces orig. 1780, n° 3 ; *Journal* d'Arnauld d'Andilly, éd. Halphen, 1857, p. 166 ; sur son mariage : Bibl. de Carpentras, ms. 1847, fol. 196 r° ; Arnauld d'Andilly, *Journal* de 1620, éd. Halphen, 1898, p. 21 ; la *Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, 1622, p. 20 ; sur son entrée au Conseil : la dépêche de Z. Pesaro du 24 décembre 1621 ; Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 189.

2. « Les accordailles » eurent lieu le 26 février 1620 (Héroard, « Journal », Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 274 v°). Voir les articles de ce mariage : Bibl. nat., ms. Clairambault 375, fol. 189 r°.

3. Arch. nat., E 66 B, fol. 181 r°. M^{me} du Vernet fut dame d'atour d'Anne d'Autriche de 1619 à 1626 (Bibl. nat., ms. fr. 7854, fol. 301 r°).

4. Le P. Anselme, t. IV, p. 266. Cette Louise d'Albert mourut en 1619. La quatrième et dernière sœur de Luynes, Anne d'Albert, était ursuline (*Ibid.*).

5. Héroard, 10 avril 1622, Bibl. nat., ms. fr. 4027, fol. 36 v°.

6. C. Bernard (historiographe qui vit dans l'entourage de Louis XIII), *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 202.

7. Lettre de Malherbe à Luynes, dans *Œuvres*, éd. Lalanne, t. I, p. 391.

donnât du « monseigneur »¹; il fit le maître. On fut convaincu qu'effectivement il menait tout². « Il vit en régent du royaume avec le roi », écrivait la marquise de La Force, « et sa femme en princesse du sang avec la reine³. » « Il a en main absolument la volonté du roi », ajoutait le nonce, « les trois frères font tout ce qu'ils veulent. » « Luynes n'était plus un favori, mais une manière de roi⁴. » Par ces propos imprudents et pleins de fatuité, il semblait justifier ces affirmations. Après les Ponts-de-Cé, expliquant à Contarini que le gouvernement était maître des rebelles, il osait déclarer : « La reine mère, le comte et la comtesse de Soissons sont, pour ainsi dire, en mon pouvoir comme s'ils étaient tous dans cette chambre⁵; » et annonçant au lieutenant civil de Mesmes que le roi, réclamé par les Parisiens, allait revenir au Louvre, il ajoutait : « Vous saurez que c'est moi qui ai travaillé à cette affaire⁶. »

Ce fut cette toute-puissance qui lui permit enfin d'arriver à la plus haute charge de l'État que gentilhomme de France pût jamais espérer, la connétablie. L'idée ne lui en est pas venue brusquement : elle ne fut pas facile à réaliser. Il ne serait pas impossible que ce fût Louis XIII lui-même qui l'ait suggérée en une heure d'imprudence juvénile lorsque désirant, en mai 1617, faire épouser à Luynes sa sœur de Vendôme, qui ne voulait pas de ce mariage, il déclara qu'il élèverait Luynes, en ferait un grand personnage, le créerait connétable⁷. Le bruit se répandit de bonne heure. En 1619, Contarini prévoyait comme prochaine cette élévation; il la jugeait scandaleuse, faite « pour accroître encore,

1. Bassompierre écrivait à son beau-frère le comte de Tillières, le 2 octobre 1619 (Bibl. nat., nouv. acq. fr. 3538, fol. 3 r^e) : « J'ai donné à M. le duc de Luynes votre lettre; permettez-moi de vous dire qu'il faut écrire « Monseigneur » et que nous en ferons tous ainsi. » M. de Tillières écrivit donc « à Monseigneur le duc de Luynes » (Bibl. de Carpentras, ms. 869, fol. 71 r^e, 79-112, 126). Le P. Arnoux (lettre du 31 mars 1619; Bibl. nat., Cinq-Cents Colbert 97, fol. 145 r^e), Richelieu (Avenel, t. I, p. 669, 690), tout le monde dut en faire autant.

2. Lettre du nonce du 22 novembre 1617 (Bentivoglio, *Lettere*, 1865, t. II, p. 84).

3. Lettre du 12 décembre 1617, dans les *Mém.* du duc de la Force, éd. La Grange, t. II, p. 454.

4. Bentivoglio, *Lettere*, t. III, p. 236; t. IV, p. 75, 272; dépêche de l'ambassadeur vénitien (Bibl. nat., ms. ital. 1774, p. 182).

5. Dépêche de Contarini du 22 août 1620 (*Ibid.*, p. 209).

6. Lettre de Luynes au lieutenant civil de Mesmes du 15 novembre 1619 (Bibl. nat., Cinq-Cents Colbert 488, fol. 209 r^e et v^e).

7. D'après une dépêche de l'envoyé florentin Matteo Bartolini du 6 mai 1617 (cité par Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 43).

avec cette nouvelle dignité, l'autorité de cette immense et monstrueuse grandeur »¹. Mais s'il avait suggéré l'idée, Louis XIII, ensuite, n'y tint plus. Il fallut peser sur lui; il résista². Luynes fit agir le prince de Condé, le duc de Guise, d'autres grands, au moyen de marchés et de promesses³. Les ministres, très opposés, répétaient qu'un seul homme, en France, méritait la connétablie, le vieux et vaillant Lesdiguières. Il est vrai, Lesdiguières était protestant. Une comédie fut imaginée : on offrirait l'épée de connétable à Lesdiguières, qui la refuserait et conseillerait au roi de la donner à son favori. Bressieux, puis Bullion, envoyés en Dauphiné, préparèrent la scène. Lesdiguières qui, invité à se faire catholique, ne tenait pas à ce moment à la connétablie, se moquait, disant qu'il « n'abjurerait pas pour moins que pour être pape ». Il se prêta à la comédie⁴. Louis XIII céda; le 31 mars 1621, il déclarait Luynes connétable et, le 2 avril, lui remettait solennellement l'épée, une belle épée à la garde d'or ouvragée, garnie de diamants, le fourreau en velours brodé d'or et d'argent, orné de pierreries, le tout valant 30,000 écus⁵. La cour et

1. « Per accrescere con questa nuova dignita l'autorita delle sue innumerabili e mostuose grandezze » (dépêche de Contarini des 17 septembre et 29 octobre 1619; Bibl. nat., ms. ital. 1773, p. 248 et 273).

2. Richelieu, dans Avenel, *Correspondance*, t. II, p. 652; C. Bernard, *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 202; *L'Ombre de Monsieur le connétable apparue à Messieurs ses frères*, s. l., 1622, in-12, p. 7. — Des libelles attaquèrent l'idée de rétablir la connétablie (*Avis au roi sur le relabissement de l'office de connestable par un bon François*, s. l., 1620, in-12). Les courtisans de Luynes l'encourageaient : « Je suis en l'estat où vous m'avez souhaité être il y a longtemps (lettre de Luynes à Bassompierre du 4 avril 1621, dans *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne l'an 1621*, Cologne, 1668, in-12, p. 105); j'avoue que vous êtes des premiers qui m'avez désiré cet honneur et qui m'y avez le plus sollicité. »

3. *Mercur françois*, 1621, p. 277; Arnauld d'Andilly, *Mém.*, éd. Michaud, p. 434; Brienne, *Mém.*, éd. Petitot, t. I, p. 349; Bentivoglio, *Lettre*, t. IV, p. 15; dépêche de l'ambassadeur vénitien du 18 février 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1773, p. 412).

4. Sur tout cet incident, voir les dépêches de l'ambassadeur d'Espagne, marquis de Mirabel à Philippe III, des 1^{er} janvier et 2 février 1621 (Arch. nat., K 1478, n^{os} 19 et 29 A); de Contarini du 18 février 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1773, p. 413), du nonce (Bentivoglio, *Lettre*, t. IV, p. 518, 523); C. Malingre, *Hist. de la rébellion excitée en France*, Paris, 1622, in-8°, p. 119; le *Mercur françois*, 1621, p. 276; Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 238; consulter enfin C. Dufayard, *Le Connétable de Lesdiguières*, p. 449 et suiv.).

5. Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 426 r^o; Arnauld d'Andilly, *Journal de 1621*, éd. Halphen, 1891, p. 19. Le brevet est du 2 avril (Bibl. nat., ms. Dupuy 487, fol. 32 r^o et suiv.; ms. fr. 18148, fol. 298; Bibl. de l'Arsenal,

les ambassadeurs congratulèrent le nouvel élu. Personne n'était surpris; on s'y attendait¹. Lorsque, suivant l'usage cependant, le roi porta la nouvelle à la connaissance des officiers du royaume par une circulaire, les accusés de réception témoignèrent d'une certaine froideur². Des pamphlets parurent qui attaquaient cette nomination : le moins qu'on reprocha à Luynes était de n'avoir jamais été soldat, ce qui était vrai³. De grands seigneurs outrés quittèrent la cour. Il y eut un frémissement partout⁴.

Mais, connétable, grand officier de la couronne inamovible, commandant en chef les armées du roi, placé au-dessus des grands, princes et seigneurs, M. de Luynes était maintenant au faite de sa fortune. Sa connétablie durera quelques mois. C'est dans ces quelques mois qu'il a affecté de tout accaparer. Au Conseil, le poids de sa charge a encombré le gouvernement. Pareille grandeur eût troublé esprit mieux équilibré que le sien; M. de Luynes eut le vertige : il perdit la tête.

Il se posa en Majesté. Il affecta des manières souveraines. Les seigneurs les plus illustres durent attendre des heures à sa porte avant d'avoir l'honneur d'être admis. Son beau-père lui-même,

ms. 5424, p. 209). Les lettres patentes furent enregistrées au Parlement le 26 avril (Arch. nat., X¹ 8649, fol. 404 r°), non sans de nombreuses lettres pressantes du roi aux magistrats (Bibl. nat., ms. fr. 3722, fol. 121 r° à 122 v°). Nous avons le détail de la cérémonie : Bibl. nat., ms. Dupuy 487, fol. 36 r°; Bibl. de l'Arsenal, ms. 5424, p. 214; *les Cérémonies royales faites en baillant, par les mains du roi, l'épée de connétable à Monseigneur le duc de Luynes... le 2 avril 1621*, Paris, M. Le Blanc, 1621, in-12. Louis XIII porta de cent à deux cents hommes la compagnie d'ordonnance du nouveau connétable (Arch. nat., E 78 c, fol. 416 r°).

1. Dépêche de Priuli du 6 avril 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1776, p. 75) : « Questo avvenimento ha hauptato alcuna meraviglia alla corte, poiche era preveduto gia molto tempo »; lettre de M. de Barrault à Pontchartrain du 18 avril 1621 (Bibl. nat., ms. Clairambault 377, fol. 615 r°).

2. Ibid., par exemple, fol. 619 r°, 635 r°.

3. Richelieu surtout le reprochera à Luynes. Mais lui-même ne s'est-il pas fait nommer ecclésiastique, « généralissime » ou « surintendant de la navigation » ? J.-B. Matthieu (*Hist. de Louis XIII*, dans P. Matthieu, *Hist. de Henri IV*, t. II, p. 142-144) cherche à défendre Luynes. Il fait dire par Lesdiguières au roi que jadis le fils du comte d'Eu, le duc de Nemours, le duc de Bourbon ont été nommés connétales tout jeunes sans avoir encore commandé.

4. Dépêche de Contarini du 31 mars 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1774, p. 47-49). Le jour même où Louis XIII annonça officiellement la nouvelle, le duc de Mayenne quittait Paris, cherchant à entraîner le comte de Soissons, Longueville, Joinville, le comte de Saint-Paul, le duc de Nevers, Vendôme.

M. de Montbazon, « piqua le coffre » dans l'antichambre¹. Luynes donnait audience à table à toute la foule des officiers qui avaient des ordres à prendre du connétable : il écoutait, répondait négligemment et expédiait les affaires en mangeant². Il se mit à tutoyer tout le monde : « Il estimoit obliger les grands quand il leur donnoit en passant un regard du coin de l'œil avec un petit sourire. » Il parla et il agit comme s'il disposait de tout³ : « Il étoit venu jusqu'à ce point que, sans plus parler de la personne du roi, il disait : « Je vous ferai donner une charge de maréchal de France; je vous ferai ceci, je vous ferai cela⁴. » Il osa articuler que « sa parole donnée valait des brevets », comme si le roi n'étais plus là⁵. Il confirmait des promesses de Louis XIII afin de rendre celles-ci tout à fait sûres. On conta mille traits. Il faisait impertinemment prier le roi de passer chez lui⁶; il s'opposait à une faveur accordée par le prince en chapitrant celui-ci et ordonnait de dresser des brevets conformément à ses volontés, contrairement aux décisions royales⁷; il parlait publiquement au roi « le bonnet sur l'oreille »⁸ et l'interrompait pour le contredire en lui disant : « Tout beau, sire⁹! » Il bravait le maître en se

1. *L'horoscope du connétable, avec le passe-partout des favoris*, 1622, in-12, p. 27; *Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, p. 25. Les coffres, placés dans les antichambres, servent de siège.

2. Dépêche de Priuli du 2 mai 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1776, p. 105).

3. *L'ombre de Monseigneur le duc de Mayenne*, 1622, in-12, p. 18; *Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, p. 24-25. Il renvoyait de l'armée quiconque lui déplaisait en le chargeant de missions (Bassompierre, t. II, p. 287).

4. Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 251.

5. Le mot fut dit à Duplessis-Mornay à propos des promesses faites par le roi aux protestants réunis à l'assemblée de Loudun (*Lettre de M. du Plessis envoyée à M. le duc de Montbazon, le 23 octobre 1620, touchant l'assemblée tenue à Loudun par permission du roi*, Paris, 1620, in-12, p. 3). Il fit scandale. Voir le *Manifeste de M. de Bouillon envoyé à Messieurs de la religion*, 1622, in-12, p. 22; *Méditations de l'hermite Valérien*, 1621, in-12, p. 26; Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 251.

6. *Seconde partie et réponse à la « Chronique des favoris »*, 1622, in-12, p. 23, libelle émanant d'un témoin oculaire et qui cite sur ce point des faits précis que le *Journal d'Héroard* rend d'ailleurs très vraisemblables.

7. Voir un fait topique cité par l'auteur, également bien renseigné, de *L'ombre de Monseigneur le duc de Mayenne aux princes, seigneurs, gentilshommes et peuple françois*, 1622, in-12, p. 13.

8. *Méditations de l'hermite Valérien*, 1621, in-12, p. 19 : « Il mène Sa Majesté à trousse bagages çà et là. »

9. Bassompierre, *Journal de ma vie*, t. II, p. 356. Voir des manques de tact à l'égard de Marie de Médicis, rapportés dans une dépêche de l'envoyé floren-

montrant plus généreux que lui afin de lui donner une leçon. Il n'avait plus aucune retenue. On le vit reprocher à Louis XIII d'être indiscret parce que le roi avait voulu savoir ce qu'il venait de dire; se fâcher après lui un jour où le souverain avait disposé d'une compagnie en faveur de certain capitaine, sous prétexte que « c'étoit à lui, connétable, et non au roi à disposer » de cette compagnie¹. Il fit espionner le roi². Il osa raconter ouvertement, étant à Piquecos, pendant le siège de Montauban, « que si la lignée royale avoit manqué, le peuple jetoit les yeux sur lui »; il ajoutait « qu'il ne tenoit sa fortune que de Dieu et de son épée », et il parlait « de la fortune des anciens maires » du palais³. Nous avons un billet de lui de 1621 ainsi conçu : « Je ne crains ni cette femme (Marie de Médicis), ni ses brigues, car l'homme (le roi) me craint tellement qu'il n'oseroit rien faire que je ne sache; après la prise de Monheurt, je ferai la paix et m'accommoderai si bien que je ne craindrai plus rien. » Il déraisonnait⁴! Richelieu l'explique : « Tant son esprit étoit faible », dit-il, « pour porter une si grande fortune que celle à laquelle il étoit élevé⁵. »

Mais alors, à la cour, à la ville, partout, ce fut une colère générale contre le favori. Les pamphlets pullulèrent⁶. L'envie et les jalousies envenimèrent les attaques; tous ceux qui avaient à se plaindre du gouvernement considérèrent Luynes comme l'auteur de leurs maux⁷. La première comparaison qui vint sous la plume des pamphlétaires fut celle avec Concini. « M. de Luynes n'étoit pas sitôt entré en sa place qu'il avoit suivi sa piste! » C'étoit bien la peine d'avoir renversé le maréchal d'Ancre pour

tin Gondi, citée par Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 339. Cf. Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 251.

1. *Ibid.*, t. I, p. 247; *Méditations de l'hermite Valérien*, p. 18.

2. Par d'Esplan. Voir la dépêche du nonce Corsini, du 4 octobre 1621, dans Zeller, *op. cit.*, p. 283.

3. Propos tenus devant La Vieuville, qui les répète un soir à Richelieu, Bonneau et Ornano (Richelieu, *Maximes d'État et fragments politiques*, éd. Hano-taux, p. 757).

4. Ce billet, non daté ni signé, mais de l'écriture caractéristique de Luynes, et provenant des papiers de l'abbé de Dangeau, est conservé à la Bibliothèque nationale, département des Imprimés, Recueil Cangé, t. LXVI (Rés. F 224).

5. Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 247.

6. Voir leurs titres dans le *Catalogue de l'hist. de France de la Bibl. nat.*, t. I, p. 513 et suiv.

7. Pontchartrain, *Mém.*, éd. Michaud, p. 398, 400, 404, 412; Rohan, *Mém.*, éd. Michaud, p. 516; Arnauld d'Andilly, *Journal* de 1620, éd. Halphen, 1898, p. 13.

qu'un autre prit immédiatement son rôle. En vérité, « la taverne avoit simplement changé de bouchon »¹! Et, comme pour Concini, les plaintes montaient jusqu'au roi; on affichait au Louvre des placards injurieux pour le prince²; on accusait le jeune souverain d'être aveugle³; on lui écrivait des mémoires anonymes afin de lui dénoncer les accaparements de son indigne favori⁴; on le priaît de frapper comme il avait déjà frappé Concini⁵, et le premier président du Parlement de Paris osait élever la voix, en plein lit de justice, d'une façon plus que hardie⁶; on menaçait même le roi⁷: la presse, débridée, ne conservait aucune mesure⁸. En vain le gouvernement cherchait à faire poursuivre les auteurs des « libelles diffamatoires », on en trouva deux ou trois qui furent condamnés à mort⁹. Luynes tâcha de faire répondre par des libelles qui parurent maladroits¹⁰. Son nom était abhorré. Un

1. On attribue ce mot à Bassompierre ou à Bouillon; en réalité, il a couru le public à ce moment (S. Dupleix, *Hist. de Louis le Juste*, 1643, in-fol., p. 108). Voir la lettre du nonce du 27 février 1619; Bentivoglio, *Lettre*, 1867, t. III, p. 217. La comparaison avec Concini avait daté des premiers temps. Luynes, très affecté, faisait répondre par des libelles (*Discours en forme d'apologie envoyé à Monseigneur le duc d'Épernon*, Paris, 1619, in-12, p. 12).

2. Dépêche de Contarini du 9 mars 1619, dans Alberi, *Relazione degli Stati Europei*, série II, France II; Venise, 1859, p. 123.

3. *Le Mercure et fidèle messager de la cour au roi*, 1622, in-12, p. 13.

4. « Discours au roi » (Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 107 r°); *Seconde remontrance faite à Sa Majesté sur les affaires importantes du royaume*, 1620, in-12.

5. « Requête au roi » (Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 121 r°). On parla même de bruits d'assassinat contre Luynes (*la Défaite des envieux*, par du Chambort, Paris, 1621, in-12, p. 30).

6. « Vous venez fouler aux pieds », disait-il au roi, « l'entière autorité de votre Parlement, persuadé par les violents conseils de ceux qui abusent de la bonté de Votre Majesté » (Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 165 r°).

7. Ibid., fol. 107 v° : « Je tiens votre naufrage pour certain si vous n'arrachez bientôt le timon, etc. », dit-on à Louis XIII.

8. Par exemple, *la Sibille françoise parlant au roi*, in-12, un des libelles les plus incisifs et les plus hardis. Geley (*Fancan*, p. 31) l'attribue à Chanteloube; il attribue à Fancan les *Méditations de l'hermite Valérien* (p. 82) et l'*Ombre de Monseigneur le duc de Mayenne* (p. 100). — Voir aussi la *Remontrance au roi, importante pour son Estat*, s. l., 1620, in-12, qui a eu du succès; c'est un écrit net, précis, assez serré, où on parle à Louis XIII non sans raideur. On compara beaucoup le connétable à l'aluyne, plante d'absinthe (sur cette plante, voir un traité du temps, Bibl. de Sainte-Geneviève, ms. 3131).

9. M. Molé, *Mém.*, éd. Champollion-Figeac, t. I, p. 219, 235; Arnauld d'Andilly, *Journal*, éd. Halphen, 1898, p. 15.

10. *Réponse à l'avis intitulé : « Avis au roi sur le rétablissement de la charge de connétable »*, in-12; *Remontrance aux malcontents*, in-12; *Plaidoyé pour M. de Luynes*, in-12; *Apologie ou réponse à la « Chronique des favo-*

dernier événement allait l'achever : l'échec du siège de Montauban de 1622.

Cet échec devant Montauban a paru aux contemporains et à la postérité considérable. Bien d'autres insuccès de ce genre, beaucoup plus graves, se sont produits sans avoir eu dans l'histoire un pareil éclat. C'est la passion contre Luynes qui lui a donné ce retentissement. Les effets en ont été insignifiants. Comme dans les importantes affaires du temps, par surcroît, la responsabilité de Luynes se trouve avoir été moindre qu'on l'a cru.

Bien qu'à titre de connétable il eût dû avoir la haute main sur la direction des affaires militaires, ce ne fut pas lui qui décida le siège¹. Le siège, vers lequel d'ailleurs on allait inévitablement après la prise des villes de Saintonge et de Guyenne, fut longuement discuté dans un grand conseil tenu à Agen, au milieu d'août. Toutes les raisons pour et contre furent examinées²; ce qui devait arriver se trouva prévu; les motifs de se résoudre au siège furent pesés : sans doute on avait à craindre que l'automne n'amènât des maladies contagieuses; que le Tarn, à la suite de pluies, ne débordât; que le terrain, argileux et gras, devenant boueux, ne rendît tout travail impossible; les fortifications étaient bonnes, les défenseurs prêts à résister, le duc de Rohan en mesure d'amener du secours. Mais tout avait réussi jusque-là³; il eût été d'un effet déplorable de laisser derrière soi Montauban aux mains des rebelles. Le Tarn ne débordant qu'en fin d'octobre, on avait

ris », 1622, in-12; *le Réveil de maître Guillaume*, in-12, etc. Nous signalerons particulièrement une *Lettre de la ville de Tours à celle de Paris*, s. l., 1620, in-12, écrite avec une verve et un naturel curieux, rappelant presque le style de Molière.

1. Sur le siège de Montauban, consulter une « Histoire du siège » (Bibl. nat., nouv. acq. fr. 7198); un « Tableau du siège » (ibid., ms. fr. 18756); l'*Hist. particulière des plus mémorables choses qui se sont passées au siège*, 1621, in-12, par un Montalbanais protestant, témoin oculaire; et, comme exposé récent, Delaval, *les Anciennes fortifications de Montauban et le siège de 1621*, dans le *Bull. archéol. et hist. de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne*, 1904.

2. Voir C. Bernard, *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 269; *Mercurie françois*, 1621, p. 817; de Frauville, *le Fidèle historien des affaires de France*, Paris, 1623, in-12, p. 236.

3. Voir, sur ce point, la dépêche du résident florentin, du 29 janvier 1622, dans Zeller, *Richelieu et les ministres de Louis XIII de 1621 à 1624*, Paris, 1880, p. 11, 73 places prises, 2 provinces délivrées. — Nous résumons les indications fournies par les sources que nous venons d'indiquer.

deux mois et demi devant soi pour réduire la place. Rohan serait tenu écarté au moyen de la cavalerie. Les préparatifs étaient faits, les canons rendus, l'armée pleine d'entrain après les victoires, il n'était que d'aller vigoureusement et la place serait enlevée ! La discussion se poursuivait, la majorité semblait indécise : Louis XIII décida l'attaque. Le siège de Montauban n'a donc pas été une fantaisie de M. de Luynes.

Au début, tout le monde, même les adversaires du connétable, furent confiants¹. Lorsque les difficultés paraîtront, les adversaires ne les croiront pas encore insurmontables : « Nous rencontrons, en cheminant, des difficultés très grandes », mandait Marillac à Richelieu, en octobre, « mais nous les surmonterons par la patience et le travail². » Montauban allait trouver dans les éléments un secours inespéré³.

Louis XIII arrivé le 17 août à sa résidence, le château de Piquecos, propriété du marquis de Montpezat, située à plus de deux lieues de la ville, les approches avaient commencé et le bombardement avait suivi le 1^{er} septembre⁴. Luynes ne détenait pas la direction exclusive du siège, tout était délibéré en conseil de guerre avec le roi et les lieutenants généraux. Comme connétable, on lui rendait compte de l'état des travaux et on prenait ses ordres pour les détails du service⁵. Il fut remarqué qu'il ne s'ap-

1. Lettre de Luynes à Condé, du 7 août 1621, dans : le duc d'Aumale, *Hist. des princes de Condé*, t. III, p. 497 ; lettre de Marillac à Richelieu, du 24 août 1621 (Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 56 v^o, 60 r^o). — Le roi d'Espagne envoyait un gentilhomme féliciter Luynes de ses succès (Arch. nat., K 1478, n^o 136).

2. Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 70 r^o, le 23 octobre.

3. Sully et Rohan soutenaient les Montalbanais de leurs encouragements (*Hist. particulière des plus mémorables choses qui se sont passées au siège de Montauban*, 1621, in-12, p. 9, 17, 25, 27, 39). Rohan leur parlait avec fermeté (p. 17) : « Quand il n'y auroit que deux hommes de la religion, je serai l'un des deux ! Mes maisons sont saisies et mes revenus ; l'épée et la vie me restent, et peu par-dessus, etc... »

4. Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 482 r^o, 488 r^o. Sur Piquecos, voir E. Forestié, *le Château de Piquecos*, dans le *Bull. archéol. et hist. de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne*, 1903, t. XXXI, p. 217-230 ; l'abbé Pottier, *Notes sur l'architecture militaire du Tarn*, dans le *Congrès archéol. de France*, 32^e session, Caen, 1866, p. 488. — On donna plus tard à la veuve du marquis de Montpezat, pour la dédommager des dégâts commis dans son château, 20,000 livres (Arch. nat., E 79 c, fol. 292 r^o ; arrêt du Conseil du 28 septembre 1624).

5. Lettre de Marillac à Richelieu du 24 août 1621 (Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 56 r^o).

prochait pas des zones dangereuses. Il regardait de loin avec « ses lunettes de campagne »¹. Il voulait cependant qu'on sût qu'il faisait tout². Le garde des sceaux du Vair étant mort le 1^{er} août, Luynes avait eu l'idée de prendre provisoirement sa place, qu'il cumulait avec celle de connétable³. Louis XIII l'avait laissé faire, mais assistait à toutes les séances du sceau, par précaution⁴.

Les pluies arrivèrent, indiscontinues, abondantes. L'armée pataugea dans la boue sans pouvoir avancer, les hommes trempés, les armes mouillées⁵. Il fut impossible d'empêcher le secours, qu'envoyait Rohan, de pénétrer dans la ville⁶. La partie était compromise. L'opinion s'en prenait à Luynes, l'accablant de sarcasmes. Décontenancé, le connétable, sous main, chercha à traiter, à l'insu du roi et du Conseil; démarche étrange! Il envoya d'Esplan dans Montauban afin de discuter; le moment était mal choisi : d'Esplan fut éconduit⁷. Luynes alors essaya d'entrer en relations avec le duc de Rohan : Rohan, proposait Luynes, ferait la paix pour tous les protestants du Midi et abandonnerait Montauban qui, découragé, se rendrait; Luynes ne se doutait pas que jamais Rohan ne pourrait accepter de commettre pareille félonie. Une entrevue eut lieu entre le connétable et le chef des réformés à Reyniès. Luynes fut d'abord charmant, puis il menaça; enfin, il déclara à Rohan qu'il se passerait de lui. Il

1. Dit du moins la *Chronique des favoris*, 1622, in-f2, p. 15.

2. Il écrivait le 25 juin 1621 au duc de Montbazou : « M. de Ruccellaï vous pourra dire si j'ai déshonoré la charge de connétable ou si je la fais valoir comme il faut; bref, vous avez un gendre qui ne vous fera point rougir » (Bibl. de Carpentras, ms. 1800, fol. 125 r°).

3. C. Bernard, *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 298; Arnauld d'Andilly, *Journal* de 1621, éd. Halphen, 1891, p. 68; Duchesne, *Hist. des chanceliers*, 1699, p. 730.

4. Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 478 v°, 481 v°, 487 r°, etc.

5. On suit dans Héroard, jour par jour, l'effet de la pluie qui ne cesse pas (*op. cit.*, fol. 499 et suiv.). Cf. la dépêche de G. Priuli, du 5 novembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 81), qui va « peregrinando per le provincie di questo regno piene di fango, di acque, di pericoli e di calamita ».

6. Le 27 septembre, entre minuit et une heure du matin (Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 497 v°; Arnauld d'Andilly, *Journal* de 1621, éd. Halphen, p. 91).

7. Dépêche de Priuli du 12 octobre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 71); Luynes avait d'abord tenté, sans succès, d'envoyer d'Esplan à Rohan (dépêche du 4 octobre, du même; *Ibid.*, p. 55).

était difficile d'être plus maladroit. Rohan déclina¹. Mais, lorsque l'histoire de ces démarches inconsidérées vint aux oreilles du roi, Louis XIII eut une vive colère. Il dit publiquement que le connétable n'aurait pas dû traiter avec le duc de Rohan, qu'il n'entendait pas qu'on parlementât avec les rebelles, mais qu'on les châtiât². Malgré l'impatience de l'opinion qui désirait vivement la prise de Montauban et redoutait l'insuccès, malgré les sentiments de Louis XIII qui eût voulu s'acharner³, il fallut céder. Au début de novembre, la levée du siège était résolue; le 6, le roi quittait Piquecos et s'acheminait vers Toulouse⁴.

La nouvelle de cette déception fut accueillie dans tout le royaume comme le témoignage de l'impéritie du connétable. Il avait donc dépensé hommes et deniers en pure perte! On énuméra, en les lui attribuant, toutes les fautes commises, vraies ou supposées : il était seul l'auteur de ce siège contre l'avis de tout le monde; l'armée ne s'était pas trouvée assez nombreuse; la place n'avait pas été assez étroitement bloquée; au lieu de payer les troupes et de les nourrir, Luynes avait employé l'argent disponible à construire à son château de Lésigny, à l'hôtel de Luynes,

1. Sur cette tentative de Luynes auprès de Rohan, voir les *Mém.* de celui-ci (éd. Michaud, p. 527); le *Journal* d'Arnauld d'Andilly de 1621 (éd. Halphen, p. 97); la dépêche de G. Priuli du 18 octobre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 75). Bassompierre raconte que Luynes, de retour à Piquecos, soumit la proposition du traité avec Rohan au Conseil (*Journal de ma vie*, t. II, p. 346), qui en délibéra, accepta, mais seulement voulut ajourner. Ceci est en contradiction avec toutes les autres sources qui disent que Rohan n'admit pas les propositions maladroites de Luynes.

2. Dépêche de Priuli du 18 octobre (*loc. cit.*) : « Questo successo (l'échec de l'entrevue) ha essacerbato l'anima del re davantaggio, che ripieno di risentimento ha proferito pubblicamente concetti risolutissimi; ha detto ch'il contestabile non doveva trattar col duca di Roano, che sio era succeduto senza sua saputa, che li rubelli non si possono persuader con la ragione, che di loro non convien fidarsi, che questo non era il tempo et che non v'era altro ripiego che castigarli,... etc. »

3. Lettre de Malherbe à Peiresc, du 12 novembre 1621, dans *Œuvres*, éd. Lalanne, t. III, p. 563; dépêche de G. Priuli des 21 septembre, 5 et 15 novembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 35, 82, 83). — Luynes, naturellement, tenait au succès plus que tout le monde (Bassompierre, *Journal*, t. II, p. 339).

4. Louis XIII annonça aux officiers du royaume la nouvelle de la levée du siège en leur en expliquant les raisons (voir, par exemple, la lettre au comte de Brissac, du 4 novembre 1621; Bibl. nat., ms. fr. 3812, fol. 82 r°), raisons qu'il fit publier (*Avis véritable envoyé de la cour*, Bordeaux, S. Millanges, 1621, in-12). Sur le départ du roi, cf. Héroard (Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 512 r° et 514 v°).

à Amiens, à Calais¹; dans les provinces, le menu peuple assurait qu'il avait trahi². Luynes fut extrêmement affecté. Il écrivit de tous côtés, afin de se défendre des accusations dont il était l'objet, expliquer l'échec, indépendant de sa volonté, disait-il, indiquer les raisons; il rejetait sur les autres les causes du désastre; insistait qu'Henri IV avait levé bien d'autres sièges plus importants; qu'après tout on retrouverait les Montalbanais³. Il adressa à Modène une épître qui fut rendue publique. Il y faisait le philosophe résigné : « Si j'étois nouveau courtisan, et que je ne fusse accoutumé aux assauts continuels de la calomnie », disait-il, « je n'opposerois si facilement ma constance pour la divertir et ne me résoudrois à la patience que la connoissance de tels accidents me donne. » Il déclarait mépriser les attaques; il affirmait son « innocence », son « incomparable fidélité », il ajoutait : « Laissons dire les peuples et ceux dont la fainéantise donne loisir de gloser sur les déportements d'autrui. » Le diable avait attaqué Dieu : « Pourquoi plusieurs, qui n'ont pas l'âme meilleure, n'auroient-ils pas la liberté de parler de moi? » D'ailleurs, il n'avait de comptes à rendre qu'à Dieu et au roi; le reste lui était indifférent : il « feroit taire tous ces contrôleurs, non pas avec l'épée de connétable, mais en leur faisant voir de quoi ils ont trop légèrement cru ou trop méchamment inventé ». Il ne leur rendrait plus de services : il menaçait⁴.

1. Dépêche de l'ambassadeur vénitien Z. Pesaro du 5 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 154); *Mercure françois*, 1621, p. 888; *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont été faites pendant le règne de M. de Luynes*, 1632, p. 379. Nous connaissons principalement les griefs articulés contre Luynes par une lettre que publia celui-ci pour y répondre et dans laquelle il les énumère lui-même. Cf. V. Siri, *Mémoire recondite*, 1679, in-4°, t. V, p. 331.

2. « Le roi étoit trahi par un Monsieur de Luynes, que le roi avoit fait connétable, d'un petit gentilhomme qu'il étoit » (*Mém. de Jean Burel, bourgeois du Puy*, le Puy-en-Velay, 1875, in-4°, p. 514).

3. *Lettre de Monsieur le connétable à Monsieur de Montbazou* (de Toulouse, le 18 novembre 1621), s. l. n. d., in-12, reproduite dans le *Mercure françois*, 1621, p. 886; lettre au prince de Condé, publiée par le duc d'Aumale, *Hist. des princes de Condé*, t. III, p. 158-159. Cette dernière lettre est assez forte : « M'accuser d'imprudence sans savoir pourquoi; m'accuser d'imprévoyance sans considérer en quelle nécessité nous pouvions être ! » Et il énumère les impossibilités matérielles dont on n'avait pu avoir raison.

4. Lettre de Luynes à Modène du 10 novembre 1621 (Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 196 r°), publiée sous le titre de : *Lettre de Monsieur le connétable à Monsieur de Modène*, s. l. n. d., in-12. Cette lettre caractérise assez bien la médiocrité, compliquée de fatuité, du connétable.

Il parvint à faire une exécution, celle du confesseur du roi, le P. Arnoux, qu'il accusait d'exciter le prince contre lui. Comme tout le monde, le P. Arnoux s'étonnait de la place qu'accaparait Luynes. Il répétait, disait-on, au roi, « qu'estant roi, il régnât, et que le duc de Luynes fit seulement la charge de connétable »¹. Luynes vint raconter à Louis XIII que le confesseur se mêlait d'affaires publiques; qu'il avait trois secrétaires, lesquels n'étaient pas employés apparemment aux secrets de la conscience du roi; qu'il fallait le renvoyer². Le P. Arnoux, en effet, s'occupait de beaucoup de questions qui ne le regardaient pas, sans mauvaise intention, mais inconsidérément³. Louis XIII chassa son confesseur : « Monseigneur », écrivait le P. Arnoux à Luynes en réponse, « il me suffit que vous ne m'ayez pu coter autre raison de dégoût (pour me faire disgracier) sinon que je ne vous aime pas⁴. »

Mais si le P. Arnoux avait pu parler de la sorte au roi contre Luynes, c'était donc que le roi l'écoutait? Or, le P. Arnoux n'était pas le seul maintenant à oser dire ce qu'il pensait. A la longue, les yeux de Louis XIII ne pouvaient pas ne pas s'ouvrir

1. Mots que répète le P. Arnoux à Luynes (C. Bernard, *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 294). Sur le P. Arnoux, voir des détails biographiques dans Bellesmaure, *le Portrait du roi*, 1618, in-12, p. 139. C'était « un affectueux orateur », dit le nonce Corsini (Arch. nat., L 397, fol. 12 r°). Le P. Arnoux avait reçu du roi des confidences contre Luynes (Bassompierre, *Journal*, t. II, p. 385). Sur la disgrâce du P. Arnoux, cf. le P. Prat, *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton*, Lyon, 1876, t. IV, p. 309 et suiv.

2. Dépêche de Z. Pesaro du 5 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 158. — C. Bernard (*Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 293-294) est détaillé pour cet incident. Voir la version que donne Richelieu (*Mém.*, éd. Michaud, t. I, p. 248).

3. En effet, il n'est que de lire les lettres du nonce (Bentivoglio, *Lettre*, 1865, t. II, p. 110, 340), les propres lettres du P. Arnoux à M. de Béthune (*Négociation commencée avec Marie de Médicis*, 1673, in-fol., p. 150) et Bassompierre (*Journal*, t. II, p. 337) pour s'en convaincre.

4. Bibl. nat., ms. Dupuy 74, fol. 180 r°; Bibl. Mazarine, ms. 2427, fol. 177 v°; Bibl. de Carpentras, ms. 1800, fol. 88 v° : « J'ai fait une profonde réflexion. Sur tout ce qui s'est passé entre vous et moi, devant Dieu, seul juge de nos cœurs et témoin de nos paroles », disait le P. Arnoux, « le plus grand péché que j'ai commis en cour a été l'excès d'affection que je vous ai portée... », etc. » Le public eut de nombreuses versions sur la cause du départ du confesseur (dépêche de l'envoyé florentin Gondi, du 15 décembre 1621, dans Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 351; lettre de Malherbe à Peiresc, dans *Œuvres de Malherbe*, éd. Lalanne, t. III, p. 543).

devant l'évidence. Quelle que fût son aveugle affection pour le favori, il fallait bien qu'il reconnût, en présence de l'émotion publique, en quelles étranges mains il était tombé. Dans un libelle qu'on imprima, Marie de Médicis faisait expliquer l'évolution qu'avait suivie l'attitude du connétable à l'égard du jeune souverain : de l'affection était venue la confiance, de la confiance la familiarité et de la familiarité la domination, image banale du serviteur qui, inspirant à son maître sécurité et attachement, finit par le tyranniser¹. Il y avait deux êtres dans Louis XIII : une nature timide, sensible, affectueuse, c'était celle-là qui avait été surprise par M. de Luynes, un garçon de bon sens et de jugement, ferme, autoritaire, celui-ci devait se reprendre. Au souvenir de l'abus extraordinaire qu'avait fait le connétable de son amitié, plus tard, Louis XIII parlera de cette passion de jeunesse avec un sentiment d'amère humiliation ; il en éprouvera de la honte ; il dira au père de Saint-Simon combien il s'était trompé².

Ce fut à partir du moment où Luynes, devenu connétable, ne conserva plus de mesure que le roi sentit le poids de cette faveur démesurée³. Il était bon, il aimait toujours, il n'osa rien dire⁴. Le connétable se montrait impérieux ; par timidité, Louis XIII ne résistait pas⁵. Mais la lente évolution de ses sentiments finissait par se trahir. L'entourage remarqua que Louis XIII se mettait à se moquer de son favori, à rire de ses prétentions à connaître les choses de la guerre, auxquelles il n'entendait rien⁶. Enhardis, les courtisans répondirent. Les ministres, surtout M. de Puisieux, se hasardèrent, et on s'aper-

1. *Harangue faite au roi par la reine mère*, 1622, in-12 : « D'humbles et de complaisants, ils devinrent vos familiers (l'auteur met en cause les trois frères Luynes). Ce premier respect violé, l'audace les surmontant peu à peu, vous commençâtes à sentir tacitement leur soumission se changer en maîtrise et votre amitié ou faveur en nécessité. Combien de géhennes et de tyrannies secrètes ils ont exercées sur vos volontés ! etc. »

2. Saint-Simon, *Parallèle des trois premiers rois Bourbons*, 1880, in-8°, p. 34.

3. Bassompierre, *Journal*, t. II, p. 383 : « Depuis que M. de Luynes avoit esté honoré de la charge de connétable, il la voulut faire avec tant d'autorité que cela le rendit suspect au roi. »

4. « Si e lasciato reggere per effetto d'incomparabile bonta, piu per timore che per amore » (dépêche de Z. Pesaro du 24 décembre 1621 ; Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 193).

5. Luynes « viene stimato un tirano della propria volonta della stesso re » (dépêche de Contarini ; Ibid., 1772, p. 328).

6. Fontenay-Mareuil, *Mém.*, éd. Michaud, p. 157.

çut que Louis XIII, loin de protester, écoutait avec une certaine satisfaction¹. Évidemment le dégoût, à l'égard du favori, l'envahissait. Inquiet, un confident de Luynes, M. de Contades, prévint celui-ci; Luynes n'attachait pas d'importance à la communication². De son côté, Bassompierre, au courant, crut devoir avertir le connétable : « Il me répondit », écrit Bassompierre, « qu'il me savoit gré et se sentoit obligé du soin que j'avois de sa conservation, mais que je me reposasse sur l'assurance qu'il me donnoit; qu'il connoissoit le roi jusques au plus profond de son âme; qu'il savoit les moyens par lesquels il falloit le conserver, aussi bien qu'il avoit su ceux de l'acquérir, et qu'il lui donnoit quelquefois exprès de petits sujets de plaintes qui ne servoient qu'à augmenter l'ardeur de l'affection qu'il avoit pour lui³. » Mais les dispositions du roi devenaient de moins en moins douteuses. Luynes dut s'en rendre compte⁴. Louis XIII maintenant élevait la voix. Une fois, de sa fenêtre, apercevant le connétable entouré de Suisses, de gardes, suivi de seigneurs et d'officiers, il dit sèchement à Bassompierre, qui était près de lui : « Voyez, Bassompierre, c'est le roi qui entre ! » Et comme l'autre, étonné, expliquait que c'était un connétable honoré des bienfaits du roi : « Vous ne le connoissez pas », fit le prince vivement, « il croit que je lui en dois de reste et veut faire le roi; mais je l'empêcherai bien tant que je serai en vie ! » Effrayé de cette confiance qui, si elle était sue de Luynes, pouvait lui attirer des disgrâces, Bassompierre exprimait ses appréhensions. Le roi le rassurait, lui promettant de n'en rien dire, ajoutant qu'il ne parlait de la sorte qu'avec le P. Arnoux et Puisieux⁵. Une autre fois, Louis XIII conta à Bassompierre qu'il avait averti le connétable que le duc de Chevreuse était amoureux de M^{me} de Luynes, laquelle le roi ne

1. Dépêche du nonce Corsini du 30 janvier 1622 (Arch. nat., L 397, fol. 367 r°).

2. Richelieu, *Mém.*, éd. Michaud, t. I, p. 250 : « Contades a confessé depuis sa mort (de Luynes) qu'il étoit si emporté de son ambition qu'encore qu'il l'eût souvent averti que le roi commençoit à avoir du dégoût de sa conduite, cet avis ne touchoit son esprit. »

3. Bassompierre, *Journal*, t. II, p. 386-387 : « Je vis bien lors », ajoute Bassompierre, « qu'il estoit de la même trempe de tous les autres favoris qui croient avoir cloué leur fortune et qui ne connoissent leur disgrâce que lorsqu'il n'est plus moyen de l'empêcher. »

4. Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 249. A la fin, Luynes « voyoit bien le dégoût du roi ».

5. Bassompierre, *Journal*, t. II, p. 383.

pouvait souffrir, et Bassompierre était surpris de l'accent d'animosité avec lequel le prince ajoutait : « J'ai eu grand plaisir de me venger d'elle et de faire déplaisir à lui »; puis, là-dessus, s'épanchant, « il me dit encore plusieurs choses contre Luynes et entre autres que, devant qu'il fût six mois, il lui feroit bien rendre gorge de tant de choses qu'il lui avoit prises »¹. Louis XIII ne se gênait plus devant Bassompierre : « Toutes les fois qu'il me pouvoit parler en particulier, il me témoignoit les plus violents ressentiments. » Il appelait le connétable : « Le roi Luynes »². Devant Puisieux, « il déchiroit M. le connétable et disoit tout ce qu'il avoit en sa fantaisie ulcérée ». « Les ombrages du roi croissoient à toute heure »³. Plus tard, Louis XIII avouera à Marillac « que sa patience estoit sur le point de lui échapper »⁴. Il n'y avait plus de doute : la disgrâce était imminente; elle allait faire sentir au connétable « un coup de débris qui n'eût su arriver même qu'avec une impétuosité qui eût apporté quelque préjudice au public »⁵.

Et cependant, humaine contradiction de la raison et du cœur, cet homme que le jeune roi méprisait, il l'aimait toujours. Il continuait à ne pas pouvoir se passer de lui; il allait le voir deux ou trois fois par jour, dînant avec lui, ne le quittant pas⁶. Il semblait que la présence du favori exerçât sur sa personne comme une fascination étrange qui le paralysait. Était-ce un effet de l'habitude, puisqu'il y avait tant d'années qu'ils ne s'étaient quittés? Était-ce un attrait mystérieux, puissant, tout

1. Bassompierre, *Journal*, p. 384 et 387.

2. *Ibid.*, p. 384 : « Les mécontentemens du roi croissoient bien fort. »

3. *Ibid.*

4. Récit écrit par Marillac à Richelieu d'une audience qu'il a de Louis XIII, 29 décembre 1621 (Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 83 v°). Cf. les *Mém.* de Richelieu (éd. Michaud, t. I, p. 257), qui écrit avec cette lettre sous les yeux.

5. C. Bernard, *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 300. — L'entourage ne s'est pas trompé.

6. D'après le *Journal* d'Héroard. Dans la seconde quinzaine d'août 1621, nous relevons du 15 au 22, en sept jours, dix-huit visites faites au connétable par le roi et consignées par le médecin (Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 481 v° et suiv.); dans la dernière semaine d'octobre, fin du siège de Montauban, quinze jours avant la mort de Luynes, il y a huit visites indiquées (fol. 504 r° et suiv.). Héroard ne marque pas comme visites les occasions où Louis XIII se retrouve avec le connétable comme conseils, inspections des travaux du siège; il ne mentionne que les déplacements du roi allant de son logis à celui de son favori pour le voir.

physique, dû à la nature enveloppante de Luynes? Il y a lieu de le croire, car Luynes mort, le sortilège fut rompu et Louis XIII exulta comme s'il était délivré!

De Toulouse, le roi, accompagné du connétable, était revenu du côté de Tonneins avec des troupes, pour assiéger la petite place de Monheurt, sur la Garonne, qui s'était révoltée. Le 29 novembre, il avait établi ses quartiers à Longuetille, à quelque distance. Le temps était détestable¹. Le 2 décembre, il avait fait « un grand vent si violent qu'il étoit prodigieux », accompagné d'une pluie abondante et glacée. Dans la nuit, à deux heures du matin, M. de Luynes, qui avait pris froid et était enrhumé, se sentit malade : il claqua la fièvre. Louis XIII vint le voir au jour et revint le soir après dîner. On pensa que la maladie ne serait pas grave. Le samedi, le dimanche et le lundi, Louis XIII revint chaque jour prendre deux fois des nouvelles. Le mardi, au matin, une éruption se déclara : c'était la fièvre pourpre, — scarlatine ou rougeole². — Les médecins interdirent à Louis XIII d'approcher du malade; il ne devait plus le revoir³. Luynes se considéra comme condamné⁴. Le 8, il demanda un confesseur, on lui fit venir le recteur des Jésuites d'Agen. Il se confessa et communia; il écrivit au roi, lui recommandant ses enfants et sa famille; par crainte de la contagion, on ne donna pas les lettres à Louis XIII : on les lui lut. Louis XIII répondit en cherchant à rassurer Luynes, à le consoler, lui disant qu'il aimerait les siens comme lui⁵. Le 14, l'éruption rentra; le malade

1. Nous allons suivre pour ces détails le *Journal* d'Héroard (Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 521 r^e et suiv.). Peiresc donne un récit circonstancié dans une lettre, datée de Bordeaux, du 16 décembre 1621 (Bibl. de Carpentras, ms. 1864, fol. 48 r^e).

2. Il y avait une épidémie de fièvre pourpre qui durait depuis des semaines (Arnauld d'Andilly, *Mém.*, éd. Michaud, p. 435). Bassompierre fut atteint de cette affection en même temps que Luynes (*Journal*, t. II, p. 394) et s'en tira.

3. Dépêche de Z. Pesaro du 16 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 162).

4. Richelieu, *Mém.*, éd. Michaud, t. I, p. 249. Les disgrâces, l'échec devant Montauban, l'impopularité, les attaques dont il était l'objet l'avaient extrêmement affecté (C. Bernard, *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 292, 298). « La tristesse qu'il en avoit le rendoit si chagrin qu'il en étoit presque malade, et, enfin, il le devint en effet. »

5. Dépêche de l'envoyé florentin Gondi du 18 décembre 1621, dans Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 353.

était perdu¹. Louis XIII manifesta une vive peine. Il ne savait que faire « pour tromper le déplaisir qu'il avoit de la maladie de M. le connétable », écrit Héroard². Il se réveilla le lendemain matin, à cinq heures, « triste, affligé, pour l'extrémité de la maladie où estoit M. le connétable ». On le décida à quitter Longueville. Il monta à cheval à dix heures ; à deux heures de l'après-midi, Luynes était mort³!

On embauma le corps afin de le transporter à Blaye, de là à Tours et à Amboise, où il devait être enterré. Ce furent quelques domestiques qui l'emportèrent ; sans autre suite. Sur la route, le cercueil fut l'objet du mépris public ; à Bordeaux, personne ne voulut l'accueillir ; cependant, à Tours eurent lieu de solennelles funérailles⁴.

A peine Luynes disparu, une transformation subite se produisit dans Louis XIII ; il allait être son maître ! « Dès le commencement de la maladie du connétable », écrivait-il de Damazan à Marie de Médicis, le soir même de la mort de Luynes, « appréhendant ce qui est advenu, j'ai pris le soin entier des affaires dont je me déchargeai en partie sur lui. Je veux continuer ce même soin et ne rien oublier de ce que je dois comme

1. « Li petechie si sono ristrette all' intorno » (dépêche de Pesaro du 16 décembre 1621 ; Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 174). — Nous nous bornons à répéter ce que disent les contemporains de la phase de la maladie sans nous prononcer sur l'exactitude technique de l'observation. On reprocha au médecin Ranchin, qui soignait Luynes, de ne l'avoir point fait saigner (Fontenay-Mareuil, *Mém.*, éd. Michaud, p. 164).

2. Héroard, Bibl. nat., ms. fr. 4026, fol. 527 r°, mardi 14 décembre.

3. Ibid., fol. 527 v° ; Arnauld d'Andilly, *Journal* de 1621, éd. Halphen, p. 104.

4. Sur les funérailles, voir *Mercure françois*, 1621, p. 930. — L'abandon du corps de Luynes après sa mort, dans les conditions que nous venons de dire, est attesté par les témoignages de Fontenay-Mareuil (*Mém.*, éd. Michaud, p. 164), Beauvais-Nangis (*Mém.*, éd. Monmerqué, t. II, p. 107, 108), le comte de Souvigny (*Mém.*, éd. de Contenson, t. I, p. 81), Pesaro (dépêche du 24 décembre 1621 ; Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 194). — La plupart de ces témoins content le trait des laquais jouant au piquet sur le cercueil. Pour comparer, voici la façon dont, d'après Daniel Manceau, dans son *Journal* (*Arch. hist. de la Saintonge*, 1874, p. 287), on transporta le corps de M. de Coetquen, tué devant Montauban pendant le siège, « dedans un chariot ou brancard, couvert d'un grand drap noir qui avoit une grande et longue croix blanche en travers : il y avoit, pour accompagner ledit corps, 35 ou 40 chevaux, y compris le bagage, qui étoit grand, et quantité de laquais, valets et soldats à pied, montant le tout à plus de 60 hommes, tant de cheval que de pied. » Sur l'épitaque de M. de Luynes, voir Bibl. de l'Arsenal, ms. 6040, fol. 11.

roi à ce que mes peuples doivent attendre de moi »¹. Monheurt venait de tomber entre ses mains : c'était un succès personnel; il en était très fier; il fut très fier de se sentir hors de tutelle. « Vraiment », disait-il à l'ambassadeur vénitien, « j'ai éprouvé de la douleur de cette mort, mais j'ai résolu de m'occuper de mes affaires, vous voyez que les choses vont bien : en trois jours, j'ai fait rendre Monheurt! » Et chacun remarquait chez lui on ne savait quelle allégresse, quelle joie de libération, comme s'il avait secoué un joug et retrouvé son indépendance². Il fit informer tous les officiers du royaume que, le connétable étant mort, il avait pris en main le soin de ses affaires³. Il écrivait à Anne d'Autriche combien il était maintenant absorbé : il tenait les sceaux lui-même⁴. De Luynes, il ne parlait plus; il avait dissipé son chagrin. Tous ceux qui le virent, peu après la mort du connétable, furent convaincus que cette mort l'avait laissé indifférent⁵. Lorsque les ministres étrangers vinrent lui faire des compliments de condoléances, ils constatèrent que Louis XIII répondait quelques mots brefs, puis parlait d'autre chose⁶. « Le prince », concluait l'envoyé florentin, « ne prend pas bien à cœur les accidents qui lui arrivent! » Le roi écrivit de divers côtés pour annoncer la mort du favori. Sa lettre à Marie de Médicis était froide : « Vous apprendrez ici une mort assez subite de mon cousin le connétable », disait-il, « et vous jugerez aisément de l'ennui que je reçois sans que je vous le représente. L'affection que j'ai vers vous, plus forte que tous autres ressentiments, ne souffre pas que mon esprit demeure davantage en ces tristes

1. Lettre de Louis XIII à Marie de Médicis du 15 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 205 r°).

2. Dépêche de Pesaro du 17 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 175) : « Mostrava di goder di esser in liberta di parlare et ordinare molte cose et c'e concetto che non habbi da pesare alla Maesta sua la perdita..., etc. » Et, le 24 décembre (p. 192) : « Il re, di questo caso (la mort de Luynes) niente e contristato, anzi allegrissimo : pare di haverli scosso dal giogo, di esser fuori di tutela, senza governatore, in liberta. »

3. Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 82 r°.

4. Bibl. nat., Cinq-Cents Colbert 98, p. 139.

5. Lettre de l'envoyé florentin du 18 décembre 1621, dans Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 354; Fontenay-Mareuil, *Mém.*, éd. Michaud, p. 164; Bassompierre, *Journal*, t. II, p. 395; C. Bernard, *Hist. de Louis XIII*, t. I, p. 301.

6. Dépêche de Pesaro du 24 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 182).

7. Cité par Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 267.

pensées. » Il parlait ensuite à sa mère du regret qu'il avait d'être éloigné d'elle et de son intention de retourner à Paris : il ne disait plus un mot de l'ami disparu¹. Les lettres à la famille de Luynes furent seulement convenables. Il assura M^{me} de Luynes de l'affection qu'il continuerait à porter à « ce que le connétable a laissé au monde de plus cher comme vous et vos enfants, dont je vous prie de croire », continuait-il, « que j'aurai tout le soin qu'il a désiré lorsqu'il m'a fait prier à l'heure de sa mort de les avoir en ma protection »². Il mandait au duc de Montbazou : « Il ne pouvoit m'arriver, ni à vous pareillement, une perte plus sensible que celle que je reçois par la mort de mon cousin le connétable, votre gendre » ; et il terminait : « Cet accident, venant de la main de Dieu, doit être reçu avec résignation³. »

Se mettant à l'unisson du roi, ni la cour, ni le public ne furent émus, bien que cette mort fût survenue un peu brusquement. L'ambassadeur d'Espagne l'annonçait à sa cour sèchement, comme une nouvelle insignifiante⁴. A Paris, la foule parut joyeuse⁵. L'ambassadeur vénitien remarquait que la disparition de M. de Luynes n'apportait aucun changement sensible dans les affaires publiques⁶.

Mais, à l'indifférence première, à la satisfaction d'être libre allait succéder progressivement chez Louis XIII une réaction

1. De Damazan, le 15 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 205 r, et Cinq-Cents Colbert 98, p. 151) : « Cette lettre, écrite tout soudain après la mort du connétable, fit respirer la reine » (Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 255). Dans sa réponse, Marie de Médicis feint de croire que Louis XIII est plus touché qu'il ne l'est (lettre de Marie de Médicis à Louis XIII du 24 décembre 1621; Bibl. nat., ms. fr. 3708, fol. 43 v, et 3811, fol. 55 r, orig.).

2. Bibl. nat., ms. fr. 3722, fol. 132 r.

3. Ibid., fol. 132 v. Ces deux lettres ont été publiées par Chantérac dans son édition du *Journal* de Bassompierre (t. II, p. 430-431).

4. Lettre du marquis de Mirabel à Juan de Ciriça du 18 décembre 1621 (Arch. nat., K 1478, n° 165).

5. Dépêche de l'envoyé florentin du 23 décembre 1621, dans Zeller, *le Connétable de Luynes*, p. 354. Il y eut des feux de joie et un *Te Deum* chanté pour la prise de Monheurt à Notre-Dame. La foule fut considérable et pleine de joie, comme s'il s'agissait de célébrer la mort de Luynes. — Cf. Herbert de Cherbury, *Mém.*, trad. Baillon, p. 165; Castelnaut, *Mém.* (dans *Mém.* du duc de La Force, éd. La Grange, t. IV, p. 318).

6. Dépêche de Pesaro du 24 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 192) : « La morte del contestabile non fa effetto sin a quest' hora di alteratione considerabile. »

faite de colère et d'humiliation. Comment avait-il pu être le jouet d'une créature à ce point médiocre? Combien sa dignité royale avait-elle été diminuée par une telle influence tyrannique! On constata que, s'il manifestait chaque jour davantage sa joie d'être délivré de M. de Luynes¹, il écoutait maintenant avec un amer plaisir les plaintes infinies qu'on s'empressait de venir lui faire au sujet du connétable². Il répondait en blâmant M. de Luynes, en le condamnant³. Il s'exprimait sur le compte du disparu en termes d'une sévérité extrême, comme cette fois où, dans un moment d'irritation, il s'échappa à dire au nonce que le connétable n'avait été qu'une « grosse bête »⁴! Il déclara à tout le monde et répéta qu'il n'aurait jamais plus de favori, jamais de connétable. Il voulut même que cela fût notifié officiellement aux principaux officiers du royaume⁵. Sa rancune n'allait pas s'arrêter là.

Sur quelques soupçons qui lui vinrent, il commanda à l'homme d'affaires de M. de Luynes, Contades, par un billet écrit de sa main, de faire l'inventaire exact des biens du connétable et de le lui soumettre⁶. L'inventaire dressé, on s'aperçut que M. de Luynes détenait des bijoux de la couronne, des bijoux ayant appartenu à Marie de Médicis, ce qu'ignorait le roi. On constata également des choses troubles, « préjudiciables au service du roi »⁷. Pour tirer l'affaire au clair, Louis XIII ordonna qu'on

1. « La maestà sua si riconosce sempre piu libero et piu contento della morte del contestabile, come tutti, palesemente, giubilano » (dépeche de Pesaro du 19 janvier 1622; *Ibid.*, p. 210).

2. « Ascoltando volontieri il re con orecchie molto aperte le querelle copiose che si formano dalle voci d'infiniti contro il contestabile » (dépeche du 29 janvier; *Ibid.*, p. 214).

3. « Blâmant les procédés du mort » (lettre de Marillac à Richelieu du 29 décembre 1621, Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 83 v°).

4. « Un grande bestia! » (dépeche du nonce Corsini du 10 janvier 1622; Arch. nat., L 397, fol. 348 v°).

5. *Ibid.*; dépeche de Pesaro du 24 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 194); Richelieu, *Mém.*, t. I, p. 257; dépeche de Mirabel au roi d'Espagne du 23 décembre 1621 (Arch. nat., K 1478, n° 167).

6. Dépeche de Pesaro du 24 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 193). Contades était l'homme de confiance qui, par procuration, traitait des affaires du connétable de son vivant (Arch. nat., E 66 s, fol. 181 r°).

7. « Il re, nel riveder l'inventario, ho notato, sopra le gioie, che molte perle, in particolare, sono della madre et della corona et ha mostrato di non haver, per il passato, saputo quest' assorbimento. » Il retrouve aussi « molte cose

mit en état d'arrestation le secrétaire de Luynes, Monsigot, et qu'on procédât à une enquête. Après plusieurs interrogatoires, le commissaire enquêteur vint expliquer au roi qu'il n'y avait pas moyen de continuer, sous peine d'atteindre gravement la mémoire du connétable : Louis XIII répliqua : « Faites votre devoir et que la justice suive son cours. » Le public parlait de vols commis au détriment de l'administration de l'armée et disait que Monsigot y laisserait sa tête. Il fut annoncé que l'érection du duché-pairie de Luynes allait être révoquée. Monsigot fut déféré au Parlement. Mais là, les magistrats parvinrent à faire comprendre au roi ulcéré le scandale que provoquerait cette remise en question de la faveur de M. de Luynes. Le procès du connétable fut arrêté; une intervention de Condé sauva la vie de Monsigot, qui, maintenu en prison, fut relâché un an après, en janvier 1623¹.

La famille éprouva les effets de la rancœur et de la colère du roi. Puisqu'il l'avait promis, le prince ne ferait pas moins que de passer au fils du connétable les charges et les dignités du père, sauf la connétablie. Louis XIII traita froidement M^{me} de Luynes². Rentrant à Paris, à la suite de la campagne dans laquelle était mort le favori, il n'alla pas la voir. Il la fit prier de bien vouloir quitter le Louvre; n'osant pas toutefois la révoquer de sa charge de surintendante de la maison de la reine et, cette charge comportant, pour la titulaire, un logement dans le

pregiudiciali al servizio del re » (dépêche de Pesaro du 19 janvier 1621; Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 211); cf., sur les questions d'argent reprochées à Luynes, *Recueil des pièces les plus curieuses*, 1632, p. 275.

1. On trouve tous les détails de cet incident dans les dépêches de l'ambassadeur vénitien des 14 février (Ibid., p. 243), 22 février (p. 265), 1^{er} mars 1622 (1778, p. 13-14), 14 janvier 1623 (1779, p. 125). Il est fait allusion au procès de Monsigot dans les libelles du temps. Ainsi, dans les *Caquets de l'accouchée*, éd. Fournier, p. 146 et 151 :

« Pour Monsigot, j'ai peur que Messieurs de la cour
Ne le puissent tirer d'un si fâcheux détour. »

Cf. le « *De profundis* » sur la mort de Luynes, dans le *Recueil des pièces les plus curieuses qui ont été faites pendant le règne du connétable de Luynes*, 1632, in-12, p. 417; voir aussi p. 415. « Je crains qu'il (Monsigot) soit contraint de tenir compagnie à son maître et d'aller voir s'il est aussi aisé de voler aux pays bas (allusion aux enfers) comme à l'armée » (*le Passe-partout des favoris*, même recueil, p. 156).

2. On publia la lettre de condoléance, assez officielle, qu'il lui écrivit : *Lettre consolatoire du roi à Madame la connestable*, s. l., 1622, in-12.

palais du roi, il se borna à attribuer à M^{me} de Luynes un logement écarté et petit¹. Les frères du connétable et sa sœur, M^{me} du Vernet, avaient aussi leurs appartements au Louvre, on les invita à s'en aller. Ils s'exécutèrent. Ils comprenaient que leur temps était passé. On remarqua qu'ils se dissimulaient dans la foule des courtisans. Après la rentrée du roi au Louvre, ils allèrent deux fois présenter leurs hommages à la reine mère; ils n'obtinrent ni un mot, ni un regard. Les ministres eussent voulu qu'on les chassât de la cour. Louis XIII préféra y mettre quelque forme. A la fin de janvier 1622, il défendit aux deux frères de Luynes de ne plus paraître au Conseil². Ils étaient assez punis. A ce moment, la presse et l'opinion se déchaînaient contre la mémoire du connétable, et ceux qu'on appelait « ses restes » étaient accablés d'injures et de violences³.

Peu à peu, les affaires allaient absorber davantage Louis XIII, constituant un dérivatif aux regrets du passé. Le jeune roi avait désiré agir en tout par lui-même⁴; les ministres l'encourageaient⁵; le public applaudissait. « Le roi fait des merveilles à travailler », écrivait-on à Richelieu, « il a pris l'entière connaissance de ses affaires et rien ne se propose, ni se résout, ni s'expédie qu'en sa présence et par son commandement⁶. » « Il n'est pas croyable », mandait Puisieux à Sillery,

1. Dépêche de l'envoyé florentin du 29 janvier 1622, dans Zeller, *Richelieu et les ministres de Louis XIII de 1621 à 1624*, p. 14.

2. *Journal d'Arnauld d'Andilly* de 1622 (Bibl. de l'Arsenal, ms. 5181, fol. 1 v°); dépêche de Marillac à Richelieu du 29 décembre 1621 (Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 85 r°); dépêches de Pesaro des 19 et 29 janvier 1622 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 211, 214, 215). Voir le *Caquet des potissonnières* (dans E. Fournier, *Variétés hist. et litt.*, t. II, p. 143), où il se moque des frères de Luynes, les appelant « chats-huants ». « Le duc de Chaulnes est devenu courtois depuis la chute de son aîné, » dit la *France mourante* (1621, in-12, p. 11).

3. Voir la liste de ces pamphlets dans le *Catalogue de l'hist. de France de la Bibl. nat.*, t. I, p. 524 et suiv.

4. Lettre de Schomberg à Richelieu du 15 décembre 1621, dans Avenel, t. VII, p. 490; lettre de Marillac au même (Ibid.); dépêche du nonce Corsini du 10 janvier 1622 (Arch. nat., L 397, fol. 348 v°); lettre de Louis XIII à Lesdiguières de février 1622 (Bibl. nat., ms. ital. 1777, p. 294).

5. Mémoire de Jeannin au roi dans ce sens, de février 1622. Voir *Négociations de Jeannin*, éd. Michaud, p. 702.

6. Lettres du 30 décembre 1621 et du 17 janvier 1622 (Arch. des Affaires étrangères, France 775, fol. 118 r°, 244 r°).

« combien l'amour et la révérence du peuple sont augmentés depuis qu'il a pris en main la conduite et la direction principale de ses affaires¹. » De toutes les personnes qui félicitaient Louis XIII, nulle n'était plus empressée que Marie de Médicis : « Vous avez, vous même, pris en main les affaires de votre État et avez agi si puissamment dans votre armée et dans votre Conseil que le bruit s'en répand partout à votre gloire². » Mais en envoyant au même moment, à l'instigation de l'évêque de Luçon, Marillac, pour demeurer en permanence près de Louis XIII, et surveiller des intérêts encore obscurs, elle ajoutait : « Sachez vous servir utilement des bons et salutaires conseils de ceux qui affectionnent véritablement votre bien³. » Elle s'offrait, ou plutôt, derrière elle et par elle, à la place de M. de Luynes, s'offrait Richelieu !

LOUIS BATIFFOL.

1. Lettres du 10 janvier 1622 (Arch. des Affaires étrangères, France 776, fol. 3 r°), du 19 (fol. 6 r°).

2. Bibl. nat., ms. Dupuy 92, fol. 204 r°.

3. Lettre de Marie de Médicis à Louis XIII du 22 décembre 1621 (Bibl. nat., ms. fr. 3708, fol. 41 r°, et 3811, fol. 50 r°). Cf. Richelieu, *Mém.*, éd. Michaud, t. I, p. 257.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LE « SIGNE ROYAL » ET LE SECRET DE JEANNE D'ARC.

On ne saurait douter que, dans la première audience accordée par Charles VII, en sa bonne ville de Chinon, à la Pucelle venue, à travers mille obstacles, des marches de Lorraine, pour « donner secours au roi et au royaume de France », il y ait eu un aparté mystérieux entre le souverain et l'étrange visiteuse. Au sortir de cet entretien, le roi parut tout joyeux : la Pucelle lui avait, par ses paroles, révélé le « signe » par lequel elle s'imposa immédiatement à sa confiance. Qu'était-ce au juste que ce « signe » qui produisit si rapidement son effet ? Aucun des courtisans qui se trouvaient à quelques pas des deux interlocuteurs ne le sut ni ne le devina. Les juges de Rouen, qui avaient un intérêt si direct à connaître toute la vérité, en furent, comme les autres, pour leur curiosité. Ils eurent beau presser de questions celle dont le sort était entre leurs mains, ils ne purent lui arracher ce secret, qui était plus encore, semble-t-il, celui de son roi que le sien. « Quant à ce, je vous ai toujours dit que vous ne me le tireriez jamais de la bouche. Allez le lui demander ! » Tel fut son dernier mot, dans l'interrogatoire du 4^{er} mars 1431.

Plus de vingt ans après, lors du procès de réhabilitation, le confesseur de Jeanne, frère Jean Pasquerel, déposa qu'elle lui avait répété les paroles adressées par elle au roi à Chinon : « Je te dis, de la part de Messire, que tu es vrai héritier de France et fils du roi. » Des témoignages postérieurs ont accrédité l'idée qu'en parlant ainsi la Pucelle avait libéré le roi d'un doute qui le poignait au plus profond de son cœur, sans qu'il pût même l'avouer, d'une angoisse que le souvenir de la vie peu exemplaire d'Isabeau de Bavière avait fait naître en lui et qui s'aggravait de jour en jour sous les coups répétés de la mauvaise fortune. M. Anatole France fait bon marché de cet épisode et surtout des commentaires auxquels il a donné lieu par la suite. Mais le fait matériel d'un « secret » entre le roi et la Pucelle étant indéniable, toute hypothèse sur la nature même de ce secret

autre que celle que je viens d'indiquer, et qui s'est imposée au jugement de Jules Quicherat, paraît impossible non seulement à soutenir, mais à formuler.

Comme l'a fait justement remarquer M. Andrew Lang, qui a consacré un chapitre spécial et un appendice au « secret du roi »¹, si le secret avait pour objet la légitimité par le sang du fils légal de Charles VI, on comprend parfaitement qu'une fois Charles VII solidement établi sur le trône il n'y avait plus les mêmes raisons de l'enfourer qu'au temps où le moindre soupçon à ce sujet pouvait amener l'effondrement des espérances déjà si chancelantes de l'héritier contesté du trône de France. Ce qui est fait pour surprendre, il me semble, c'est que l'on n'ait pas produit jusqu'ici de document établissant qu'à l'état d'âme de Charles VII, au moment de la venue de la Pucelle, correspondit un état d'âme analogue chez ses adversaires. Pour dire les choses brutalement, l'a-t-on jamais accusé franchement de bâtardise? Il y a un beau passage de Chastellain, cité par M. de Beaucourt², où le chroniqueur bourguignon, se mettant pour ainsi dire dans la peau du dauphin, remarque combien ce devait être pour lui « occasion de mérancolie et matière de grant souci » que de se voir « delinqué de son père, désavoué comme bastard » ; mais Chastellain écrit longtemps après les événements, et il ne fait là que de la rhétorique. Si l'on arrive à établir que l'idée d'une bâtardise réelle a eu quelque cours dans les esprits au moment même où se jouait la destinée de Charles VII, l'interprétation du « secret du roi », admise par les meilleurs historiens de nos jours, en recevra un surcroît de vraisemblance. Or, je connais un fait inédit, un tout petit fait, en apparence, un simple « fait divers » même, qui a une grande importance à ce point de vue et que je demande la permission de signaler ici : l'histoire est souvent à la merci d'une miette qu'on a oublié de ramasser.

Le 18 (ou 19) juin 1457, veille (ou jour) de la fête de saint Gervais³, six hommes se trouvaient réunis à la table d'une auberge de village, dans un des cantons les plus sauvages de l'Auvergne, sur les confins du Limousin, de la Marche et du Franc-Aleu, au milieu des gorges que traversent avant de se réunir la Dordogne et le Chavanon, au Bialon, paroisse de Messés⁴. C'étaient des paysans du voisinage, et parmi

1. *The Maid of France*, London, 1908, p. 82-98, 314 et suiv.

2. *Histoire de Charles VII*, t. I, p. 208.

3. Le document dit le 18 juin, jour de la fête de saint Gervais, mais il y a contradiction dans les termes, la Saint-Gervais étant le 19 juin, lequel, en l'an 1457, fut un dimanche.

4. On écrit aujourd'hui *Messetx*, commune du canton de Bourg-Lastic, arr. de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

eux figurait un vieillard de quatre-vingts ans, Jehan Batiffol, du village du Bois¹, voisin de l'auberge. On buvait et on causait politique, c'est-à-dire impôts. Outre sa part de l'entretien des lances fournies de la province, la paroisse devait faire face à l'habillement de son franc-archer; mais l'on trouvait que le collecteur demandait trop et qu'il abusait des saisies. « Si le roi savait cela », dit un des buveurs, « le collecteur en aurait blâme. » A ces mots, le vieux Batiffol, « qui avait bu tellement que, à cause du vin et aussi de sa vieillesse, ne savait qu'il disait », prononça, à la stupéfaction des auditeurs, ces paroles mémorables que je donne sous leur forme originale : « Le roy est roy, mais il ne lui appartenait pas que fusse roy, car il n'est pas du lieu, car quant le roy nasquit, il n'apporta point enseigne de roy et n'avoit pas la flour de liz comme vray roy. » Du coup, l'un des paysans s'écria en son patois auvergnat : « Où avez-vous trouvé cela, vous qui en parlez si librement? » Mais le vieillard, regrettant déjà d'en avoir trop dit, ferma dès lors obstinément la bouche. On devine qu'aussitôt dégrisé, il se pourvut à la chancellerie aux fins d'obtenir des lettres de rémission, et que c'est grâce à cette louable précaution que ses paroles sont parvenues jusqu'à nous².

Né vers la fin du règne de Charles V, Jehan Batiffol avait vingt-cinq ans au moment où vint au monde, à Paris (22 février 1403), celui qui

1. La carte du ministère de l'Intérieur écrit *Boueix*.

2. Voici le texte des lettres de rémission dont il s'agit, d'après un registre du Trésor des chartes :

« Charles, etc. Savoir faisons à tous presens et à venir nous avoir receue l'umble supplicacion de Jehan Batiffol, du lieu du Boys en la parroisse de Messés ou diocese de Clermont, aagé de quatre vings ans ou environ, contenant que le xvij^e jour de juing derr[enier] passé, qui estoit le jour de la feste saint Gervais, led. suppliant estoit au lieu de Bialhon, en lad. parroisse, ensemble ung nommé Jehan Croizet, Girodon de la Vernie (?), Peronet Pomier, faure, Blaize Vedel et Pierre Vedel, dud. lieu, et eulx estans illec, après ce qu'ilz eurent beu, eurent parolles entre eulx du paiement de noz gens de guerre et de l'abillement de leur franc arch[ie]r, en disant que le collecteur de lad. parroisse leur faisoit trop payer et faisoit sur eulx plus[eur]s gaigemens, et dist l'ung d'eulx que, s'il venoit à nostre congnoissance, led. collecteur en auroit blasme, et adonques led. Jehan Batiffol suppliant, qui avoit beu tellement que à cause dud. vin et aussi de sa vieillesse ne savoit qu'il disoit, dist (ainsi qu'on dit) telles paroles ou semblables : « Le roy est roy, mais il ne luy appartenait pas que fusse roy, car il n'est pas du lieu, car, quant le roy nasquit, il n'apporta point enseigne de roy et n'avoit pas la flour de liz comme vray roy » ; et adonques dist led. Jehan Croizet aud. Batiffol suppliant : « Où avez vous troubat aquo, que en parlas tant largement? » Et led. Batiffol suppliant ne luy respondit mot. A l'occasion desquelles choses led. suppliant, doubant qu'on voulsist proceder contre luy à rigueur de justice, n'oseroit seurement soy tenir au pays... se nostre grace et misericorde ne luy estoient sur ce imparties... Donnée à Tours ou moys de mars, l'an de grace mil CCCC cinquante et sept, et de nostre regne le xxxvj^e... » (Arch. nat., JJ 187, n° 83.)

devait être le roi Charles VII, quarante-trois au moment où fut signé le traité de Troyes (21 mai 1420) et où le parlement siégeant à Paris, après avoir vainement cité à comparaître à la Table de marbre Charles, soi-disant dauphin de Viennois, le déclara solennellement banni du royaume et déshérité de la couronne de France (6 janvier 1424). Notre paysan auvergnat avait-il franchi la Loire pour chercher fortune et avait-il vu de près ces douloureuses péripéties de notre histoire, ou l'écho seul lui en était-il parvenu au fond de ses montagnes? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que ses souvenirs trahissent la fréquentation d'un milieu « bourguignon ». Il est bon de noter, à ce propos, que l'Auvergne ne se rangea pas du premier coup sous la bannière du parti « armagnac ». Deux grands seigneurs du pays, le vicomte de Murat et le seigneur d'Arpajon, jouèrent un rôle important en Languedoc, pendant les années 1418 et 1419, comme agents d'Isabeau de Bavière et du duc de Bourgogne¹.

L'idée que la naissance du futur roi Charles VII était entachée de bâlardise se trouve revêtue, dans les souvenirs du vieux paysan auvergnat, d'une forme extrêmement curieuse et qui, si je ne me trompe, fera la joie des folk-loristes. Le « signe royal » est un thème particulièrement cher à nos vieux auteurs de chansons de geste. M. Pio Rajna a fondé sur l'étude de cette particularité un de ses chapitres les plus originaux de son beau livre : *Le origini dell' epopea francese*², celui qui est intitulé « l'Épopée carolingienne continuatrice de l'Épopée mérovingienne ». Qu'on me permette de lui emprunter le début de son exposition : « On connaît la marque sanglante, ce que les auteurs italiens appellent le *niello*³, qui est le signe distinctif de quiconque appartient à la race royale de France. Elle apparaît en général sous forme de croix. » Aux exemples réunis par M. Pio Rajna, il faut en ajouter deux recueillis par Gaston Paris et qui témoignent du maintien de la tradition épique au XIII^e et au XIV^e siècle⁴. Parlant de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, Adam de la Hale nous dit :

Et anchois qu'il fust nés le saintifia Diex,
Car au naistre aporta le crois roial, com chieix
Qui seroit rois du mont après le roi des chieix.

1. Voir P. Dognon, *les Armagnacs et les Bourguignons en Languedoc* (1416-1420), dans *Ann. du Midi*, t. I, p. 432 et suiv., spécialement p. 448, 474, 475 et 486.

2. Florence, 1884.

3. Soit dit en passant, pour suppléer au silence de M. P. Rajna, ce mot doit être distingué du mot *niello* plus connu qui se rattache au latin *nigellus* : c'est un diminutif de *neo*, latin *naevus*.

4. *Romania*, t. XX, p. 278-279.

Dans *Bauduin de Flandres*, mise en prose tardive d'un poème du *xiv^e* siècle, on lit : « Et celluy Jehan... aporta du ventre à sa mère une croix vermeille sur la droite espaule, aussi en signifiant qu'il estoit venu sur terre par la grace de Dieu et que il seroit encores roy. » Il est tout naturel qu'au *xv^e* siècle la « croix royale » de la maison de France soit devenue, dans l'esprit populaire, une fleur de lys.

M. Ferdinand Lot a montré avec beaucoup de pénétration que l'argument tiré de cette particularité du folk-lore n'avait pas la force probante que lui attribuait M. Pio Rajna pour relier l'épopée carolingienne à l'épopée mérovingienne, car si l'épopée germanique connaît aussi le « signe royal » sous une forme analogue, elle l'attribue souvent (comme plusieurs des textes épiques français) à une lignée royale quelconque¹. Il n'est même pas prouvé que le folk-lore français ait fait là un emprunt au folk-lore germanique. Mon confrère M. Max Prinnet m'a obligeamment communiqué des textes établissant qu'une croyance analogue existait dans l'antiquité gréco-romaine². Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur un sujet dont les folk-loristes ne se sont peut-être pas assez occupés jusqu'ici. Je voulais seulement montrer que la croyance populaire n'avait pas disparu des esprits candides à l'époque de Charles VII (qui oserait soutenir qu'il n'en reste pas encore des traces de nos jours?) et qu'il pouvait y avoir un lien réel entre le secret de Charles VII et l'« enseigne de roy », que lui refusait, même après son triomphe définitif, la rancune tenace d'un vieux « Bourguignon » d'Auvergne.

Antoine THOMAS.

1. *Romania*, t. XX, p. 278 et suiv.

2. Ces textes se rapportent à l'ancre des Séleucides (Justin, XV, 4; Ausone, *Ordo urbium nobilium*, dans *Mon. Germ. hist.*, p. 98-99) et au signe (non précisée) des descendants de Cadmus (Hygin, *Fables*, n° 72).

UN PROPHÈTE DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE.

Il paraît qu'au cours des discussions politiques qu'alimentaient les guerres du milieu du XVIII^e siècle, où, alors qu'on voyait avec terreur la marine anglaise prendre le dessus sur toutes les autres puissances maritimes, on a pressenti, en France principalement, que la supériorité commerciale allait marcher de pair avec les progrès de la navigation et l'établissement des colonies.

L'établissement des colonies n'avait plus pour mobile principal la conversion des infidèles et la civilisation des barbares. L'idée du commerce dominait les préoccupations d'ordre maritime et colonial. De la considération de ce problème posé par les économistes et envisagé sérieusement par les cabinets ministériels naquit, sans doute, l'idée de l'autonomie économique et même politique des colonies d'Amérique.

On se demandera peut-être dans l'avenir ce qu'était une société naissante, ce qu'était un sauvage, car on y aura encore, moins qu'aujourd'hui, où ces choses existent du moins dans l'éloignement, l'idée de ce qui n'existera plus... L'Europe, alors en communiquant avec l'Amérique, communiquera avec son égale; elle y retrouvera sa forme et ses mœurs¹.

La genèse de cette idée de l'indépendance future des colonies américaines date sans doute de cette époque. En tous cas, l'écrivain que nous venons de citer recherchait « quels étaient les territoires, dans l'Amérique septentrionale, qu'on pouvait attribuer à chacune des colonies de l'Angleterre et de la France pour leur procurer cet isolement l'une de l'autre, ou une assiette mutuellement indépendante »² propre à assurer leur conservation mutuelle.

La prise de Québec eut lieu en septembre 1759; celle de Montréal en septembre 1760. Ces deux événements, et surtout la difficulté des négociations de la paix, qui n'aboutirent qu'en 1763 (traité de Paris),

1. *Roman politique sur l'état présent des affaires de l'Amérique ou Lettres de M*** à M*** sur les moyens d'établir une paix solide et durable dans les colonies et la liberté générale du commerce extérieur* (Amsterdam et Paris, 1756), p. 74.

2. *Ibid.*, Préface, p. 20.

irritèrent les esprits, accrurent l'amertume des sentiments hostiles à l'Angleterre et suggérèrent, probablement, l'idée d'une revanche fataliste des événements.

On n'en était cependant pas bien sûr, puisque, en 1761, l'auteur anonyme d'un opuscule politique, entrevoyant que l'Angleterre allait tenter de ravir à l'Espagne et au Portugal leurs possessions américaines, après avoir anéanti la puissance de la France dans l'Amérique septentrionale, réclamait une alliance offensive franco-espagnole; et il disait, quant « au discours rebattu, que ces établissemens (les colonies de l'Amérique septentrionale) parvenus à un grand degré de force, secoueront le joug de leur métropole », qu'il n'en croyait pas l'objet réalisable avant trois cents ans¹. Et encore : « Ce qui pourroit arriver de plus naturel seroit la réunion de ces colonies en une sorte de république, sur le modèle des Treize Cantons. Leur constitution actuelle peut les conduire là, avec des siècles. »

*
* *

Ce discours rebattu n'était qu'un sentiment vague.

Dans le gouvernement même, on était mieux renseigné. Si le duc de Choiseul, ministre des Affaires étrangères, savait mieux, c'est qu'il avait été fort bien renseigné par un homme dont on a dit que toutes les prédictions se sont réalisées.

Il existe un mémoire de Favier² « fait dans l'intervalle entre la prise de Québec et celle de Montréal, par ordre de M. le duc de Choiseul », qui pose et annonce, à l'aide de considérations économiques pures, *une révolution plus funeste à l'Angleterre que ne l'aura été pour la France la perte totale du continent de l'Amérique*³. Ce document, d'une lecture difficile, est une pièce de logique serrée et solidement construite. C'est un exposé de grande valeur scientifique et un plaidoyer convaincant. Il mérite d'être lu de près. Rappelons donc les circonstances où il fut écrit.

1. *Point de vue sur les suites que doit avoir la rupture par les Anglois de la négociation de la France et de l'Angleterre, depuis le 26 mars jusqu'au 20 septembre 1761, ou Lettre à M***, banquier à Bordeaux* (Amsterdam, 1761), p. 29.

2. Bibliothèque nationale, mss. fr., nouv. acq. 1041, fol. 44, fol. 63 inclus.

3. Ce mémoire est accompagné de notes en forme de renvois dont la première dit : « Ce fut à l'occasion de ce mémoire que M. le duc me rapporta un mot de Louis XV après que S. M. en eut entendu la lecture, *chaque partie du monde a joué son rôle et en son tour; ce sera bientôt celui de l'Amérique.* »

C'est après la prise de Louisbourg (juillet 1758), — douze ans après la restitution que l'Angleterre en avait faite à la France, en échange de Madras; — c'est après la prise du fort Niagara par les Anglais (juillet 1759); c'est enfin après la bataille des plaines d'Abraham, autour de Québec, la prise de cette ville et la mort de Montcalm (septembre 1759).

Si ce mémoire a été écrit et présenté au duc de Choiseul en 1759, comme il est dit dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, il a dû l'être dans les tout derniers mois de cette année. A cause de la longueur des communications de cette époque, la nouvelle de la capitulation de Québec (18 septembre 1759) n'a pas dû arriver en France beaucoup avant la fin d'octobre. Favier n'aurait eu alors que deux mois pour se documenter et achever ce travail en 1759. Il est vraisemblable que ce petit chef-d'œuvre de prédiction ait été fait fiévreusement sous l'impression vive du désastre. Ce fait n'a pas grande importance. Il suffit que nous en retenions qu'il a été écrit entre la prise de Québec (septembre 1759) et celle de Montréal (septembre 1760).

Il débute ainsi :

Il est triste, sans doute, d'être réduit à chercher des consolations dans l'avenir et de n'entrevoir aucune ressource dans l'état présent des affaires. Telle est, cependant, notre situation relativement au Canada : la perte en est inévitable. Québec pris, Montréal menacé, et même, à vrai dire, investi, bloqué (puisqu'il ne reste plus à notre petite armée de communication avec la mer); il ne s'agit que du plus ou du moins de défense qu'elle y pourra faire, du temps, du sang et de l'argent qu'il en devra coûter encore à l'ennemi, et de la capitulation, plus ou moins honorable ou avantageuse, qu'il sera possible de faire.

Après avoir dit qu'il est impossible de garder l'espoir de reconquérir le Canada pendant le cours de cette guerre ou même à la paix, il ajoute :

Dans le dernier cas, même dans celui (le plus désespéré de tous) où la France serait forcée de céder l'un et l'autre, c'est-à-dire le Canada et la Louisiane, quel espoir, quelle consolation pourrait-il nous rester dans la perspective d'un avenir quelconque?

Il répond, en cinq points, à une *certaine opinion répandue d'avance*, à savoir que *la perte du Canada serait une très bonne affaire* :

4° Si c'était une si bonne affaire que de perdre le Canada, on aurait pu et dû le faire à moins de frais.

2° Il n'est pas vrai que cette colonie ait toujours été à charge à la France. C'est un paralogisme dans lequel on confond le *bénéfice national avec le revenu du fisc*; du reste, les droits d'entrée et de sortie, les traites foraines et plusieurs autres objets de perception ont grossi à mesure que la colonie a prospéré; enfin, le Canada est le point d'appui de notre pêche de la morue. Là où la nation gagne, le roi ne peut pas perdre.

3° Les retours du Canada ont pu quelquefois ne pas faire la balance annuelle des envois de notre commerce..., mais le débit et le crédit font également partie de la fortune publique, et les envois font subsister un plus grand nombre d'ouvriers et de cultivateurs; ils forment et ils emploient une pépinière de matelots, ils alimentent et vivifient le commerce de plusieurs places et forts. De plus, si les retours n'étaient pas toujours suffisants pour en faire la balance, ce serait la faute du gouvernement; c'est que la population n'aurait pas été assez encouragée, qu'on aurait mis des entraves à la culture, à la chasse, à la pêche et qu'on aurait favorisé le monopole, etc.

4° Quant au reproche que l'administration du Canada n'a pas toujours été pure et nette, il en faut accuser le vice des individus, des préposés, de leurs sous-ordres, mais non la colonie.

5° Quant aux différends sur les limites du Canada, éternel sujet de discorde, ils auraient pu être terminés depuis longtemps. L'impatience de conclure la paix au traité d'Utrecht justifie sur ce point, laissé de côté alors, et les négociations et le ministère de Louis XIV. Mais les mêmes motifs ne subsistaient plus lors du traité d'Aix-la-Chapelle, et la faute en est au ministère d'alors. Les Anglais ont été heureux d'éluder cette question à ce moment-là pour avoir un motif de rupture pour l'avenir.

* * *

Après avoir réfuté ces vains motifs de consolation, bons pour des *esprits superficiels* ou des *caractères faibles*, Favier brosse un tableau magnifique de ce qu'est ce vaste continent, qui possède tous les climats et toutes les productions les plus précieuses, où accourent en masse les émigrations futures et où chaque individu qui naîtra dans ces colonies trouvera dans les concessions de ces terrains vagues, qui regorgent de sucs nourriciers, et dans la liberté indéfinie de s'y établir, un patrimoine assuré pour sa postérité.

Les bourgs, les villes même se formeront successivement. Toutes ces causes et ces moyens concourront à accélérer une progression

que dans les champs si limités de notre Europe (toujours en procès pour quelques arpents ou en guerre pour quelques lieues) on ne pourrait pas même en soupçonner la possibilité. Il ajoute :

Voilà sans doute une perspective bien riante pour l'Angleterre, peu consolante pour nous. C'est cependant le point précis d'où l'on peut partir pour prévoir et pour annoncer une révolution plus funeste à l'Angleterre que ne l'aura été pour la France la perte totale du continent de l'Amérique.

L'Angleterre a deux sortes de colonies : les unes commerciales, les îles à sucre, cultivées par des esclaves ; les autres agricoles, situées le long des côtes et des rivières, sur le continent de l'Amérique septentrionale. Celles-ci sont cultivées par des hommes libres. Les premières, qui produisent le sucre, l'indigo, le café, le coton, forment un objet de commerce et de luxe, non de subsistance et de première nécessité. Les autres, au contraire, produisant le blé, le riz, le vin et toutes les denrées de l'Angleterre et du midi de l'Europe, ont une agriculture vraiment nationale, c'est-à-dire suffisante à elle-même.

D'après ces différences, dit-il, dans la nature et la constitution des deux classes de colonies anglaises, tout lecteur intelligent peut entrevoir déjà le motif unique de consolation dont on s'est réservé le développement.

Favier pose les prémisses de son argumentation : les liens qui seuls attachent une colonie à la métropole se réduisent à deux : ce sont l'*intérêt*, fondé sur le besoin (et ce besoin doit être réciproque), et la *crainte*, entretenue par la force.

a) Quant au besoin relatif de la métropole à l'égard des colonies, il est assez connu : l'esprit de rapine, de commerce ou d'aventure en a jeté partout les premiers fondements. Il faut en excepter cependant la Nouvelle-Angleterre, établie par des puritains, le Maryland, par des catholiques, et la Pensylvanie, par des quakers, c'est-à-dire par des prosélytes ou des parias qui cherchaient une patrie nouvelle.

L'attrait d'un numéraire immense a séduit l'Espagne, le Portugal ; les bénéfices énormes et rapides de la navigation, du commerce et de la pêche ont déterminé l'Angleterre et la France. Chaque nation s'est accoutumée à regarder ces colonies comme une source de richesse, à se réserver exclusivement leur commerce, ce qui est particulièrement vrai des colonies françaises, espagnoles et portugaises ; mais, parmi celles des Hollandais et des Danois, il y a des ports francs dans deux ou trois petites îles de l'Amérique ; quant aux colonies anglaises, elles ont la liberté de naviguer jusqu'en Europe à cer-

taines hauteurs, mais seulement pour y vendre la morue de leur pêche, des blés, du riz et quelques autres denrées de leur cru.

Enfin, le besoin relatif de la métropole à l'égard des colonies est celui d'un grand propriétaire qui, après s'être épuisé pour fournir à ses tenanciers tous les moyens de cultiver, ne peut plus subsister que du produit de leurs redevances.

b) Il n'en est pas de même du besoin relatif de la colonie à l'égard de la métropole. Celui-ci diminue en raison inverse de l'autre.

Les besoins de la colonie se réduisent à deux : l'*alimentation* et la *protection*.

Ces deux *besoins* ont toujours existé et existeront toujours pour les colonies anglaises des Antilles, les *îles à sucre* qui ne produisent rien pour leur subsistance, tel que riz, blé, graines, bière, sels, toiles, chapeaux, bas, cuirs, etc., barriques, chaudières et autres ustensiles pour le service des sucreries et indigoteries, étain, fer, cuivre, matériaux à bâtir, douves, planches, voiles, cordages.

Quant au besoin de *protection*, il est indiscutable; ce sont des îles faciles à envahir; sans compter que les nègres, qui en constituent le gros de la population, sont des ennemis domestiques qu'il faut surveiller rigoureusement. Ces îles n'ont pas de marine, et les corsaires n'y ont pas là leur point d'attache. D'autre part, le créole est peu militaire.

Mais il en est tout autre des colonies du continent, qui n'auront bientôt plus aucune des deux espèces de besoin qui lient et soumettent pour toujours les autres à l'Angleterre.

Ce n'est pas celui d'*alimentation* : l'Amérique anglaise réunit dans sa méridienne tous les différents climats de l'Europe, toutes ses productions (de première nécessité et de consommation journalière); elle produit même plus que pour ses besoins, et elle a commencé à fournir à l'Europe des quantités considérables de blé, de riz et de farine; aux îles à sucre, des bestiaux; à l'Espagne et au Portugal, la merluche. Les bières de toutes sortes y sont aussi bonnes qu'en Angleterre; les eaux-de-vie sont au-dessus de celles de Hollande. Ce vaste continent pourrait fournir autant de suif, de cire, de miel que la Russie; les manufactures s'y sont établies; on y fabrique des toiles, voiles, cordages au delà du besoin; les laines pourront bientôt suffire à la consommation intérieure; les pelleteries y abondent; tous les matériaux à bâtir y sont les mêmes qu'en Europe. Bref, toutes les matières, denrées et marchandises de consommation journalière et de première nécessité fournissent, chaque année, un superflu considérable pour l'exportation; et elles y sont toutes à peu

bas prix qu'en Angleterre, sans compter que la main-d'œuvre y coûte quarante à cinquante pour cent moins cher.

Reste le besoin de *protection* pour les colonies continentales. Ce besoin a été réel, impérieux et continu tant que la France a possédé ensemble le Canada et la Louisiane. Ces deux colonies, situées aux antipodes du continent, avec les postes de communication intermédiaire, formant sur les flancs et sur les derrières des colonies anglaises un demi-cercle de 4,000 à 4,200 lieues, tenaient les colonies anglaises en respect et entretenaient l'amitié des nations sauvages, plus dévouées aux Français qu'aux Anglais, grâce au zèle des missionnaires échelonnés sur cette étendue.

Malheureusement, la France n'a pas fait ce qu'elle aurait pu et dû faire pour consolider ces positions avantageuses. Il est trop tard. Aujourd'hui que le Canada et la Louisiane sont perdus, le besoin de *protection* perpétuelle qu'avaient les colonies anglaises de l'Amérique va disparaître, n'ayant plus la crainte d'aucun ennemi, elles n'auront plus besoin de secours.

* *

Voilà donc, et pour toujours, les colonies anglaises débarrassées de ces deux liens, le *besoin* et la *crainte*, qui auraient pu et dû jusqu'à présent les retenir dans la dépendance de la métropole.

Néanmoins, l'Angleterre devra nécessairement chercher à s'indemniser d'une partie des dépenses énormes qu'elle a faites pour ses colonies, en limitant leur commerce ou en se le réservant. Elle voudra exiger de ses colonies des droits d'entrée ou des impôts sur la consommation.

Or, les colonies n'auront plus d'intérêt à obéir. Au contraire, leur intérêt sera de secouer le joug et des contributions et des restrictions du commerce. Du choc de ces intérêts diamétralement opposés, il doit naturellement résulter, dans plus ou moins de temps, la révolution prévue et annoncée :

Il n'est pas aisé d'en fixer l'époque ; elle sera subordonnée à celle du traité de la paix future. A compter de ce jour, on oserait avancer que, peu d'années après, il devra nécessairement s'élever des différends et des prétentions réciproques entre l'Angleterre et l'Amérique ; qu'il en naîtra des troubles ; qu'ils pourront s'apaiser et les différends être palliés par des condescendances mutuelles.

Mais quel sera le dénouement de ces différends et de ces négociations, de ces conciliations passagères ? Si la métropole, effrayée de difficultés,

persiste dans ces ménagements politiques, ils ne serviront qu'à faire sentir aux colonies leur force et à nourrir chez elles l'espoir et le goût de l'indépendance. Elles deviendront tous les jours plus difficiles à manier, et il faudra bien à la fin en revenir aux lois coercitives et aux voies exécutives en cas de désobéissance. Ce cas arrivera nécessairement dans quelques-unes des colonies les plus anciennes et les plus puissantes. Si la résistance leur réussit d'abord, elles y entraîneront les autres. Toutes alors (ou du moins le plus grand nombre) s'uniront ensemble pour leur commune défense contre la métropole, et il en résultera une *guerre sociale*.

Cette guerre entraînera, du moins pendant sa durée, la perte totale du commerce de l'Angleterre.

Si l'Angleterre réussissait à subjuguer ses colonies (ce qui ne serait ni prompt ni facile), cela finirait, comme autrefois la guerre sociale des Romains contre les peuples d'Italie, par la décadence de la métropole.

Toutefois, après cette déclaration un peu catégorique, l'auteur examine de plus près les conditions du commerce d'exportation et d'importation de l'Angleterre. Il montre que la réexportation de ce pays tient à son monopole des échanges anglo-américains; et il finit par conclure que, si l'Angleterre perdait un jour son commerce avec les colonies septentrionales, celui des *îles à sucre* et toutes les autres branches du *West India Trade* ne pourraient plus se soutenir (à cause de la concurrence américaine) et par conséquent la traite des nègres et tout le commerce d'Afrique.

Or, dit-il, dans la masse totale du commerce universel de l'Angleterre, celui des colonies septentrionales a été estimé à un tiers par les calculateurs les plus modérés, et si on ajoutait à cette perte celle du commerce des Indes occidentales et de la traite aux côtes d'Afrique, ce serait un calcul très modéré aussi que de réduire alors à la moitié, tout au plus, la masse du commerce qui resterait à l'Angleterre.

Donc elle perdrait aussi la moitié au moins de sa puissance navale, de sa circulation intérieure, de son numéraire, de son crédit public et, par conséquent, de son *existence*; enfin, dans cet état critique de décadence, il lui serait très difficile de conserver le reste.

* *

Ce mémoire est construit avec une logique aussi impitoyable que bien ordonnée. C'est une prophétie géniale qui s'est réalisée en tous points, sauf en ce qui concerne la ruine totale du commerce anglais et sa décadence.

Une remarque s'impose : Favier a examiné les conséquences inéluctables d'une situation économique donnée. S'il a su fondre par anticipation, dans une alliance économique et politique future, les puritains de la Nouvelle-Angleterre, les catholiques du Maryland et les quakers de la Pensylvanie, il a oublié d'y joindre les Français du Canada. Il a négligé d'examiner la question de race. Ce fut le défaut de son système.

Il s'est figuré que les Français agiraient eux aussi, dans leurs rapports avec l'Angleterre, sous la poussée de ce double intérêt humain qu'il appelle le *besoin* et la *crainte*.

L'idéal moral des Français canadiens était autre. Il était ce qu'il est encore aujourd'hui : un profond sentiment de loyauté et un attachement douloureux au sol de la nouvelle France qui, pour eux, n'est pas assimilable à une colonie. Le Canada est une patrie inaliénable. La Fayette, incapable de décider les Canadiens à s'unir aux états révoltés, leur crie : « Vous ne voulez pas être libres; restez donc esclaves! »

On peut en conclure que ce sont les Français qui, par leur fidélité à la métropole anglaise, ont sauvé ce que Favier appelle « la moitié de sa puissance navale, de sa circulation intérieure, de son numéraire, de son crédit public et, par conséquent, de son existence » en sauvant la moitié du continent nord-américain.

Edmond BURON.

LA RÉDACTION ET LA VALEUR HISTORIQUE
DES CAHIERS DE PAROISSES
POUR LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE 1789.

Parmi les sources dont les historiens se servent pour étudier l'état social des paysans et la condition économique des campagnes en France au XVIII^e siècle, il est une catégorie de documents que l'on met de plus en plus à contribution : ce sont les cahiers de paroisses de 1789. On a reconnu que les cahiers, émanant des assemblées primaires, étaient, à ce point de vue, beaucoup plus instructifs que les cahiers généraux des bailliages et des sénéchaussées. Mais une question de méthode vraiment préjudicielle se pose : est-il légitime d'utiliser cette source, et dans quelle mesure ? Quelle est la valeur historique des cahiers ? Peuvent-ils nous fournir des données exactes et précises sur les idées des paysans et sur la condition économique et sociale de la France rurale à la veille de la Révolution ? Cette question, qui est depuis longtemps pendante, mérite d'autant plus d'être examinée à nouveau en ce moment que d'importants recueils de cahiers de paroisses, édités pour la plupart avec un soin particulier, viennent de paraître, sous les auspices de la Commission des Documents économiques de la Révolution¹, et que des travaux considé-

1. Il n'est pas inutile de donner ici la liste de ces publications : Camille Bloch, *Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans*, 2 vol., Orléans, 1906-1907 ; Gustave Laurent, *Cahiers de doléances du bailliage de Châlons-sur-Marne*, Épernay, 1906 ; P. Boissonnade, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée d'Angoulême et du siège royal de Cognac*, Paris, 1907 ; Ch. Étienne, *Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy*, t. I : *Cahiers du bailliage de Vic*, Nancy, 1907 ; Émile Bridrey, *Cahiers de doléances du bailliage du Cotentin*, t. I et II, Paris, 1907-1908 ; D^r Lesueur et A. Cauchie, *Cahiers de doléances du bailliage de Blois*, 2 vol., Blois, 1907-1908 ; Bligny-Bondurand, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Nîmes*, t. I, Nîmes, 1908 ; Joseph Fournier, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Marseille*, Marseille, 1908 ; V. Fourastié, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Cahors*, Cahors, 1908 ; Ch. Porée, *Cahiers de doléances du bailliage de Sens*, Auxerre, 1908 ; Henri Sée et André Lesort, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Rennes*, t. I, Rennes, 1909. Mentionnons aussi l'excellente publication de A. de Saint-Léger et Ph. Sagnac, *les Cahiers de la Flandre maritime en 1789*, 2 vol. in-8°, Dunkerque et Paris, 1906.

rables ont été récemment consacrés à la convocation des États-Généraux et à la rédaction des cahiers¹.

Comme M. Onou l'a très nettement montré², parmi les historiens, il en est qui professent un « enthousiasme aveugle » pour les cahiers, tel M. Edme Champion ; d'autres, au contraire, estiment qu'il ne faut s'en servir qu'avec la plus grande prudence, tels MM. Loutchisky³ et Adalbert Wahl⁴. Mais, tandis que le premier ne manifeste, à l'égard des cahiers, qu'un « scepticisme méfiant », M. Wahl leur fait, comme le dit encore très justement M. Onou, un « procès de tendance » ; il est constamment hanté par l'idée que la Révolution n'était pas nécessaire, que les classes populaires en 1789 n'étaient nullement malheureuses et que la haine du tiers état contre les privilégiés ne s'explique que par les excitations d'un certain nombre de meneurs. Reconnaissons toutefois que la critique de M. Wahl n'est pas dénuée de tout fondement : il a raison de dire qu'il ne faut pas traiter les cahiers de paroisses comme une masse homogène, qu'il importe, en leur appliquant les règles de la critique historique, de s'appliquer à distinguer ceux qui ont une réelle valeur et ceux qui n'en ont pas ; il a raison aussi d'attirer l'attention des historiens sur les modèles dont se sont inspirés beaucoup de ces cahiers et qui diminuent singulièrement leur originalité. Mais ses observations ne reposent que sur deux recueils de cahiers, ceux de Paris-hors-les-murs et de la sénéchaussée d'Aix, qu'il a étudiés d'après l'édition très défectueuse qu'en donnent les *Archives parlementaires*. Les paroisses de Paris-hors-les-murs se trouvent dans une situation toute spéciale : voisines de la capitale, elles ont dû subir très fortement l'influence de la bourgeoisie, et il est naturel que le ton de

1. Voy. notamment le remarquable ouvrage d'Alexandre Onou, *les Élections de 1789 en France et les cahiers du tiers état ; en quoi ils expriment la véritable opinion du pays*, Pétersbourg, 1908, 1 vol. in-8° (en russe) ; l'auteur en a donné une analyse dans *la Révolution française*, juin et juillet 1909. Signalons aussi la très intéressante étude de M. H. Couturier, *la Préparation des États-Généraux en Poitou, principalement d'après les cahiers des paroisses et des corporations*, Poitiers, 1909, 1 vol. in-8°.

2. Dans un article intitulé : *la Valeur des cahiers de 1789 au point de vue économique et social (Révolution française)*, 1905, t. XLIX, p. 385-417.

3. Dans sa polémique avec M. Maxime Kovalevsky, M. Loutchisky a voulu surtout démontrer que, pour l'étude de la propriété foncière au XVIII^e siècle, les déclarations des vingtièmes sont une source beaucoup plus sûre et précise que les cahiers de paroisses.

4. *Die Cahiers der ländlichen Gemeinden von Paris-hors-les-murs, 1789*, ap. *Studien zur Vorgeschichte der Revolution*, Tübingen et Leipzig, 1901, p. 3-68, et *Zu den ländlichen Cahiers der Sénéchaussée von Aix (Historische Vierteljahrsschrift)*, avril 1903).

leur cahier soit tout particulièrement « emphatique et déclamatoire ». Pour condamner tous les cahiers en bloc, pour affirmer qu'ils constituent une source beaucoup moins sûre et moins instructive que les écrits des feudistes, il faudrait se livrer à une enquête beaucoup plus étendue, étudier les cahiers de toutes les régions de la France et les soumettre à une critique minutieuse, critique qui ne peut être pleinement efficace que grâce à des éditions vraiment scientifiques. Comme nous possédons aujourd'hui quelques éditions de cette sorte, il est possible de serrer le problème de plus près et de trouver une solution qui se rapproche davantage de la vérité.

I.

Il convient d'abord de rechercher dans quelles conditions les cahiers de paroisses ont été rédigés; nous verrons de la sorte dans quelle mesure ils sont l'œuvre des paysans, dans quelle mesure ils sont originaux.

A cet égard, les antécédents de la convocation des États-Généraux peuvent nous fournir de précieuses indications. Ces antécédents ne nous sont encore qu'imparfaitement connus pour l'ensemble de la France. Mais prenons comme exemple la Bretagne, où l'agitation politique fut particulièrement intense dans les mois qui ont précédé la réunion des États-Généraux et où les faits nous apparaissent en pleine lumière. Les revendications de la bourgeoisie sont d'abord exprimées par les municipalités : les délibérations des corps de ville de Rennes et de Nantes, du 20 octobre et du 4 novembre 1788, fixent les premières lignes du programme, qui trouve une forme plus complète dans le cahier commun, rédigé par les députés des villes bretonnes aux États, du 22 au 27 décembre. Dès le mois de novembre, la bourgeoisie des villes incitait les généraux des paroisses rurales à appuyer leurs doléances; en janvier, ce sont les délibérations du tiers de Rennes, de décembre, qui sont répandues partout à profusion; et une lettre circulaire du 5 janvier, adressée à toutes les communes et paroisses de la province, les résume d'une façon saisissante en quatorze articles très nets. Ces délibérations et cette lettre constituent des modèles, dont les cahiers de paroisses s'inspireront trois mois plus tard, et, dès maintenant, leurs formules apparaissent dans les délibérations des paroisses qui sont comme les prototypes des cahiers. Mais, tandis qu'en novembre ces délibérations n'expriment que rarement les doléances des paysans et se contentent le plus souvent d'adhérer aux arrêtés des villes, d'un caractère purement politique, à partir de janvier, il en est qui commencent à exposer des

revendications particulières, à protester contre le régime seigneurial, à soulever des questions d'ordre économique et social, de telle sorte que la bourgeoisie des villes, à qui il importe de gagner à sa cause le tiers état rural¹, est obligée d'élargir peu à peu son programme. Si la bourgeoisie a pris l'initiative de la campagne contre les ordres privilégiés, les paysans ne se sont pas toujours contentés de subir passivement leur influence; parfois ils commencent à faire entendre des doléances originales. On voit déjà dans quelle mesure les paroisses rurales se sont inspirées du programme qui leur était proposé par le tiers état des villes².

Il est bien probable que partout, en France, les choses ont dû se passer à peu près de la même façon, que partout les délibérations des municipalités urbaines ont été répandues dans les campagnes; ainsi, dans tout le Poitou, on a dû connaître le *Vœu des officiers de la ville de Poitiers*, du 15 décembre 1788³; en Anjou, on a dû utiliser les délibérations de l'assemblée des paroisses d'Angers, du 24 décembre⁴.

D'ailleurs, la campagne si énergique du tiers état, dont le plan semble avoir été dirigé de Paris par les meneurs « patriotes », devait aboutir forcément à la rédaction de modèles, destinés à faire triompher un programme commun de revendications.

Certains de ces modèles ont été répandus dans toute la France, comme l'*Instruction envoyée par S. A. R. le duc d'Orléans pour les personnes chargées de sa procuration aux assemblées des bailliages relatives aux États-Généraux*, ou comme les *Délibérations à prendre dans les assemblées de bailliage*, qui sont l'œuvre de Sieyès; mais ces modèles ne semblent pas avoir eu une action très directe sur les assemblées primaires, même dans les régions dépendant de l'apanage du duc d'Orléans, et où celui-ci essaya de les faire adopter partout⁵.

1. Et d'autant plus que la noblesse tente d'exciter les classes populaires contre la bourgeoisie.

2. Sur ce qui précède, cf. B. Pocquet, *les Origines de la révolution en Bretagne*, t. II; Henri Sée et André Lesort, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Rennes*, Introduction, p. xxxii et suiv.; Henri Sée, *les Cahiers de paroisses de la Bretagne en 1789 (Révolution française, 14 juin 1904, t. XLVI, p. 489 et suiv.)*.

3. Voy. H. Couturier, *op. cit.*, p. 44 et suiv.

4. Albert Meynier, *Un représentant de la bourgeoisie angevine à l'Assemblée nationale constituante et à la Convention nationale : L.-M. La Revellière-Lépeaux*, Angers, 1905, ch. III, p. 89 et suiv.

5. Par exemple, dans le Vermandois (Éd. Fleury, *Élections aux États-Généraux de 1789, procès-verbaux, doléances, cahiers et documents divers*, 1872,

Mais, dans un grand nombre de provinces ou de régions de la France, on rédigea des modèles généraux qui semblent avoir eu un véritable succès. L'existence de ces modèles se perçoit un peu partout, même lorsqu'on n'en a pas retrouvé le texte¹. Nous en connaissons, d'ailleurs, un assez grand nombre : en Normandie, c'est la *Suite de l'avis aux bons Normands*²; en Poitou, ce sont les *Instructions à donner aux députés des paroisses* qui semblent s'être répandues jusque dans l'Angoumois³; en Anjou, ce sont les *Doléances, vœux et pétitions pour les représentants des paroisses de ... aux assemblées de la nation pour les États-Généraux, rédigés par un laboureur, un syndic et un bailli de campagne*, qui semblent être l'œuvre de La Révellière-Lépeaux⁴ et qui se prononcent très énergiquement pour l'abolition de tous les droits féodaux; dans les environs de Paris, on a utilisé le *Cahier de l'agriculture*, de Boncerf, des *Instructions de la paroisse de Chevannes*, de Dupont de Nemours, le *Mémoire pour servir à la confection du cahier des doléances des habitants de la banlieue de Paris*, de l'avocat Darigrand⁵; en Lorraine, Anthoine, lieutenant général du bailliage de Boulay, rédigea un questionnaire fort bien fait, où les questions économiques tiennent une place très importante, et qui a servi de canevas à toute une série de cahiers⁶.

Aucun modèle n'a eu plus de succès, une influence plus générale que les *Charges d'un bon citoyen de campagne*, qui ont été

Introduction) et dans le bailliage de Honfleur (A. Blossier, *les Cahiers du bailliage de Honfleur*, dans la *Révolution française*, 1902, t. XLII, p. 97 et suiv., et le *Duc d'Orléans, seigneur de Honfleur*, *Ibid.*, 1902, t. XLIII, p. 97 et suiv.); le contrôleur général des finances du duc d'Orléans, M. de Limon, s'efforça cependant de faire adopter les modèles patronnés par son maître, comme le prouve sa circulaire aux curés du 7 mars 1789.

1. Ainsi, dans l'Angoumois, le rôle des modèles généraux n'est démontré par aucune preuve directe, mais résulte d'indices indirects (Boissonnade, *op. cit.*, Introduction, p. 8 et suiv.).

2. A. Blossier, *les Cahiers du bailliage de Honfleur*.

3. H. Couturier, *op. cit.*, p. 45 et suiv.

4. Une autre brochure de La Révellière a pu servir de modèle : c'est sa *Lettre des bourgeois aux gens de la campagne, fermiers, métayers et vassaux de certains seigneurs qui trompent le peuple*; c'était une réponse au comte Walsh de Serrant, qui avait essayé d'exciter les paysans contre la bourgeoisie : cf. Albert Meynier, *op. cit.*, p. 111 et suiv.

5. Ch.-L. Chassin, *les Élections et les cahiers de Paris en 1789*, t. IV, 1889, p. 63 et suiv. et 187 et suiv.

6. Ce modèle est intitulé : *Essai sur les assemblées de communautés, de bailliages et d'arrondissements de la Lorraine, destinées à procéder, tant aux élections qu'à la rédaction des cahiers pour les États-Généraux, présenté par un citoyen*; voy. P. Lesprand, *Quelques mois sur les cahiers de doléances*

répandues non seulement dans toute la sénéchaussée de Rennes, mais encore dans d'autres régions de la Bretagne, et dont les auteurs sont certainement des hommes qui avaient participé à la campagne du tiers état breton contre les ordres privilégiés¹. Ces *Charges* s'inspiraient directement des délibérations du tiers de Rennes de décembre et de la lettre-circulaire du 5 janvier; elles s'attaquaient, en termes généraux, aux abus de la fiscalité seigneuriale, dénonçaient l'inégalité en matière d'impôts et, par leur netteté, leur concision, présentaient un canevas fort commode pour toutes les réclamations du tiers état rural; c'était, on peut le dire, le chef-d'œuvre du genre. — Notre édition des cahiers de la sénéchaussée de Rennes montre quel usage les assemblées primaires ont fait de ce modèle, révèle toutes les combinaisons qu'elles lui ont fait subir : tantôt, presque tous les articles des *Charges* ont passé dans le cahier; tantôt, ce sont des phrases isolées qui apparaissent de loin en loin; parfois, l'adaptation est grossière; parfois, au contraire, elle est fort habile et échapperait à une lecture superficielle. Mais, même dans les cahiers qui ont reproduit le plus servilement le modèle, il est rare que des articles originaux n'aient pas été ajoutés, que des doléances particulières n'aient pas été exprimées. Voilà un fait d'une importance capitale et qui, sans doute, pourra être constaté partout² : les cahiers, en apparence les moins originaux, contiennent des parties qui ne décèlent aucun emprunt et qui possèdent une réelle valeur³.

Une autre catégorie de modèles, ce sont les modèles particuliers, locaux. Leur existence ne nous est révélée que par la comparaison critique des cahiers, grâce à laquelle on peut déterminer des groupes ou des séries de cahiers. Les premiers qui aient entrepris ce travail

des communes en 1789 (Jahrbuch für lothringische Geschichte und Altertumskunde, année 1906, p. 165 et suiv.). — Sur tout ce qui précède, cf. aussi Ph. Sagnac, les Cahiers de 1789 et leur valeur (Revue d'histoire moderne et contemporaine, année 1907, t. VIII, p. 334 et suiv.).

1. Pour tout ce qui concerne ce modèle, voy. H. Sée et A. Lesort, *op. cit.*, Introduction, p. LXXVII et suiv.

2. Ainsi, dans le Vermandois, le cahier de Jumigny, très intéressant et très original, se termine par la reproduction d'un modèle général (Éd. Fleury, *op. cit.*).

3. Notons aussi que dans les pays où, à la veille de la Révolution, furent instituées des assemblées provinciales, les questionnaires envoyés par les assemblées d'élections ont souvent servi de canevas aux doléances des paroisses rurales; en Poitou, par exemple, les questionnaires, envoyés aux paroisses par les assemblées de Niort, de Thouars, de Fontenay ont exercé une influence évidente sur la rédaction de bon nombre de cahiers (H. Couturier, *op. cit.*, p. 46 et suiv.). M. Porée constate le même fait dans le bailliage de Sens (*Cahiers du bailliage de Sens*, Introduction, p. XIX-XX).

critique, ce sont MM. Maxime Legrand et Léon Marquis, à qui l'on doit une excellente édition des cahiers du bailliage d'Étampes¹. Ils se sont aperçus que les cahiers, qui présentaient des analogies, provenaient précisément d'assemblées qui avaient été présidées par les mêmes personnages; ils ont été amenés ainsi à reconnaître l'influence prépondérante des officiers de justice qui ont présidé les assemblées; autant de magistrats, autant de séries de cahiers². Reprenant la même méthode, les éditeurs des cahiers du bailliage d'Orléans, du bailliage de Blois, de la sénéchaussée de Rennes ont abouti à des conclusions identiques.

Ainsi, l'influence des présidents d'assemblées sur la rédaction des cahiers est incontestable; ces présidents sont le plus souvent des officiers de justice et, dans la plupart des cas, des agents seigneuriaux. Cependant, à défaut du sénéchal ou du procureur fiscal, l'assemblée paroissiale peut être présidée par un praticien, par un notaire ou encore par le syndic³.

Quelle a été l'action de ces divers personnages? A en croire M. Onou⁴, les agents seigneuriaux, qui avaient le plus grand intérêt au maintien du régime social dont ils vivaient, auraient fait tous leurs efforts pour empêcher ou atténuer les doléances des paysans en matière économique et sociale; si la voix de ces paysans ne fut pas étouffée, c'est qu'ils trouvèrent des défenseurs et des conseillers dans les praticiens (avocats, notaires) et dans les curés; puis tous les juges n'étaient pas des officiers seigneuriaux et toutes les assemblées ne furent pas présidées par des juges. — Cette thèse nous paraît trop absolue; elle ne cadre pas exactement avec la réalité des faits.

D'abord, il ne semble pas qu'il y ait une opposition si tranchée entre les juges seigneuriaux et les praticiens; ils appartiennent, en fait, à la même classe sociale, ont la même origine; dans la sénéchaussée de Rennes, par exemple, beaucoup de sénéchaux et de procureurs fiscaux s'intitulent « avocats en parlement ». Puis il est des agents seigneuriaux qui s'élèvent au-dessus de leurs intérêts personnels, qui ont pris une part active à la campagne du tiers état : tel ce Jean Bertin, sénéchal du marquis de Châteaugiron, que son

1. Maxime Legrand et Léon Marquis, 1789. *Les Trois États du bailliage d'Étampes aux États-Généraux*, Étampes, 1892, 2 vol. in-8°.

2. *Ibid.*, t. II, Introduction.

3. Ainsi, dans le bailliage de Neufchâtel-en-Bray, presque toutes les assemblées de paroisses furent présidées par le maire ou syndic (E. Le Parquier, *Cahiers de doléances des paroisses du bailliage de Neufchâtel-en-Bray*, Rouen, 1908, Introduction).

4. *Les Élections de 1789 et les cahiers du tiers état (Révolution française, juin 1909)*.

seigneur avait maintenu dans ses fonctions en dépit de ses idées et qui inspira les doléances de tout un groupe de paroisses des environs de Châteaugiron¹.

Et, d'ailleurs, même lorsque le juge est partisan déterminé du régime seigneurial, son influence a-t-elle toujours été assez forte pour imposer sa volonté à l'assemblée paroissiale? Sans doute, dans certains cas, le président se refuse à écrire les doléances des paysans ou du moins à les contresigner, ou encore proteste contre certaines d'entre elles. Mais il arrive aussi, — nous le savons par les procès-verbaux, — que l'assemblée ne consente pas à accepter le projet de cahier qu'il a apporté et en fasse rédiger un autre par une personne de son choix. Parfois, enfin, l'hostilité contre le président est si forte qu'après l'assemblée légale les habitants tiennent une assemblée dissidente qui rédige un nouveau cahier².

L'assemblée accepte-t-elle le modèle qui lui est présenté, il est rare qu'elle ne lui fasse pas subir des modifications, des corrections, qu'elle n'ajoute pas de nouveaux articles au texte primitif. Tous les éditeurs de cahiers en ont fait la remarque. Dans le bailliage de Blois, déclarent MM. Lesueur et Cauchie, les discussions de l'assemblée ont souvent laissé des traces matérielles sur les cahiers eux-mêmes, « ratures, additions, corrections faites au cours de l'assemblée sur des textes rédigés antérieurement »³. Dans la sénéchaussée de Rennes, nous avons pu observer les mêmes faits. Parcourons les cahiers du bailliage d'Étampes. Orlu a pris modèle sur Ardelu, qui lui-même a copié Châtenay, mais a fait subir des modifications au texte qu'il a suivi : il y a eu des suppressions et des additions; on a inséré des articles relatifs à la situation particulière de la paroisse. Un M. Geoffroy a fourni à la paroisse de Champigny son cahier tout rédigé, mais les habitants ont ajouté de leur cru toute une série de réclamations. Au cahier fourni par M. Gillot, les paroisses d'Etréchy et de Vaucelas ont ajouté des revendications spéciales très intéres-

1. H. Sée et A. Lesort, *op. cit.*, p. 543.

2. C'est ce qui s'est passé notamment à Sens, à Messac, à Bain, dans la sénéchaussée de Rennes. Dans un certain nombre de paroisses du bailliage d'Étampes, notamment à Andonville, Ballancourt, Boissy-la-Rivière, Brièrles-Scelles, Chamaranche, « les habitants ont ouvertement repoussé le modèle et fait acte de rébellion, ou mieux de personnalité; là, un citoyen plus instruit que les autres a apporté son mémoire, accueilli avec faveur, et en reconnaissance s'est fait nommer député » (M. Legrand et L. Marquis, *op. cit.*, t. II, Introduction). — Sur tout ce qui précède, voy. surtout H. Sée et A. Lesort, *op. cit.*, Introduction, p. LXII et suiv., et H. Sée, *les Cahiers de paroisses de la Bretagne en 1789 (Révolution française, juin 1904)*.

3. D^r Lesueur et A. Cauchie, *op. cit.*, t. I, Introduction, p. LXX-LXVI.

santes¹. Toute édition de cahiers vraiment scientifique révélera un grand nombre de faits analogues.

Parmi les cahiers qui ne dérivent pas d'un modèle, il en est beaucoup qui, visiblement, d'après le style même, n'ont pas été rédigés par les paysans, mais sont l'œuvre de personnes instruites, de bourgeois, d'hommes de loi, de curés. Cependant, il semble que les prêtres ne soient que rarement les auteurs de cahiers; tout au plus, en certains cas, ont-ils pu inspirer quelques articles isolés. Ce sont surtout les avocats qui ont tenu la plume; ils forment, à cette époque, la partie la plus instruite du tiers état, la classe intellectuelle, nourrie d'idées philosophiques, capable de s'élever au-dessus des intérêts matériels et de se dévouer à une propagande désintéressée². Mais même lorsqu'un cahier a été rédigé sans aucun doute par un bourgeois, rien ne prouve que ce dernier ne l'ait pas écrit, en quelque sorte, sous la dictée de l'assemblée³. Parfois, les comparants ont travaillé sur « un embryon de cahier », qui leur avait été apporté, et y ont ajouté de nombreux articles⁴.

Il n'y a de cahiers pleinement, complètement originaux que ceux qui ont été rédigés pendant la séance même. Mais il est difficile de reconnaître ceux qui sont dans ce cas, à moins que le procès-verbal de l'assemblée ne l'indique formellement, ou encore que des dépositions individuelles de comparants ne soient mentionnées dans le texte même du cahier. On considérera aussi comme originaux les cahiers qui émanent visiblement des paysans; on les reconnaîtra au style très incorrect plus encore qu'à l'orthographe défectueuse, et surtout à la nature des revendications : des doléances purement économiques et sociales, parmi lesquelles les questions d'intérêt local tiennent

1. M. Legrand et L. Marquis, *op. cit.*, t. II, *passim*.

2. Voy. les excellentes remarques de M. Sagnac (article cité, *loc. cit.*, p. 339-340). Cf. aussi Ph. Mireur, *États-Généraux de 1789 : cahiers des doléances des communautés de la sénéchaussée de Draguignan*, Draguignan, 1889, Introduction, p. XVI-XVII.

3. Bien souvent, la chose a pu se passer comme à Bourg-des-Comptes (sénéchaussée de Rennes), en janvier 1789 : les habitants déclarent que, s'étant adressés en vain à plusieurs procureurs fiscaux pour faire rédiger leur délibération, ils ont eu recours « à un bon bourgeois qui a bien voulu nous expliquer les délibérations de la ville de Rennes, après quoi, nous lui avons dit nos raisons, qu'il a écrites presque comme nous les avons dictées et en les mettant en meilleur français que nous n'aurions pu faire, et, après avoir écouté attentivement lecture de tout ce que dessus, nous déclarons que c'est notre volonté à tous... » (Délibération de Bourg-des-Comptes, du 1^{er} janvier 1789, publiée par E. Dupont, *la Condition des paysans dans la sénéchaussée de Rennes*, Paris et Rennes, 1901, p. 212-213).

4. M. Legrand et L. Marquis, *op. cit.*, t. II, Introduction, p. XI.

une place prépondérante, et qui sont exposées d'une façon fruste et maladroite, décèlent l'origine paysanne. Mais généralement les cahiers de cette sorte sont peu nombreux¹; dans bien des cas, les paysans, livrés à eux-mêmes, n'ont pas rédigé de cahier, se sont contentés de donner un mandat verbal à leurs députés².

Quoi qu'il en soit, il semble bien difficile d'établir, au point de vue de l'originalité, une classification bien nette des cahiers. M. Onou distingue, à cet égard, trois groupes principaux de cahiers : 1° les cahiers politico-littéraires; 2° les cahiers douteux, falsifiés et peu sincères; 3° les cahiers vraiment populaires. Ces derniers seuls, déclare-t-il, « peuvent être envisagés comme une traduction plus ou moins exacte des vœux de la majorité rurale »; mais les cahiers du premier groupe correspondent, dans une certaine mesure, aux vœux des paysans, qui comprennent plus ou moins consciemment le mouvement politique de la bourgeoisie³. — Cette classification nous semble un peu arbitraire; il est peu de cahiers qu'on puisse ranger complètement dans l'une ou l'autre des catégories indiquées. On l'a vu, même dans les cahiers les moins originaux, qui dérivent d'un modèle général ou particulier, il se trouve des parties originales; à côté de doléances de caractère général et vague se placent des doléances très spéciales et très précises. En réalité, il ne suffit pas de déterminer la valeur de tel ou tel cahier pris en bloc; mais, dans chaque cahier, il faut distinguer les diverses parties. Quelles que soient la provenance, l'origine, la forme d'un cahier, il est rare qu'il ne contienne pas quelques parties originales : ces parties originales, par l'élimination de toutes celles qui ne le sont pas, prennent une valeur singulière, et l'on y trouvera souvent la véritable expression des doléances paysannes.

II.

En étudiant les conditions dans lesquelles on a procédé à la rédaction des cahiers de paroisses, les modes divers suivant lesquels ils ont été élaborés, nous avons essayé de nous rendre compte de leur degré de sincérité, de leur valeur *subjective*. Et, comme le remarque

1. Cependant, M. Bridrey (*op. cit.*, t. I, Introduction, p. 58) croit pouvoir établir que, dans le bailliage du Cotentin, beaucoup de cahiers ont été écrits par les paysans : « Les caractères péniblement tracés, les mots mal compris, presque toujours orthographiés avec la déformation que leur fait subir la prononciation locale, en seraient une preuve suffisante. »

2. Voy. H. Sée et A. Lesort, *op. cit.*, t. I, Introduction, p. LXVI.

3. *Les Élections de 1789 et les cahiers du tiers état (Révolution française, juillet 1909, t. LVII, p. 46 et suiv.)*.

très justement M. Onou¹, cette valeur subjective a un grand intérêt : il est fort utile de savoir quelle idée les paysans se faisaient de leur condition ; la misère est, en grande partie, un phénomène subjectif. Même les cahiers les moins originaux seront consultés avec profit : ils nous montrent quelles étaient les idées de la bourgeoisie intellectuelle, de ces hommes de loi, qui contribuèrent tant à donner aux paysans la conscience de leurs intérêts collectifs ; ils nous montrent à quel point les idées philosophiques du XVIII^e siècle s'étaient répandues jusque dans les provinces les plus reculées ; à les lire, on est frappé de la maturité politique de la classe qui allait s'emparer du pouvoir et administrer le pays².

Mais la valeur *objective* des cahiers de paroisses a une importance beaucoup plus grande encore. La question essentielle, c'est de savoir quel est leur degré d'exactitude, quels renseignements ils peuvent nous fournir sur la condition économique et sociale des campagnes en 1789 et enfin quelle est la valeur véritable de ces renseignements. M. Onou observe encore très justement que la valeur subjective et la valeur objective des cahiers ne coïncident pas forcément. Il est certain qu'un cahier, rédigé par un bourgeois, apporté tout fait à une assemblée paroissiale, peut contenir des données très intéressantes et très précises, même sur des faits d'ordre économique et social. C'est ainsi que, par exemple, dans le bailliage d'Étampes, les *modèles* eux-mêmes se préoccupent de questions qui intéressent directement le pays, comme le champart ; nous savons, d'autre part, que le champart était une redevance très lourde dans toute cette région³.

Cependant, c'est dans les cahiers originaux, dans ceux qui émanent directement des paysans, ou, pour mieux dire, dans les parties originales des cahiers que l'on a le plus de chance de trouver des renseignements instructifs sur l'état des campagnes et la condition des classes rurales. En effet, ce ne sont pas les questions politiques et constitutionnelles qui intéressent les paysans, mais le régime économique et social dont ils souffrent⁴.

Tandis que la valeur subjective des cahiers est déterminée par l'étude critique de leur texte, par la critique *externe*, c'est, au con-

1. *Les Élections de 1789 et les cahiers du tiers état (Révolution française, juin 1909).*

2. Voy. les judicieuses réflexions de F. Mireur (*op. cit.*, Introduction, p. XIV) : « Ces publicistes de village nous étonnent vraiment par leur compétence en matière politique, économique, sociale et religieuse, par leurs aperçus en toutes choses, pleins de justesse, de bon sens pratique et parfois de profondeur. »

3. Voy. M. Legrand et L. Marquis, *op. cit.*, t. II, *passim*.

4. M. H. Couturier dit très justement (*op. cit.*, p. 180) : « Les questions

traire, la critique *interne* qui nous permet de nous prononcer sur leur valeur objective. Pour rechercher dans quelle mesure leurs doléances correspondent à la réalité des faits, il faut contrôler leurs affirmations à l'aide des documents contemporains, imprimés ou inédits. C'est surtout dans les dépôts d'archives que l'éditeur des cahiers trouvera la matière du commentaire qu'il doit patiemment élaborer; il y consultera surtout les rôles d'impôts, les documents relatifs à la corvée et à la milice, les papiers seigneuriaux (aveux, rôles rentiers, terriers, comptes), qui lui permettront de vérifier la véracité des doléances. Or, chaque fois que l'on a tenté ce travail, on a reconnu que les assertions des cahiers sont presque toujours très exactes, que les doléances des paysans sont vraiment justifiées, que les populations rurales ont réellement souffert des abus dont elles se plaignent : telles sont, par exemple, les conclusions qui se dégagent de l'édition des *Cahiers du bailliage du Cotentin*¹ et de l'édition des *Cahiers de la sénéchaussée de Rennes*. C'est seulement en ce qui concerne la milice que les cahiers ont quelque peu forcé la note; mais l'on remarquera qu'ils se plaignent surtout des exemptions et qu'en fait la proportion des exemptés est souvent énorme².

Mais, pour toutes les questions, les doléances des cahiers de paroisses, les données que l'on peut en extraire n'ont pas identiquement la même valeur. Il importe donc de déterminer d'une façon précise les questions sur lesquelles les cahiers peuvent être considérés comme une source vraiment importante et sûre.

En ce qui concerne le régime administratif et la pratique de la législation, les cahiers contiennent sans doute des détails intéressants, mais que l'on trouvera relatés dans d'autres documents et souvent avec plus de précision.

Au contraire, pour tout ce qui touche à la condition économique et sociale des campagnes, les cahiers sont beaucoup plus instructifs. Mais, ici encore, il convient de distinguer avec soin les diverses questions, de dresser une sorte d'inventaire.

4° *Les impôts*. — Bien des cahiers donnent l'énumération des sommes que doit la paroisse pour les diverses catégories d'impôts;

relatives au pouvoir législatif, à la liberté individuelle, en un mot, les éléments d'une bonne constitution ne sont point l'objet des revendications des assemblées rurales et ouvrières... Le peuple ne demande qu'une chose : attirer l'attention du roi sur son malheureux sort. »

1. Sur tous les faits qu'ils avancent, déclare M. Bridrey (*op. cit.*, t. I, Introduction, p. 70-71), les cahiers ont dit vrai; les chiffres mêmes sont donnés souvent avec une très grande précision : « l'ensemble certainement est vrai, est franc, est loyal ».

2. H. Sée et A. Lesort, *op. cit.*, t. I, Introduction, p. xli, note, et *passim*.

mais, à cet égard, les rôles d'impositions nous fournissent des renseignements plus précis encore. S'agit-il de l'injustice de la répartition, des abus commis dans la perception, des exigences de l'administration en matière de corvée : les cahiers révèlent bien des faits précis¹. A les lire, on pourra se rendre compte aussi de la véritable portée des impôts indirects, qui pesaient si lourdement sur la population paysanne, des souffrances dont la gabelle était la source, de la gêne extrême causée par les douanes².

2° *L'état économique de la paroisse.* — Bien des cahiers, surtout ceux qui émanent réellement des paysans, contiennent, à cet égard, des données très intéressantes : ils notent souvent la nature du sol, la proportion des terres cultivées et des terres incultes, les diverses sortes de culture, les procédés agricoles en usage, la productivité des terres, l'état des chemins de traverse, le mode d'exploitation (fermage ou mélayage; la concentration des fermes dans un assez grand nombre de régions)³. Et même certains cahiers, — ce sont sans doute les plus originaux, — ne traitent que de la situation économique de la paroisse⁴. Il est aussi question, et assez fréquemment, de la répartition de la propriété foncière entre les diverses classes sociales; mais, à cet égard, quoi qu'en pense M. Maxime Kovalevsky⁵, les indications des cahiers sont forcément assez vagues, beaucoup moins précises, en tout cas, que les données résultant de l'étude des rôles d'impositions et notamment des déclarations des vingtièmes; il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les beaux travaux de M. Loutchisky.

3° *La dime.* — Des doléances très nombreuses, très dignes de foi et vraiment intéressantes, ont trait aux dimes insolites, au taux de

1. Voy. un bon exposé de la question dans H. Couturier, *op. cit.*, p. 196 et suiv.

2. Ainsi, dans le bailliage de Boulay, les cahiers se plaignent très vivement des traites, des acquits à caution qu'il faut fournir pour passer de la Lorraine dans les Trois Evêchés; la gêne est d'autant plus grande que de nombreuses enclaves allongent encore la ligne de frontière (Lesprand, *op. cit.*).

3. Voy., par exemple, Ch. Demay, *Cahiers des paroisses du bailliage d'Auxerre pour les États-Généraux de 1789* (Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, années 1884 et 1885, t. XXXVIII et XXXIX); P. Pélicier, *Cahiers de doléances des communes du bailliage d'Épernay, Châlons-sur-Marne, 1900*; marquis de la Jonquière, *les Cahiers de 1789 dans la sénéchaussée de Castres*, Paris, 1867; Éd. Fleury, *op. cit.*

4. Voy., par exemple, E. Le Parquier, *op. cit.*, *passim*; Louis Duval, *Cahiers des doléances des villes, bourgs et paroisses du bailliage d'Alençon en 1789*, Alençon, 1887, *passim*.

5. Voy. son livre, récemment traduit, *la France économique et sociale à la veille de la Révolution*; t. I : *les Campagnes*, Paris, 1909.

la dime, à la variabilité de ce taux de paroisse à paroisse ou même, dans chaque paroisse, de canton à canton. Il suffit de parcourir les cahiers pour se persuader que la dime était une des charges les plus lourdes que les paysans eussent à supporter.

4° *L'assistance*. — On se plaint d'autant plus de la dime que les décimateurs ne s'acquittent que très rarement de leurs devoirs d'assistance. Les cahiers montrent assez souvent d'une façon précise à quel point l'assistance fait défaut dans les campagnes.

5° *Le régime seigneurial*. — Les cahiers énumèrent souvent et décrivent même dans le détail les redevances seigneuriales, donnant, à cet égard, des renseignements que viennent confirmer les papiers seigneuriaux. Mais c'est principalement sur les abus du régime, sur les exactions des agents seigneuriaux, sur les atteintes aux droits d'usage et les usurpations de communaux, sur la réaction seigneuriale qui se manifeste à la veille de la Révolution qu'ils nous fournissent une abondante moisson de faits précis. Et l'on peut se fier, semble-t-il, à leurs assertions. Si en Lorraine on se plaint des usurpations de communaux, des clôtures, du droit de troupeau à part du seigneur, c'est que les paysans de cette province souffrent particulièrement de ces abus¹. Si les cahiers du bailliage d'Alençon notent si fréquemment la suppression des droits d'usage dans les forêts du comte de Provence, c'est que les agents du prince se sont employés activement à étendre la propriété de leur maître². En Bretagne, l'on dénonce très vigoureusement les abus du régime seigneurial : c'est que nulle part ce régime n'a été aussi âpre. Dans la Flandre maritime, il n'est qu'assez rarement question des droits seigneuriaux : c'est qu'ils sont moins lourds qu'ailleurs³. Dans l'Orléanais, en Angoumois, en Artois, en Picardie, les cahiers se plaignent moins des redevances seigneuriales que des impôts : c'est que la fiscalité royale y est plus accablante que la fiscalité domaniale. Dans les environs de Paris, l'existence de nombreuses forêts royales nous fait comprendre que les assemblées de paroisses protestent surtout contre les capitaineries, le droit de chasse, les ravages du gibier⁴. — Ainsi, suivant que les doléances relatives au régime seigneurial sont plus ou moins vives, on peut en inférer que la portée de ce régime est

1. Cf. Lesprand, *op. cit.*, et Ch. Étienne, *Cahiers du bailliage de Vic*.

2. Louis Duval, *op. cit.*, *passim*, et Ph. Sagnac, *Quomodo jura dominii aucta fuerint regnante Ludovico XVI*, 1898, p. 36 et p. 71 et suiv.

3. A. de Saint-Léger et Ph. Sagnac, *les Cahiers de la Flandre maritime*, t. I, Introduction, p. LXI-LXIII.

4. Voy. Ch.-L. Chassin, *op. cit.*, t. IV, p. 79 et suiv., et Thénard, *Bailliages de Versailles et de Meudon : les cahiers de paroisses*, Versailles, 1889.

plus ou moins grande¹. On a là une précieuse indication qui permet de comparer, à ce point de vue, les diverses régions de la France; mais ce n'est qu'une indication, et seule une enquête approfondie, fondée sur les autres catégories de documents, pourra élucider définitivement la question.

Nous aboutissons donc à cette conclusion : en ce qui concerne la pratique de la fiscalité royale, la situation économique des paroisses, l'exploitation agricole, les dîmes, les cahiers nous apportent des données intéressantes; mais c'est surtout pour l'étude du régime seigneurial et de toutes ses manifestations qu'ils peuvent être considérés comme une source importante; et même certains abus de ce régime ne peuvent guère être connus que grâce à leurs doléances².

Toutefois, il serait singulièrement dangereux de se servir des cahiers de paroisses comme d'une source unique. Des études dont ils formeraient la seule substance auraient forcément un caractère tout provisoire et bien précaire. On préférera souvent aux cahiers d'autres documents d'archives. Mais, en les contrôlant par d'autres textes, on en tirera des renseignements d'une véritable valeur historique, et même, sur certaines questions, de précieuses données qu'on trouverait difficilement ailleurs.

C'est dire que la valeur objective des cahiers de paroisses est plus grande que leur valeur subjective. Il est souvent difficile de voir exactement quelle idée les paysans se faisaient de leur condition; ils ont rarement rédigé eux-mêmes leurs doléances; en bien des cas, ce sont des bourgeois qui les ont interprétées et qui leur ont imposé, dans une certaine mesure, la marque de leur esprit. Mais, quel que soit le degré d'originalité des cahiers, on peut en extraire, sur certaines questions tout au moins, des données vraiment sûres et que la science historique ne saurait négliger.

Henri Sée.

1. Voy. mon article intitulé *la Portée du régime seigneurial au XVIII^e siècle* (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1908, t. X, p. 174-175).

2. Cf. Henri Sée, *les Cahiers de paroisses de la Bretagne en 1789* (*Révolution française*, juin et juillet 1904).

SANTA-ROSA ET LA FRANCE

(1821-1822).

Victor Cousin, qui a eu avec Santa-Rosa des « relations bien courtes, mais intimes », pense avec raison qu'au cours d'une vie « moitié romanesque, moitié héroïque », Santa-Rosa « a manqué sa destinée »¹. Rien n'est plus vrai, si l'on songe que les ardeurs patriotiques du noble piémontais, après les tragiques déceptions de 1821, ont dû s'éteindre dans l'exil, en Suisse, en France, en Angleterre, en Grèce enfin. Les historiens italiens ont tout récemment commencé à se préoccuper du sort de ces libéraux enthousiastes que leurs successives défaites forcèrent à s'expatrier au cours du Risorgimento². Sur ceux qui vécurent en France après les grands mouvements napolitains et piémontais de 1820-1821, je donnerai prochainement des renseignements nouveaux, et c'est sur un des plus célèbres, en même temps qu'un des plus malheureux d'entre eux, que les documents inédits nous apportent les renseignements les plus circonstanciés³. Ces renseignements, en précisant l'histoire de Santa-Rosa, pourront constituer un chapitre de l'histoire du gouvernement intérieur de la France au temps des *ultras*, quand la police internationale de la Sainte-Alliance cherchait dans les faits et gestes des libéraux traqués l'origine des convulsions révolutionnaires qui agitaient les états européens⁴.

1. Santa-Rosa, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 8 mars 1840, p. 640-688. Cette étude, qui contient un grand nombre de lettres de Santa-Rosa, a passé dans ses *Fragments et souvenirs* (3^e éd., Paris, 1857, in-8°, p. 189-282). Elle contient quelques erreurs, particulièrement en ce qui touche la carrière administrative de Santa-Rosa.

2. Cf. G. Gallavresi, *Dal Faccuino di Filippo Ugoni*, dans l'*Arch. stor. lombardo*, 1909, p. 414-420.

3. Dossier de Santa-Rosa, Arch. nat., F⁷ 6655, dans la série des dossiers sur les Piémontais réfugiés, que j'utiliserai prochainement pour un travail d'ensemble.

4. Bignon, *les Cabinets et les peuples depuis 1815 jusqu'à ce jour*, 3^e éd., Paris, 1823, in-8°.

On sait par ses aveux¹, contrôlés par l'histoire², de quelle façon Santa-Rosa prit part à la révolution piémontaise de 1821. Plein de défiance pour le prince de Carignan qui, par la force des choses, se trouva porté à la direction du mouvement libéral, plein de défiance pour le mouvement lui-même, qu'il jugeait mal préparé, Santa-Rosa y entra tout de même par patriotisme. Il pensait que l'Italie se ferait libre et libérale par elle-même; il avait jadis critiqué les promesses libératrices de Nugent en 1813, de Bentinck en 1814, de Murat en 1815; il écrivait : « La futura liberazione dell' Italia dev' essere sperata o dai Piemontesi o dai Napolitani, questi più numerosi, più ricchi; noi più animosi e prodi. Noi abbiamo sul trono principi di sangue italiano³. »

C'est par amour de l'Italie qu'il s'était imposé, le 23 mars 1815, l'usage de la langue italienne⁴ et qu'il s'adonna à l'étude de la littérature et de l'histoire de son pays. En combinant hypothétiquement les données de la libération, dans un écrit intitulé *Speranze d'Italia*, il formulait le programme de la Révolution qui fut tentée en 1821, puis en 1848, et qui ne devait aboutir qu'en 1859 avec l'appui de la France; il y faisait dire aux soldats piémontais : « Siamo Italiani, o Sire, et in questa formola sta tutto il nostro dovere di alzare le bandiere e volgerli verso il Ticino in nome d'Italia e di Savoia sulle insegne⁵. »

Entre le 23 mars 1821, où parut le fameux ordre du jour pris à la suite de la défection de Charles-Albert de Carignan, et le 8 avril, où la panique de Novare anéantit le timide espoir de Santa-Rosa, il

1. Particulièrement les fragments de souvenirs et de journal insérés par N. Bianchi, *Memorie e lettere inedite di Santorre Santa-Rosa...*, Turin, 1877, in-8°, les lettres de Santa-Rosa à Cousin et les livres de Santa-Rosa qui seront cités plus loin. Joindre la lettre de Santa-Rosa à l'ambassadeur de Russie à Turin, Mocenigo, qui fit des essais pour la conciliation des partis, du 2 avril 1821, publiée par F. Saraceno dans la *Gazzetta letteraria*, 20 octobre 1883, n° 42, et les fragments de l'agenda de Santa-Rosa publiés par le P. I. Rinieri, dans *I costituti del conte Confalonieri*, Turin, 1902, in-8°. Les œuvres inédites de Santa-Rosa se trouvent à la Bibliothèque royale de Turin.

2. La plus récente histoire de la révolution piémontaise est l'essai très critique de Carlo Torta, *La rivoluzione piemontese nel 1821* (*Bibl. stor. del Risorg. ital.*, V, 7), Rome-Milan, 1908, in-18. Pour Santa-Rosa, cf. I. Del Lungo, *Santorre Santa-Rosa*, dans *La vita italiana nel Risorgimento*, 1^{re} série (1815-1831), t. II, et, du même, *Patria italiana*, Bologne, 1909, in-16, n° 14.

3. Bianchi, *op. cit.*, p. 5, et 3-4.

4. Id., *ibid.*, p. 7 : « Il 23 marzo del 1815 fu giorno solenne della mia vita, perchè in quel giorno mi accommiatai per sempre della lingua italiana. »

5. Id., *ibid.*, p. 30-31.

fut, en somme, l'âme du gouvernement insurrectionnel¹. C'est à l'échec lamentable de Novare qu'aboutissaient donc les longues études et les réflexions ardentes du patriote qui, haussé un instant à la hauteur des circonstances, souffrit d'autant plus en constatant que la tentative essayée n'avait en rien changé les conditions du gouvernement intérieur, n'avait en rien diminué l'humiliante tutelle autrichienne², en voyant les libéraux de Naples, de Milan, de Turin peupler les prisons ou gagner, par des chemins variés, des terres d'exil dont ils ignoraient l'accueil. Santa-Rosa, entraîné dans la débâcle de Novare, gagna Acqui, Savone, où il fut un instant arrêté³, puis Gênes⁴, où il s'embarqua le 12 avril⁵, et il parvint enfin en Suisse, j'ignore par quel chemin.

Il y était en tout cas dès la fin d'avril⁶. Il y vécut une vie étrangement romantique, dont les tristesses ont passé dans ses lettres à sa famille, — sa mère, sa femme qu'il laissait à Savigliano avec plusieurs enfants, — et à ses amis, — à Provana di Collegno surtout; elles ont passé aussi dans son journal, dont on peut lire des fragments dans le livre de Bianchi, et qui va du 12 mai au 24 novembre 1821⁷. L'homme d'état, l'homme de guerre a fait place à un Renée, à un Werther, sans amour sans doute, mais plein de la désespérance chère aux âmes romantiques. Il pense peu aux siens, il pense à soi-même, aux déceptions de sa vie qui ont tué en lui toute volonté : « Le cose che io debbo fare secondo la ragione sono evidenti. La mia volontà non è indecisa, ma le mie riflessioni sono scritte sull' arena del mare, ed il primo flotto le cancella. » Il n'est plus capable que d'admirer la belle nature alpestre, qu'il va contempler à Vevey; à Clarens, à Chillon, à Colombey, à Montreux, à Étivaz, à Fribourg; et son journal se remplit d'apostrophes aux montagnes, de descriptions colorées, de retours larmoyants sur son sort. Il lit aussi, il lit la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile*, dans les sites chers à Jean-Jacques, et *Corinne*, dont l'invocation à l'Italie,

1. C. Torta, *op. cit.*, p. 155-184, ch. v. Il a, semble-t-il, songé à faire un coup d'État contre la junte, gouvernement révolutionnaire insuffisant.

2. En vertu du traité du 24 juillet 1821 (Torta, *op. cit.*, p. 203-204).

3. C. Torta, *op. cit.*, p. 190, n. 2.

4. Voy. ce qu'il dit lui-même des Gênois, si bienveillants aux exilés, dans son livre *De la révolution piémontaise*, Paris, 1821, in-8°.

5. C. Torta, *op. cit.*, p. 190, n. 2.

6. Bianchi, *op. cit.*, p. 67, cite une lettre écrite de Suisse par Santa-Rosa à son cher ami Provana le 22 avril 1821. Sur Provana, voy. L. Ottolenghi, *La vita e i tempi di Luigi Provana del Sabbione*, Turin, 1821, in-8°.

7. Journal, le 21 juillet, dans Bianchi, *op. cit.*, p. 40.

mère des grands hommes, le fait sortir un instant de sa torpeur¹. Les agents secrets du gouvernement de la Sainte-Alliance ne voient pas par quelle blessure intérieure s'enfuient les forces de Santa-Rosa. L'espion français Beaumont-Brivazac² prétend avoir diné, le 30 mai, avec les exilés Dal Pozzo, Prié, Morozzo, Saint-Marsan, Collegno, Prati, Doering et Santa-Rosa, et de ce dernier il dit : « Quel homme, quel volcan³ ! » On sait qu'il est au milieu de juin à Céligny et qu'il nargue les ordres de la Diète helvétique et des cantons, car il continue d'aller où il veut avec l'aide des Anglais, libéraux et touristes impénitents, et des Suisses eux-mêmes⁴, parmi lesquels, il est vrai, il s'est fait d'excellentes relations, témoin Sismondi⁵. Un autre rapport, du 24 juin, le signale toujours à Céligny⁶; puis, le 6 septembre, on annonce qu'il est à Martigny avec le marquis de Prié, mais on assure qu'il n'est pas partisan de la *guerilla* de frontières proposée par les plus avancés des exilés⁷. C'est cependant à lui que Beaumont-Brivazac attribue la protestation de la noblesse piémontaise⁸ qui s'est répandue en Suisse, sur d'étroites feuilles imprimées, au mois d'août 1821⁹. Mais Santa-Rosa, comme beaucoup de ses amis, sent bien que le sol helvétique, parcouru par les agents des puissances, et où la voix de la Sainte-Alliance s'impose peu à peu, n'est plus sûr¹⁰; le

1. Bianchi, *op. cit.*, 30 juin, p. 36 : « Sentii al cuore una grande e dolorosa commossione. »

2. Sur ce personnage, voy. Witt[-Döring], *les Sociétés secrètes de France et d'Italie*, trad. franç., Paris, 1823, in-8°, p. 220-224; F. Masson, *Un aventurier à Sainte-Hélène*, dans la *Rev. de Paris*, 1^{er} nov. 1906, p. 46, et son dossier aux Arch. nat., F⁷ 6907, doss. 7659. Witt le désigne par les initiales B.-B. — Sur Witt-Döring, voy. Arch. nat., F⁷ 6647.

3. Rapport du 1^{er} juin (Arch. nat., F⁷ 6656).

4. Rapport du 13 juin (Arch. nat., F⁷ 6656). Il n'y a rien sur Santa-Rosa dans les cartons consacrés à la Suisse allemande (F⁷ 6647-6648).

5. Voy. les lettres de Sismondi à Santa-Rosa publiées par Bianchi, *op. cit.*, à la fin de son volume.

6. Arch. nat., F⁷ 6656.

7. Ibid.

8. Il la communique à la police française le 13 août 1821 (Arch. nat., F⁷ 6656). — L'amusant est que Witt, qui ne vaut guère plus cher que Beaumont-Brivazac, attribue à celui-ci la protestation en question (*op. cit.*, p. 223).

9. Nous reproduisons ce texte en appendice.

10. Le 24 juin 1821, Beaumont-Brivazac disait dans son rapport (Arch. nat., F⁷ 6656) : « La diète helvétique, cédant à une influence étrangère, à des réclamations réitérées, vient, par une décision définitive, d'éloigner de la Suisse les réfugiés piémontais qui avaient pris plus ou moins de part dans les événements qui ont eu pour résultat l'occupation du Piémont par les Autrichiens. La plupart de ces officiers et particuliers se dirigent vers l'Espagne qui leur offre un asile et des secours. Plusieurs se rendent en Angleterre, parce que les Anglais qui habitent la Suisse en passant les y engagent en vantant leur patrie hospitalière. »

19 novembre 1821, il quitte Lausanne et se dirige vers la France¹.

Les idées de Santa-Rosa à l'égard de ce pays avaient subi des variations curieuses depuis qu'il avait l'âge d'homme. Patriote hostile à la domination étrangère, il avait détesté le joug napoléonien et s'était imposé, on l'a vu, de parler italien exclusivement. Puis, quand il fut devenu le dictateur de la révolution piémontaise, il sembla croire que les libéraux français ne laisseraient pas anéantir la jeune liberté italienne, et son ordre du jour du 23 mars promit aux Turinois l'appui des Lombards et le concours de la France² : « Noi non siamo abbandonati. La Francia anch' essa solleva il suo capo umiliato abbastanza dal gabinetto austriaco e sta per porgerci possente aiuto ». Il n'avait pas tardé à peser le poids de ses illusions à ce point de vue, car le représentant de la France à Turin avait immédiatement protesté contre l'allégation de Santa-Rosa au moyen d'une note remise au ministre des Affaires étrangères³. Les mouvements essayés à Lyon et à Grenoble avaient été vite réprimés⁴ et les révolutionnaires italiens ne pouvaient plus compter que sur des sympathies isolées en notre pays.

Il y arrivait au moment où l'effort des *ultras* allait parvenir, le 15 décembre, à installer aux affaires un ministère vraiment congréganiste⁵, où la Société confiait à deux affiliés la police française, en attribuant à Franchet-Desperey, simple chef de bureau à l'administration des postes, la direction de la police générale⁶, au conseiller à la cour de Paris Delavau la préfecture de police⁷; où il apparaissait que la France, passive au moment des congrès de Laybach et de Troppau, tendait à revendiquer sa place dans la politique réaction-

1. Bianchi, *op. cit.*, p. 69-70.

2. Dans C. Torta, *op. cit.*, p. 158.

3. Voy. les souvenirs de L. Sauli d'Igliano, dans Manno, *Informazioni sul Ventuno...*, Florence, 1879, in-8°, p. 135. Cf. Torta, *op. cit.*, p. 159. Je n'ai pu utiliser l'édition toute récente donnée par G. Ottolenghi pour la *Biblioteca storica del risorgimento italiano* des *Reminiscenze del Sauli*.

4. Pasquier, *Mém.*, t. V, p. 171 et suiv. Cf. Arch. nat., F⁷ 4305.

5. Voy. A. de Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, t. V, Paris, 1850, in-8°, p. 252-263.

6. Voy. Froment, *la Police dévoilée depuis la Restauration*, 2^e éd., Paris, 1830, in-8°. — François Franchet d'Esperey ou Desperey (1778-1853) fut incarcéré sous l'Empire pour avoir propagé les brefs de Pie VII. Chef du personnel des postes en 1816, il fut directeur de la police et conseiller d'État en 1821.

7. Voy. le *Livre noir* de MM. Delavau et Franchet, Paris, 1829, 4 vol. in-8°, où l'éditeur de ces notes de police dit à l'*Introduction*, p. LXXXII : « Marchant sur les traces de Fouché, M. Delavau mêlait la diplomatie à l'espionnage, prenait parti pour les Turcs contre les Grecs, pour don Miguel contre don Pedro, poursuivant dans les étudiants brésiliens les sujets de l'empereur constitutionnel et dans les Grecs réfugiés en France les chrétiens révoltés contre leur légi-

naire de la Sainte-Alliance¹; où, enfin, les incendies inexplicables de 1822², comme les innombrables complots militaires de la même année³, les troubles du quartier des Écoles à Paris au mois de mars⁴ devaient expliquer, justifier presque, renforcer en tous cas les mesures de police et les persécutions contre les libéraux français et étrangers⁵. Il y arrivait avec le même dégoût de l'action et la même tristesse; plein de défiance pour cette France dont il avait abandonné la langue afin de revendiquer, en quelque sorte, à son égard la liberté de sa patrie, et dans un mois où la capitale semble cacher son charme sous les laideurs de l'automne finissant, Santa-Rosa écrivait, le 26 novembre 1824, dans son journal :

Città vastissima, piena di teatri, di giardini, di palazzi e che sei come una riunione di dieci città, il mio cuore non trova in te cosa alcuna che lo diletta. I miei occhi non vedono in te cosa alcuna, che desti nell'animo una dolce e pellegrina commozione. Parigi, tu non sei equilibrata. I fiordilisi sono appassiti. I voleri non sono concordi. Vorresti esser gloriosa, ma non sai soffrire. Una grande città più commove l'animo del viaggiatore quando ella sorge come un monumento d'una nazione libera, gloriosa, concorde, felice. Parigi, Parigi, tu sei piccola, mesta, e nissun tuo cittadino può girare per le vie colla fronte alta e con lieto cuore⁶.

Il logeait non loin de la rue Racine, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, dans une chambre garnie, près des toits; il avait pris le

time souverain, le padischah des croyants. Préfet de la police de Paris, il correspondait avec Rome, Vienne, Madrid et s'enquérât des choses de l'Amérique méridionale ». — Guy de Lavau ou Delavau (1788-1874), conseiller à la cour de Paris en 1811, fut préfet de police de 1821 à 1828; le premier bulletin de police signé de lui est du 23 décembre 1821 (Arch. nat., F⁷ 3876).

1. Voy. Bignon, *les Cabinets et les peuples depuis 1815 jusqu'à ce jour*, 3^e éd. (très augmentée sur celles de 1822 et 1823), Paris, 1823, in-8°.

2. Sur ces incendies, voy. les documents conservés aux Archives nationales, BB³⁰ 258.

3. Sur les complots carbonariques de l'est (Belfort) et de l'ouest (Saumur, la Rochelle), voy. J.-A. Dulaure, *Hist. des Cent-Jours, de la Restauration et de la Révolution de 1830*, t. VII, Paris, 1845, in-8°, p. 411 et suiv.; Duvergier de Lausanne, *Hist. du gouvernement parlementaire en France*, t. VII, Paris, 1865, in-8°, p. 1 et suiv.; de Vaulabelle, *op. cit.*, p. 264 et suiv.; C. Dareste, *Hist. de la Restauration*, t. II, Paris 1872, in-8°, l. XI, p. 1 et suiv.; et, en dernier lieu, E. Guillon, *les Complots militaires sous la Restauration*, Paris, 1895, in-18, et Debidour, *le Général Fabvier, sa vie militaire et politique*, Paris, 1901, in-8°, p. 182 et suiv. Parmi les mémoires, voy. ceux surtout du chancelier Pasquier, t. V, ch. xvi, p. 419 et suiv.

4. Voy. le Bulletin de police de Paris (Arch. nat., F⁷ 3876).

5. Je le montrerai, en ce qui touche les Italiens, dans le mémoire annoncé plus haut, p. 307, n. 3.

6. Bianchi, *op. cit.*, p. 69-70.

nom d'un étudiant, Paul Conti¹. Plus tard, il habita rue Monsieur-le-Prince². Il vivait beaucoup à la maison : rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, il avait un peu satisfait sa soif de tendresse en soignant sa vieille hôtesse, mais il sentait toujours douloureusement le vide des heures longues du jour, pendant lesquelles il ne put d'abord s'astreindre à travailler. Il écrivait cependant à sa famille, à son ami Provana, revenant sans cesse sur son état moral, avouant n'être plus qu'un « fantasma formato della nebbia »³, s'en prenant de ses misères à Paris, « grandezza materiale senza grandezza morale »⁴. Le théâtre à la française ne lui plaisait guère⁵, encore moins les églises où retentissent le lugubre serpent et les chants liturgiques écorchés par les voix françaises⁶. Partout, il rencontrait des aliments pour sa tristesse : « Nulla mi piace, non ho conforto, non ho speranza »⁷. Il n'y a que dans le jardin du Luxembourg, voisin de sa demeure, où des pensées plus souriantes puissent le visiter⁸, encore que la vue des enfants qui y jouent lui rappelle trop cruellement ceux qu'il a laissés à Savigliano⁹. Il cherche dans la fréquentation des Italiens réfugiés un moyen de lutter contre sa « solitudine morale ». Mais en revoyant, le 9 décembre 1821, Cesare Balbo, le ministre libéral qui essaya d'empêcher l'inutile révolution¹⁰, il s'aperçoit que trop de divergences politiques les séparent pour que les entretiens gardent entre eux tout le charme de l'intimité d'antan¹¹; et il sera de Balbo comme de bien d'autres, dont les systèmes politiques étonnent de plus en plus le solitaire désespéré.

Mais, le 31 décembre, en écrivant sur son journal ses adieux à l'« anno infelice, anno di dolore e di rovine », Santa-Rosa parlait d'un devoir sacré à remplir¹² : c'était celui de défendre contre les

1. V. Cousin, *loc. cit.*, p. 646; Arch. nat., F⁷ 6655.

2. Bianchi, *op. cit.*, p. 73.

3. Lettre à Provana, 22 février 1822, dans Bianchi, *op. cit.*, p. 78.

4. *Ibid.*

5. Bianchi, *op. cit.*, p. 71. Il eut au contraire une grande joie à entendre, le 9 décembre 1821, le *Barbier de Séville* de Rossini (p. 72).

6. Id., *ibid.*, p. 80. Il critique, dans une lettre à Provana, « nostri sublimi ianni indegnamente straziati da questi profanatori della maestà dell' idioma latino », et les prêtres qui « quasi tutti appartengono alla parte nemica dello statuto ».

7. Note de son journal, 10 décembre 1821, dans Bianchi, p. 72.

8. « Non mi pare di essere a Parigi », dit-il, le 12 décembre 1821 (Bianchi, *op. cit.*, p. 72).

9. « O miei figli, noi saluteremo insieme qui la primavera ? » (Id., *ibid.*, p. 74).

10. Voy. E. Ricotti, *Della vita e degli scritti del conte Cesare Balbo*, Florence, 1856, in-8°.

11. Bianchi, *op. cit.*, p. 75-76.

12. Id., *ibid.*, p. 83-84.

interprétations inexactes ou mensongères la révolution piémontaise. Trois ouvrages avaient paru, en effet, dans la seconde moitié de 1821, deux anonymes¹, le troisième sorti de la plume abondante d'Alphonse de Beauchamp², qui, tout en apportant des témoignages et des documents sur l'histoire du mouvement turinois, pouvaient désespérer les Italiens par les conclusions pessimistes qu'on en devait tirer. C'est pour lutter contre le découragement possible de ses compatriotes que ce grand découragé prit la plume et fit paraître, à la fin de 1821, sa brochure *De la révolution piémontaise*³. Il y étudiait rapidement le gouvernement sarde depuis la restauration, ce gouvernement dont les principes pouvaient se résumer dans l'aphorisme du chevalier de Revel : « Que non v'è che un re, il quale ci comanda, una nobità che lo circonda, una plebe che ubbidisce⁴ ». Il montrait le contre-coup des événements de Naples sur la population turinoise, surtout sur les étudiants, essayait d'analyser le caractère énigmatique du prince de Carignan et de définir le rôle de Saint-Marsan. La révolution, contremandée par les chefs du parti libéral, éclatait le 10 mars à la suite de l'insurrection d'Alexandrie; mais elle perdait tout de suite du temps, dans une politique où l'on trouve « un mélange inouï de découragement et de duplicité »⁵. Les choses changeaient un peu par l'arrivée de Santa-Rosa au ministère, le 21 mars; mais la défection du prince de Carignan allait précipiter le dénouement, et l'ordre du jour de Santa-Rosa, lancé le 23 mars, les efforts patriotiques en vue de la guerre contre l'Autriche se heurtaient à la contre-révolution partout triomphante dans le royaume, aux menaces de l'Autriche, victorieuse de la révolution napolitaine; c'était enfin les hésitations, puis la panique de Novare, ruinant les courtes espérances des libéraux sardes⁶. Après avoir retracé avec calme, avec soin, avec précision, pour ainsi dire sans passion, l'histoire brève de la révolution piémontaise, Santa-Rosa concluait

1. *Les 30 jours de révolution Piémontaise par un Savoyard, spectateur de tous les événements*, Lyon, 1821, in-8°; *Précis historique sur les révolutions du royaume de Naples et de Piémont...*, par le comte D. — Le premier de ces ouvrages est attribué au comte Rodolphe de Maistre, le second à Henri Deroul. Cf. la bibliographie de Torta, *op. cit.*, p. 289-290.

2. *Histoire de la Révolution du Piémont et de ses rapports avec les autres parties de l'Italie et avec la France*, Paris, 1821, in-8°. — Cet ouvrage et les deux précédents sont indiqués nommément par Santa-Rosa, *op. cit.*, p. 6 et n. 1.

3. Paris, Huzard-Courier, 1821, in-8°, 183 p.

4. Santa-Rosa, *op. cit.*, p. 29, n. 1.

5. Id., *ibid.*, p. 103.

6. Santa-Rosa, *op. cit.*, p. 152 et suiv., donne une notice précise sur Novare, qu'il avait peut-être antérieurement éditée en un in-4° de 3 p. sur 2 colonnes (voy. C. Torta, *op. cit.*, à sa *Bibliografia*).

de façon à fortifier les Italiens, les Piémontais surtout dans leur espoir invincible de libération; il notait que l'essai de 1821 s'était fait sans l'appui des étrangers, qu'il y avait lieu, par suite, d'accroître les forces morales et matérielles du peuple italien de façon à assurer son émancipation au cours du XIX^e siècle¹.

A formuler ces conclusions optimistes, il semble que Santa-Rosa ait repris goût, sinon aux agitations de la politique, au moins à l'activité intellectuelle. Il se mit, en effet, à travailler à un ouvrage sur les gouvernements constitutionnels au XIX^e siècle, pour lequel il fit de longues lectures qui lui prenaient des journées entières, jusqu'à cinq ou six heures du soir². Puis il reprit, à l'effet d'y corriger quelques erreurs, d'y ajouter quelques notes et d'y insérer le texte de la constitution sicilienne, sa brochure de 1821, dont une nouvelle édition parut au début de 1822, avec un avis de l'éditeur où la personnalité de l'auteur était à peu près dévoilée³. C'est pour répondre à cette édition que l'historien censuré de la révolution piémontaise, le polygraphe abondant Alphonse de Beauchamp⁴, reprit la plume⁵. Pour cet auteur, adversaire déclaré de « l'attentat du jacobinisme commis par les carbonari ultramontains », le livre de Santa-Rosa, « où tous les faits sont altérés », n'est qu'un « manifeste émané de la chancellerie des conspirateurs »; Santa-Rosa, « fou ou pervers »⁶, a voulu instituer dans le Piémont « cette constitution ignoble que tant d'événements affreux condamnent si hautement, cette œuvre de l'anarchie militaire qu'avaient déjà condamnée, non seulement comme impraticable, mais comme un fléau politique, les publicistes et les hommes d'état de tous les pays »⁷. Lui et ses amis ont échoué : on ne saurait trop s'en louer, car « la sinistre comète de la révolution italienne est enfin arrêtée dans sa course⁸ ».

1. Santa-Rosa, *op. cit.*, p. 175 et suiv.

2. V. Cousin, *loc. cit.*, p. 647.

3. *De la révolution piémontaise*, Paris, Corréard, 1822, in-8°, 224 p. Il y a eu deux éditions de la brochure nouveau type, et c'est sur la troisième édition qu'a été faite la traduction italienne (*Della rivoluzione piemontese del 1821*, Ponthenier, 1859, in-8°).

4. 1767-1832. Employé dans les bureaux du Comité de Salut public et de l'administration des Droits réunis, Alphonse de Beauchamp a écrit un grand nombre d'ouvrages historiques sur son temps, où tout est à contrôler, et surtout les documents prétendus inédits qu'il y a insérés. Voy. le *Catalogue des livres impr. de la Bibl. nat.*, t. IX, Paris, 1902, in-8°, p. 307-315.

5. *Histoire de la révolution du Piémont rédigée sur des mémoires secrets, avec réfutation de l'écrit intitulé : De la révolution piémontaise*, Paris, 1823, in-8°.

6. A. de Beauchamp, *op. cit.*, p. xx.

7. Id., *ibid.*, p. xviii.

8. Id., *ibid.*, p. xxii.

C'est sans doute dans ses convictions ardentes de néo-royaliste que Beauchamp avait trouvé la justification de son entreprise. On pourrait penser également qu'il a obéi aux suggestions de la police réactionnaire, désireux de réfuter l'opuscule de Santa-Rosa, qui illustrait si dramatiquement la tentative piémontaise. A défaut du gouvernement français, le gouvernement de Turin y songea. Il fit demander au secrétaire de l'ambassade sarde à Londres, Vignet, de fabriquer, avec les documents qui lui seraient officieusement fournis, une réponse à Santa-Rosa pour « dévoiler l'insigne mauvaise foi de l'auteur ». Mais Vignet, pas plus que le marquis Alfieri de Sostegno, ministre du Piémont à Paris, n'approuva l'idée d'entrer en polémique avec Santa-Rosa, et Alfieri fit même agréer à son gouvernement l'idée d'employer les services d'un homme de lettres à tout faire, Jacques-Henri Lelarge, baron de Lordoueix¹, royaliste assez libéral, romancier fécond, journaliste non sans valeur, qui s'engagea à écrire un roman sur les événements de 1821 conforme aux bons principes et où les allégations de Santa-Rosa seraient reprises sans fracas². Ce fut le livre anonyme paru sous le titre *Les séductions politiques, ou l'an MDCCCXXI, roman par l'auteur des F. du S.*, c'est-à-dire des *Folies du siècle*³; roman à peu près sans valeur historique⁴, qui n'ajouta aucune renommée à la mince gloire du baron de Lordoueix, non plus qu'à celle de Santa-Rosa.

Je ne sais d'ailleurs si les inventions de Lordoueix, si les insultes de Beauchamp gênèrent beaucoup Santa-Rosa; j'ignore même s'il les a connues. C'est aux effets heureux de sa publication que son esprit s'attachait, et parmi ces effets, à côté du retour de l'espoir au cœur de ses compagnons d'exil, il convient de noter une amitié inattendue qui sut atténuer pour lui les amertumes de sa position et le ramener à un peu plus de bienveillance à l'égard des choses françaises, celle de Victor Cousin.

Georges BOURGIN.

(Sera continué.)

1. 1787-1860. Collaborateur au *Mercur*, à la *Gazette de France* qu'il dirigea à partir de 1849, au *Spectateur*, auteur de *les Folies du siècle*, 1817, *la Raison monarchique*, 1838, *Élévations et prières*, 1847, etc., chef du bureau de la censure en 1827. Sa femme a également écrit des romans qui sont incolores.

2. Dépêche de Della Valle à Alfieri, 20 décembre 1821, d'Alfieri à Della Valle, 12 février 1822, dans D. Perrero, *Gli ultimi reali di Savoia del ramo primogenito... Studio storico su docum. ined.*, Turin, 1899, in-8°, p. 397. Cf. C. Torta, *op. cit.*, p. 288-289.

3. Paris, Pillet, 1822, in-8°, 416 p.

4. Cf. Torta, *op. cit.*, p. 71, n. 3. — En romancier également, l'auteur français Latouche avait traité de la révolution napolitaine de 1797 dans *Fragoletta*.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE.

ÉPOQUE MODERNE.

I. XVI^e SIÈCLE. — Le tome second de M. IMBART DE LA TOUR¹ devait naturellement appeler plus de réserves que le premier : il touche à des matières sur lesquelles l'accord est moins fait², la valeur intellectuelle et morale de l'Église du XVI^e siècle, les rapports entre l'humanisme et la Réforme. On retrouve dans ce volume les mêmes qualités d'harmonieuse synthèse que dans le premier ; elles sont même quelque peu poussées à l'excès ; la perpétuelle imitation de Taine finit par être lassante, et certaines tentatives pour reproduire les grandes métaphores explicatives de l'auteur de la *France contemporaine* nous paraissent médiocrement heureuses³. La documentation, très étendue, est forcément un peu arbitraire et pas toujours très sûre, en ce sens qu'il arrive à M. Imbart de La Tour de « découvrir » des textes manuscrits (parfois d'assez mauvaises copies) qui sont depuis longtemps imprimés. Mais je m'en voudrais d'insister sur ces faiblesses, inévitables dans une œuvre de cette envergure. Nous avons beau jeu, nous autres faiseurs de travaux de détail, à reprocher à M. Imbart de La Tour d'avoir tenté une synthèse ambitieuse et, comme le sera sans doute éternellement toute synthèse, prématurée. La synthèse a le droit de nous répondre ceci, qu'elle existe, et que nous serons bien heureux de nous en servir, fût-ce pour la combattre. *Et mole sua stat...*

Cette synthèse est une thèse. C'est à peu près, appliquée à la France, mais étendue par voie de généralisation à toute l'Europe, la

1. P. Imbart de La Tour, *les Origines de la Réforme* ; t. II : *l'Église catholique. La crise et la renaissance*. Paris, 1909, in-8°, viii-592 p. Voy., pour le t. I, la *Rev. hist.*, t. XC, p. 354.

2. Je renvoie pour le détail à mon article de la *Rev. critique*, 24 juin 1909, p. 488, et à un très important article de M. Renaudet, *Rev. d'hist. moderne*, t. XII, p. 257.

3. Notamment les dernières pages.

thèse de Janssen. Réforme de l'Église dans son chef et dans ses membres, relèvement de la moralité, élargissement de l'intelligence, cette triple révolution allait s'opérer pacifiquement sous la direction d'un parti modéré, conservateur en ses hardiesses les plus novatrices, le parti de l'humanisme chrétien. Les déviations de l'humanisme et le schisme sont venus troubler et compromettre cette régulière évolution.

A notre avis, cette thèse ne peut se soutenir qu'à la condition de faire subir à la vérité une série de légères déformations. En premier lieu, il faut réduire à fort peu de chose, enfermer en quelques paragraphes¹ les faits qui attestent la persistance des vieilles habitudes, leur force de résistance à l'esprit nouveau. La scolastique tient trop peu de place dans ce livre, et le personnage de Noël Bédard n'y apparaît pas suffisamment en pied. Ses déclamations furibondes, et non inoffensives, contre les humanistes, même les plus modérés, suffisent à prouver que la France eut, elle aussi, ses *obscuri viri*. En second lieu, l'« humanisme chrétien » de M. Imbart n'est-il pas, pour une bonne part, un humanisme de convention? Même avant les thèses de Wittenberg, le doux Lefèvre était allé fort loin dans les voies défendues. Érasme, malgré ses précautions oratoires, avait attaqué autre chose encore que les abus de la cour romaine et les vices des moines, et Clichtowe, qui fera plus tard amende honorable, a lui-même frôlé l'hérésie². Au reste, M. Imbart de La Tour ne constate-t-il pas lui-même, en terminant, l'échec de la réforme pacifique, à la fois sur le terrain disciplinaire et sur le terrain intellectuel? Luther vint donc bien à son heure.

Il n'y a, pour aboutir à cette conclusion, qu'à utiliser les seuls faits rassemblés, indiqués dans ses notes, parfois même commentés dans son texte, par M. Imbart de La Tour. C'est ainsi que, tout le long du livre, la haute probité scientifique de l'auteur donne un démenti à sa conception générale.

Parmi les travaux nés à l'occasion des fêtes de Genève, l'un des moins neufs n'est pas la belle publication consacrée par M. Doumergue, le patient biographe de Calvin, aux portraits du réformateur³. De

1. Livre IV, ch. III, II.

2. M. Renaudet dit très bien, p. 271, que l'auteur « néglige un certain nombre de négations et d'affirmations précises, d'où la Réforme protestante devait sortir ». — Sur Érasme, voy. le travail d'André Meyer.

3. E. Doumergue, *Iconographie calvinienne. Ouvrage dédié à l'Université de Genève...* Lausanne, G. Bridel, 1909, in-4°, vii-279 p., 76 grav. dans le texte, 26 pl. en phototypie. Append. : *Catalogue des portraits gravés de Cal-*

cette collection de planches et des commentaires qui les accompagnent ressort cette impression de scepticisme mélancolique : nous ne sommes pas très sûrs de posséder, pour aucune époque de sa féconde existence, une image fidèle du maître de Genève. Pourtant certains traits, le nez long et pointu, le menton proéminent, les yeux largement ouverts, sont acquis, et de plus il faut donner à Calvin une apparence moins sévère, plus humaine, que celle de la tradition. A cette étude purement iconographique, M. Doumergue a joint quelques chapitres sur la caricature calvinienne et anticalvinienne. C'est un savoureux morceau d'histoire des idées.

La brochure de M. DE CAUX, — simple exposé, dépouillé de tout appareil d'érudition, — envisage un côté particulier de l'activité du réformateur : non pas précisément Calvin homme d'État, mais Calvin diplomate¹. Ce Picard, même à Genève, est resté très Français : lié au parti antiespagnol et antimontmorenciste, au parti de Marguerite et des du Bellay, de la duchesse d'Étampes et de Chabot, il sert leur politique en Allemagne ; ce proscrit est un agent de François I^{er} et même, dans la crise de 1552, de Henri II le persécuteur. Après 1560, Calvin ne cesse pas d'être un politicien très conservateur, qui blâme les violents, qui recule devant le recours à la force. C'est donc malgré lui qu'il est devenu « le père des gueux, l'ancêtre des puritains ».

II. XVII^e SIÈCLE. — On commence, avec le tome II, à voir clair dans la question des *Mémoires* de Richelieu². Il apparaît de plus en plus que ce ne sont pas des « Mémoires », et qu'ils n'ont pas été écrits par le cardinal. C'est une compilation, faite avec des fragments de mémoires antérieurs (ceux de d'Estrées)³ et avec des morceaux que le cardinal avait fait rédiger (par Charpentier, par Cherré)⁴, dans l'intention

vin, par M. Maillart-Gosse, et *Inventaire des médailles concernant Calvin*, par M. Eug. Demôle.

1. Francis de Crue, *L'Action politique de Calvin hors de Genève d'après sa correspondance*, mémoire publié à l'occasion du Jubilé. Genève, 1909, in-8°, 73 p.

2. *Mémoires du cardinal de Richelieu...*; t. II : 1616-1619, publié sous la direction du baron de Courcel, par le comte Horric de Beaucaire, avec la collaboration de Robert Lavollée (*Soc. de l'hist. de France*). Paris, Laurens, 1909, in-8°, 436 p., appendices et table alphabétique.

3. Notamment le début du tome.

4. Voy. p. 225, n. 1, p. 239, n. 1, p. 240, n. 3, p. 242, n. 2, p. 243, n. 1 et 2, p. 244, n. 1, p. 245, n. 1 et 2, p. 246, n. 1 et 2, p. 281, n. 1, p. 315, n. 1, p. 369, n. 1, etc., et l'appendice II, où il n'y a pas seulement la liste des « documents » utilisés, mais aussi celle des matériaux employés à peu près tels quels.

bien arrêtée de les incorporer plus tard au texte des *Mémoires*. Ce travail de suture ne s'est pas fait avant 1622¹; c'est donc une œuvre d'apologie personnelle, destinée à nous retracer la carrière du ministre telle qu'à cette date il voulait qu'on la vit. Aussi certains passages scabreux portent-ils plus particulièrement la marque de cette main souveraine². — Ce tome va du début de 1616 à la fin de 1619. Il contient donc les conférences de Loudun, l'arrestation de Condé, la mort du maréchal d'Ancre, l'exil d'Avignon, le séjour de Marie à Blois³.

La *Vie de saint François de Sales* de Hamon avait eu déjà, du vivant de l'auteur, six éditions. MM. GONTHIER et LETOURNEAU ont voulu, suivant l'expression de l'archevêque de Paris, « faire bénéficier » cette œuvre « des travaux de l'érudition contemporaine »⁴. Ce qui veut dire que quelques dates ont été rectifiées, quelques détails vraiment trop douteux supprimés, quelques notes ajoutées par M. Gonthier, chanoine d'Annecy. Dans ces notes, le nom de M. Strowski est, sauf erreur, cité deux fois⁵. Nous ne pouvons insister ici sur la *Vie* elle-même, type parfait d'hagiographie dévote⁶.

1. Du moins pour ce tome. Je me demande si les éditeurs n'auraient pas pu indiquer plus nettement encore, au besoin par des artifices typographiques, ce qui est de Cherré ou de Charpentier. On aimerait à savoir si c'est Richelieu ou Cherré qui est responsable du gongorisme des p. 233-234.

2. P. 110, sa nomination de secrétaire d'État; p. 184, la façon très savante dont il arrange son attitude après la mort de Concini.

3. P. 134, n. 3 : La Noue n'est pas mort en 1590, mais en 1591. — P. 209, l'explication du passage : « qui avait été informé autrement... », me paraît un contresens. Je crois qu'il faut comprendre simplement : « qui avait reçu des informations en désaccord avec ce que disait la reine ». La négation *pas* est expletive.

4. *Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, docteur de l'Église*, par M. Hamon. Nouvelle édition entièrement révisée par MM. Gonthier et Letourneau. Paris, Gabalda, 1909, 2 vol. in-8°, xv-682 et 615 p., carte et grav. Index.

5. P. 184, et t. II, p. 343.

6. On goûtera particulièrement la note 2 du t. I, p. 8, sur le Saint-Suaire, dont l'authenticité n'est pas mise en doute (ô travaux de l'érudition contemporaine!), et, t. II, p. 594, les guérisons miraculeuses annoncées par « les circuits rapides et intelligents du chapeau » du saint, lequel « tournait d'autant plus vite que le miracle devait être plus frappant ». Que dire aussi (t. I, p. 17) de cette délicieuse histoire : à cinq ans, François attaque si vivement un calviniste que, « afin de prévenir ces attaques, on prit le parti de l'enfermer dans sa chambre, lorsque quelques-uns de ces *sectaires* venaient au château ». Voy. enfin la prétendue semi-conversion de Théodore de Bèze (p. 249, 258-262). « Menterie », disait déjà Lestoile, mais toujours bonne à répéter.

M. Rébelliau avait publié les lettres adressées par la Compagnie du Saint-Sacrement aux confrères de Marseille¹. M. Raoul ALLIER complète ce curieux dossier et nous fait pénétrer dans l'intimité du groupe marseillais². Les confrères s'occupent surtout, en somme, de détruire peu à peu ce qui reste de l'Édit de Nantes. Relever soigneusement les contraventions à l'Édit dont les huguenots peuvent être rendus responsables; surveiller les visites des hérétiques aux malades; « boycotter » les artisans religieux; faire déguerpir, par de sourdes menées, ici un ministre, là un avocat ou un médecin; obtenir, en fait, l'exclusion des officiers de marine de la R. P. R.; poursuivre à Mérindol les dernières manifestations de l'hérésie; empêcher les Suisses de la garnison d'exercer publiquement leur culte, enfin, après la révocation, faire la police des nouveaux convertis, tels sont les sujets qui reviennent le plus souvent dans les séances. Joignez-y les mesures charitables, la censure des mœurs, l'organisation de l'assistance judiciaire³, puis, ce qui est proprement marseillais, l'envoi de secours aux chrétiens esclaves en Barbarie. Enfin nous voyons clairement de quels raffinements de mystère usait la très secrète Compagnie⁴, surtout pendant ce *tempus visitationis* que fut pour elle le règne de Mazarin. Encore quelques trouvailles comme celles de MM. Allier et Rébelliau⁵, et nous connaissons à merveille tous les ressorts de la réaction catholique au XVII^e siècle⁶. Nous verrons de mieux en mieux combien d'arrêts des parlements et même

1. Voy. *Rev. hist.*, t. XCIX, p. 127.

2. Raoul Allier, *Une société secrète au XVII^e siècle. La Compagnie du très Saint-Sacrement de l'autel à Marseille. Documents...* Paris, Champion, 1909, in-8°, xix-492 p. Ces documents, qui s'intercalent souvent entre ceux de M. Rébelliau, proviennent d'une collection aixoise, celle de M. Arbaud. Ce sont des registres, des correspondances, des mémoires, notamment les procès-verbaux de 271 conférences tenues entre 1684 et 1702.

3. Et le projet d'une « Compagnie de dames du Saint-Sacrement », curieux document pour l'histoire du féminisme (p. 278). — Signalons aussi les mesures contre les Juifs, que la franchise du port attirait à Marseille (p. 363).

4. Voy., p. 44, une curieuse lettre, déjà publiée par M. Rébelliau (p. 113), du groupe parisien, à laquelle M. Allier peut ajouter l'indication des mesures prises en conséquence par le groupe marseillais.

5. « Nos deux livres (Allier, p. xiii) sont inséparables ». Les dates extrêmes couvertes par le premier étaient 1639-1662. Celui-ci va de 1639 à 1702. — M. Allier annonce que M. Guigue va publier les papiers de la Compagnie de Lyon. — M. Rébelliau continue, dans la *Revue des Deux-Mondes*, à étudier l'action de la Compagnie.

6. P. 126 : « abets », ce sont les *abbés de la jeunesse*. — P. 128 : « de ce pervertir », lire *se*, c'est-à-dire la veuve. — P. 196, Aincy, lire Aina.

d'édits royaux ont été préparés dans les conciliabules des confrères.

La littérature janséniste vient de s'enrichir d'un curieux livre, qui montre à quel point la légende de Port-Royal a encore ses dévots, *intus et extra*. On pourrait appeler cet ouvrage « les nonnes de Port-Royal racontées par elles-mêmes », racontées au public de langue anglaise¹. M. E. LOWNDES a cousu bout à bout des souvenirs des « mères », — et l'on sait combien, dans ce milieu où le moi était haïssable, a fleuri l'autobiographie, — et il a enchâssé ces fragments dans un sympathique commentaire. Le livre tourne autour de la Mère Angélique et s'arrête en 1662.

Le tome III des *Mémoires de Saint-Hilaire* ouvre la troisième partie de ces *Mémoires*²; il débute par les suites du traité de Ryswyk et s'achève par le récit de la campagne de 1704 en Espagne. L'intérêt de ce volume réside surtout en ceci que l'éditeur, M. LECESTRE, a rétabli les passages supprimés dans l'édition de 1766. Ces passages portaient principalement sur la succession d'Espagne³ et aussi sur l'histoire de l'Eglise⁴. On avait également fait disparaître tout ce qui pouvait montrer sous un jour peu avantageux Louis XIV et ses ministres⁵.

Le tome XXI des *Mémoires de Saint-Simon*⁶ commence avec le célèbre récit de la mort de Monseigneur et se continue par l'édit sur les duchés-pairies. Les éditeurs, MM. L. LECESTRE et J. DE BOISLISLE, sont restés fidèles à la tradition d'A. de Boislisle : l'annotation est à

1. M. E. Lowndes, *The nuns of Port Royal as seen in their own narratives*. Oxford, H. Frowde, 1909, in-8°, x-400 p. Index, 17 pl. (portraits ou monuments, d'après les documents). M. Lowndes doit naturellement beaucoup à M. Gazier, et proclame cette dette.

2. *Mémoires de Saint-Hilaire*, publ. par Léon Lecestre (Soc. de l'hist. de France); t. III : 1697-1704. Paris, Laurens, 1909, in-8°, 331 p.

3. Notamment (p. 55-66) le très important mémoire présenté aux États-Généraux le 4 décembre 1700, pour justifier le roi d'avoir accepté le testament de Charles II; de même le mémoire adressé aux mêmes Hautes Puissances le 31 mars 1702, après la mort de Guillaume III, et leur réponse (p. 113-120).

4. Sur le gallicanisme et le quietisme. P. 225, dans l'histoire des Camisards, curieuses suppressions de tous les mots qui pourraient passer pour des circonstances atténuantes en faveur des révoltés.

5. Intéressants appendices, portant sur les t. II et III. On notera la relation de la bataille de Staffard par Catinat.

6. *Mémoires de Saint-Simon*, édités par A. de Boislisle, avec la collaboration de L. Lecestre et de J. de Boislisle, t. XXI. Paris, Hachette, 1909, in-8°, 545 p. (coll. des *Grands écrivains de la France*). Le texte occupe les p. 1-374 (année 1711). Les *Additions au Journal de Dangeau*, les p. 395-408; les autres appendices, les p. 409-502; les addenda et errata, les p. 503-507. Le reste est occupé par les tables.

la fois riche et sobre; de copieux appendices éclairent les détails du texte.

III. XVIII^e SIÈCLE. — Le nouveau demi-tome de l'*Histoire de France* de M. LAVISSE, dû à M. Henri CARRÉ¹, est relatif au règne de Louis XV. C'est une œuvre solide et honnête, longuement préparée, mise au courant des derniers travaux², écrite par un esprit judicieux et ferme. Quelques volumes de la même collection se recommandent assurément au public par des qualités plus éclatantes; mais, sur tous les aspects de cette période si richement variée, on ira prendre chez M. Carré le renseignement qu'il faut, le fait précis, l'idée essentielle sobrement exprimée. La part faite à l'histoire anecdotique est suffisante sans être excessive. Dans l'histoire politique, on retrouve avec plaisir l'historien des parlementaires, le fin connaisseur de la Grande Robe. La politique extérieure a moins séduit M. Carré, et ce sont les chapitres les moins vivants de son livre, exception faite, cependant, pour certaines parties de l'histoire coloniale, notamment celle de l'Inde. L'histoire des questions religieuses et celle des idées philosophiques est traitée avec beaucoup de conscience, le rôle des écrivains est apprécié d'une façon très impartiale³. En somme, un livre qui inspire confiance, et dont les diverses parties sont en équilibre⁴. — M. Carré nous donnera également, dans la même collection, un *Louis XVI*⁵.

C'est un curieux chapitre d'histoire sociale que le volume très vivant, très richement documenté, écrit un peu trop à la façon d'un roman

1. Ernest Lavisse, *Histoire de France...*; t. VIII, p. 2 : *Le règne de Louis XV (1715-1774)*, par H. Carré. Paris, Hachette, 1909, in-8°, 428 p.

2. Il est regrettable que le chapitre sur Dubois ait été écrit avant la publication de M. Émile Bourgeois; l'exposé de la situation née du traité d'Utrecht y eût gagné en netteté. — Aux bibliographies des livre I, ch. III, et livre III, ch. II, ajouter : T. Mahan.

3. *L'Essai sur les Mœurs* n'a pas (p. 279) la place éminente à laquelle il a droit.

4. Le plan était, naturellement, difficile à construire. C'est ainsi qu'on est obligé, p. 17, de nous parler de la querelle de Law et du Parlement avant que le Système nous ait été présenté.

5. Pour prouver à M. Carré avec quel soin je l'ai lu : p. 27, fin du premier alinéa, une fâcheuse coquille, lui pour Law. P. 122 : « Langhes en Ligurie », ce sont les *Langhe*, en Montferrat. P. 298 : « Mahomet... Mais comme il... », on doit s'y reprendre à deux fois pour s'apercevoir que il s'applique à Voltaire et non à Mahomet. P. 332, n. 1 : « Fonbrune et non Fontaine (Berbinau) ». P. 351 : « Pendant que des Economistes... d'autres... ». La phrase semblerait faire croire à une distinction nécessaire entre les partisans du laissez-faire et les physiocrates. Ce sont, très souvent, les mêmes économistes qui soutiennent les deux doctrines.

d'aventures, que M. LORÉDAN a consacré à une Basse-Brette du XVIII^e siècle, Marie-Louise Tromel, dite Marion du Faouët¹. On y voit comment la misère jetait les pauvres « ménagers », dont la situation a été analysée par M. H. Sée, de la mendicité dans le brigandage, et comment, dans ce pays coupé, à fermes dispersées, à routes impraticables, une bande d'énergiques partisans pouvait terroriser les populations, prélever une sorte d'impôt régulier sur les cultivateurs et sur les merciers, se rire des archers et des tribunaux; comment les lenteurs de la justice, combinées avec les atrocités de la législation criminelle, les rivalités des juridictions entre elles, le délabrement des prisons, favorisaient les évasions. L'espèce de Mandrin femelle qui occupe une position centrale dans le récit de M. Lorédan a pu régner sur la lande de 1740 à 1755, malgré plusieurs arrêts de bannissement et plusieurs condamnations à mort. Après son supplice, « la bande à Marion » continue, quinze ans encore, à opérer entre Rosporden et Pontivy. — De pareilles études permettent de mesurer l'étendue du bienfait que fut, pour nos populations rurales, l'établissement d'un régime de paix publique. Celle de M. Lorédan fait, en outre, comprendre comment a pu s'organiser la chouannerie.

C'est dans une tout autre classe de la société, dans une des plus hautes, que nous transporte M. AUDOARD². Le crime horrible commis en 1784 sur Angélique de Castellane, marquise d'Entrecasteaux, eut pour auteur le propre mari de la victime, un président à mortier du parlement de Provence, neveu du célèbre amiral. L'assassin avait vingt-six ans, et il était président depuis deux ans! Ce drame banal apparaît ainsi comme un épisode de la décomposition des mœurs judiciaires à la fin de l'ancien régime³, épisode que

1. Jean Lorédan, *la Grande misère et les voleurs au XVIII^e siècle. Marion du Faouët et ses associés (1740-1770)*, d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1910, in-8°, xv-402 p., grav. et plans.

2. Jean Audouard, *Un drame passionnel à la fin du XVIII^e siècle. Le crime du marquis d'Entrecasteaux...*, d'après les archives du parlement de Provence et des documents inédits. Paris, H. Daragon, 1910, in-8°, 188 p., portr. et fac-simile. Index.

3. M. Audouard a publié une intéressante brochure sur le *Rétablissement du parlement de Provence* en janvier 1775 (H. Daragon, 1909, in-8°, 42 p.). Cette brochure a été faite d'après les pièces des archives des Bouches-du-Rhône et les manuscrits de la Méjanes. Une des raisons qui ont fait échouer la réforme de Maupeou, c'est que les villes parlementaires qui n'avaient pas d'industrie vivaient presque exclusivement de leurs cours souveraines : de là une crise économique intense. De là aussi l'enthousiasme qui éclata lors de la réinstallation

M. Audouard étudie d'après une documentation précise et abondante¹.

Nous rendions compte récemment du t. VI du grand ouvrage de l'abbé FÉRET, tome consacré aux « phases historiques » de la Faculté de théologie de Paris au XVIII^e siècle². Avec le t. VII, qui contient la « revue littéraire » de ce même siècle³, s'achève cette œuvre de longue haleine, très inégale, de composition bizarre, de valeur critique très discutable, mais qui rend des services comme livre de références. On trouvera dans le présent volume des notices sur des érudits, plus ou moins teintés de gallicanisme et de jansénisme, comme Jacques Lefèvre, du Plessis d'Argentré, Languet de Gergy, Witasse, Boursier, ou encore cet Étienne Mignot qui condamnait l'immunité des biens d'église, malmenait Thomas Becket, niait la réception du concile de Trente et approuvait la politique « josphiste » du prince de Parme⁴. On y rencontrera de vaillantes plumes qui ont polémique contre Jean-Jacques (Ch.-Fr. le Gros) et surtout contre Voltaire (Ph. du Contant de La Molette), un principal de collège qui eut pour élèves Robespierre et Camille⁵, un prêtre digne et charitable, Jacques-Denis Cochin, un prélat plus que douteux, de Pradt. Somme toute, la Faculté est loin de tenir dans le mouvement intellectuel du XVIII^e siècle la place éminente qu'elle occupait aux siècles précédents.

IV. HISTOIRE LOCALE. — Nous avons déjà sur une année de la Ligue en Provence, — 1578-79, — les notes de M. Edmond Poupé⁶. C'est d'une époque postérieure, — 1588-98, — que s'occupe M. WILKIN-

(voy. p. 35, n. 2 et 3). — Une phrase inintelligible, p. 7 : « la population, que les gens de robe font vivre et dont le départ produit... ». — P. 23, *sub fine* : « il a attendri », au lieu de : « il a attendu ». — Du même, *Un conflit entre le parlement Maupeou et la sénéchaussée d'Aix* (Daragon, 1909).

1. Pièces justificatives, p. 87-110. Le *Dictionnaire des noms propres* est un petit répertoire d'histoire provençale.

2. *Rev. hist.*, t. CII, p. 345.

3. Abbé P. Férét, *la Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. Époque moderne. T. VII : XVIII^e siècle. Revue littéraire*. Paris, A. Picard, 1910, in-8°, vi-562 p. Le volume contient, *sub fine* : 1° une bibliographie générale; 2° un index général des sept volumes de l'époque moderne; 3° une sorte d'erratum (parfois semé de réponses aux critiques) de l'ouvrage entier.

4. N'est-il pas un peu abusif de placer ici Jacques Boileau, l'un des frères de Nicolas, mort en 1716 ?

5. Quoique Denis Bérardier ait été insermenté, ses deux anciens élèves paraissent avoir toujours veillé sur lui avec une affectueuse sollicitude.

6. Cf. *Rev. hist.*, t. XC, p. 225.

son¹. Il a travaillé sur les documents des archives de Marseille et d'Aix, et surtout sur les papiers Peiresc, aujourd'hui partagés entre la Méjanes et Carpentras. Il a utilisé particulièrement les Mémoires du sieur de Vignaud, texte important qui émane sans doute d'un royaliste huguenot. Il met en lumière l'antipathie qu'inspirait aux Provençaux la personne des La Valette, et en particulier de d'Épernon, dont il raconte la disgrâce. Il a certainement raison quand il avance que l'esprit ligueur, en Provence, s'allia aux désirs d'autonomie locale. Je crois qu'il exagère quand il voit dans ce mouvement un mouvement vraiment séparatiste ou, comme il dit, « nationaliste ». Lui-même ne découvre chez les Provençaux aucun désir de favoriser les ambitions du duc de Savoie². Et le roi d'Espagne (exception faite peut-être pour Marseille) n'exerça jamais dans la province une réelle influence³. Rien qui ressemble à la Bretagne.

Le second tome du *Journal de Demaillasson*⁴ n'est guère plus riche que le premier en informations purement historiques⁵. S'il donne l'instructif récit de l'abjuration, en 1681, d'un enfant de neuf ou dix ans⁶, on y rencontre, pour les derniers temps de 1685, une inquiétante lacune. Le véritable intérêt du volume est dans les appendices, où M. V. BARDET a réuni divers documents sur la Maison-Dieu de Montmorillon, sur les pillages de 1562 et de 1583, sur les horreurs commises non seulement pendant la Fronde, mais même en pleine paix (1637-1640), par les gens de guerre (le burin de Callot n'a rien exagéré), enfin sur la création d'une manufacture de coton en 1786⁷.

1. Maurice Wilkinson, *The last phase of the league in Provence, 1588-1598*. Londres, Longmans et Green, 1909, in-8°, vi-84 p.

2. P. 10 : « le roi tres chrestien et catholique » ne peut signifier que Charles X.

3. P. 75, n. 3, un contresens, corrigé p. 76, sur le mot *bigarats* = poltiques.

4. *Journal de M. Demaillasson, avocat du roi à Montmorillon* : t. II : 1681-1694, publié par M. Bardet (t. XXXVII des *Arch. hist. du Poitou*). Poitiers, 1908, in-8°, 505 p. Table des deux tomes. Marques des fabricants de papier.

5. *Voy. Rev. hist.*, t. XCIX, p. 340.

6. Fils de protestant, élevé jusqu'à sept ans par des catholiques, repris par son père. Marillac envoie le prévôt des maréchaux le prendre : « et en cas qu'il voulust estre catholique, de luy faire faire abjuration... ». Il n'a pas dix ans!

7. L'annotation n'est pas toujours en accord avec le texte. P. 53, n. 1, note sur le collège ouvert par les Augustins en 1783. Auparavant, nous dit-on, c'est un prêtre « qui donnait aux jeunes gens de Montmorillon les premiers principes de la grammaire ». Or, le texte parle (1686) d'un maître d'école laïque, puisque marié et père de famille.

A une histoire du *Tribunal de commerce de Saint-Étienne*¹, M. PORTALLIER a cru devoir joindre une introduction sur la Conservation de Lyon², sans qu'on voie à ce rapprochement d'autres raisons que celle-ci, à savoir qu'il fut créé, dans le département de Rhône-et-Loire, deux juridictions consulaires, une à Lyon et une à Saint-Étienne. Pour étudier à fond la Conservation, il aurait fallu s'appuyer sur une bibliographie plus abondante³ et faire des recherches plus étendues dans les Archives : les Archives nationales ne pouvaient être négligées⁴. L'histoire de la création du tribunal de commerce est retracée avec soin, et cette partie du livre se lirait avec intérêt si elle n'était, comme tout l'ouvrage, viciée par la passion politique la plus furibonde⁵. Je ne croyais pas qu'on pût s'échauffer si fort à propos de juges-consuls⁶.

Les deux volumes de M. HUGUET sur *Saint-Valery* se distinguent heureusement de la masse des monographies communales⁷. L'au-

1. Antonin Portallier, *Étude historique sur les juridictions consulaires. Le tribunal de commerce de Saint-Étienne et son aïeule, la conservation de Lyon. Saint-Étienne*, J. Thomas et C^{ie}, 1909, in-8°, 371 p., un tableau, plus de 100 portr.

2. Plus des considérations assez inutiles sur le commerce et le droit commercial depuis les Hébreux!

3. L'auteur ne paraît pas avoir connu le livre de Huvelin, qu'il cite vaguement (p. 55, n. 1) sous le nom de Humlin. Il suit Payard, Vaesen et quelque peu Godart. — La chronologie est assez hésitante, p. 45.

4. Un coup d'œil jeté sur l'*Inventaire du Conseil de commerce* aurait convaincu l'auteur de cette vérité.

5. P. 13 : éloge de l'ancien régime, « si inconsciemment critiqué de nos jours », mais réhabilité par les « auteurs qui ont étudié, sans parti pris, les détails de l'ancien régime et ceux de la Révolution, Tissot, Taine, etc. ». — P. 151, une note 1, dont on se demande ce qu'elle vient faire en cette matière, sur la constitution civile, note bourrée d'inexactitudes. Tout le chapitre iv est une déclamation antiterroriste. Voy. p. 165, n. 2. — P. 154-155, il est question du Tribunal de commerce qui a été installé en présence de Javognes, et l'on nous apprend que le président de « ce simulacre de tribunal », Ravel, a reçu la punition qu'il méritait : « M. Guittou-Nicolas [qui a réuni, dans le cabinet du Président actuel, les portraits de ses prédécesseurs] n'a point fait figurer M. Ravel dans la Galerie des Présidents. » Tel Marino Faliero au palais ducal. Infortuné Ravel! — P. 66, on se demande à quel propos il s'agit des guerres religieuses, qui éclatent entre « l'aristocratie protestante » et « la bourgeoisie catholique ». Il n'y eut sans doute ni noblesse catholique, ni bourgeoisie protestante, surtout à Lyon! — Ajoutons que M. Portallier annonce un *Tableau général des victimes et martyrs de la Révolution en Lyonnais, Forez et Beaujolais*.

6. A partir de la Restauration, le livre n'est plus guère qu'une énumération de noms.

7. Adrien Huguet, *Histoire d'une ville picarde. Saint-Valery de la Ligne* à

teur, modeste et consciencieux, s'est enfermé dans son sujet et nous apporte loyalement les pièces d'archives dont il a usé. Non seulement il retrace la vie extérieure d'une bourgade dont sa position dans la baie de Somme faisait un port, âprement disputé entre les ligueurs d'Amiens et d'Abbeville et les royalistes de Rouen et de Dieppe, les concinistes et les grands, les frondeurs et les mazarins, mais surtout il retrace, en son intimité, la vie d'une commune; il démonte les rouages de cette « police » qui s'étendait à peu près à tout, particulièrement aux détails de l'activité économique. Les historiens de l'industrie et du commerce trouveront plus à puiser dans cette humble et probe étude que dans plus d'une ambitieuse dissertation. Souhaitons à maintes de nos vieilles villes la même chance qu'à Saint-Valery¹.

Nous avons dit, à propos du tome I², le bien qu'il fallait penser des *Sources de l'histoire d'Épernay* de MM. R. CHANDON DE BRIAILLES et H. BERTAL³. La mort de l'un des collaborateurs n'a pas empêché la publication du tome II, qui était particulièrement difficile à établir, puisque les procès-verbaux des assemblées générales sont malheureusement perdus pour les années 1570-1619. Les éditeurs ont donc dû s'ingénier, suppléer aux textes des délibérations absentes par d'autres pièces d'archives, contrats, documents du bureau des finances de Champagne, etc. Ils sont arrivés ainsi, d'une façon forcément un peu factice, à reconstituer la vie de cette petite ville, à qui sa position près de Reims la ligueuse et de Châlons la royaliste donnait une valeur stratégique. Les pièces qu'ils publient disent toute l'horreur des guerres civiles, spécialement les *Remontrances* présentées au roi, en 1598, par les trésoriers généraux de France. On sera d'accord avec M. Bertal pour souhaiter que tous les éléments de cette enquête de 1598 soient publiés; leur importance est égale à celle des *Mémoires* des intendants rédigés pour le duc de Bourgogne.

C'est un livre plein d'histoire que celui de M. SELLIER : *Anciens*

la Révolution (1589-1789). Paris, Champion, 1909, 2 vol. in-8°, xxvii-634 p. et 635-1281 p., 42 grav. et 17 pl. Index.

1. Ajoutons que l'ouvrage est publié par souscription, ce qui fait honneur aux souscripteurs.

2. *Rev. hist.*, t. XCIV, p. 91.

3. *Sources de l'histoire d'Épernay*, 1^{re} série; t. II : *Archives municipales d'Épernay (1576-1619)*, par Raoul Chardon de Briailles et Henri Bertal. Paris, Leclerc, 1909, in-4°, xix-142 p., 3 grav. Index. L'introduction est précédée d'une étude sur « les recherches historiques de Raoul Chardon ». M. Bertal assumera également la publication du t. III, 1619-1636.

*hôtels de Paris*¹. Hôtel le Pelletier de Saint-Fargeau, hôtel de Hollande, hôtel de Sens, hôtel d'Angoulême, etc., ces vieilles demeures ont été les témoins des épisodes les plus dramatiques de notre vie nationale, elles ont abrité des existences célèbres. Quelques-unes ont conservé des vestiges de leur splendeur ancienne. Aussi un peuple qui aurait plus que le nôtre le culte de son propre passé les entourerait-il d'un soin pieux. Mais il faudra bientôt aller dans nos vieilles capitales provinciales, dans nos villes parlementaires, pour retrouver quelques-unes de ces reliques; il n'en survivra plus que le souvenir dans la ville où s'est jouée presque toute l'histoire de France. Quand donc, demande avec raison M. Sellier, à propos de cet hôtel du Pré-vôt dont la pioche du démolisseur a fait disparaître hier les derniers restes, « quand l'administration voudra-t-elle enfin tenir compte d'une loi qui n'a pas vingt-cinq ans d'existence, en frappant d'expropriation tout monument pour lequel la raison d'utilité publique peut être invoquée au nom seul de l'art ou de l'histoire? »

Henri HAUSER.

ANTIQUITÉS LATINES.

(Publications étrangères.)

I. SOURCES ET HISTORIOGRAPHIE. — On sait quelle est l'importance des fragments de Lucilius pour l'histoire si obscure de la période comprise entre la guerre de Numance et la fin des guerres contre les Cimbres et les Teutons. C'est ce qui fait l'intérêt de la remarquable étude de M. Cichorius sur Lucilius². Dans la première partie, consacrée à la biographie du poète, réellement citoyen romain (contre la thèse de Marx), M. Cichorius le fait naître vers 467, lui donne pour frère le M. Lucilius et pour neveu le M. Lucilius Rufus du sénatus-consulte d'Adramyttion, le fait aller en Espagne, à Athènes. La seconde partie expose la chronologie des satires; la troisième des recherches sur les différents livres, surtout au point de

1. Charles Sellier, *Anciens hôtels de Paris. Nouvelles recherches historiques, topographiques et artistiques*. Paris, H. Champion, 1910, in-8°, viii-433 p. Il est regrettable que ce livre ait été écrit avec si peu de soin.

2. Cichorius, *Untersuchungen zu Lucilius*. Berlin, Weidmann, 1908, in-8°, ix-364 p.

vue historique. — M. SCHWAB¹ a étudié soigneusement les notices littéraires que renferme Velleius Paterculus (1, 5, 46, 48; 2, 9, 36; 7, 4). — D'après SCHNEIDER², le curieux opuscule *Anonymi de rebus bellicis liber* qui figure à la fin des manuscrits de la *Notitia dignitatum* ne serait pas, comme on l'admet généralement, de la fin du IV^e siècle (entre 366 et 378 d'après Seeck); l'emploi de ressorts d'acier pour la catapulte et d'une sorte de roue à aubes pour un navire de guerre indiquerait plutôt la fin du moyen âge. Cette démonstration ne paraît nullement probante et les illustrations qui reproduisent les bois de l'édition de Froben de 1552 ne peuvent nous aider à résoudre ce petit problème. — Nous avons de M. Hosius³ la nouvelle édition des poèmes sur la Moselle d'Ausone et de Fortunat avec un excellent commentaire et une carte de Trèves et de la vallée de la Moselle à l'époque romaine.

II. LIVRES GÉNÉRAUX. — On ne peut souhaiter un meilleur manuel que cette quatrième édition de l'abrégé d'histoire romaine de M. NIESE⁴, qui va des origines jusqu'à la fin des Ostrogoths; elle a été très soigneusement revue, tenue au courant des derniers travaux, des plus récentes découvertes et pourvue d'une très utile annexe sur la chronologie. Sous un titre trop modeste, cette œuvre a les qualités de précision, de critique sagace et prudente qui caractérisent les manuels de M. Niese. Quoique strictement limitée aux faits, elle indique cependant d'une façon suffisante le développement constitutionnel et les transformations politiques et sociales. Elle a pour chaque chapitre une bonne exposition des sources, particulièrement intéressante pour la période primitive. Elle expose naturellement avec une compétence marquée les rapports de Rome avec la Grèce et l'Orient sous la République. Il est impossible d'analyser un travail de ce genre. Signalons seulement quelques points. Pour les origines, M. Niese sacrifie une part de la tradition, les surcharges qui remplissent Tite-Live et Denys, les institutions et les récits de l'époque royale, l'hypothèse des trois races, presque toute l'histoire constitutionnelle antérieure au déceuvrat; mais il veut garder le fond le

1. Schwab, *Velleius Paterculus und seine literar-historischen Abschnitte*. Tübingen, Mohr, 1908, in-8°, x-112 p.

2. Rud. Schneider, *Anonymi de rebus bellicis liber, Text und Erläuterungen*. Berlin, Weidmann, 1908, in-8°, 40 p.

3. Carl Hosius, *Die Moselgedichte des D. Magnus Ausonius und des Venantius Fortunatus*, 2^e éd. Marburg, Elwert, 1909, in-8°, 118 p., avec une carte et des gravures.

4. B. Niese, *Grundriss der röm. Geschichte nebst Quellenkunde (Handbücher d. klass. Altertumswissenschaft, herausgegeben von Iwan von Müller, III, 5)*, 4^e éd. Munich, Beck, 1910, in-8°, 454 p.

plus ancien de la tradition représenté par Polybe et Diodore, la liste des consuls depuis le début, la première ville sur le Palatin, les fortifications très anciennes du Capitole, la date de 508-7 pour le temple de Jupiter Capitolin, la date de la législation des Douze Tables, fortement remaniées et augmentées dans la suite, les épisodes de Spurius Cassius et de Spurius Maelius. Il place vers 400 le premier traité avec Carthage et après la deuxième guerre punique la loi agraire de Licinius Stolon; il voit dans les *conscripti* les sénateurs plébéiens admis seulement au IV^e siècle; il fait remonter jusqu'à une époque très ancienne les influences grecques, importantes non seulement pour l'art et le droit, mais pour toutes les institutions, et admet une domination étrusque vers la fin du VI^e siècle. Il rejette la date de Mommsen pour la réforme des comices centuriates. Refusant toute valeur au texte de Tite-Live, il fait passer les Alpes à Annibal au petit Saint-Bernard, d'après Polybe. César et Crassus sont disculpés de toute complicité avec Catilina. Sur le point de droit entre César et Pompée, c'est Hirschfeld qui a raison. Brutus et Cassius n'ont reçu de César ni la Macédoine ni la Syrie. Le monument d'Ancyre est une grande inscription honorifique; la constitution d'Auguste un compromis sincère, mais qui ne pouvait pas durer, entre l'ancien régime et la monarchie. Dès les Antonins apparaissent les premiers symptômes de la décadence, surtout le plus grave, la dépopulation. — Au redoutable problème de la chronologie romaine, M. LEUZE a consacré¹ un travail de premier ordre, construction neuve, audacieuse, parfaitement cohérente. En voici les thèses principales. Contre l'opinion de Mommsen, les premiers annalistes ont déjà eu les listes des rois albaïns. Les deux premiers constructeurs de la chronologie, contemporains, mais indépendants l'un de l'autre, ont été Cincius Alimentus et Fabius Pictor. Le système de Cincius qui fonde Rome en 729 n'a eu ni succès ni importance. Fabius Pictor, comptant simplement les collèges d'éponymes de la liste pontificale et les assimilant à des années d'olympiades sans se soucier ni des abréviations ni des vacances des magistratures, a fixé ainsi le début de la République en 504 et, ensuite, par des calculs tout à fait artificiels, la fondation de Rome en 748 et la durée de la royauté au chiffre classique de 244 ans. Sa chronologie est donc très simple; Matzat, Holzapfel y ont introduit à tort des combinaisons postérieures. Elle a été reproduite fidèlement par Diodore de Sicile, qui a évidemment emprunté ses fastes au même auteur que ses notices historiques et n'a pas eu d'autres

1. Oscar Leuze, *Die römische Jahrzahlung; Ein Versuch ihre geschichtliche Entwicklung zu ermitteln*. Tübingen, Mohr, 1909, in-8°, XII-392 p.

sources; sur ce point, la théorie de Mommsen est irréfutable. Les fastes utilisés par Diodore ne devaient contenir ni les quatre années dictatoriales ni les cinq ans d'anarchie ni la troisième année décenvirale et avaient donc six places de moins que le comput varronien. La chronologie de Polybe n'est pas l'œuvre d'un prédécesseur (Ératosthène, les pontifes, Caton), mais bien la sienne propre; elle a été suivie par tous les auteurs suivants, sauf Denys, Varron et Atticus; elle assigne à une année d'olympiade l'année consulaire qui y commence, accepte les 244 ans de la royauté; elle utilise deux points de repère, le premier un synchronisme entre la paix d'Antalcidas, le siège de Rhegium par Denys et la prise de Rome par les Gaulois (Ol. 98, 2; 386, au lieu de 382 dans Fabius); le second qui est probablement le nombre des années calendaires d'après les clous annuels du Capitole; elle donne ainsi 507-6 pour le début de la République, 754-50 pour la fondation de Rome; elle expulse de la liste trois consulats et ajoute une année décenvirale pour la période primitive; pour la période postérieure à la prise de Rome, elle introduit l'anarchie de cinq ans, qui rétablit la correspondance avec Fabius. Denys emprunte probablement sa chronologie à sa source principale, Piso, et à l'aide de la liste des éponymes arrive aux dates de 752-4 et de 508-7. Varron, suivi par Atticus, place probablement la dédicace du temple du Capitole non à la première, mais à la quatrième année de la République; c'est cette simple hypothèse et non un prétendu synchronisme avec la chute d'Hippias en 540 ou les prétendus calculs astronomiques de Tarutius sur les éclipses qui lui fournit les nouvelles dates de 753 et de 509 et l'oblige conséquemment à inventer la mauvaise fiction des quatre années dictatoriales. Les travaux archéologiques de Varron, d'Atticus ajoutent les prénoms, les surnoms, les remarques historiques. La différence d'un an pour la date des magistrats entre les Fastes de Varron et les Fastes capitolins tient probablement à ce que les premiers ont donné toute l'année 540 à la royauté, les seconds à la République. Tels ont été les constructeurs de la chronologie et leurs procédés; c'est donc seulement à l'époque de Fabius et de Cincius que les historiens utilisent, au lieu des années calendaires, marquées par les clous, les listes des éponymes tenues au courant par les pontifes; ils ne se sont pas servis de ces prétendus computs, inventés par les critiques modernes, cycles lunaires, éclipses, siècles, mais simplement de deux computs, un fictif pour la royauté, l'autre certain pour la République, la liste pontificale, archétype de toutes nos listes. Fabius et Cincius accolent simplement les consulats aux années d'olympiades; avec Polybe et Pison commence le travail nécessaire de correction. En fait, nous

devons accepter de Polybe la prise de Rome en 387-6, la réalité de l'anarchie de cinq ans et la troisième année décemvirale, de Varron le début de la République en 540, d'après la date de la dédicace du Capitole en 507. C'est avec ces points de repère et les autres renseignements et moyens de contrôle, évidemment insuffisants, tels que dates des entrées en charge, abréviations, interrègnes, notices historiques, synchronismes, qu'on peut restituer et que M. Leuze a essayé de restituer en tableaux toute la chronologie de 509 à 23 av. J.-C. Cette œuvre claire et vigoureuse provoquera certainement de nombreuses discussions. Elle aura en tout cas le mérite de débayer le terrain d'une masse d'hypothèses encombrantes. Reste à savoir quelle est la valeur de la liste pontificale pour les origines.

Des essais de M. G. DE SANCTIS¹, la seconde partie seule (p. 141-534) intéresse l'histoire romaine. Un excellent article sur Agathocle complète les travaux de Schubert, de Tillyard, de Holm et montre l'importance du personnage. L'article sur les plus anciens généraux samnites cherche ingénieusement, mais à notre avis sans succès, à sauver contre la critique de Beloch, qui les retrouve à l'époque de la guerre sociale, les noms des généraux de la grande guerre samnite : Papius Brutulus, C. Pontius, Gellius Egnatius, Statius Gellius. Viennent ensuite deux articles de philosophie historique contre l'abus du matérialisme historique, en particulier dans l'école de Marx; l'auteur soutient avec raison, par l'exemple des guerres médiques et puniques, qu'à côté des forces matérielles, dont Boeckh, un précurseur, a mis en relief l'importance, il faut tenir compte de l'idéal moral, religieux, de l'amour de la liberté. Les articles suivants sont surtout consacrés aux origines de Rome. M. de Sanctis réfute excellemment la croyance par trop conservatrice de de Marchi à l'existence d'archives antérieures à la prise de Rome par les Gaulois et montre de nouveau qu'il n'y a pas de véritable tradition historique pour le 7^e siècle av. J.-C. Contre les critiques violentes de Pietro Bonfante et les opinions de Pais, il affirme de nouveau les principales thèses de sa *Storia di Roma*, l'authenticité des Fastes, sauf pour les *cognomina*, et du traité de Spurius Cassius, l'arrivée des Étrusques par le nord et leur identité avec le peuple des *terremares*, la présence des premières traces des Ariens italiotes dans la couche néolithique, l'importance des chants épiques comme sources de l'histoire extérieure des 7^e et 6^e siècles, la fausseté de l'hypothèse d'une conquête sabine, l'existence attestée par l'inscription du Forum, au moins dès

1. G. de Sanctis, *Per la scienza dell' antichità ; saggi e polemiche*. Turin, Bocca, 1909, in-8°, 531 p.

le milieu du v^e siècle, d'une Rome vraiment latine, le passage graduel de la royauté à la république, avec trois magistrats suprêmes et non deux, l'analogie des droits grec et romain, l'origine récente des *gentes* et du patriciat, la communauté de race des Japyges et des Messapiens, l'impossibilité de ramener à des mythes divins des personnages tels que Coriolan, Minucius. Nous ne pouvons suivre M. de Sanctis dans sa polémique contre G. Ferrero; il nous paraît cependant avoir raison en lui reprochant d'avoir dit qu'il est impossible d'expliquer la victoire de Rome sur Mithridate, d'accepter les chiffres de 300,000 hommes pour la première armée de Mithridate, de 400,000 Italiens massacrés en Asie, de transformer ses personnages Lucullus, César, en vrais caméléons, de faire dater de César la grande politique de conquêtes qui est antérieure de plus d'un siècle.

Quoique complètement dépourvue d'originalité, de vues et de recherches personnelles, l'Histoire de la république romaine, des origines à 42 av. J.-C., en trois volumes, de M. W. E. HEITLAND¹, marque cependant un progrès assez notable sur les travaux analogues écrits jusqu'ici en Angleterre. Elle a tenu compte des principaux travaux modernes et constitue un assez bon livre de vulgarisation. Mais la bibliographie est tout à fait insuffisante; les origines de Rome sont traitées trop sommairement; il n'y a rien sur les récentes découvertes du Forum, sur la valeur des Fastes, la date des premières inscriptions, l'origine et la date réelle de la législation des Douze tables, les sources de l'histoire des Gracques, la loi de Tarente.

M. A. VON DOMASZEWSKI s'est délassé de l'érudition pure en écrivant pour le grand public, sans aucun appareil scientifique, mais avec une précision et une exactitude remarquables, dans une langue vigoureuse, colorée, parfois déclamatoire, cette Histoire des empereurs romains² qui, d'après lui, n'exprime que ses impressions, mais qui n'en condense pas moins en même temps tous les résultats acquis, y compris ceux de ses propres recherches. Le premier volume, qui commence à la mort de César, est consacré à Auguste et à Tibère; le second aux successeurs jusqu'à l'avènement de Dioclétien. L'auteur a systématiquement éliminé tout ce qui est en dehors de la vie, de l'activité propres des empereurs, c'est-à-dire l'histoire religieuse, provinciale, le mouvement général de la civilisation, les transformations sociales. Contentons-nous de ces solides et brillantes biogra-

1. W. E. Heitland, *The Roman Republic*. Cambridge, University press, 1909, 3 vol. gr. in-8°, XII-355, 534, 563 p., 19 cartes.

2. A. von Domaszewski, *Geschichte der römischen Kaiser*. Leipzig, Quelle et Meyer, 1909, in-8°, t. I, VIII-324 p.; t. II, 328 p., 8 cartes, 12 portraits en phototypie.

phies, en notant quelques points, la ferme croyance à la diarchie de Mommsen, un beau portrait de Tibère, une juste appréciation des qualités gouvernementales de Sénèque, la justification des guerres parthiques de Trajan, un jugement à notre avis peu équitable sur l'avènement, les débuts et le caractère d'Hadrien, le long tissu d'intrigues qui prépare l'avènement de Septime-Sévère, l'exagération d'une idée juste qui attribue à cet Africain le plan de venger Carthage et de déchaîner contre Rome l'esprit provincial.

Il y a toujours la même précision, la même impeccable érudition dans les additions de GROBE au livre de Drumann¹; dans le volume qui va de Junii à Pompeii, signalons en particulier les biographies de Brutus, le meurtrier de César, du triumvir Crassus, de Lucullus, d'Archias, des Octavii, d'Octave jusqu'en 27 av. J.-C.

Dans la nouvelle collection classique « Science et civilisation », dirigée par M. Herre, M. DIEHL décrit l'Ancienne Rome, son développement, son apogée, sa décadence² en cinq chapitres : situation physique et climat; les plus anciens établissements, le Palatin et le Septimontium; la ville des sept collines et les constructions de l'époque royale; les constructions de la République; les constructions de l'Empire. C'est une exposition exacte et précise, sauf pour la muraille du Palatin et la muraille de Servius, toujours placées à l'époque traditionnelle.

Le deuxième demi-volume de la nouvelle édition de l'Encyclopédie de Pauly³ renferme comme les précédents d'excellents travaux, en particulier pour les sources : de JACOBY : *Excerpta Barbari*; de SCHÖN : *Fasti*; de ROSSBACH : *Florus*; pour l'histoire générale, de MÜNZER, STEIN, SCHWABE, SEECK : *Fabii* (parmi lesquels Quintilien), *Fabricii*, *Fannii*, *Flamintii*, *Flaviani*, *Flavii* (parmi lesquels les articles de Weynand sur Vespasien, Titus et Domitien); de BOLL, l'article sur les éclipses; de LIEBENAM, celui sur les guerres de sièges; pour les institutions, ceux de ROSTOWZEW et SEECK : *Exactor*, *Examinator*, *Fabricenses*, *Fiscus*, *Follis*; de LIEBENAM : *Exercitus*, *Extraordinarii*, *Feldzeichen* (enseignes militaires); de KORNEMANN : *Fabri*; de SAMTER : *Fasces*; pour le droit, de WENGER : *Exceptio*, *Formula*; de KLENGMÜLLER : *Fenus*; de LEONHARD : *Fidejussio*; de MANICK : *Fiducia*; pour la religion, d'OTTO : *Faunus*; de WASER : *Flussgötten* (dieux des fleuves).

1. Drumann, *Geschichte Roms*, 2^e éd., par Græbe, V, I. Berlin, Bornträger, 1908, 320 p.

2. Ernst Diehl, *Das alte Rom. Sein Werden, Blühen und Vergehen*. Leipzig, Quelle et Meyer, 1909, in-8°, 126 p., 14 grav., 6 cartes.

3. Pauly's *Real-Encyclopädie*. Stuttgart, Metzler, 1908-1909.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE. — La nouvelle édition du livre de ZIELINSKI¹, quatre fois plus volumineuse que la première, est un travail de bénédictin qui expose l'influence, l'imitation des œuvres de Cicéron jusqu'à notre époque. Après avoir esquissé préalablement la biographie de Cicéron, son idéal politique, les principes de sa philosophie théorique et pratique, l'auteur distingue trois époques principales : le développement du christianisme, la Renaissance, la Révolution. Dans la première époque, c'est surtout l'*Octavius* du Minucius Felix, le *De officiis* de saint Ambroise, les œuvres de saint Augustin et de saint Jérôme qui montrent l'influence de Cicéron. Elle disparaît au moyen âge pour reparaitre plus forte avec Pétrarque et l'humanisme; elle inspire la Renaissance et la Réforme; elle agit encore sur Voltaire, Montesquieu, Mably et sur les orateurs de la Révolution française.

La conférence de M. SCHULZ² essaie de répondre à cette interrogation sur Caracalla : génie, folie ou crime? Les trois éléments se mélangent à doses inégales chez cet imitateur d'Alexandre, qui a eu le mérite de travailler comme lui à l'élargissement du monde antique. Mais faut-il lui faire honneur de la *constitutio Antoniniana*? C'est plutôt, à notre avis, l'œuvre de ses conseillers. Dans sa préface, l'auteur résume ses idées sur l'*Histoire Auguste*.

M. THIELE³ a apporté une utile contribution à l'histoire d'Alexandre Sévère en essayant de classer les morceaux de sa biographie, en distinguant ceux qui sont véridiques des additions de valeur suspecte, en étudiant soigneusement plusieurs points de détail, la situation d'Alexandre sous Élagabal, le jour de son avènement, les noms de sa mère, de ses femmes, en particulier de l'énigmatique Memmia, le rôle du Sénat, les modifications de la carrière sénatoriale, en donnant en appendice les inscriptions relatives au règne et la liste des villes qui ont eu comme surnom le nom d'Alexandre.

La philosophie et la religion de Julien ont été l'objet de deux travaux d'ASMUS⁴ et de MAU⁵. Le premier est la traduction, avec introduction et notes explicatives, des principaux traités de Julien : Consolation à lui-même, Lettre à Themistius, Discours contre les Cyniques, contre Heraklios, pour le Soleil et la Mère des dieux. Le second étu-

1. Th. Zielinski, *Cicero im Wandel der Jahrhunderte*, 2^e éd. Leipzig et Berlin, Teubner, 1908, in-8°.

2. Otto Th. Schulz, *Der römische Kaiser Caracalla. Genie, Wahnwitz oder Verbrechen?* Leipzig, Haessel, 1909, in-16, 64 p.

3. Thiele, *De Severo Alexandro imperatore*. Berlin, Mayer et Müller, 1909, in-8°, 130 p.

4. Asmus, *Kaiser Julians philosophische Werke übersetzt und erklärt*. Leipzig, Dürr, 1908.

5. Mau, *Die Religionsphilosophie Kaiser Julians*. Leipzig, Teubner, 1908, VIII-170 p.

die les éléments, la formation et l'influence réciproque l'une sur l'autre de la philosophie et de la religion de Julien au moyen de l'analyse minutieuse des Discours pour le Soleil et la Mère des dieux ; la conclusion de l'auteur est que la religion de Julien, le culte du Soleil, fortement imprégné de mithriacisme, est fondée sur une philosophie, le néoplatonisme de Jamblique, pénétré de stoïcisme.

Le travail d'Assunta NAGL¹ ajoute peu à nos connaissances sur la personne et le rôle de Galla Placidia.

IV. INSTITUTIONS. — M. STEINWENDER, attaché à l'étude de l'armée romaine primitive, discute en quatre chapitres la phalange de Servius, sa transformation en manipules, la force de cette nouvelle armée et des nouvelles unités tactiques, l'époque et l'occasion de cette réforme². Il la place, comme Niebuhr, après la défaite de l'Allia et tourmenté naturellement lui aussi le texte si obscur et si défiguré de Tite-Live, VIII, 8. Cette soigneuse dissertation ne peut éclaircir le sujet.

Une nouvelle édition des tables VIII et IX de Cybulski par ANTHES et SCHNEIDER sur le camp romain et les machines de guerre des Grecs et des Romains³ a profité des récentes recherches et expériences sur l'artillerie ancienne et surtout des découvertes archéologiques relatives aux camps permanents de la Germanie.

V. GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE. — Le très important livre de DETLEFSEN, sur la composition des livres géographiques de Pline et leurs sources⁴, est à la fois la conclusion et le résumé de ses travaux, commencés il y a cinquante ans, sur la géographie de Pline. Pline n'est pas un savant comme Ératosthène ; son intention, essentiellement pratique et patriotique, a été surtout de décrire le monde romain, de faire un manuel de géographie politique. Les bases principales de sa compilation, fortifiées de recherches personnelles, ont été la carte d'Agrippa, publiée en 7 av. J.-C., un écrit de Varron sur les mers, un recueil de statistiques sur les provinces romaines. La carte d'Agrippa, dont

1. Assunta Nagl, *Galla Placidia. Studien zur Geschichte und Kultur des Allertums*, hrsg. von Drerup, Grimme und Kirsch, II, 3. Paderborn, Schöningh, 1908, in-8°, vi-68 p.

2. Th. Steinwender, *Ursprung und Entwicklung des Manipularsystems*. Dantzig, Kafemann, 1908, 58 p.

3. Stephanus Cybulski, *Tabulae quibus antiquitates Graecae et Romanae illustrantur* ; VIII : *Das römische Lager*, 2^e éd. Erklärender Text von Anthes ; IX : *Die Kriegsmaschinen der alten Griechen und Römer*, 3^e éd. Erkl. Text von Rudolf Schneider. Leipzig, Köhler, 1908.

4. D. Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie, Heft 18)*. Berlin, Weidmann, 1908, in-8°, 171 p.

l'existence est attestée par Pline, Strabon, et les petits écrits appelés *divisio* et *dimensuratio*, reproduisait probablement la forme générale de la terre établie par les Grecs; les mesures y étaient sans doute inscrites sur les espaces vides des mers et ne provenaient pas, comme l'ont pensé à tort Müllenhoff, Partsch, Klotz, d'un écrit spécial d'Agrippa, de *commentarii*, qui n'étaient en réalité que des travaux préparatoires. Le livre de Varron, source commune de Pline et de Méla, issue elle-même surtout de sources grecques, a fourni la représentation générale de la Méditerranée, de ses subdivisions, de l'Océan, l'ordre des descriptions, sous forme de périple. Pline a utilisé le premier la statistique du monde romain, œuvre anonyme, mais probablement d'Auguste, qui donnait ce que Detlefsen appelle la *formula* de chaque province, c'est-à-dire la division en *conventus*, la liste généralement alphabétique et le nombre des villes réparties en six groupes, colonies, municipales de droit romain, municipales de droit latin, villes libres, villes alliées, villes stipendiaires. Après avoir étudié sommairement les *indices* de Pline, sa bibliographie, et indiqué les résultats qu'il développera dans ses conclusions, M. Detlefsen essaie de déterminer pour chaque pays les sources de Pline, en suivant l'ordre du géographe, l'Europe, les pays méditerranéens d'Afrique et d'Asie, les îles, les régions asiatiques du Pont, de l'Océan, de l'intérieur et l'Éthiopie. M. Detlefsen expose ensuite la façon de travailler de Pline. Pline n'a pas connu directement la masse énorme des auteurs cités dans les *indices*, mais seulement par des intermédiaires, en petit nombre, qu'il a lus, annotés, dont il a fait des extraits, qu'il a réunis non pas mécaniquement, à la façon de Solin, mais avec adresse, intelligence, en les fondant, en y ajoutant d'autres éléments. Les sources latines dominent pour l'Ouest latin, les sources grecques pour l'Orient. Dans les premières, Pline a consulté directement, outre la carte d'Agrippa et les *formulae* : le livre de Varron, dont on ignore le titre, soit une partie de ses *Antiquitates*, soit une sorte de périple, peut-être appelé *De ora maritima*; Cornelius Nepos, qui a fourni surtout pour le nord de l'Italie les extraits de Caton, d'Alexandre Polyhistor et d'autres; des écrits de l'empereur Claude, par lesquels Pline a sans doute connu les *Libyca* de Juba; les mémoires de Corbulo pour l'Arménie; ceux de Licinius Mucianus, probablement plus archéologiques que géographiques; différents écrits de Suetonius Paulinus, de Sénèque, de Sebosus, de Nigidius. Les sources grecques directement utilisées sont : la géographie d'Artémidore; les écrits très importants d'Isidore de Charax, dont un sur les îles; les deux traités de Juba sur l'expédition d'Arabie et sur l'euphorbe; Démodamas; Mégasthène; le trente-quatrième

livre de Polybe, utilisé cependant le plus souvent par l'intermédiaire de Varron, et Posidonius par celui de Nepos. Les mesures d'Ératosthène paraissent n'avoir été utilisées que par l'intermédiaire d'Artémidore, d'Isidore et de Polybe. Pline a employé en outre les *Acta triumphorum*, quelques inscriptions, dont celles des Trophées de Pompée et d'Auguste, des renseignements personnels recueillis auprès de généraux, d'explorateurs, de princes étrangers sur la Germanie, les pays du Danube, du Pont, l'océan Indien, l'Éthiopie, la guerre des Garamantes de 70. Son œuvre a donc été extrêmement consciencieuse, sur certains points nouvelle. Elle a eu dans la suite une influence énorme. On voit quel est l'intérêt du livre de M. Detlefsen. On y trouve une sage réserve dans cette détermination si difficile des sources. On y constate aussi ce fait capital que, sauf pour la géographie administrative, les Romains ont relativement peu développé la connaissance des pays éloignés; elle est surtout due aux Grecs, à Ératosthène, Polybe, Posidonius, Mégasthène, Artémidore, Isidore.

Après les conclusions divergentes de Mommsen, Marquardt, Parlsch, Gardthausen, Detlefsen, Kornemann et autres, M. BRAUN¹ reprend et élucide autant qu'il se peut la question du développement de la division en provinces de l'Espagne à l'époque romaine. Le premier et le plus important chapitre de son livre est consacré au partage et à la carte d'Agrippa. Les fragments directs d'Agrippa, les petits traités, la *Divisio* et la *Dimensuratio* qui ont utilisé sa carte, probablement aussi les données de Strabon, qui combinent Agrippa avec Artémidore et Posidonius, prouvent contre Orose que c'est bien Agrippa qui a remplacé les deux provinces de la République, Citérieure et Ultérieure, par les trois provinces, Citérieure, Bétique, Lusitanie, en 27 av. J.-C. La comparaison des dimensions de l'Espagne dans Polybe, Strabon et Ptolémée d'un côté, de l'autre dans les textes qui remontent à Agrippa, Itinéraires, *Dimensuratio*, *Divisio*, Pline montre que les chiffres d'Agrippa reproduisaient des chiffres d'auteurs antérieurs, surtout de Polybe. Les frontières des provinces d'Agrippa coïncident en général avec celles de l'époque républicaine. C'est la carte d'Agrippa qui a dû servir de base à la description de Méla. A propos de la reconstitution de la carte de Méla, une longue digression est consacrée à la localisation ancienne des caps du Portugal; Artémidore, Varron, Pline, Ptolémée, probablement aussi Posidonius et la source d'Avienus identifient le cap *Cuneus* (le *Cyneticum jugum* d'Avienus) avec le *Promontoire sacré*

1. Franz Braun, *Die Entwicklung der spanischen Provinzialgrenzen in römischer Zeit (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie, Heft 17)*. Berlin, Weidmann, 1909, in-8°, 140 p.

et placent ce dernier au cap Saint-Vincent, tandis que Pythéas, Ératosthène, Polybe, Méla et Pline en un endroit paraissent le placer au cap Espichel; cette divergence donne des résultats importants pour la reconstitution des cartes de l'Espagne chez tous les auteurs précédents. Dans le second chapitre, M. Braun délimite exactement les deux provinces sous la République, avec des chapitres spéciaux sur les sources du Guadalquivir, placées jusqu'à Strabon vers Mentesa, dans Pline au *Tugiensis saltus*, sur le *saltus Castulonensis*, sur les *Vaccæi* attribués constamment à la Citérieure. Les deux derniers chapitres exposent le partage d'Auguste, entre 7 et 2 av. J.-C., qui sert de base à Pline et à Ptolémée, les limites précises des provinces et les changements ultérieurs.

VI. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES DIFFÉRENTS PAYS. — *Allemagne.* — « Armin, le libérateur de l'Allemagne »¹, par l'infatigable Fr. Knoke, est une vive et brillante biographie d'Arminius, où l'auteur maintient naturellement toutes ses hypothèses et identifications antérieures, en énumérant et en utilisant, sinon d'une manière toujours convaincante, au moins très habilement, les découvertes d'antiquités romaines. Il retrouve l'emplacement des deux camps et le lieu de la défaite de Varus au sud d'Osnabrück et de la Düte dans la région d'Iburg; Aliso (Else) à Oberaden, à l'ouest de Hamm; il détermine exactement la marche de Germanicus, place la bataille de 45 ap. J.-C. à Barenau, les combats sur les Longs-Ponts entre Brögel et Mehrholtz, la bataille d'Idistaviso (Eisberger), près du Weser, au sud de Minden et de la porte de Westphalie, le dernier combat de Germanicus chez les Angrivarii, à Leese, près d'un ancien lit du Weser.

Sous le titre de Lieux de trouvailles et trouvailles des époques pré-historique, romaine et alamanne-franque dans le grand-duché de Bade², Ernest WAGNER, qui depuis 1875 centralise comme conservateur du musée de Carlsruhe toutes les découvertes faites dans cette région, en dresse la statistique complète, les décrit et les classe dans un livre excellent.

Angleterre. — La belle publication de M. BRUTON³ atteste l'intérêt

1. Fr. Knoke, *Armin, Der Befreier Deutschlands, eine quellenmässige Darstellung*. Berlin, Weidmann, 1909, in-8°, 80 p., avec une reproduction du monument d'Hermann et cinq plans.

2. Ernst Wagner, *Fundstätten und Funde aus vorgeschichtlicher, römischer und alamannisch-fränkischer Zeit im Grossherzogtum Baden*; 1 Teil: *Das badische Oberland*. Tübingen, Mohr, 1908, in-8°, 268 p., avec 169 gravures et 2 cartes.

3. F. A. Bruton, *The Roman fort at Manchester*. Manchester, University Press, 1909, in-8°, 353 p., avec 109 gravures, plans et illustrations, 3 grands plans.

porté par la ville de Manchester à ses origines romaines; ce n'est pas la faute de ses archéologues si les fouilles de 1906-1907 n'ont pas donné de plus importants résultats. Sous le titre : la forteresse romaine de Manchester, le livre renferme une série d'études : de M. Bruton sur la bibliographie et le site; de M. TAIT sur le nom du fort, *Mamucio*, *Mancunio* sur les Itinéraires (la discussion des étymologies ne donne pas de résultat satisfaisant; la forme primitive serait peut-être *Mammium*); de M. WILLIAMSON sur les inscriptions, dont deux fragments inédits, et les timbres de briques; de M. Hicks sur le Mithraeum attesté par quelques sculptures; de M. Bruton, l'histoire très précise des fouilles de 1906-7, avec dix-huit plans et cartes, la liste, la description, les dessins de tous les objets trouvés, malheureusement peu importants, débris de colonnes, vases, poteries samiennes, objets en verre, anneaux gravés, fibules, bracelets, bijoux en argent, en bronze, en fer; de M. HOPKINSON une courte étude sur les poteries; de M. THELPS, la description minutieuse de la collection d'antiquités romaines de Lord Ellesmere, constituée par les trouvailles faites de 1828 à 1832 à Castlefield; de MM. CONWAY, MAC INNES et BROOKE le catalogue des différentes collections de monnaies trouvées à Manchester. En somme, malgré la pauvreté des trouvailles, on voit que le fort de Manchester, susceptible de contenir environ 4,000 hommes, a dû être un des plus importants de la Grande-Bretagne; les monnaies trouvées s'étendent sur toute la période d'occupation du pays.

VII. DROIT. — M. MONRO laissait presque achevée à sa mort la suite de la traduction en anglais du Digeste. Ce second volume, qui comprend les livres 7 à 15, a été publié par les soins de M. W. BUCKLAND¹. Cette traduction, qui paraît très exacte, peut rendre des services appréciables. — L'histoire des sources du droit romain² de COSTA complète heureusement les travaux de Karlowa, de Krüger, de Girard, de Kipp et rendra de grands services surtout pour la période byzantine et les interpolations du Digeste. — Dans sa brochure sur l'origine des jugements par jury à Rome³, M. HITZIG ajoute à la discussion de tous les textes relatifs à la loi *Acilia* et de toutes les opinions relatives à cette procédure son hypothèse personnelle d'un emprunt au droit grec. Elle est intéressante, mais ne paraît pas

1. Charles Henry Monro, *The Digest of Justinian*, vol. II. Cambridge, University Press, 1909, in-8°, 453 p.

2. Costa, *Storia delle fonti di diritto Romano*. Turin, Bocca, 1909, in-8°, XII-239 p.

3. H. F. Hitzig, *Die Herkunft des Schwurgerichts im römischen Strafprozess, eine Hypothese*. Zurich, Orelli Füssli, 1909, in-8°, 58 p.

indispensable. — L'intéressante dissertation de M. Kœhne complète et rectifie heureusement en plusieurs points importants la doctrine sur le droit de *superficies*¹ : on a cru à tort le trouver dans le droit grec ; dans le droit romain, il n'a jamais été appliqué qu'à des fonds privés ; les fonds de l'État ou des villes ne comportent que des locations vectigaliennes ou emphytéotiques ; la *superficies* est un droit réel, aliénable, héréditaire, constitué par un contrat de location, sur un bâtiment construit sur le sol d'autrui et pour toute sa durée.

VIII. RELIGION. — M. VON DOMASZEWSKI a réuni en volume ses excellentes et pénétrantes dissertations sur la religion romaine, déjà publiées dans différentes revues². Voici les principales : 4. Les figures d'animaux sur les enseignes des légions. Elles ont généralement un sens astrologique et fournissent de précieux renseignements sur la formation, la provenance des corps ; ainsi le lion se rapporte à l'astre de Lépide, le scorpion à celui de Tibère, fondateur des prétoriens, dont cet animal est l'insigne ; le taureau, signe du mois de Vénus genetrix, appartient aux légions réorganisées par Auguste. — 2. La lustration de l'armée. Elle a lieu avant l'entrée en campagne ou la bataille. — 5. Le sens politique de l'arc de triomphe de Trajan à Bénévent. Les scènes des bas-reliefs constituent une véritable source historique pour le règne de Trajan. — 6. Les ornements de la cuirasse dans la statue Auguste de Prima Porta. Entre autres personnifications y figurent l'Espagne et la Gaule. — 7. Silvanus sur les inscriptions latines. Ce long article montre les transformations du dieu qui, avec les progrès de la civilisation, de dieu des bois, des pâturages, du bétail, devient le dieu des limites rurales, des enclos (bains, prisons), des *familiae* d'esclaves, tant *rusticae* qu'*urbanae*, tant privées qu'impériales, et passe dans les provinces. — 9. La famille d'Auguste sur l'*ara Pacis*. Dans la procession du sacrifice représentée par l'artiste, on reconnaît Auguste et Agrippa, pourvus de l'apex ; les autres personnages sont probablement Lucius Caesar, Vipsania Pollia, Vipsania Agrippina, Tibère, Drusus, Antonia la jeune et Germanicus, Domitius Ahenobarbus, Antonia l'aînée et leur fils. — 10. Les attributs divinisés de l'ancienne religion romaine. Les cultes militaires associent constamment des qualités divinisées, *bonus eventus*, *fortuna*, *honor*, *pietas*, *virtus*, à leurs sujets, *Augustus*, *exercitus*, *legio* ; cette habitude remonte à l'ancien culte

1. W. Kœhne, *Das superficiesrechtliche Institut*. Berlin, Ebering, 1909, in-8°, 87 p.

2. A. von Domaszewski, *Abhandlungen zur römischen Religion*. Leipzig, Teubner, 1909, in-8°, VIII-240 p., avec 26 gravures.

des attributs des divinités, attesté par Aulu-Gelle, *Horam Quirini*, *Luam Saturni*, *Maiam Volcani*, *Nerio Martis*, et explique aussi les épithètes de légions *rapax*, la force entraînant de Mars, *fulminata*, qui frappe comme la foudre. — 44. Le chant d'Horace pour la fondation du principat. Les vertus qu'Auguste s'attribue et recommande dans le monument d'Ancyre (6, 43-23) sont précisément celles que chante Horace dans les odes 2 à 6 du troisième livre (2, 47-24; 3, 4-8; 4, 37-42; 5, 29; 6, 4-5, 33-44), la vertu, la justice, la clémence, la piété. — 45. *Virgo Caelestis*. L'Africain Septime-Sévère a identifié sa femme avec cette déesse, la *Legifera Ceres* de Virgile, qui forme avec Bacchus et Phoebus (Jupiter Ammon) une triade carthaginoise. M. Domaszewski aurait pu rappeler ici le travail de M. Toutain sur *Caelestis*. — 47. *Dei certi* et *dei incerti*. La cause divine d'un phénomène est un *numen*; manifestée constamment, elle devient une divinité personnelle; les dieux *certi* sont ceux qui président à un acte déterminé. — 24. Les honneurs divins rendus à César. C'est une imitation des usages asiatiques que montrent en particulier le décret de Pergame pour Attale III, la correspondance entre les Attalistes de Pergame et les *Luperci Juliani*. — 22. Le sens politique de la religion d'Émèse. Elle a joué un rôle très important, surtout dans les guerres civiles sous Sévère Alexandre et pour la formation du culte du Soleil. — 23. La voie triomphale sur le Champ-de-Mars. Étude importante sur le rôle de l'*amnis Petronia*, sur les auspices et pour la théorie du triomphe. On voit quelle est l'importance de ce livre pour l'histoire de la religion romaine.

Le livre de Mgr Westcott, évêque de Durham, professeur de théologie à Cambridge, sur les deux empires, l'église et le monde, est un recueil de leçons qui présente sous une forme agréable, sans appareil scientifique, exacte, mais vraiment trop concise, les rapports du christianisme et de l'Empire depuis les origines jusqu'au concile de Nicée¹. Dans l'introduction, un bon chapitre est consacré à Eusèbe. Constantin et le concile de Nicée occupent une place excessive par rapport au reste, surtout au 1^{er} siècle, qui est manifestement trop écourté. Il n'est question ni des catacombes ni de l'archéologie chrétienne. Au chapitre sur la numismatique constantinienne il faudrait citer les travaux de M. Maurice. Il n'y a presque pas de bibliographie.

Ch. LÉCHIVAIN.

1. Mgr Brooke Foss Westcott, *The two Empires, the Church and the World*. Macmillan, Londres, 1909, in-8°, xxvii-352 p.

ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES.

1. LITTÉRATURE ET SOURCES. — En attendant les ouvrages capitaux qu'elle nous promet, la *Collection de textes et documents*, dirigée par MM. HEMMER et LEJAY, nous offre trois publications utiles : un traité de Philon, la *Prima* et la *Secunda Clementis*, le *Dialogue avec Tryphon* de Justin. M. Émile BRÉHIER¹ était tout désigné pour éditer, traduire et ouvrir aux profanes le *Commentaire allégorique des saintes lois*; s'il avait ajouté à son Index des mots grecs un véritable Index analytique, je n'aurais rien à lui reprocher. — M. HEMMER² nous donne le texte de Clément Romain d'après Funk; sa traduction est d'un tour aisé; à peine en pourrait-on contester quelques détails, et ses notes, sobres, sont excellentes; en revanche, l'Introduction, à côté de parties très utiles, contient plusieurs affirmations qui appellent des réserves : la réalité de l'épiscopat de Clément est hors de doute; il a existé une succession épiscopale régulière à Rome, depuis saint Pierre; Clément a été disciple des Apôtres, etc. Les preuves avancées de l'authenticité de la *I Clem.* ne me semblent pas non plus décisives; il importe d'ailleurs assez peu, puisqu'en fait l'auteur s'est effacé derrière la communauté romaine. Je trouve enfin que M. Hemmer se montre beaucoup affirmatif touchant la certitude que la *I Clem.* 5 et 6 est censée nous apporter sur la mort de Pierre à Rome. — M. ARCHAMBAULT³ a pris de la peine pour nous donner son édition du *Dialogue*; il ne pouvait s'appuyer sur un texte imprimé entièrement satisfaisant et il a dû lire le manuscrit 430 de la Bibliothèque nationale; c'est le seul, des deux que nous possédons, qui soit considérable; le texte serait donc entièrement satisfaisant si l'accentuation en était plus correcte et s'il avait évité tous les hasards de l'impression; l'erratum de la fin du tome II ne fait pas disparaître toutes les fautes; j'avoue qu'elles ne sont pas très graves et qu'elles ne diminuent pas les mérites de la traduction, de l'introduction et des

1. Émile Bréhier, *Philon. Commentaire allégorique des saintes lois. Texte grec, traduction française, introduction et index*. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-12, xxxviii-330 p.

2. H. Hemmer, *les Pères apostoliques, II : Clément de Rome, Épître aux Corinthiens; Homélie du II^e siècle. Texte grec, traduction française, introduction et index*. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-12, lxxiv-204 p.

3. G. Archambault, *Justin. Dialogue avec Tryphon. Texte grec, traduction française, introduction, notes et index*. Paris, A. Picard et fils, 1909, 2 vol. in-12, c-357 et 396 p.

notes, placées normalement au bas des pages et indispensables dans un ouvrage de ce genre. — M. ROSENMEYER¹ a soumis le texte de l'*Adversus Praxeum* à un rigoureux examen et proposé des corrections et interprétations de valeur inégale, mais dont plusieurs sont excellentes; il faudra en tenir compte quand on lira le traité de Tertullien. Un bon Index repère les passages étudiés. — Il semble que M. DURENGUES² ait définitivement tranché la question de l'attribution du *De fide*, pour lequel on a proposé tant d'auteurs différents; après la démonstration que je viens de lire, je ne doute pas qu'il soit de Phébadé d'Agen, ami d'Hilaire, dont il reflète d'ailleurs la pensée.

II. LE MONDE JUIF. — M. LOISY donne une édition revue et augmentée de sa *Religion d'Israël*³, des origines au temps d'Hadrien; c'est un tableau large et clair d'un phénomène historique très complexe; la compétence et la personne de l'auteur lui prêtent un intérêt particulier, mais on aurait tort de le considérer, sur sa brièveté, comme un livre destiné aux débutants dans l'étude des choses juives; il faut déjà savoir beaucoup pour en tirer tout le profit qu'il enferme. — Le livre posthume du P. SCHWALM⁴, sur la vie privée des Juifs au temps du Christ, n'a sans doute pas la forme définitive que l'auteur lui aurait donnée, et c'est ainsi que j'explique ses lacunes; il ne parle que des travailleurs manuels, ou quasi-manuels (les manières d'argent), et ne dit rien des scribes, des prêtres, des citadins oisifs. Je lui reprocherai encore de n'avoir pas toujours apporté assez de scrupule dans l'utilisation, presque sur le même plan, de textes chronologiquement très distants; il ne faut pas oublier que, durant les deux siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, la vie palestinienne a subi des transformations assez profondes; cette impression de mélange chronologique n'est pas dissipée par l'effort que fait, de temps en temps, l'auteur pour déterminer des phases dans le développement des phénomènes qu'il étudie. Son désir de les expliquer l'a fait trop souvent remonter à une époque où ses attaches confessionnelles lui rendent impossible l'utilisation critique des textes bibliques. Malgré tout, le livre est attachant et il constitue un complément utile aux travaux sur Israël durant la

1. L. Rosenmeyer, *Quaestiones Tertullianae, ad librum adversus Praxean pertinentes*. Strasbourg, Trubner, 1909, in-8°, vii-98 p.

2. A. Durengues, *la Question du De fide*. Agen, Imprimerie moderne, 1909, in-8°, 61 p.

3. A. Loisy, *la Religion d'Israël*, seconde édition revue et augmentée. Chez l'auteur, Ceffonds, 1908, in-12, 297 p.

4. M.-B. Schwalm, *la Vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*. Paris, Lecoffre, 1910, in-12, xx-590 p.

période gréco-romaine. — C'est pour l'étude du même temps que se recommande aussi l'ouvrage du P. LAGRANGE¹; au vrai, il contient deux parties, par bonheur inégalement développées : l'une est toute apologétique et destinée d'abord à ruiner les thèses de M. Loisy sur « l'essence » du christianisme de Jésus, à prouver que le Christ ne s'est pas cru appelé à réaliser le rêve eschatologique de son peuple; elle est destinée ensuite à opposer aux « tâtonnements » de l'apocalyptique messianique juive « le coup vainqueur du christianisme ». Les arguments et l'argumentation de l'auteur y sont d'une faiblesse sur laquelle je m'en voudrais d'insister. En revanche, ce qui constitue le corps même du livre, l'étude, faite d'après les sources, du messianisme sous ses diverses formes, de ses manifestations, de ses conséquences, l'exposé des crises que l'idée messianique provoque en Israël, tout cela est de la science solide et dont on contestera tout au plus quelques conclusions de détail (je crois, par exemple, que le P. Lagrange ne se méfie pas encore assez de Josephé). Tout cela peut sans difficulté s'isoler du reste, et même un débutant dans la science sacrée peut en faire immédiatement son profit.

III. JÉSUS. — M. GIRAN² a réédité, en le mettant au courant des derniers travaux, son très estimable petit livre sur Jésus; on voudrait qu'il insistât un peu plus sur quelques problèmes d'exégèse vraiment capitaux, par exemple qu'il étudiât d'un peu près les divers récits relatifs à la dernière Cène, afin de donner à son lecteur un aperçu réel des difficultés que les textes soulèvent; on voudrait aussi que ses conclusions, qui sont d'un libre croyant, gardassent une plus stricte neutralité. — M. PIEPENBRING³, lui, n'a pas voulu seulement écrire une introduction à l'étude du problème évangélique, il a prétendu « prendre position dans les débats de la critique moderne sur la personne de Jésus »; il semble qu'il y ait été surtout poussé par les *Évangiles synoptiques* de M. Loisy. Dans une première partie, il étudie les sources d'une vie de Jésus; il conclut qu'on peut tirer d'elles quelque chose d'exact et de précis sur la personne et l'enseignement du Maître. Dans une seconde partie, il cherche à organiser les faits qui lui semblent assurés. En comparant *Mathieu* et *Luc*, il espère retrouver l'essentiel des *Logia*, comme il entrevoit dans notre *Marc* un Ur-Marcus entièrement historique; ces

1. M.-J. Lagrange, *le Messianisme chez les Juifs 150 avant Jésus-Christ à 200 après Jésus-Christ*. Paris, Lecoq, 1909, in-8°, v-349 p.

2. E. Giran, *Jésus de Nazareth; notes historiques et critiques*. Paris, Nourry, 1909, in-12, 205 p. (*Bibliothèque de critique religieuse*).

3. C. Piepenbring, *Jésus historique*. Paris, Nourry, 1909, in-12, 195 p. (*Bibliothèque de critique religieuse*).

opérations ne sont pas sans me laisser beaucoup d'inquiétude; elles prennent trop souvent leur appui dans des impressions subjectives pour être très sûres. L'auteur a raison de remarquer que Jésus ne s'occupe pas que du temps futur, mais aussi de sa préparation dans le présent; tout de même il exagère l'originalité de l'éthique du Christ, et, s'il est vrai que le messianisme de ce dernier reste très sobre, son prophétisme se montre très actif et sa morale n'est pour lui qu'un *moyen*, pas un *but*; M. Piepenbring ne l'admet pas volontiers; c'est pourtant la vérité. — M. CALLUAUD¹, dans une étude consciencieuse et soignée, s'efforce de rendre crédit, pour expliquer la résurrection, à l'hypothèse de la mort apparente de Jésus. S'il montre bien les difficultés que soulèvent les autres explications proposées, il ne me paraît pas qu'il évite celles qui ont toujours fait obstacle à la sienne : ou Jésus a compris, en se réveillant, ce qui s'était passé, et il devait en instruire ses disciples, à peine de supercherie, ou il a cru à un miracle et il devait se montrer à ses ennemis; or, on ne sait ce qu'il est devenu, la période trouble des apparitions une fois passée. Je ne trouve pas solide l'hypothèse de sa retraite chez les Esséniens. D'ailleurs, si l'exégèse de l'auteur était un peu moins timide, elle le débarrasserait de plusieurs textes qui le gênent pour accepter, par exemple, la thèse de M. Loisy. Donc, livre intéressant, mais qui ne m'a pas convaincu.

IV. HISTOIRE GÉNÉRALE. — Je signale tout d'abord l'apparition d'un nouveau dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques²; dans l'intention de ses éditeurs, il doit compléter leurs dictionnaires de la Bible, de Théologie catholique et d'Archéologie chrétienne. Le but précis de celui-ci est de renseigner promptement et sûrement sur les personnages et les établissements religieux notables, en même temps que sur les institutions ecclésiastiques. La liste des collaborateurs comprend les noms de beaucoup de savants catholiques considérables. Le hasard de l'ordre alphabétique fait que peu d'articles, dans le premier fascicule, intéressent les antiquités chrétiennes : églises d'*Abyssinie*, *Acémètes*, *Achaïe* sont les principaux; ils sont brefs, mais précis et suivis de bibliographies abondantes. Un complément utile serait l'indication à leur place des mots qu'on s'attend à trouver dans le présent ouvrage et dont l'étude se trouve dans un

1. P. Callaud, *Le Problème de la résurrection du Christ. Étude de diverses hypothèses*. Paris, Nourry, 1909, in-12, 159 p. (*Bibliothèque de critique religieuse*).

2. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, publié sous la direction de Mgr Alfred Baudrillart, Albert Vogt et Urbain Rouziès. Paris, Letouzey et Ané, 1909, 1^{er} fasc., in-4°, 319 col.

des autres dictionnaires (exemple : *Abba*). — *The catholic Encyclopædia*¹ progresse de bonne allure : deux volumes, IV et V, ont paru depuis un an et ils entament la lettre F. Le soin et même le luxe de la publication demeurent constants et les articles restent inégaux. Certains pourraient, sans inconvénients, être supprimés ou abrégés (*Collège de France*, *Columbus*, *Commines*, *Congo*, *Education of the blind*, qui a vingt colonnes); d'autres gagneraient à être complétés (*Cleric*, où toute la partie historique est laissée de côté, *David*, *Domitian*); plusieurs sont très intéressants et très utiles (*Clandestinity*, *Cloister*, *Concordat*, *Confirmation*, *Consecration*, *Criticisim*, *Crusades*, de M. Bréhier; *Excommunication*, de M. Bondinon; *Clementines* et *Donatist*, de dom Chapman; *Cross*, de M. Marucchi). Les indications bibliographiques sont encore trop souvent unilatérales (art. *Eucharist* par exemple) et des ouvrages français importants ne sont pas cités où il faudrait (exemples : ceux de M. Houtin à *Criticisim*; celui de M. Turmel à *Eschatology*; la thèse de M. Gsell à *Domitian*, etc.). Toujours la même abondance de renseignements presque introuvables pour nous sur les hommes et les choses d'Amérique et d'Angleterre. — La vaste encyclopédie que dirige M. Paul HINNEBERG, sous le titre de *Die Kultur der Gegenwart*, a débuté, en 1906, par un gros volume sur l'histoire de l'Église chrétienne; le voici en seconde édition et divisé en deux parties distinctes : l'une² contient l'histoire proprement dite, l'autre³ l'exposé systématique des croyances chrétiennes. Le premier volume est dû à la collaboration de savants entre tous considérables. M. Wellhausen a traité, dans l'Introduction, de la religion juive; M. Jülicher, de Jésus et de la religion chrétienne jusqu'au concile de Nicée; M. Harnack, de l'Église jusqu'à Théodose; M. Bonwetsch, de l'Église grecque; MM. K. Müller et Alb. Ehrhard se sont partagé l'histoire de l'Église d'Occident jusqu'à nos jours; enfin M. Troeltsch a exposé l'histoire particulière du protestantisme. Dans le second volume, MM. Jos. Pohle, Jos. Mausbach et Corn. Krieg ont étudié l'apologétique, la dogmatique, l'éthique, la théologie pratique du catholicisme; MM. W. Herrmann, R. Seeberg et W. Faber ont traité les mêmes sujets du point de vue protestant. Enfin M. H.-J. Holtzmann a prêté sa grande autorité à la conclusion sur l'avenir de la religion et de la science des religions. Aucun appa-

1. *The catholic encyclopædia*, t. IV et V. New-York, Robert Appelton, s. d., in-2°, 799 et 795 p.

2. *Geschichte der christlichen Religion, mit Einleitung : die israelitisch-jüdische Religion*, 2^e éd. Berlin, Teubner, 1909, in-8°, x-792 p.

3. *Systematische christliche Religion*, 2^e éd. Berlin, Teubner, 1909, in-8°, viii-286 p.

reil d'érudition; à peine quelques références rejetées au milieu des indications bibliographiques, à la fin de chaque chapitre; mais excellent compendium où se résument, sous une forme claire, les recherches les plus approfondies et la science la plus sûre; il n'existe pas présentement d'histoire du christianisme plus *pensée* et plus suggestive; peu importe que l'on puisse ne pas accepter telle ou telle opinion particulière des auteurs. — M. GWATKIN¹, connu par de sérieux travaux sur l'arianisme, a publié une histoire générale du christianisme jusqu'à l'édit de Milan; il a prétendu faire œuvre de large vulgarisation scientifique; son livre est clair, agréable et d'allure très littéraire, encore que de ton un peu ecclésiastique quelquefois, et l'auteur y dissimule autant que possible son érudition réelle. Même il exagère; il aurait mieux valu s'interdire toutes les indications bibliographiques que de les réduire à deux ou trois titres imprécis à la fin de chaque chapitre. L'exposition suit l'ordre chronologique, coupé de temps en temps par l'étude d'ensemble d'un grand phénomène (la vie chrétienne; la formation de l'Eglise; le gnosticisme; le montanisme). L'histoire évangélique est laissée de côté. L'auteur réclame le droit de manifester ses sympathies: elles ne vont pas à la critique radicale, ni aux solutions d'extrême-gauche; à parler franc, je trouve son exégèse trop conservatrice et son esprit parfois un peu timoré (à la p. 164 du t. I, le *Marc-Aurèle* de Renan est ainsi apprécié: *perverse but brilliant*!). D'ailleurs, il sait dire « on ignore » et il arrive que sa prudence lui inspire d'excellents développements. En somme, à quelques réserves près, livre à recommander aux curieux des choses chrétiennes, qui n'ont pas beaucoup de temps à leur consacrer. — M. DUFOURCO² nous donne une édition refondue de son *Avenir du christianisme*; le tome II étudie le milieu juif et païen où le christianisme s'est formé et développé, puis Jésus et les Douze; le tome III traite de saint Paul, de saint Jean et de saint Irénée; le tome IV enferme l'histoire de l'Eglise du III^e au XI^e siècle. L'auteur a mis son travail au courant des publications récentes; il n'en a changé ni les tendances ni l'esprit, en sorte qu'aujourd'hui encore une trop grande partie de son développement ne saurait être acceptée par un historien non-catholique. C'est dommage. Plusieurs chapitres sont fort intéressants (celui sur saint Irénée par exemple).

1. H.-M. Gwatkin, *Early Church History to A. D. 313*. Londres, Macmillan, 1909, 2^e vol. in-8°, ix-310 et 376 p.

2. Alb. Dufourcq, *L'Avenir du christianisme*; II et III : *Histoire de la fondation de l'Eglise*; IV : *Histoire de l'Eglise, du III^e au XI^e siècle*. Paris, Bloud, 1909 et 1910, 3 vol. in-12, ii-278 p.; ii-246 p.; 356 p.

C'est à une conclusion du même genre que conduit la lecture du second volume du *Manuel d'histoire ecclésiastique* du P. ALBERS¹; il commence avec la papauté d'Avignon et se termine en 1908. Les concessions à la vérité de l'histoire critique y sont plus nombreuses et surtout plus apparentes que dans le premier volume; malheureusement, les occasions ne sont pas rares non plus où se manifeste le parti pris de l'auteur (exemples: p. 45, sur Alexandre VI; p. 58, sur Jean Huss; p. 68, sur les massacres de Juifs, qualifiés de « cruautés inutiles », avec ce correctif « leurs usures éhontées criaient vengeance au ciel » (p. 70); p. 457 et suiv., sur Luther; p. 448 et suiv., sur la Révolution française; etc.).

Le compte-rendu du 3^e congrès de l'histoire des religions, tenu à Oxford², renferme plusieurs parties qui intéressent nos études. D'abord toute la section VIII (t. II, p. 264 et suiv.), relative au christianisme, où se trouvent particulièrement une bonne étude de M. Loofs sur la descente du Christ aux enfers, deux mémoires nourris de MM. Fr. Greenwood et von Dobschütz sur l'ancienne eschatologie chrétienne et une ingénieuse esquisse de M. Babut sur les canons de Sardique. Il y aurait aussi à glaner dans la section IV (*Religions of the Semites*, t. I, p. 284 et suiv.); un bon index rend ce travail facile. — Les études de M. JONES³ sur le mysticisme dans le christianisme jusqu'au temps de Charles II, encore que poursuivies dans une intention psychologique autant que pour le profit de l'histoire, peuvent rendre de grands services à l'historien en attirant son attention sur des phénomènes très actifs de la vie religieuse. Six chapitres, sur vingt, intéressent l'ancien christianisme; l'auteur y a fait preuve d'une grande pénétration et d'une intelligence très nette de la première réalité « pneumatique », que l'esprit « ecclésiastique » n'a pas tardé à modifier, sans en abolir jamais les principes.

V. EXÉGÈSE. — M. DEISSMANN dépense une louable énergie à affirmer que le Nouveau Testament est un produit de l'Orient et que c'est en Orient qu'il nous faut aller chercher la lumière qui en éclairera toutes les obscurités. La langue du Livre n'est pas celle des auteurs classiques: le vrai sens de ses mots git sur les inscriptions, les papyrus ou les ostraka; les écrits qui le composent appartiennent à des genres dont la littérature régulière ne nous offre pas de types,

1. P. Albers, *Manuel d'histoire ecclésiastique*, adaptation de R. Hedde, t. II. Paris, Lecoq, 1909, in-12, 622 p.

2. *Transactions of the third international congress for the history of religions*. Oxford, Clarendon Press, 1908, 2 vol. in-8°, XL-327 et 457 p.

3. Rufus M. Jones, *Studies in mystical religion*. Londres, Macmillan, 1909, in-8°, VII-518 p.

mais que les documents familiers, remis au jour par les archéologues, nous permettent de comprendre; enfin ces écrits sont sortis d'une certaine ambiance intellectuelle, morale et religieuse, qui les explique et dont ils sont eux-mêmes une expression : on ne la peut entièrement pénétrer qu'à travers ces mêmes documents où se reflète la vie réelle. L'auteur a employé une érudition immense à démontrer ces diverses propositions dans un livre magnifique¹ où sont réunis, et au besoin photographiés, les textes les plus instructifs que l'Égypte et le monde grec nous ont rendus. L'idée initiale n'est pas aussi neuve qu'on pourrait le croire, et M. Deissmann ne l'ignore pas, mais personne n'avait encore su, comme lui, la rendre féconde; son travail peut être considéré comme un supplément indispensable aux études sur le Nouveau Testament. A vrai dire, il ne nous apporte pas de lumières décisives sur les grandes questions qu'agitent les exégètes, mais il éclaire quantité de détails et c'est déjà beaucoup. — C'est un service analogue que nous rend M. Carl CLEMEN² en cherchant à appliquer au Nouveau Testament le *Religionsgeschichtliche Methode*, et en rassemblant tout ce qui a été dit avant lui dans cet ordre d'idées, afin de déterminer la dépendance qui unit le christianisme primitif aux systèmes philosophiques et religieux de son ambiance natale. Dans une première partie, il s'attache aux idées puisées par les chrétiens hors du judaïsme, sur Dieu, les êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, l'eschatologie, l'éthique, la christologie, les formes trinitaires, l'organisation et la liturgie des anciennes communautés; dans une seconde, il étudie l'action de ces mêmes influences sur Jésus, son enseignement et leur représentation chrétienne; il passe ainsi en revue les principaux épisodes de la vie du Christ, puis il s'arrête sur les caractéristiques de la théologie paulinienne et de la littérature johannique. Livre prodigieusement touffu, hérissé de citations dans le texte, qui en rendent la lecture assez fatigante, mais aussi livre nourri d'une érudition vaste, patiente et ingénieuse, et le plus souvent décisif dans ses conclusions. Il complète heureusement les travaux d'Anrich, de Wobbermin et de Soltan. — Le second volume des *Natursagen* de M. DÄHNHARDT³ ne le cède pas en intérêt au premier; le folkloriste, le psychologue, le théologien et l'historien du

1. Adolf Deissmann, *Licht vom Osten*, 2^e et 3^e éd. Tübingen, J.-C.-B. Mohr, 1909, in-4°, xv-376 p.

2. Carl Clemen, *Religionsgeschichtliche Erklärung des Neuen Testaments*. Giessen, Töpelmann, 1909, in-8°, xii-301 p. et deux planches comprenant douze reproductions photographiques de monuments anciens.

3. Osk. Dähnhardt, *Natursagen*. Bd. II : *Sagen zum Neuen Testament*. Leipzig et Berlin, Teubner, in-8°, xiv-316 p.

christianisme en peuvent également tirer profit; les *histoires*, souvent fort amusantes, qu'il renferme, ont trait à Jésus, aux Apôtres, à Marie et à Joseph. Un pareil travail est une mine inépuisable de remarques utiles et devrait engendrer quantité de mémoires de détail. — Encore un livre sur la question johannique : M. LEPIN¹ s'y donne beaucoup de mal pour pulvériser l'exégèse de M. Loisy. Dans un autre ouvrage, *l'Origine du IV^e Évangile*, il croit avoir démontré l'authenticité de notre *Jean* : s'il est authentique, il doit être historique. C'est là un curieux effort d'un orthodoxe pour sauver la tradition par l'histoire; et pourtant, si le IV^e Évangile est historique, comment expliquer que, sur tant de points, il contredise les autres? N'est-ce pas là un péril plus redoutable que le symbolisme ou l'allégorisme? Avec des allures très doctes et parfois du bons sens, l'exégèse de M. Lepin garde un fonds de naïveté qui surprend et désarme. — Le vaste travail de M. STANTON², dont le second volume vient de paraître, sur la valeur historique des Évangiles, a évidemment plus de portée; par l'abondance des faits qu'il apporte et exploite, il est capable de rendre de notables services aux chercheurs, mais, en dernière analyse, il repose sur quelques conceptions qui me semblent difficilement acceptables. De bonne heure, — et l'auteur s'attache aux plus fragiles apparences pour remonter aussi haut que possible, à la fin du I^{er} siècle, — les chrétiens paraissent connaître des textes que nous retrouvons dans nos Évangiles. Il est vrai; mais qu'est-ce que cela prouve touchant la véracité de ces textes? Une comparaison minutieuse de nos synoptiques permet de déterminer l'existence de sources anciennes qu'ils ont utilisées. Il est vrai encore; mais l'autorité historique de ces sources en est-elle certaine? M. Stanton admet que le premier rédacteur de notre *Marc* était bien Marc, *The hearer of Peter*, mais il faudrait le prouver, et je crois que l'auteur n'a pas réussi à le faire. On peut aussi penser, même après Harnack, que l'attribution des *Actes* à Luc reste douteuse. Beaucoup de science, beaucoup de remarques utiles et des tables excellentes pour la comparaison de nos textes, mais une exégèse trop conservatrice, telle est l'impression que laisse l'ouvrage. — M. GOGUEL³ nourrit un des-

1. M. Lepin, *la Valeur historique du quatrième évangile*. Paris, Letouzey et Ané, 1910, 2 vol. in-12, VIII-648 p. et 426 p.

2. V. H. Stanton, *The Gospels as historical documents*. Part I : *The early use of the Gospels*. Cambridge, University press, 1903, in-8°, xv-288 p.; Part. II : *The synoptic Gospels*, 1909, XII-376 p.

3. M. Goguel, *l'Évangile de Marc et ses rapports avec ceux de Matthieu et de Luc. Essai d'une introduction critique à l'étude du second évangile*. Paris, Leroux, 1909, IX-320 p. (*Bibl. de l'École des hautes études, sciences religieuses*, vol. XXII).

sein qui n'est pas sans rapport avec celui de M. Stanton, mais il en poursuit l'exécution dans un esprit différent : son dernier livre sur Marc se donne comme « la première partie d'une étude sur les sources de l'histoire évangélique et la composition des évangiles synoptiques » ; l'auteur se propose de déterminer le rapport qui unit le II^e évangile aux deux autres synoptiques et de préciser ses sources. Étude minutieuse des traditions sur Marc et sur le II^e évangile, du plan de l'ouvrage, enfin examen patient de tous les récits de Marc, comparés à *Mathieu* et à *Luc*, telle est la matière du volume. Œuvre solide, méthodique, nuancée et parfaitement claire, qui fait honneur à l'exégèse française ; les conclusions me semblent de tout point excellentes, dans leur fermeté et leur modération. — M. MURRAY nous donne une œuvre posthume du regretté HORT¹, un commentaire de l'*Épître de Jacques* ; il est inachevé et s'arrête au verset 7 du chapitre iv. L'auteur croit à la probabilité de la composition de l'épître par Jacques, frère du Seigneur, vers 60, ou peu après ; c'est un écrit pseudo-chrétien, qui a déjà subi des infiltrations pauliniennes (II, 14-28). On peut ne pas accepter ces conclusions, mais le commentaire est un modèle de précision et une mine de renseignements de toute sorte.

VI. AGES APOSTOLIQUE ET POST-APOSTOLIQUE. — On a eu la très bonne idée de traduire l'excellent petit précis que M. von Dobschütz avait donné aux *Religionsgeschichtliche Volksbücher* en 1905² : c'est une introduction sage et mesurée à une étude approfondie de l'âge apostolique, et déjà assez complète dans sa brièveté. — C'est aussi un opuscule très suggestif que celui dont M. WERLNE³ publie une seconde édition, sur Paul « missionnaire » ; il marque très fortement cette vérité que, si les modernes épiloguent sur l'essence du paulinisme, Paul lui-même a dit ce qu'il voulait être : *Apostel Jesu Christi, Missionar* ; il le considère sous les divers aspects que suppose cette prétention et il caractérise sa carrière missionnaire dans son développement, sa physionomie et ses résultats. Excellent programme pour un travail plus vaste, et plein d'idées. — M. H. KELLNER⁴ s'est efforcé d'établir que Pierre était mort à Rome le 29 juin 53 et Paul le 29 juin 57 ;

1. F. J. A. Hort, *The Epistle of saint James*. Londres, Macmillan, 1909, in-8°, vii-118 p.

2. E. von Dobschütz, *l'Âge apostolique*, traduit de l'allemand par J. Breitenstein et L. Vallette. Bâle, E. Finckh, et Paris, Fischbacher, s. d., in-8°, 109 p.

3. P. Werlne, *Paulus als Heidenmissionar*. Tübingen, Mohr, 1909, in-8°, iv-33 p.

4. H. Kellner, *Traditionsgeschichtliche Bearbeitung und Legende in der* REV. HISTOR. CHH. 2^e FASC.

je doute qu'il fasse prévaloir cette opinion, non qu'elle ne puisse s'appuyer sur quelques documents, ni qu'on lui oppose une certitude contraire, mais elle a l'inconvénient de troubler gravement la tradition chronologique la plus probable sur Paul et de faire état de textes bien inquiétants. — En un sens, le travail de M. CAUSSE¹ sur l'espérance messianique chez les premiers chrétiens est un complément de celui du P. Lagrange, dont nous avons parlé tout à l'heure. L'auteur possède le sens de la réalité et le respect des textes; d'autre part, il a l'esprit pénétré des principes de l'exégèse protestante, inclinée à voir dans l'œuvre de Jésus avant tout une éthique; c'est pourquoi il demeure souvent perplexe et suspend son jugement. Il pose d'ailleurs bien les questions, étudie consciencieusement les documents et se montre au courant de toute la littérature de son sujet. En somme, livre sérieux, modeste et un peu timide, mais qui marque un début plein de promesses.

VII. L'ÉGLISE, LES DOGMES, LES HÉRÉSIES, LES RITES. — M. VACANDARD² vient de réunir en volume plusieurs mémoires « nés des circonstances », parus d'abord dans divers périodiques et plus ou moins retouchés : *l'Institution formelle de l'Église par le Christ, les Origines de la confession, la Question du service militaire chez les chrétiens des premiers siècles, la Question de l'âme des femmes, l'Hérésie albigeoise au temps d'Innocent III*. Ils sont de valeur inégale; le plus intéressant est le second, où l'on voudrait pourtant plus de rigueur dans les distinctions chronologiques. Le premier n'est guère qu'un essai d'apologétique dirigé contre M. Loisy et nourri avec des arguments empruntés à M. Batiffol. Les autres se lisent avec agrément, mais n'apportent pas grand'chose de nouveau. A signaler pourtant, dans le dernier, quelques aperçus qui font honneur à l'auteur, sur la vraie nature du pouvoir coercitif de l'Église. — Un médecin, qui a lu et réfléchi, M. le D^r DUMAZ³, publie sur la papauté un livre de vulgarisation, où un historien de profession peut sans doute trouver à redire sur quelques points et où se révèle surtout une éducation exégétique insuffisante, mais qui, le plus souvent,

Behandlung der Chronologie des apostolischen Zeitalters. Bonn, P. Hanstein, 1909, in-8°, 56 p.

1. A. Causse, *l'Évolution de l'espérance messianique dans le christianisme primitif*. Paris, Fischbacher, 1908, in-8°, 250 p.

2. E. Vacandard, *Études de critique et d'histoire religieuses*, 2^e série. Paris, Lecoq, 1910, in-12, III-308 p.

3. D^r J. Dumaz, *Christianisme et papauté*. Paris, G. Steinheil, 1908, in-8°, 166 p.

exprime avec netteté des idées très justes. — Je me suis moi-même¹ efforcé de tirer au clair les textes obscurs et les traditions embrouillées touchant la primauté de Pierre et sa venue à Rome; je me suis cru fondé à affirmer, une fois de plus, que l'apôtre n'avait reçu ni exercé sur ses frères aucun pouvoir de juridiction et j'ai conclu à la probabilité de sa mort hors de Rome, où il ne serait jamais venu. — M. A. HARNACK² a entrepris une quatrième édition de sa célèbre histoire des dogmes; deux volumes en sont déjà publiés. C'est toujours le même ouvrage avec les mêmes divisions et les mêmes doctrines, mais il a été soigneusement relu, sa bibliographie a été augmentée et mise à jour; enfin il a reçu quelques additions de détail, où l'auteur précise et achève sa pensée, et aussi quelques menues corrections qui ne sont pas sans intérêt quant aux modifications que les opinions de M. Harnack ont subies sur plusieurs points depuis la 3^e édition; enfin les tables analytiques ont été complétées. Nous reviendrons sur l'ensemble de l'œuvre telle qu'elle se présente maintenant, quand le dernier volume aura paru. — M. TIXERONT³ nous a fait attendre longtemps la seconde partie de son *Histoire des dogmes*; la voici. Elle comprend la période qui s'étend de saint Athanase à saint Augustin inclus. Le plan n'est pas tout à fait le même que celui du premier volume; au lieu des hommes, l'auteur étudie plutôt successivement les questions et fait bien. La grande utilité de ce livre consciencieux, c'est qu'il nous offre un vaste recueil de textes et de références, qui permet d'entrer immédiatement au plein des faits et des doctrines; la table analytique donne le moyen de se servir de lui comme d'un recueil de fiches bien classées. Et je n'entends point, ce disant, diminuer le mérite de l'auteur, dont l'esprit est net et méthodique et qui a pris beaucoup de peine pour nous rendre service; il est extrêmement rare ici que ses opinions personnelles l'éloignent de la vérité objective et, en général, on ne peut que louer sa prudence en face des questions brûlantes. — M. BABUT⁴ a recommencé l'instruction du procès de Priscillien et il a prononcé l'acquiescement du prévenu, innocent des crimes et hérésies qu'on lui repro-

1. Ch. Guignebert, *la Primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome*. Paris, Nourry, 1909, in-8°, xiv-391 p.

2. A. Harnack, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 4^e éd. Tübingen, Mohr, 1909, 2 vol. in-8°, xix-826 p. et xvi-538 p.

3. J. Tixeront, *Histoire des dogmes*. II : *De saint Athanase à saint Augustin*, 318-430. Paris, Lecoffre, 1909, in-12, 534 p.

4. E.-Ch. Babut, *Priscillien et le priscillianisme*. Paris, H. Champion, 1909, in-8°, xii-316 p.

chait, triste victime de la haine d'Itace. Le plaidoyer est ingénieux et entraînant; il serait même tout à fait convaincant si on pouvait être sûr que Priscillien a dit toute sa pensée dans les petits écrits qui nous restent de lui; mais, sur ce point, il me reste un doute. Je ne crois plus à son manichéisme, j'hésite devant son monarchianisme, mais je me méfie de sa confiance dans l'inspiration personnelle et de son goût pour les apocryphes. — M. DE STOOP¹ ne croit pas non plus au manichéisme de Priscillien. Son petit livre présente une esquisse d'ensemble de l'histoire du manichéisme dans l'Empire; il offre de l'intérêt. A mon sens, l'auteur n'a pas assez nettement marqué la différence entre la doctrine de Mani, qui n'est pas chrétienne, et le manichéisme romain, qui revêt les apparences d'une hérésie chrétienne; il restreint aussi trop le succès du manichéisme, dont on ne comprendrait pas qu'il ait tant inquiété les Pères s'il n'était que la religion d'une infime poignée d'intellectuels et de femmes; on comprendrait moins encore l'attitude de l'État à son égard. Bon point de départ pour une étude approfondie que M. de Stoop peut nous donner. — Je signale deux bons petits exposés de M. BAUDOT²: l'un sur *le Pallium*, l'autre sur *la Dédicace des églises*; écrits sous l'inspiration de Dom Cabrol, ils sont d'un homme compétent. — M. RAUSCHEN³ vient d'ajouter un volume à son très utile *Florilegium patristicum*; il y rassemble les textes les plus anciens relatifs à l'eucharistie et à la liturgie. On souhaiterait d'abord que l'Introduction fût plus développée, ensuite que les extraits des synoptiques fussent disposés en colonnes parallèles, enfin que le texte grec fût plus rigoureusement correct. — Pour servir de suite, et, il l'espère, de conclusion à sa polémique avec le P. Dorsch, M. WIELAND⁴ s'efforce d'établir que la première eucharistie a bien été un *repas*, et qu'il ne s'y agissait pas d'une consécration à l'autel, d'un sacrifice, dont l'idée n'apparaît que vers la fin du II^e siècle; il examine de très près les témoignages apostoliques, post-apostoliques et ceux des apologistes. Donc, très utile contribution au problème de l'agape et de la synaxe eucharistique durant les deux premiers siècles; mais la

1. Em. de Stoop, *Essai sur la diffusion du manichéisme*. Gand, E. van Goethem, 1909, in-8°, VIII-151 p.

2. J. Baudot, *le Pallium*. Paris, Blond, 1909, in-12, 64 p.; *la Dédicace des églises*. Ibid., 64 p.

3. G. Rauschen, *Florilegium patristicum*, fasc. VII, *Monumenta eucharistica et liturgica*. Bonn, P. Hanstein, 1909, in-8°, 170 p.

4. Fr. Wieland, *Der vorirenäische Opferbegriff* (*Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*, III, 6). Munich, Lentner, 1909, in-8°, XXVIII-234 p.

perpétuelle préoccupation de faire front au P. Dorsch finit par fatiguer.

VIII. HAGIOGRAPHIE. — J'ai déjà signalé, dans les précédents Bulletins, les intéressantes études de M. SAINTYVES¹ sur le miracle; il les a reprises et complétées et son livre, intitulé *le Discernement du miracle*, est devenu un instrument de critique hagiographique de premier ordre. — M. Babut a naguère entretenu les lecteurs de la *Revue historique* du si remarquable livre de LUCIUS² sur les *Origines du culte des saints*, M. Jeanmaire en a fait une bonne traduction que précède une notice émue de M. P. Lobstein sur Lucius et son œuvre. — Le dernier ouvrage du P. DELEHAYE³, hollandiste, a trait à divers saints militaires grecs; il comprend deux parties: une introduction, où sont étudiées les légendes des saints Théodore, Georges, Mercure et Demetrius, et le texte grec de onze *passiones* ou fragments de *passiones* inédites. L'auteur ne s'est donc occupé que de « l'état-major » des saints militaires; il agite souvent un problème littéraire, mais il ne s'interdit pas de s'arrêter sur quelques considérations historiques. En somme, il s'agit de personnages que le P. Delehaye croit réels, mais autour desquels se sont formées des légendes « interchangeables », construites en conformité des goûts et des désirs de leurs dévots. Je ne trouve pas excellentes toutes les raisons par lesquelles il essaie de prouver que ces saints ne doivent rien aux divinités guerrières du paganisme. Dans l'ensemble, digne complément des *Légendes hagiographiques*. — En poursuivant sa vaste enquête sur les *Gesta martyrum* romains, M. DUFLOUQUE⁴ en est venu à rechercher dans quelles conditions et sous quelles influences s'est développé le mouvement légendaire romain de l'époque ostrogothique, et cette préoccupation le conduit à étudier le néo-manichéisme. C'est à ce soin qu'il consacre à peu près tout son quatrième volume, de ce fait encore plus intéressant que les autres pour l'histoire générale. La lecture en provoque, à vrai dire, quelques objections qui, presque toutes, viennent de ce que l'auteur, tout en nous avertissant que les documents dont il use ne lui inspirent pas toujours confiance, ne prend pas toujours assez de précautions vis-à-vis d'eux; il accepte

1. P. Saintyves, *le Discernement du miracle*. Paris, E. Nourry, 1909, in-8°, 352 p.

2. Ern. Lucius, *les Origines du culte des saints*, traduit par E. Jeanmaire. Paris, Fischbacher, 1908, in-8°, xi-708 p. Cf. *Rev. histor.*, t. XCIV, p. 139.

3. H. Delehaye, *les Légendes grecques des saints militaires*. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-8°, ix-270 p.

4. A. Dufourcq, *Étude sur les Gesta martyrum romains. IV : le Néo-manichéisme et la légende chrétienne*. Paris, E. Leroux, 1910, in-8°, ix-409 p.

ainsi trop facilement les allégations catholiques sur les mœurs des manichéens, les accusations d'Itace contre Priscillien et toute la légende antipriscillianiste. Après avoir établi que la légende romaine est née de la bataille antimanichéenne, il en suit avec un soin minutieux les curieux remaniements et la patience qu'il y emploie n'est pas perdue. — Le P. GÉNIER¹ a écrit sur saint Euthyme un livre inégal; attachant parce que l'auteur a su nous placer dans un cadre qu'il connaît bien et aussi parce qu'il aime son héros; décevant parce que l'esprit critique y fait vraiment trop défaut, que l'exposition en est parfois un peu dispersée et que les travaux, dont l'utilisation pouvait rendre le principal de ces inconvénients moins sensible, sont réduits à trop peu de chose; il semble que le P. Génier ait négligé de parti pris la littérature allemande de son sujet. Au reste, il avoue viser avant tout à l'édification des âmes (p. 52); il y a lieu de croire que son but est atteint; par surplus, il nous donne une impression très forte de la vie monastique au désert, et c'est quelque chose.

Ch. GUIGNEBERT.

HISTOIRE DE L'ART.

MOYEN ÂGE. — Le récent ouvrage de M. MÂLE² égale en intérêt et dépasse encore en nouveauté le précédent travail du même auteur sur l'art religieux du XIII^e siècle; il continue jusqu'à la fin du moyen âge cette histoire de l'iconographie chrétienne et étudie dans son expression plastique le sentiment religieux des XIV^e et XV^e siècles, jusqu'au moment où l'esprit critique de la Réforme et de la Contre-Réforme, ayant mis fin à la poésie des légendes et des symboles, eut tué l'âme gothique.

L'idée qui domine le livre entier est que l'art chrétien, au cours des XIV^e et XV^e siècles, s'est modifié dans son esprit et dans sa forme en se laissant pénétrer de sentiments humains. L'iconographie particulière de la figure du Christ pourrait servir à résumer cette transformation. Au XIII^e siècle, le Christ, c'est le beau Dieu d'Amiens, un docteur qui enseigne, un prêtre qui bénit, sereine figure qui

1. R. Génier, *Vie de saint Euthyme le Grand (377-473). Les moines et l'église de Palestine au V^e siècle*. Paris, Lecoffre, 1909, in-12, xxvii-305 p.

2. Émile Mâle, *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France. Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*. Paris, A. Colin, 1908, in-4°, xii-558 p. Prix : 20 fr.

domine notre humanité. Le Christ auquel le *xv^e* siècle adressait sa dévotion est le martyr humilié, crucifié qui souffre et meurt entre la brutalité de ses bourreaux et les lamentations de ses amis. Tous les détails de l'iconographie manifestent ainsi une sensibilité nouvelle. A cette inspiration plus émue correspondent des formes artistiques renouvelées, celles d'un art plus naturaliste. Les sculpteurs qui représentent des saints, Jésus au Sépulcre, ou les gisants des tombeaux leur prêtent des physionomies empruntées à la réalité. Les saints revêtent les costumes et les insignes de la confrérie qu'ils protègent et les statues des morts sont maintenant des portraits. De leur côté, les peintres ajoutent aux compositions traditionnelles quantité d'accessoires tirés de la vie quotidienne. Comment l'art a-t-il cessé d'être idéaliste et serein pour se faire naturaliste et sentimental?

M. Mâle répond en attribuant la transformation sentimentale à la prédication franciscaine. C'est à Assise qu'il faut aller chercher la source de cette sensibilité nouvelle. Quant au naturalisme artistique, il est dû en grande partie à l'influence des Mystères. L'originalité principale du livre de M. Mâle, la thèse presque partout présente dans le détail de son livre est que l'iconographie religieuse du *xiii^e* siècle a été transformée par les représentations théâtrales. Ce sont les acteurs qui ont créé des jeux de scène nouveaux, modifié les épisodes anciens, changé les attitudes traditionnelles, ajouté des figurants, des costumes et des décors. De nombreux exemples cités par M. Mâle montrent que peintres et sculpteurs n'ont pas imaginé, mais copié ce qu'ils ont vu sur les planches dressées par les confrères de la Passion. Cette thèse n'est pas tout à fait nouvelle dans certains de ses arguments; mais personne ne lui avait encore donné une pareille ampleur. Il ne s'agit plus ici de l'influence de tel ou tel jeu de scène sur une composition particulière, mais d'une révolution matérielle et morale de l'iconographie. L'auteur a été naturellement conduit à trouver les Mystères à l'origine de l'art du *xv^e* siècle par sa méthode : expliquer le sens des œuvres plastiques au moyen de textes littéraires parallèles; car les Mystères sont la littérature religieuse la plus vivante du *xv^e* siècle.

Malgré le grand nombre de rapprochements présentés par M. Mâle et malgré son extrême ingéniosité à tirer parti de ce que nous savons des Mystères, on ne peut se défendre parfois de douter un peu. Il faudrait, il est vrai, pour répondre, reprendre chacun des arguments, c'est-à-dire chacun des exemples. On ne peut ici que retenir les principes généraux de l'argumentation. L'un d'eux revient à dire que la mise en scène exige quantité d'accessoires réalistes, un aspect de vérité, de vraisemblance historique absent de l'ancienne iconogra-

phie tout abstraite. Les acteurs ont créé par nécessité des actions que les artistes n'auraient pas inventées naturellement. Ne pourrait-on pas tout aussi bien affirmer que le théâtre se passe fort bien de mise en scène réaliste et de vraisemblance matérielle? D'autre part, il n'est pas absolument vrai que les peintres chrétiens n'ont jamais songé d'eux-mêmes à modifier leur iconographie; dans les monastères byzantins, ils ont su constituer toute une iconographie religieuse fort riche qui a remplacé la symbolique de l'art chrétien primitif; après quoi ils ont continué à copier les costumes et les architectures de leur temps quand la tradition iconographique les laissait libres. Ce qu'il y a de profondément original dans l'art au *xv^e* siècle, — sculpture de portrait, peinture de paysage, — ne saurait s'expliquer par l'influence des Mystères.

En recherchant les intentions sentimentales dans l'art, M. Mâle fait penser trop souvent que tableaux et statues sont inspirés par les livres. Même lorsqu'il y a parallélisme entre la plastique et la littérature, il n'est pas certain que l'une est conduite par l'autre; il reste possible qu'elles expriment les mêmes pensées chacune à leur manière. Or, ce parallélisme même est bien loin d'être évident pour le *xv^e* siècle. Tandis que l'art de ce temps apparaît sentimental et mystique, est-ce que M. Mâle n'est pas obligé bien souvent, pour trouver l'équivalent littéraire, de remonter à la littérature antérieure et jusqu'au *xiii^e* siècle? A plus d'une reprise, il ne peut se retenir de constater que les arts plastiques sont en retard sur la pensée écrite; est-ce qu'il ne fallait pas en conclure qu'il y a là deux évolutions distinctes? Cette idée se présente à l'esprit bien souvent quand on lit ce beau livre. Laissons les remarques de détail; il reste, à prendre les choses en général, que le mysticisme franciscain est un événement du *xiii^e* siècle et qu'il a trouvé sa pleine expression plastique deux siècles plus tard seulement. Ceux qui tracent le portrait moral du *xv^e* siècle tel qu'il se dégage de la littérature courante de ce temps en donnant une physionomie bien différente de celle que M. Mâle a retirée des miniatures et des sculptures; l'historien de la littérature nous montre un scepticisme ironique et brutal alors que l'historien de l'art n'a vu que mysticisme tendre et pathétique. De plus, M. Mâle prétend que l'art n'a pas cessé d'être inspiré exclusivement par le christianisme, et pourtant il y a tout un art de luxe et d'amusement qui est né pour satisfaire la bourgeoisie et la féodalité; dans l'art religieux même, ne voit-on pas à bien des indices que le moment est venu où la religion, après avoir été la cause, commence à n'être plus que le prétexte?

La conclusion présente un grand intérêt pour l'histoire géné-

rale. M. Mâle établit que l'art du moyen âge a été tué par la Réforme et la Contre-Réforme au cours du xvi^e siècle, plus tard qu'on ne croit généralement, après 1568, au temps où Molanus, un jésuite de Louvain, publiait son *Traité des saintes images*. « La poésie », dit-il, « a reculé devant le bon sens. » Et toute la conclusion se ressent des regrets avec lesquels cet ami du moyen âge voit disparaître l'iconographie des gothiques. Mais c'est trop reculer les symptômes de la maladie de l'art médiéval que les dater de la Réforme. Si M. Mâle avait fait intervenir plus souvent l'influence de l'art italien, d'abord il aurait peut-être restreint le nombre des motifs qu'il donne pour une invention des Mystères et d'autre part il aurait perçu des atteintes de l'esprit critique dans l'art bien avant le xvi^e siècle. Cette transformation de l'iconographie qui se débarrasse de l'imagerie candide des légendes pour chercher la vraisemblance historique résulte de la constitution organique de l'art chrétien. Du moment que ce christianisme est fondé sur une existence humaine, historique, un profond sommeil intellectuel pouvait seul empêcher de rechercher le Jésus de l'histoire parmi les broussailles de la légende. C'est par souci de vérité historique que bien souvent l'art du xv^e siècle en Italie a copié les monuments de l'art antique ; il les copiait comme des documents, car la confusion entre l'art antique et la réalité antique, entre la figure d'Alexandre le Grand et de l'Apollon du Belvédère s'est perpétuée jusqu'à nos jours. L'introduction de l'archéologie dans l'iconographie chrétienne est déjà un premier symptôme d'esprit critique et historique. M. Mâle se moque parce que, au commencement du xvi^e siècle, « l'humaniste qui se promenait à Saint-Étienne de Troyes avait la satisfaction de remarquer que le groupe de la rencontre de sainte Anne et de saint Joachim tout récemment sculpté aurait pu représenter excellemment la dernière entrevue de Porcie et de Brutus. » Nous ne savons, en effet, ni les uns ni les autres quels furent le costume et le visage de sainte Anne et de Joachim ; mais l'humaniste troyen était bien dans son droit en les voyant sous l'aspect de Porcie et de Brutus plutôt que sous l'aspect de deux Champenois du xvi^e siècle qui se saluent au sortir de la messe. Il y eut un moment où le travesti à l'antique paraissait plus vrai et traduisait une foi plus sincère que l'anachronisme ingénu des imagiers populaires. Encore ne faut-il pas trop insister sur l'ingénuité médiévale. Ce sont les artistes de la Renaissance qui furent sincères en rectifiant dans les images ce qui prêtait à sourire. Libre à nous de nous attendre sur la candeur de l'enfance, mais nous la faire regretter, non.

C'est donc tout au long du xv^e siècle que l'on voit les Italiens rec-

tifier l'iconographie religieuse par esprit critique. Cette iconographie raisonnée, savante, historique, elle est en partie dans Mantegna et se trouve constituée pleinement dans les cartons de Raphaël et les peintures des Loges. L'art chrétien du xvii^e siècle l'acceptera sans y rien changer. Elle existait avant la Réforme et la Contre-Réforme.

Aussi l'action que M. Mâle attribue au livre de Molanus paraît-elle un peu exagérée. Quand son livre parut en 1568, l'iconographie médiévale était morte depuis bien longtemps en Italie, et l'art italien était alors l'art européen tout entier. Une fois de plus, le législateur est venu codifier la coutume. Les prescriptions particulières que cite M. Mâle sont d'ailleurs bien loin d'avoir été observées. Les Vénitiens ont continué, malgré Molanus, à peindre la pâmoison de la Vierge et bien d'autres motifs interdits. Car si les traditions d'atelier ne naissent pas des livres, les livres non plus ne peuvent les interrompre. Dans le pays même de Molanus, en Flandre, au moment où il écrivait, se préparait une renaissance artistique pendant laquelle on verra fleurir à peu près tous les motifs condamnés par Molanus. Rubens et ses élèves ne se sont pas privés de peindre des Vierges de pitié et de raconter les circonstances de son enfance ou de sa mort; ils ont peint aussi le saint Christophe portant l'Enfant Jésus et le saint Georges foulant le dragon, et Dieu le père pleurant son fils mort, et tout ce que Molanus trouvait absurde ou impie; ils ont déployé un luxe inouï dans la mise en scène, les costumes et les accessoires et se sont montrés fort oublieux de l'appel à l'austérité fait par Molanus. Ils ont sans doute ignoré son livre, et les Jésuites pour qui ces tableaux furent peints ne paraissent pas se l'être beaucoup rappelé.

L'ouvrage de M. Mâle a prouvé une fois de plus combien les études iconographiques peuvent apporter de lumière à l'histoire sentimentale d'une époque. C'est ce qu'a fait aussi M. PERDRIZET dans un livre d'une précision et d'une science étonnantes¹. A propos de la Vierge de miséricorde, — la Vierge protégeant ses fidèles sous son manteau, — l'auteur se demande comment ce motif est né, comment il s'est développé et propagé. Il fait remonter ce culte de la Vierge à saint Bernard; c'est un Cistercien qui, au commencement du xiii^e siècle, rêva que la Vierge réchauffait sous ses bras les moines de Cîteaux. Ce moine, d'ailleurs, n'inventait pas; son rêve, comme il arrive, n'était qu'un souvenir; car M. Perdrizet cite des métaphores anté-

1. Paul Perdrizet, *la Vierge de Miséricorde. Étude d'un thème iconographique*. Paris, Fontemoing, 1908, 1 vol. in-8°, 258 p. (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome.) Prix : 18 fr.

rieures où l'on voit les pans du manteau servir de protection; l'origine du motif nous entraîne dans le folklore anonyme; l'auteur, partout ailleurs si précis, conclut sans énergie que « le thème du manteau protecteur paraît être d'origine septentrionale, celte ou germanique », en tout cas d'un pays froid. Il est curieux de suivre ce thème dans son développement et ses transformations. D'abord les Dominicains annexèrent à leur profit une légende aussi flatteuse; après fâcherie avec les premiers occupants, les nouveaux venus gardèrent pour eux seuls le manteau de la Vierge; puis ces visions devinrent fréquentes et cessèrent d'être le privilège d'un ordre particulier. Tous purent à leur tour se blottir sous le manteau protecteur. Des idées nouvelles vinrent modifier le sens de ce thème; le manteau protégea plus particulièrement contre la peste au temps des grandes épidémies du ^{xiv}^e siècle; les familles se faisaient peindre ainsi pour se défendre contre la maladie; le rôle de la Vierge se combinait alors avec celui de saint Sébastien. Enfin il arriva que le manteau passa sur d'autres épaules; tout le monde connaît la sainte Ursule de Memling, auprès de laquelle se cachent onze mille vierges. Ce curieux livre de M. Perdrizet est un modèle d'érudition et de méthode. L'auteur connaît admirablement les textes, leurs dates, quelquefois leurs auteurs et toujours leur contenu. Son développement s'avance avec une sûreté parfaite; chaque phrase apporte un fait ou réfute une erreur; et l'auteur ne manque pas de noter, avec un légitime souci de propriétaire, sa part d'invention. La rigueur un peu sèche de l'analyse forme un contraste curieux avec ces formes du mysticisme que l'on étudie. M. Perdrizet s'est affranchi de cet esprit de tendresse et de sympathie avec lequel M. Mâle abordait les œuvres d'art. M. Mâle touchait ces choses délicates d'une main respectueuse et comme dévote; M. Perdrizet est un savant qui, sans autre émotion que la curiosité et le goût de l'exactitude, donne une étude sur la « mariolâtrie » entre le ^{xii}^e et le ^{xvii}^e siècle.

Le tome III de l'*Histoire de l'Art*, publiée sous la direction de M. André MICHEL, est achevé¹. L'art des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles s'y trouve étudié en deux volumes. Le premier comprend l'art du Nord sous les titres de : le « Style flamboyant » et les « Débuts du naturalisme ». C'est M. ENLART qui termine ici l'histoire de l'architecture gothique. Avec sa précision habituelle, il définit les caractéristiques de ce style.

1. *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de André Michel, t. III. Paris, A. Colin, 1907-1908, 2 vol. in-4°, 975 p. Prix : 20 fr.

tères du style flamboyant et reprend la thèse qui lui est chère sur l'origine anglaise de cette architecture. Il fait remarquer l'antériorité de ce style en Angleterre et montre que la France l'adopte à un moment où l'Angleterre l'abandonne. Il ajoute que c'est par les provinces de contact, Normandie et Picardie, que s'est faite la communication. M. Anthyme Saint-Paul, il est vrai, dans le *Bulletin monumental*, a pris, avec une grande vivacité, le contre-pied de la thèse de M. Enlart. M. Enlart répondra, et le problème ne sera point résolu tant que ces archéologues auront des cathédrales à se jeter à la tête. Après les églises, M. Enlart, d'une plume un peu pressée, traite de l'architecture civile. Il la connaît mieux que personne et donne de savantes énumérations de monuments, mais plus d'un lecteur, même érudit, aurait sans doute préféré à ces tronçons de catalogue la présentation de quelque œuvre importante. — Après la France, les pays étrangers; M. Enlart montre l'apparition en Angleterre du style perpendiculaire, l'épanouissement brillant de l'architecture civile belge, l'influence française et anglaise en Allemagne, enfin l'abandon en Italie du style gothique. Il est à noter ici que l'auteur abandonne sa manière rapide pour raconter longuement l'histoire de la cathédrale de Milan; honneur dont nulle autre cathédrale n'avait encore bénéficié. On pourrait objecter à M. Enlart qu'il donne à son exposé des subdivisions géographiques qui ne correspondent pas à des groupements réels de monuments. Il dit lui-même que l'architecture suisse relève de l'Allemagne; y a-t-il d'autre part un style gothique autrichien bien particulier? Les lignes de douaniers modernes ne doivent pas classer les cathédrales du moyen âge. C'est une critique de ce genre que l'on se surprend à faire à propos des chapitres spéciaux que M. Conrad de Mandach consacre à l'art suisse; dans le volume actuel, il y a ainsi une annexe sur les vitraux suisses de cette époque, ce qui pourrait faire croire que, au xv^e siècle, le vitrail fut une spécialité suisse. Il faut simplement en conclure que les vitraux des autres pays attendent encore leur historien.

Après l'architecture, la peinture. C'est M. P. DURRIEU qui raconte les formes dernières de la miniature, au moment où elle va donner naissance à la peinture flamande du xv^e siècle. Son exposé est d'une grande clarté. De miniature en miniature, de tableau en tableau, de noms en noms, nous voyons défiler Jean le Bon à la face hébétée, Charles V au long nez, au visage matois et mal rasé, enfin le duc de Berry à la caboche ronde, au nez camard entre deux joues vermillonnées. C'est alors, tout à la fin du xiv^e siècle et dans les premières années du siècle suivant, que des miniatures furent exécutées dont le

style annonce la peinture des Van Eyck, — à moins qu'il n'en dérive. C'est M. Durrieu qui naguère a soulevé le problème à propos des Heures de Turin. Il ne le reprend pas ici. M. de Fourcaud y va faire allusion dans le chapitre suivant.

En racontant la peinture flamande, M. DE FOURCAUD fait la critique des textes qui servent à constituer l'histoire technique et biographique de cette école; car dès que les biographies apparaissent dans l'histoire, les historiens ont toujours plus à détruire qu'à construire. Dans la répartition de l'œuvre de Van Eyck à chacun des deux frères, M. de Fourcaud se montre assez traditionaliste; il réduit fort la part de l'ainé, Hubert, que de récents critiques ont voulu augmenter¹; après une analyse très juste, une conclusion ferme : « Avant les Van Eyck, les Pays-Bas étaient esthétiquement tributaires de la France. L'ancien équilibre des énergies et des fécondités septentrionales s'est renversé. » Même esprit de mesure et de respect pour la tradition dans l'étude sur Roger Van der Weyden. Le Tournaisien, pour une fois, conserve encore les « Sept sacrements d'Anvers » et le « Jugement dernier de Beaune ». Quant au mystérieux maître de Flémalle, — peut-être Jacques Daret, — le voici qui prend décidément une place officielle dans l'histoire de l'art et une place très large. Petrus Christus au contraire est éclipsé par ces étoiles nouvelles. Et, subitement, après Christus voici le chapitre qui s'interrompt, en plein ^{xv}^e siècle, sans raison suffisante. Il nous faudra étudier l'Allemagne, l'Italie du ^{xv}^e siècle tout entier avant de revenir vers Thierry Bouts et Memling, que nous attendons encore. L'inconvénient d'un plan aussi bizarre se fait sentir, dès le chapitre suivant, dans l'étude de la peinture à Cologne, car après une évocation délicate de l'art tendre de maître Wilhelm et de Stephan Lochner nous voyons défiler les différents maîtres « de la vie de Marie », « de l'autel Saint-Barthélemy », tous plus ou moins imitateurs de ce Thierry Bouts, que nous ne connaissons pas avant que se soient écoulés plusieurs volumes.

Avec les chapitres écrits par des savants spécialistes sur la gravure par M. Henri BOUCHOR, sur la tapisserie par M. J. GUIFFREY, sur l'art monétaire par M. Prou, signalons une étude tout à fait nou-

1. Au sujet d'une « distraction » fameuse du Van Eyck, qui a peint le saint François recevant les stigmates (Turin), M. de Fourcaud laisse passer lui-même une petite inadvertance : « Deux pieds droits et point de pied gauche à l'Enfant Jésus, » dit-il; il n'y a point d'Enfant Jésus dans ce tableau qui représente saint François recevant les stigmates d'un crucifix suspendu en l'air; c'est son compagnon somnolent qui dort sans s'apercevoir qu'il a deux pieds droits et point de pied gauche.

velle sur les origines de la peinture en Angleterre de M. Henry Marcel. Ce sera un des grands mérites de cette histoire d'avoir obligé à explorer des régions mal connues; M. Berlaux a défriché l'Espagne et M. Henry MARCEL l'Angleterre. Ce premier chapitre décrit les monuments les plus intéressants de cette peinture archaïque, romane, gothique; des exemples sont empruntés à des relevés analogues aux aquarelles faites pour notre Commission des monuments historiques; les caractères ordinaires en sont la brutalité des couleurs et la maladresse du dessin, d'ailleurs atténuées par les « outrages » du temps. Après avoir énuméré bien des œuvres qui nous conduisent du XII^e au XV^e siècle, M. Marcel nous laisse « sur l'impression d'une complète absence d'unité dans les monuments subsistants et d'une remarquable pénurie de traits caractéristiques ». Il est rare de trouver tant de franchise chez un explorateur; les siècles suivants consoleront l'auteur de ces recherches ingrates et lui feront oublier l'ennui d'avoir battu des siècles vides.

Le volume se termine par l'étude de la sculpture française au XIV^e et au commencement du XV^e siècle. C'est comme toujours la part que se réserve M. André MICHEL, et il faut s'en féliciter. Ce chapitre tire une grande importance des œuvres qu'il étudie : le groupe des sculptures dijonnaises, le puits de Moïse, les tombeaux des ducs, etc. Les sculpteurs qui ont travaillé pour les ducs de Bourgogne étaient d'un peu partout, sauf de Bourgogne; comme les peintres, ils venaient le plus souvent des provinces néerlandaises. Aussi a-t-on reproché à Courajod d'avoir trouvé dans la sculpture de ces Hollandais ou Provençaux le tempérament bourguignon. Faut-il beaucoup s'inquiéter de ces questions d'origine, et croire que les gens du Nord apportent nécessairement avec eux le style réaliste? M. Koechlin avait déjà montré que les œuvres subsistantes dans les Flandres n'annoncent en rien le réalisme brutal de Claus Sluter. Plus on étudie le rôle des Néerlandais au cours de l'histoire de l'art, plus on les voit, dès qu'ils sortent de chez eux, se pliant à toutes les influences et acceptant le style de leur pays d'adoption. De tout temps, ils ont apporté leurs fortes qualités de main-d'œuvre plutôt qu'un style. Ils ont donc été Bourguignons à l'époque où le centre de l'art était Dijon; quelques années avant, ils étaient Parisiens.

La seconde partie du tome III de l'*Histoire de l'art* est consacrée à l'art italien du XV^e siècle et débute par une étude attrayante de M. Marcel REYMOND sur l'architecture. Avec Brunelleschi, Michelozzo, Alberti, disparaissent les traces de l'architecture gothique et se constitue le style de la Renaissance, où tout n'est point emprunté à l'an-

tique. La personnalité de chaque architecte est caractérisée, car maintenant on peut distinguer des manières individuelles dans l'histoire générale du style.

M. A. MICHEL aborde dans ce volume la sculpture italienne du xv^e siècle, Ghiberti, Nanni di Banco, Jacopo della Quercia, qui si souvent fait penser à Michel-Ange, Donatello enfin ; tous ces précurseurs de qui est venue l'action décisive dans le renouvellement artistique. C'est à propos de Donatello surtout que M. Michel trouve occasion de faire des rapprochements entre le réalisme septentrional et la statuaire florentine. Est-ce du Nord ou du Midi que vient l'élan initial qui devait entraîner l'art européen tout entier ? Visiblement, M. Michel serait heureux de trouver des preuves en faveur de la thèse septentrionale.

La peinture italienne du xv^e siècle devait être un morceau de choix ; elle a été racontée fort bien par M. PÉRATÉ. Dans le tableau de ce siècle, si riche en recherches, en œuvres, en suggestions de toutes sortes, l'historien n'a voulu rien sacrifier. Un peu de biographie, un peu de descriptions, un peu d'appréciations et même quelques anecdotes topiques ; tout est exact et délicat. On souhaiterait seulement parfois plus de robustesse et de mouvement ; ce sont un peu les mêmes couleurs qui servent à tous les portraits ; comme Fra Angelico, dont il a lissé la notice avec amour, M. Pératé distingue mal les bons et les méchants, ou plutôt il n'y a pas de méchants ; sur un panneau du bienheureux, toutes les figures ont les yeux bleus, les cheveux blonds et les pommettes roses¹.

M. E. BERTAUX, en des chapitres tout à fait nouveaux, présente les principales œuvres de la peinture et de la sculpture espagnoles au xiv^e et au xv^e siècle. Il est souvent le premier à parcourir ces terres inconnues et l'on doit admirer qu'il ait pu, sans être guidé, découvrir, reconnaître et comprendre tant d'œuvres. La peinture espagnole du xiv^e siècle fut « siennoise » et « giottesque », par conséquent dominée par l'art italien ; et pourtant, à cette même date, c'est à l'art du Nord que se rattachent plutôt l'architecture et la sculpture. On savait déjà par Vasari que des Italiens sont venus en Espagne au xiv^e siècle ; d'autres les ont suivis au siècle suivant, et M. Bertaux signale une œuvre qui

1. L'illustration dans ces volumes est toujours abondante, soignée, et les motifs parfaitement choisis. Le retoucheur de clichés a pourtant gâté l'illustre figure du Condottiere d'Antonello de Messine, en l'affublant d'une perruque fâcheuse et surtout d'une abominable toque en forme de coupole arabe, dont ne voudrait pas même un vieux Turc. Cette fâcheuse erreur de vestiaire enlève au Condottiere beaucoup de son prestige ; il a seulement l'aspect furibond du monsieur qui ne sait pas pourquoi on rit de lui.

paraît remarquable d'audace, « le Jugement dernier », peint à Salamanque par Nicolas le Florentin. Après quoi, la peinture franco-flamande s'est propagée dans la péninsule. Les œuvres inspirées ou copiées de Flamands, ou exécutées par Jean Van Eyck, Roger Van der Weyden, le maître de Flémalle, ne manquent pas en Espagne. Dans son chapitre sur la sculpture espagnole, M. Bertaux rencontre de fort beaux monuments; à propos d'un tombeau du roi Charles le Noble à Pampelune, qui comprend les mêmes éléments que les tombeaux des ducs de Bourgogne et qui est l'œuvre d'un artiste de Tournai, il conclut que ce thème doit provenir de Flandre comme l'artiste qui l'a exécuté. Mais cette tombe d'un Tournaisien à Pampelune, rapprochée des tombes bourguignonnes sculptées par des Néerlandais, ne suffit pas à prouver que le style en vient de Flandre; celui qui trouverait dans les Pays-Bas des monuments du même style servirait beaucoup mieux cette thèse.

A propos de l'art gothique, voici un petit livre de M. STEIN¹ qui contient une liste des noms, qui sont venus jusqu'à nous, des constructeurs de cathédrales. Cette liste, qui comprend plus de 200 noms, est tout à fait nouvelle; car, à part quatre ou cinq architectes, tels que Pierre de Montereau, Jean de Chelles, Villard de Honnecourt, Raymond du Temple, il n'est pas d'artistes plus obscurs que ceux qui ont conçu et exécuté nos cathédrales des XIII^e et XIV^e siècles. Cette résurrection ira-t-elle très loin? M. Stein ne dissimule point lui-même que bien des noms qu'il a tirés des textes de commandes ou des comptes de paiements ne désignent pas nécessairement l'inventeur, le créateur au sens fort du mot. Et puis, cette habitude du public qui cherche toujours le nom du peintre et jamais le nom de l'architecte n'est pas sans raison profonde. Le public sait bien que dans un beau monument les formes sont commandées par les nécessités de la mécanique, les qualités de la matière, les exigences de l'usage et que, si l'ingéniosité et le goût de l'architecte trouvent à s'exercer, sa personnalité reste malgré tout fort limitée. A Versailles, ce n'est pas Le Vau ou Mansart, mais Louis XIV que nous trouvons à chaque pas.

M. FIÉRENS-GEVAERT, enthousiasmé par l'admirable *Cicerone* de Burckhardt, s'est proposé le même travail pour la Belgique: il commence donc la publication d'une histoire de l'art flamand qui est en même temps une sorte de guide des richesses artistiques de la Belgique². Les deux volumes parus traitent des peintres du XV^e siècle;

1. Henri Stein, *les Architectes des cathédrales gothiques*. Paris, H. Laurens, in-8°, 127 p. (*les Grands Artistes*). Prix: 2 fr.

2. Fiérens-Gevaert, *les Primitifs flamands*. Bruxelles, Van Oest, 1908, 2 vol. gr. in-4°, 168 p.

ce ne sont point des guides de poche, mais de grands in-4° richement illustrés. L'érudition de M. Fierens-Gevaert est de bon aloi et sa science fort bien présentée. Il connaît admirablement les œuvres et les hommes de son pays; il connaît aussi leurs historiens. Bien que parfaitement renseigné, il se garde des hardiesses révolutionnaires, des critiques modernes qui ont tant retranché de tableaux parmi les attributions traditionnelles à Memling ou Roger Van der Weyden.

Dans son dernier volume de l'histoire de l'art italien, qui traite de la sculpture au xv^e siècle, M. VENTURI¹ insiste avant tout sur l'inspiration indigène et les traditions nationales; il montre une transition naturelle du style du xiv^e siècle et de l'art nouveau et fait valoir, en particulier à propos de Jacopo della Quercia, la persistance d'un caractère ethnique, une sorte de naturalisme étrusque. Un livre de ce genre s'analyse difficilement; il suit pas à pas les œuvres et les hommes et, comme toujours, une illustration très abondante en fait une sorte de répertoire presque complet. Un des intérêts d'une pareille étude vient des jugements d'attribution portés par un critique aussi compétent; mais, la plupart du temps, ces questions intéressent moins l'histoire que l'orgueil des collectionneurs ou des conservateurs de musée. Pourtant, notons en passant que M. Venturi retire à Donatello le petit saint Jean-Baptiste du Louvre pour le donner à un sculpteur voisin d'Antonio Rossellino. Le seul inconvénient de ces ouvrages si pleins est que, au milieu de tant de noms mis en lumière, les grandes figures apparaissent moins fortement; on ne peut s'empêcher de trouver un peu rapide l'étude sur Verrocchio et même celle de Donatello. Mais il y a, enfermés dans ce gros volume, une masse de faits que l'on ne peut trouver que là.

Cet art du xv^e siècle italien reste un de ceux qu'étudient le plus volontiers les critiques d'art; M. HAUETTE a écrit sur Ghirlandajo un livre élégant et sage comme ce peintre²; M. U. MENGIN³ a détaillé par le menu les compositions grouillantes de Benozzo Gozzoli, et cette analyse ne trahirait point ce narrateur abondant si elle en rendait un peu plus la couleur; M. A. GOFFIN⁴ a donné une étude très juste de Pinturicchio, cet autre havard de la peinture ita-

1. A. Venturi, *Storia dell' arte italiana. La Scultura del quattrocento*. Milan, Hoepli, 1908, in-8°, 1140 p. Prix : 30 l.

2. Henri Hauvette, *Ghirlandajo*. Paris, Plon, in-8°, 187 p. (*les Maîtres de l'Art*).

3. Urbain Mengin, *Benozzo Gozzoli*. Paris, Plon, in-8°, 169 p. (*les Maîtres de l'Art*).

4. Arnold Goffin, *Pinturicchio*. Paris, H. Laurens, in-8°, 126 p. (*les Grands Artistes*).

lienne; M. DE FOVILLE a publié un livre charmant sur Pisanello¹ et les origines de son art de médailleur. Notons enfin qu'une excellente traduction par M. DE PERERA vient de paraître du livre si neuf et si plein publié naguère par LUDWIG et MOLMENTI sur Carpaccio², dont un compte-rendu a été donné dans le précédent bulletin de la *Revue historique*. Ce livre admirablement présenté par ses nouveaux éditeurs me paraît avoir encore gagné depuis qu'il est passé dans notre langue. Quant au charmant artiste, si fort goûté des délicats, une telle publication va donner plus d'ampleur à sa popularité.

RENAISSANCE ET TEMPS MODERNES. — Les deux volumes fameux de M. Henry THODE³, *Michel Angelo und das Ende der Renaissance*, en annonçaient un troisième. Pour amuser notre attente, l'auteur nous en offre deux autres sur le même artiste; le peintre des géants méritait cet athlète de l'érudition. M. Thode reprend l'une après l'autre chacune des œuvres de son héros et chacun des problèmes historiques ou psychologiques qu'elles soulèvent. Il étudie soigneusement leur genèse dans les dessins qui les ont préparées, et il en résulte plus d'une rectification sur les intentions que l'on prête généralement à l'artiste et sur la signification réelle de ses œuvres. La longue étude consacrée au tombeau des Médicis est un modèle dans ce genre. L'œuvre impétueuse de Michel-Ange produit toujours une violente commotion chez ses admirateurs, et les commentaires s'en sont toujours un peu ressentis; l'histoire faite par le menu met en prose raisonnable toute cette apocalypse. M. Thode ne néglige rien; sa critique est « exhaustive »; derrière lui, les érudits meurent d'inanition.

M. Rodolfo LANCIANI⁴, un des historiens qui connaissent le mieux la Rome antique, a réuni en un volume élégant plusieurs études sur l'époque de la Renaissance : les transformations de la ville des papes, la vie urbaine, les travaux de Paul III, Michel-Ange et Vittoria Colonna, Raphaël et Agostino Chigi, le riche financier pour qui

1. Jean de Foville, *Pisanello*. Paris, H. Laurens, in-8°, 127 p. (*les Grands Artistes*).

2. G. Ludwig et P. Molmenti, *Vittore Carpaccio*, trad. par H. L. de Perera. Paris, Hachette, 1910, 1 vol. in-4°, xii-319 p. Prix : 30 fr. — Ajoutons que la librairie Hachette continue la publication des *Classiques de l'Art*, dans laquelle ont successivement paru : A. Dürer, Michel-Ange et Raphaël. Ces livres contiennent la reproduction intégrale de l'œuvre des artistes, admirables illustrations précédées d'ailleurs d'excellentes notices biographiques et critiques.

3. Henry Thode, *Michel Angelo. Kritische Untersuchungen über seine Werke*. Berlin, G. Grote, 1908, 2 vol. in-8°, xi-544 p.; ix-565 p.

4. Rodolfo Lanciani, *The golden days of the Renaissance in Rome from the pontificate of Julius II to that of Paul III*. Londres, A. Constable, 1906, 1 vol. in-8°, 340 p.

fut construite la Farnésine. Dans ce livre d'une érudition agréable revit une époque brillante de l'existence romaine; des curiosités historiques viennent éclairer les œuvres d'art; l'illustration est belle et tout à fait neuve; des monuments artistiques admirables y servent de documents historiques, et ce livre de science apparaît sous les dehors d'un livre d'agrément.

Ce n'est pas seulement une étude de Peter Vischer, mais le tableau de la sculpture franconienne du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e siècle que contient le livre de M. L. RÉAU¹. Il écrit en tête de son travail « qu'il n'existe aucun ouvrage en langue française sur les sculpteurs de Nuremberg et de Wurzburg, et, qu'à défaut d'autres mérites, l'ouvrage qu'il présente aura au moins celui d'être le premier qui s'efforce de combler cette regrettable lacune ». Ce travail a d'ailleurs bien d'autres mérites, car, dans ce domaine défriché par l'érudition allemande, il apporte l'élégante clarté d'une étude française. Les travaux récents de M. Réau, ses chapitres de l'Histoire générale de l'art, sa monographie fort bien faite de Cologne, dans la collection des *Villes d'art célèbres* le montrent comme un spécialiste d'art allemand et d'une telle activité qu'il l'aura sans doute bientôt épuisé.

Il résulte du petit livre consacré à Jean Goujon par M. Paul VITRY² que, s'il n'y a pas de sculpteur français plus illustre, il n'en est guère non plus dont la biographie soit plus obscure. En historien scrupuleux, M. Vitry fait tomber tout ce qui n'est pas démontré par les documents; pourtant il n'a pas eu le courage de sa méthode jusqu'au bout; il aurait pu logiquement retirer à Jean Goujon la fameuse Diane d'Anet, aujourd'hui au Louvre; il a reculé devant les conséquences d'une critique aussi rigoureuse et conserve à Jean Goujon la fameuse statue, bien que nul contemporain n'en ait nommé l'auteur.

M. P. MARCEL a consacré à Le Brun³ un ouvrage précis, concret, où il ne semble pas avoir rien oublié de l'œuvre si importante du Premier Peintre. Il a résisté à la tentation que ressentent les auteurs de monographies, toujours portés à grandir leur héros. On dirait même que M. Marcel a pris Le Brun en haine. Il le dépeint comme un parfait arriviste et un intrigant sans scrupule. On pourrait retour-

1. Louis Réau, *Peter Vischer et la sculpture franconienne du XIV^e au XVI^e siècle*. Paris, Plon, 1 vol. in-8°, 190 p. (*les Maîtres de l'Art*).

2. Paul Vitry, *Jean Goujon*. Paris, H. Laurens, 1 vol. in-8°, 127 p. (*les Grands Artistes*).

3. Pierre Marcel, *Charles Le Brun*. Paris, Plon, 1 vol. in-8°, 190 p. (*les Maîtres de l'Art*).

ner à l'auteur le reproche qu'il fait à Le Brun de peindre en noir¹. Il a résisté aussi à la tentation d'amplifier le sujet; on ne soupçonne pas assez que Le Brun a présidé à l'institution d'un enseignement et d'une administration artistiques qui depuis lors ont commandé les destinées de l'art français.

M. A. FONTAINE² étudie avec beaucoup de clarté et de méthode les théories des artistes et critiques d'art depuis Poussin jusqu'à Diderot. Par une juxtaposition de citations bien choisies et d'analyses bien faites, il en donne une idée fort juste. M. Fontaine devrait dégager seulement avec plus de force les principes internes qui expliquent ces théories sur l'art; si on ne donne pas des définitions à arêtes précises, les théories esthétiques s'effacent dans le vague et finissent par se ressembler beaucoup entre elles.

OUVRAGES DIVERS ET OUVRAGES D'ENSEMBLE. — C'est un titre fort alléchant que *l'Art et les mœurs*³ en France. Malheureusement c'est un ouvrage collectif où trop souvent les auteurs n'ont pas assez songé que les artistes étudiés par eux devaient être considérés avant tout comme les portraitistes de leur temps. C'est M. A. MICHEL qui présente cette série d'études; la publication qu'il dirige à la librairie Colin l'a rendu expert dans l'art d'envelopper des notices particulières avec des idées générales. Il a même dû cette fois remonter très haut, jusqu'à H. Spencer et même Hegel; il reprend une théorie de Spencer qui me paraît aujourd'hui bien contestable : « A l'origine de toutes les civilisations, la peinture et la sculpture n'existent pas en soi; elles ne sont que partie intégrante de l'architecture...; peu à peu, au cours des siècles, le bas-relief, puis la statue se détachent, etc... » C'est tout le contraire que semblent prouver, jusqu'à nouvel ordre, l'art grec et l'art égyptien et même l'art des cavernes.

Des écrits d'amateurs et d'artistes sont quelquefois difficiles à trouver; en les rajeunissant, on donnera sans doute aux historiens de l'art l'habitude de consulter plus souvent les artistes qui ont écrit. Les Mémoires de Ch. PERRAULT⁴ ne sont que des mémoires d'admi-

1. Il voit même les bitumes repousser dans un tableau de Le Brun, ce qui est bien surprenant, cette couleur n'ayant pas été employée avant le XIX^e siècle.

2. André Fontaine, *les Doctrines d'art en France, peintres, amateurs, critiques. De Poussin à Diderot*. Paris, H. Laurens, 1909, in-8°, 316 p.

3. *L'Art et les mœurs en France*, par différents auteurs, préface de M. André Michel. Paris, H. Laurens, 1909, 1 vol. in-8°, 295 p. — Ce livre, parmi de très bonnes notices, contient deux études absolument excellentes de M. Ch. Normand, sur la peinture de style Louis XVI, et de M. Fr. Monod, sur la parisienneté de Stevens. De telles pages sont la récompense de l'historien de l'art obligé de tout lire.

4. Ch. Perrault, *Mémoires de ma vie*; Claude Perrault, *Relation du voyage*

nistrateur; mais ils contiennent sur l'organisation de l'art sous Colbert des détails fort caractéristiques et qui ne sont que là. La relation du voyage de Claude Perrault à Bordeaux en 1669 est un document aussi amusant à lire que curieux à consulter. M. L. DIMIER publie une excellente traduction des discours de Reynolds¹, si pleins de remarques justes, fines et souvent si près des dissertations de nos académiciens du XVII^e siècle. Ces discours sont suivis de notes de voyages, prises devant les peintures de Flandre ou d'Italie. La traduction par M. E. CAMMAERTS² des conférences de Ruskin sur l'architecture et la peinture permettront aussi au grand public de pénétrer la pensée ruskinienne sous sa forme la plus accessible. Enfin M. D'ARDENE DE TIZAC³ vient de traduire et d'annoter le livre de S. W. BUSHELL, sur l'art chinois, qui présente et décrit avec précision quelques-uns des monuments les plus caractéristiques de cet art. Cette étude est nouvelle chez nous, car, si l'art japonais a beaucoup attiré l'attention des amateurs et des historiens depuis déjà bien des années⁴, l'art chinois reste pour le moment fort négligé, et de rares spécialistes, MM. Chavannes et Pelliot, se font garants de son intérêt et de son extrême importance.

Des collections déjà très répandues continuent à s'enrichir de livres fort utiles; celle des *Villes d'art célèbres*⁵, analogue à celle des *Berühmte Kunststädte* et de l'*Italia artistica*, s'enrichit avec régularité. Palerme et Syracuse nous montrent des monuments de la civilisation européenne à toutes ses périodes, depuis l'époque des temples doriques jusqu'à celle des églises jésuites; M. DIEHL nous conduit à travers les restes des mondes grec, romain, byzantin, arabe, gothique et renaissance; Bologne aussi a passé par bien des formes de civilisation, depuis les temps étrusques jusqu'au moment où elle devint le centre d'une féconde école de peinture. Visiter Avi-

à Bordeaux (1669), publiés par Paul Bonnefon. Paris, H. Laurens, 1909, in-8°, 248 p.

1. Reynolds, *Discours sur la peinture. Voyages pittoresques*, trad. par Louis Dimier. Paris, H. Laurens, 1909, in-8°, 468 p.

2. John Ruskin, *Conférences sur l'architecture et la peinture*, trad. par E. Cammaerts. Paris, H. Laurens, 1910, in-8°, 200 p.

3. S. W. Bushell, *L'Art chinois*, trad. annotée par H. d'Ardenne de Tizac. H. Laurens, 1910, in-8°, 359 p.

4. G. Migeon, *Au Japon : promenades aux sanctuaires de l'art* (Hachette, 1908) est un livre fort attrayant par l'originalité et la finesse des impressions.

5. *Les Villes d'art célèbres*. Paris, H. Laurens, in-8°. — *Palerme et Syracuse*, par M. Ch. Diehl; *Bologne*, par M. P. de Bouchaud; *Avignon*, par M. A. Hallays; *Caen et Bayeux*, par M. Prentout; *Bordeaux*, par M. Ch. Saunier; *Oxford et Cambridge*, par M. Joseph Aynard; *Munich*, par M. J. Chantavoine; *Timgad et Tebessa*, par M. Cagnat.

gnon sous la conduite de M. André HALLAYS, c'est avoir la double chance d'être dans la plus aimable des villes et dans la compagnie du plus attrayant des ciceroni; M. PRENTOUT appelle notre attention sur les richesses archéologiques de la basse Normandie; M. Ch. SAUNIER nous présente Bordeaux, dont l'intendant Tourny et l'architecte Louis ont fait au XVIII^e siècle une des villes les plus élégantes de France; notons encore une étude sur Bâle, la ville de Holbein et de Böcklin, et Genève, la ville de Calvin et de Rousseau; Oxford et Cambridge, où M. J. AYNARD nous montre l'existence de vivantes universités modernes dans un cadre pittoresque d'architecture médiévale; Munich, où M. Jean CHANTAVOINE a écrit un chapitre charmant de finesse, d'esprit, d'ironie sympathique sur le néo-grec bavarois, et je regrette de ne pouvoir signaler le livre de M. CAGNAT sur Tim-gad qu'en maraudant sur le terrain réservé à l'archéologie.

D'autres collections viennent à peine de se constituer et sont déjà en plein développement; l'une étudie les grandes institutions de France¹, parmi lesquelles il faut compter le musée du Louvre, la manufacture de Sèvres, celle des Gobelins, dont l'histoire et le fonctionnement, fort utiles à connaître pour un historien de l'art, sont exposés par des écrivains compétents; une autre² présente au grand public les richesses d'art de la Ville de Paris, mais comme ces richesses d'art sont relativement fort peu connues, il est probable que ce grand public comprend un bon nombre de spécialistes de l'art; enfin une dernière collection³ se compose de petites monographies sur les principaux monuments de France; ces monographies écrites par des archéologues-archivistes sont des modèles d'érudition précise et utile; malgré leurs petites dimensions, elles contiennent plus de notions exactes ou intéressantes que bien des gros livres. On a sagement pensé que l'histoire de l'art devant être une étude de plein air plutôt qu'un travail de bibliothèque, le format de poche était plus convenable que les dimensions de l'in-folio. L'histoire de l'art s'ingénie ainsi à pénétrer dans le grand public par tous les moyens.

Parmi tant de travaux spéciaux, voici quelques ouvrages d'en-

1. *Les Grandes institutions de France* (Paris, H. Laurens, in-8°): *Le Louvre* (peinture), par J. Guiffrey; *les Gobelins*, par J.-J. Guiffrey; *Sèvres*, par Lechevallier-Chevignard, etc.

2. *Les Richesses d'art de la Ville de Paris* (Paris, H. Laurens, in-8°): *L'Hôtel de ville*, par L. Lambeau; *les Églises de Paris* (moyen âge), par Amédée Boinet.

3. *Les Monuments de France* (sous la direction de M. Lefèvre-Pontalis). Ont déjà paru : *Coucy*, par Lefèvre-Pontalis; *Vézelay*, par Ch. Porée; *Chartres*, par René Merlet; *Saint-Pol-de-Léon*, par Lucien-Th. Lécœureux.

semble; dans la collection des *Manuels d'histoire de l'art* publiée sous la direction de M. Henry Marcel et inaugurée par une histoire de la peinture depuis les origines jusqu'au xvi^e siècle de M. L. Hourticq, viennent de paraître deux livres nouveaux : *la Gravure*, par M. ROSENTHAL, et *les Arts du tissu*, par M. G. MIGEON.

M. ROSENTHAL¹ a condensé en un volume compact la masse fourmillante des graveurs qui ont creusé le bois ou le cuivre depuis les origines jusqu'à nos jours. Avec une clarté bien difficile en pareille matière, il définit les procédés techniques et il en suit les transformations d'école en école. La gravure n'est pas l'invention subite d'un Finiguerra, le nielleur dont parle Vasari; elle s'est constituée lentement, par une série de pratiques, parmi lesquelles il faut compter les briques chaldéennes, les intailles égyptiennes, les cachets des Grecs et des Romains, les sceaux du moyen âge, les cuivres champlevés. L'instrument a donc existé longtemps avant qu'on ait pris conscience de l'emploi qu'on en pouvait tirer; c'est l'imprimerie qui en a développé l'usage; elle remplaça la miniature pendant que les caractères d'impression remplaçaient l'écriture. Quant au lieu d'origine, aucun point ne semble encore acquis. Depuis, la gravure s'est développée de deux manières; elle transcrit les compositions des peintres; ou bien elle est elle-même une peinture originale en noir et blanc, et c'est ainsi qu'il est donné à M. Rosenthal de rencontrer des artistes tels que Dürer et Rembrandt, Holbein et les illustrateurs français du xviii^e siècle. Quant à la gravure de transcription, il est curieux de la suivre dans ses transformations pour imiter les effets des peintres Rubens, Watteau ou Reynolds; la gravure photographique est en train de remplacer tout à fait les anciens procédés. Cette histoire est parfaitement contée, avec un grand luxe de détails et de renvois aux collections du Cabinet des Estampes²; dans son ensemble, ce livre rappelle ces belles gravures allemandes d'une construction solide et où fourmillent d'innombrables détails.

Le livre important de M. G. Migeon³ sur l'art du tissu ne pourra manquer de se répandre, car il contient tout ce qu'un amateur, un

1. Léon Rosenthal, *la Gravure*. Paris, H. Laurens, 1909, 1 vol. in-8°, 472 p. (*Manuels d'histoire de l'art*). Prix : 10 fr.

2. Et même n'y a-t-il pas parfois un peu abus? Il est des notations assez dénuées de gravité pour pouvoir se passer de preuves. Voici, entre autres, une phrase sur Van Ostade : « Le père coupe une miche de pain (B. 46), ailleurs c'est le père qui fait manger son enfant (B. 33), ou dit la prière qui sanctifie le repas du soir (B. 34), etc. » Pourquoi tant de références? Si de telles phrases trouvent des incrédules, c'est qu'ils sont atteints de la folie du doute.

3. Gaston Migeon, *les Arts du tissu*. Paris, H. Laurens, 1909, 1 vol. in-8°, 416 p. (*Manuels d'histoire de l'art*). Prix : 10 fr.

collectionneur et un historien doit connaître sur cette question. L'histoire générale trouve elle-même beaucoup à glaner dans un tel livre. Les tissus, qui sont parmi les objets les plus usuels, les plus circulants, ont été des agents de transmission; les hygiénistes prétendent qu'ils ont apporté d'Orient bien des épidémies; ils ont aussi transmis des motifs décoratifs de peuple à peuple, de siècle à siècle. Des ornements ont ainsi subsisté à travers les âges et les civilisations, longtemps après avoir perdu le sens symbolique qu'elles avaient d'abord exprimé. De telles décorations ne sont bien souvent que des images religieuses d'où la vie s'est retirée, comme ces mythes religieux qui ne sont plus que des thèmes pour les poètes. M. Migeon explique très clairement la technique des étoffes tissées, brodées et des tapisseries. Il montre les relations de la broderie et surtout de la tapisserie avec la peinture. Son livre est exact et plein; l'auteur ne se perd pas en digressions idéologiques et en commentaires sentimentaux; lorsqu'il s'en rencontre, ils sont empruntés et l'auteur les clôt par un : « Tout cela, c'est de la littérature. » Le mépris de la littérature peut être le commencement de la sagesse; mais ce n'en est pas le dernier mot. Il y a une bonne littérature: écrire avec correction ou même avec élégance est un devoir à l'égard du lecteur comme à l'égard des belles choses; il ne faut pas encourager les historiens de l'art dans ce dédain de la forme¹.

Louis HOURTICQ.

1. Enfin, il vient de paraître, trop tard pour qu'il nous soit possible d'en donner une étude analytique, un livre de Sir Walter Armstrong sur l'histoire de l'art en Angleterre. Qu'il nous suffise de dire pour le moment que ce volume inaugure une collection d'ouvrages sur l'histoire générale de l'art, publiée en même temps par la librairie Hachette et par des éditeurs d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et d'Amérique. La collection, avec le titre général de : *Ars una, mille species*, se présente sous l'aspect de l'*Apollo* de M. Salomon Reinach, auquel le public continue à faire un si grand et si légitime succès.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

R. KITTEL. *Geschichte des Volkes Israel. II, Das Volk in Kanaan, Quellenkunde und Geschichte der Zeit bis zum babylonischen Exil*; 2^e éd. Gotha, Perthes, 1909. In-8°, xvi-589 pages.

Ce volume n'est pas une simple réédition de celui qui a paru en 1892, mais une refonte à peu près complète, équivalant à une œuvre nouvelle. L'auteur est un critique prudent, l'on dirait volontiers conservateur, si le mot n'impliquait un tant soit peu l'idée de réactionnaire. Mais la rare pénétration dont il fait preuve, tant pour l'analyse que pour l'interprétation des textes, et l'extrême sincérité avec laquelle il aborde tous les problèmes ne permettent pas de négliger la moindre de ses conclusions comme dictées par un préjugé traditionnel.

La période étudiée par M. Kittel va de l'établissement en Canaan à la captivité de Babylone. Il la partage en deux sections, le point de division étant marqué par la mort de Salomon et la séparation des deux royaumes. En tête de chaque section, l'exposé historique, très nourri et très documenté, est précédé d'un minutieux examen des sources qui y correspondent. On trouve donc analysés d'abord, dans la première partie, qui concerne le temps de la conquête et les règnes de Saül, David et Salomon, les livres des Juges et de Samuel et les onze premiers chapitres des Rois. L'analyse du reste des Rois et celle de la Chronique sont renvoyées au début de la seconde partie, qui a pour objet l'histoire des royaumes séparés.

Certains critiques admettent que les plus anciens documents qui sont entrés dans les Juges, Samuel et le commencement des Rois, ont appartenu aux sources iahviste et élohiste de l'Hexateuque. M. Kittel ne se montre pas disposé à les suivre. Mais, comme il ne fait pas difficulté de reconnaître un rapport et une affinité entre les plus anciennes sources des livres dits mosaïques et celles des livres suivants, et que les sources en question sont des œuvres collectives, augmentées au cours des temps, les conclusions du savant critique ne sont pas aussi différentes qu'elles le paraissent de celles des exégètes qui professent la continuité régulière des documents.

Selon notre auteur, les plus anciens recueils de préceptes (décalogue iahviste d'*Exode*, xxxiv, Livre de l'alliance) auraient appartenu à des sanctuaires particuliers où subsistaient certaines traditions des cultes de Canaan. Rien n'est plus vraisemblable; mais il n'est pas démontré pour autant que l'un ou l'autre de ces documents, par exemple le déca-

logue iahviste, ne se rattacherait pas originairement au temple même de Salomon. La composition du Deutéronome à Jérusalem ne prouve pas que le temple n'ait pas connu auparavant d'autre loi écrite. Le Deutéronome primitif, qui fut découvert sous Josias, aurait été une loi faite spécialement pour le sanctuaire hiérosolymitain, et à la rédaction de laquelle Helcias, qui la trouva, aurait été étranger. En ce qui regarde le dernier point, les arguments de M. Kittel sont assez concluants; mais cette question est secondaire. Bien moins probable est l'hypothèse, récemment proposée, et que M. Kittel semble regarder d'un œil tout à fait bienveillant, d'après laquelle le code deutéronomique aurait été mis au jour accidentellement par des travaux de réparation à un mur du sanctuaire où il aurait été jadis placé. La conjecture est toute gratuite, nonobstant le rapprochement qu'on fait de cas semblables en dehors d'Israël. Car le récit des Rois parle de réparations à effectuer moyennant l'argent du temple, et Helcias annonce la découverte du livre à l'officier qui vient chercher l'argent en vue de ces réparations à faire, non pour payer les réparations faites.

M. Kittel n'hésite pas à reconnaître que le précepte du Livre de l'Alliance (*Exode*, xxii, 28), concernant l'offrande des premiers-nés de l'homme, doit s'entendre d'une immolation sacrificielle, coutume de Canaan adoptée par les Israélites. Mais il pense que, même dans les temps anciens, le rachat n'était pas défendu, bien que certainement il ne soit devenu qu'assez tard obligatoire. Cette opinion hypothétique ne semble guère autorisée par le texte, qui, pris tel quel, n'envisage pas plus l'hypothèse d'un rachat pour les premiers-nés de l'homme que pour les premiers-nés du troupeau. La pratique du rachat facultatif pourrait donc n'être pas fort ancienne. Et l'on peut en dire autant de la consécration des enfants au service du sanctuaire, autre forme de compensation pour le sacrifice. Car la légende de Samuel, qui présente un tel cas de consécration, n'a pas toutes les garanties désirables d'historicité; elle ne prouve l'existence de cet usage que pour le temps de sa rédaction. Il est pareillement difficile de voir sur quels témoignages on peut s'appuyer pour soutenir que le sacrifice des premiers-nés était tombé depuis longtemps en désuétude à l'époque de Manassé, et que ce roi le rétablit. Il le pratiqua, il l'autorisa, mais rien ne prouve qu'il ait eu à le rétablir. La coutume est de celles qui ne peuvent guère revivre quand on les a une fois abandonnées. M. Kittel cherche à expliquer la conduite de Manassé par des influences étrangères, et d'abord par l'influence assyrienne. Il se demande si le Mélek, à qui Manassé et ses sujets sacrifiaient leurs enfants, ne serait pas Marduk ou Shamash; mais on ne voit pas que les Assyriens eux-mêmes aient pratiqué alors de tels sacrifices. Il se retourne vers le Baal de Tyr, dont on aurait transporté le culte à Iahvé, ou qui aurait été adoré à côté de lui; mais le Baal de Tyr ne se recommandait pas autrement à la religion du roi de Juda, et ce n'est pas à lui qu'on sacrifiait les enfants dans les anciens temps. Il y avait bien d'autres dieux en Canaan qui exigeaient le même

culte, et nous savons que les anciens textes réclament les premiers-nés pour Iahvé. Rien n'empêche d'admettre que Iahvé a hérité des anciens Baals, spécialement de l'ancien dieu ou Mélek de Jérusalem, et les sacrifices humains et le sanctuaire de Gé-Hinnom; Isaïe connaît le bûcher de Mélek, et il le fait allumer par Iahvé pour y brûler les Assyriens. Par conséquent, les sacrifices de Gé-Hinnom s'adressaient à Iahvé-Mélek, et ils n'étaient pas oubliés avant Manassé, puisqu'on y fait couramment allusion sous Ézéchias. A ceux qui objectent contre l'immolation réelle des premiers-nés de l'homme l'insignifiance d'une victime de huit jours, M. Kittel répond lui-même que Iahvé prenait bien à huit jours les veaux, les agneaux et les chevreaux.

A la fin du volume, en appendice, très bonne discussion des récits bibliques et assyrien concernant l'expédition de Sennachérib en Palestine et des conséquences de cette expédition pour le royaume de Juda.

Alfred Loisy.

Nahum Slouschz. Hébraeo-Phéniciens et Judéo-Berbères. Introduction à l'histoire des Juifs et du judaïsme en Afrique. Paris, E. Leroux, 1908. In-8°, 473 pages. (*Archives marocaines*, t. XIV.)

Ce sont, en réalité, deux ouvrages différents réunis en un seul volume¹. Examinons-les l'un après l'autre.

Le premier a pour titre : *les Hébraeo-Phéniciens*. Il est divisé en seize chapitres, dont le premier forme une introduction, dans laquelle l'auteur pose le problème de l'origine des Phéniciens, en montrant toutes les difficultés; le dernier chapitre est une conclusion, suivie de plusieurs appendices et de notes supplémentaires.

L'auteur s'efforce de résoudre des questions d'ordre historique et ethnographique extrêmement compliquées. Il le fait avec une très grande hardiesse et une réelle originalité; son érudition est très étendue, mais, malgré tous les mérites qu'il possède, il lui est difficile d'être clair dans l'examen de problèmes particulièrement obscurs et embrouillés. Cherchons à élucider sa pensée.

La thèse centrale que l'auteur soutient est celle de l'identité de races des Hébreux et des Phéniciens. C'est à l'Égypte, à une époque qui n'est pas antérieure aux Hycsos, qu'il faut demander la solution du problème des origines phéniciennes. Quant au nom de « Phénicien », il signifie « l'habitant des dunes et sables rouges ». A l'époque des Juges, Hébreux et Phéniciens forment une seule entité ethnique.

1. L'ouvrage a paru, dans une première édition, en deux volumes : I. *Les Hébraeo-Phéniciens, introduction à l'histoire de la colonisation hébraïque dans les pays méditerranéens*. Paris, E. Leroux, 205 p. in-8°; II. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères, recherches sur l'histoire des Juifs et du judaïsme en Afrique*. Ibid., 272 p. in-8°.

L'auteur admet d'ailleurs que c'est aussi d'Égypte qu'est venue la civilisation primitive de la Grèce. Les Cadméens (Cadmos, frère de Phénix, sort de la Libye pour civiliser la Grèce) sont les frères aînés des Phéniciens.

Quant aux ancêtres des Sémites, les Beni-Qedem de la Bible, leur séjour primitif était entre l'Indo-Kouch et le golfe Persique. Leur nom signifie « Sémites orientaux ». C'est d'eux que sont sorties les races congénères : Hébreux (ceux d'au delà l'Euphrate), Araméens (ceux du nord montagneux), Arabes (ceux qui sont solidement assis à l'Occident).

Dans le premier des appendices, l'auteur fait un très intéressant parallèle entre la légende de Melqart, « le roi de la cité », plus tard divinité solaire, et celle de Josué, et il s'efforce d'établir qu'une seule et même base a servi à l'édification de la légende de Josué, le héros des Hébreux, et de celle de Melqart, l'hercule des Tyriens.

On peut se rendre compte, par les quelques aperçus que nous venons de donner, de l'extrême richesse du contenu historique et ethnographique du travail de l'auteur sur les Hébraeo-Phéniciens et de l'originalité de ses vues personnelles.

Le second ouvrage de M. Slouschz a pour titre : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*. Il est divisé en trois parties : 1° Judéo-Hellènes et Judéo-Romains; 2° Judéo-Himyarites et Judéo-Berbères; 3° essai sur l'histoire des Judéo-Berbères. Cet ouvrage est accompagné, comme le premier, d'appendices et de notes supplémentaires.

Dans la première partie, l'auteur fait un tableau du plus grand intérêt de l'histoire des Judéo-Hellènes et des Judéo-Romains dans l'Afrique du Nord.

En 474 av. J.-C., une colonie juive existe à Éléphantine et à Syène; cette colonie, dont l'existence a été révélée par les célèbres papyrus dont on a tant parlé, descendait probablement des Juifs venus en Égypte avec Jérémie.

Lors de l'érection du temple d'Onias, en Égypte, au second siècle av. J.-C., un nouveau judaïsme se fait jour en Afrique; il est imbu de la conception universaliste des prophètes et de l'éclectisme religieux des proto-Hébreux.

A la veille de la destruction de Jérusalem, en l'an 70, les Juifs et les Judaïsants formaient déjà une grande partie, sinon la majorité de la population de la Lybie.

Lors des luttes meurtrières qui eurent lieu entre les Judéo-Hellènes et les Romains, la Cyrénaïque et la Libye orientale, ruinées et dépeuplées, disparurent pour longtemps des annales de l'histoire juive. A partir de cette époque, le judaïsme helléniste en Afrique tombe en décadence.

Lorsque la Carthage romaine prend la place de l'ancienne capitale phénicienne, cette ville devient le centre du judaïsme traditionnel talmudiste. Les colonies juives, dont Carthage est ainsi la métropole, s'étendent jusqu'en Mauritanie; à partir du III^e siècle de notre ère, la

Mauritanie romaine est parsemée de colonies juives; dans l'Afrique des Vandales, les Juifs étaient encore en nombre considérable.

Tels sont quelques-uns des points principaux mis en lumière par le savant exposé de l'auteur. Un fait intéressant, relevé par lui, c'est la persistance de la langue hébraïque parmi les Puniques, témoin l'idiome hébraïque découvert par l'auteur dans le Djebel tripolitain.

Passons maintenant à la seconde partie : Judéo-Himyarites et Judéo-Berbères. L'intérêt provoqué par les savantes recherches de l'auteur va ici en augmentant, car ce n'est rien moins que l'obscur et grand problème de l'origine des Berbères qu'il aborde et auquel il s'efforce de donner une solution nouvelle.

Depuis le second empire égyptien, des races de couleur blanche occupaient le Tell et les Ksour; ces races primitives ont été grossies de colonies issues de tous les pays méditerranéens : Phéniciens, Puniques, Grecs, Romains, Espagnols et Vandales, tous ont contribué dans une certaine mesure à la constitution de l'homogénéité plus ou moins apparente des Berbères, appellation qui rappelle le mot « Barbares » des Grecs.

Ibn-Khaldoun distingue les Berbères qui occupaient l'Afrique depuis la plus haute antiquité, et les Berbères descendant d'Himyar et formant une race proto-arabe, qui se mêle en Afrique aux autochtones et se berbérise définitivement. L'auteur attache une grande valeur à cette affirmation de l'historien arabe.

La première apparition des Himyarites en Afrique semble coïncider avec la période des guerres entre Romains et Puniques. Il faut d'ailleurs chercher le point de départ des Himyarites dans leurs migrations en Éthiopie.

Cette poussée des peuples himyarites vers le nord de l'Afrique a subi une forte influence juive.

Le judaïsme a d'ailleurs pénétré dans le sud de l'Arabie dès l'an 115 av. J.-C.; à partir du III^e siècle de l'ère chrétienne, l'infiltration du judaïsme chez les Himyarites est constatée.

En 115-118, la colonie juive d'Éthiopie avait reçu un apport considérable de Juifs hellénistes, témoin les traditions conservées chez les Phalacha d'aujourd'hui.

L'auteur conclut de ses observations à la persistance en Afrique d'une race juive, plus ou moins autochtone, qui, par sa constitution, ses origines et ses traditions, correspond aux Berbères. Ces Judéo-Berbères correspondent aux Berbères, comme autrefois les Hébréo-Phéniciens correspondaient aux Puniques, les Judéo-Hellènes aux Grecs, les Judéo-Romains aux Romains. L'auteur étaye sa démonstration sur des témoignages archéologiques d'autant plus intéressants qu'ils proviennent en partie des fouilles auxquelles il s'est livré en Afrique.

La troisième et dernière partie est un essai sur l'histoire des Judéo-Berbères. L'ouvrage est terminé par une conclusion générale, suivie

de notes et appendices sur les Thérapeutes et les Maghrabia et sur quelques témoignages épigraphiques.

« Aujourd'hui, dit l'auteur dans sa conclusion, et surtout depuis que les Juifs exilés de l'Espagne en 1391 et en 1492 sont venus s'établir en masse sur le continent noir, il serait difficile de tracer une ligne de démarcation rigoureuse permettant de distinguer combien d'éléments judéo-berbères subsistent encore dans les cités du littoral. Cependant, dans l'Atlas marocain et algérien et dans les Ksour du Sahara, dans toute la Tripolitaine et à Djerba, l'élément judéo-berbère est resté relativement indemne : à Tunis même, dans cette grande cité pourtant ouverte à toutes les infiltrations du dehors, où existe une communauté judéo-italienne, l'élément judéo-berbère continue à prédominer. Mais c'est dans le Blad-es-Siba, dans les Ksour algériens et tripolitains, demeurés jusqu'ici inaccessibles à l'infiltration européenne, qu'on peut retrouver le judéo-berbère dans un état à peu près semblable à celui des Maghrabia, tels que nous les représentent les littératures juive et arabe du moyen âge. »

On voit, par cette citation, combien les belles études historiques et archéologiques de M. Slouschz sont actuelles et à quel point elles touchent aux questions si captivantes de la colonisation de l'Afrique du Nord.

Ed. MONTET.

R. DELACHENAL. *Histoire de Charles V*; t. I et II (1338-1364). Paris, A. Picard, 1909. 2 vol. in-8°, xxxv-475; vi-494 pages, 2 pl. et 4 carte. Prix : 20 fr.

Il n'existait pas jusqu'ici d'histoire complète de Charles V; car le livre médiocre de l'abbé de Choisy, dont la dernière édition date de 1695, ne mérite pas ce nom, et, si d'importants épisodes de ce règne ont été étudiés par des érudits distingués comme Secousse dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de Charles II, roi de Navarre*, Siméon Luce dans ses livres sur la *Jacquerie* et sur *Bertrand du Guesclin*, F.-T. Perrrens dans sa biographie d'*Étienne Marcel*, ces travaux de détail ne pouvaient tenir lieu d'un ouvrage d'ensemble sur la vie du plus illustre des Valois. L'*Histoire de Charles V*, dont M. R. Delachenal a fait paraître récemment les deux premiers volumes consacrés à la jeunesse de ce prince, est venue heureusement combler cette lacune. De longues et fructueuses recherches dans les archives de la France et de l'étranger ont fourni à l'auteur un grand nombre de documents restés inédits jusqu'à ce jour, qui lui ont permis de compléter et de rectifier les assertions de ses devanciers et de renouveler sur beaucoup de points un sujet qui pouvait paraître épuisé.

Charles, premier dauphin de la maison de France, né le 21 janvier 1338 (et non 1337), ne commença à jouer un rôle politique qu'en 1355,

lorsque Jean II lui confia, avec le titre de « lieutenant du roi », un grand commandement militaire comprenant la Normandie et la Bretagne, et surtout lorsqu'il lui eut fait don, le 7 décembre, du duché de Normandie, son ancien apanage, pour déjouer les intrigues de Charles le Mauvais, roi de Navarre; celui-ci avait en effet essayé d'entraîner le jeune prince dans un complot contre son père. Le nouveau duc se rendit à Rouen, dans les premiers jours de janvier, pour recevoir l'hommage des grands feudataires de la province. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'eurent lieu, le 5 avril 1356, l'arrestation du roi de Navarre et l'exécution sommaire de Jean V, comte d'Harcourt, de Jean Malet de Gravelle, de Guillaume de Mainemares dit Maubue, chevaliers, et de Colin Doublel, écuyer de Charles le Mauvais. Les principales circonstances de cette sanglante tragédie sont bien connues par les récits de Jean le Bel, de Froissart et des autres historiens du temps; mais il restait encore un certain nombre de points obscurs que l'auteur a réussi le plus souvent à éclaircir.

Le plus difficile est de déterminer les mobiles qui ont porté le roi de France à cette « crueuse justice », comme dit Froissart. Certains chroniqueurs font allusion à un complot tramé contre Jean II par le roi de Navarre, qui aurait songé, pour s'emparer de sa personne, à profiter d'un voyage que son beau-père allait faire à l'abbaye de Beaupré au diocèse de Beauvais, où il devait tenir sur les fonts baptismaux un enfant de son cousin germain Jean d'Artois, comte d'Eu, fils du célèbre Robert d'Artois et de Jeanne de Valois. Comme le témoignage de Jean de Fricamps¹, à ce sujet, est confirmé par les récits de Jean de Noyal et du bourgeois de Valenciennes, il n'y a pas de motifs sérieux de mettre en doute l'existence d'un complot ou tout au moins d'un projet de complot, qui se confond sans doute avec celui que Charles le Mauvais avait ébauché précédemment avec le dauphin et qu'il poursuivait maintenant pour son compte exclusif. M. Delachenal penche pour cette explication et croit que la révélation de ce complot, dont l'importance aurait été fort exagérée par l'entourage du roi, aurait ravivé de vieilles rancunes qui sommeillaient dans le cœur de celui-ci. Il nous semblerait préférable de chercher plutôt la cause de l'irritation de Jean II dans un événement tout récent, la résistance de la noblesse

1. Les renseignements les plus précis sur ces deux projets de complot, qui n'en font vraisemblablement qu'un, se trouvent dans la déposition de Jean de Fricamps dit Friquet, un des familiers de Charles le Mauvais, qui avait été arrêté dans la salle du château de Rouen en même temps que lui et détenu au Châtelet de Paris; malheureusement, le texte original en est perdu et on ne la connaît que par un résumé fait de mémoire, en 1385, par Yves Derian, secrétaire de Jean II, qui avait procédé à l'interrogatoire de ce chevalier en 1356. Dans les deux cas, le but du complot était de s'emparer de la personne de Jean II, de l'emprisonner et de le faire périr; dans le projet de 1355, le dauphin devait aller, à la diète de Metz, solliciter le concours de son oncle, l'empereur Charles IV de Luxembourg.

normande à la levée des aides votées par les États-Généraux de 1355: Froissart, en effet, mentionne en première ligne parmi les opposants le comte Jean d'Harcourt et Jean de Graville¹; le premier s'était encore exprimé dans les termes les plus injurieux pour son souverain à l'assemblée des grands seigneurs réunie au château du Vaudreuil vers le milieu de février 1356.

M. Delachenal a fixé avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer l'itinéraire suivi par Jean II pour se rendre de l'abbaye de Beaupré à Rouen par Gournay, Mainneville², la forêt de Lyons et la route de Paris à Rouen qu'il quitta à la hauteur de la porte Martainville pour contourner les fossés de la ville jusqu'à la poterne de la grosse tour du château. Il eût été en outre intéressant de rechercher, plus que ne l'a fait l'auteur, les raisons de ce voyage « par chemins estranges », comme dit le chroniqueur rouennais Pierre Cochon; car la pensée d'un complot réel ou supposé tel n'a pas été, ce semble, étrangère au choix de ces voies détournées. D'après Jean de Noyal, c'est à l'abbaye de Beaupré que le roi fut informé de ce qui se tramait contre lui, probablement par ses cousins Jean et Charles d'Artois, qui avaient pu avoir connaissance des menées de la noblesse normande pendant le séjour qu'ils avaient fait en Normandie auprès du dauphin dans le cours de l'année 1355³. Il n'est donc pas douteux que l'itinéraire suivi par le roi n'ait été combiné d'avance à l'abbaye de Beaupré pour dépister les conjurés et les surprendre en même temps. M. Delachenal rejette avec raison les insinuations malveillantes de P. Cochon, d'après lequel le roi aurait recommandé à son fils aîné d'inviter le plus possible de convives et de les retenir à table jusqu'à son arrivée et ordonné à Jean Mustel, maire de Rouen, de faire fermer les portes de la ville dès que le dîner serait commencé. L'idée d'un semblable guet-apens répugne au caractère loyal de Jean II; mais il est bien difficile de croire que ce prince n'ait pas été informé à l'abbaye de Beaupré de la date de l'assemblée de notables convoquée par son fils aîné et n'ait pas prévu que celui-ci réunirait ce jour-là à sa table les principaux seigneurs de la Haute-Normandie; car, sans cela, il ne serait pas survenu juste au milieu du dîner. Quant au dauphin, non seulement il n'était pas de connivence avec son père, mais il a encore hautement désapprouvé la conduite de ce dernier, et quand il fut au pouvoir, il s'efforça d'effacer les souvenirs odieux qui se rattachaient à ce triste événement. En effet, si ce fut peut-être sous la pression du parti navarrais qu'il fit restituer aux héritiers des victimes leurs biens confisqués par son père, c'est de son propre mouvement qu'il accorda à la maison

1. Froissart (éd. S. Luce), t. IV, p. 176.

2. M. Delachenal identifie avec raison « Menneville » des *Grandes Chroniques* avec Mainneville (Eure, arr. des Andelys, cant. de Gisors).

3. Jean et Charles d'Artois se trouvaient auprès du dauphin, notamment pendant les mois de juin et de juillet 1355 (*Histoire de Charles V*, t. I, p. 105, n. 3).

d'Harcourt une éclatante réparation, en faisant épouser, le 14 octobre 1359, au fils aîné de l'infortuné Jean V une fille de France, Catherine de Bourbon, sa belle-sœur¹.

Le récit de la bataille de Poitiers, que M. Delachenal a fait avec un soin tout particulier après une étude sur le terrain, offre des parties très neuves, notamment en ce qui concerne les effectifs des deux armées et leurs opérations pendant le combat. La détermination exacte des forces anglaises et françaises présente de grandes difficultés à cause des exagérations et des contradictions des chroniqueurs, qui attribuent à Jean II une armée de 50,000 et même de 60,000 hommes. L'auteur a pris pour base de ses recherches les données fournies par deux sources anglaises de premier ordre, la *Scalacronica* de Thomas Gray de Heton, chevalier, qui a fait avec Édouard III la campagne d'hiver de 1359-1360 et s'est trouvé ainsi en rapports avec beaucoup de combattants de Poitiers, et la lettre adressée à Jean de Montaigu, comte de Beauchamp, par Barthélemy de Burghersh, qui a suivi le prince de Galles dans son expédition et pris part à la bataille de Poitiers. Grâce à ces indications, il a pu arriver à des chiffres beaucoup plus vraisemblables, soit 6,000 à 7,000 hommes pour l'armée anglaise et 12,000 à 14,000 pour l'armée française², c'est-à-dire à peu près le double des forces du Prince Noir, proportion qui se trouve indiquée dans quelques textes, notamment dans la Chronique de Pierre Cochon.

M. Delachenal a raconté avec autant d'impartialité que d'exactitude les divers incidents qui ont marqué les sessions des États-Généraux de 1356, de 1357 et de 1358, ainsi que les événements auxquels a été mêlé Étienne Marcel. Toutefois, sans revenir sur cet épisode bien connu de la régence du dauphin, nous croyons devoir insister sur deux points. Il serait possible d'abord de donner au programme politique d'Étienne Marcel et de son parti une portée plus large que ne l'a fait l'auteur et qu'on ne le fait d'ordinaire en utilisant quelques documents qu'il a mis au jour. Ces textes montrent, en effet, les efforts tentés par le prévôt des marchands et ses amis pour rallier à leur cause les principales villes de l'Ile-de-France, de la Picardie et de la Champagne et permettent de croire qu'ils ne visaient rien moins qu'à constituer une sorte de fédération des grandes communes du nord de la France qui eût pu tenir tête à la royauté. Aussi le dauphin, qui comprenait les dangers que ce projet pouvait faire courir à la monarchie, s'empres-
sa-t-il

1. *Grandes Chroniques*, éd. P. Paris, t. VI, p. 164. — *Chronique des quatre premiers Valois*, éd. S. Luce, p. 65.

2. Ces évaluations globales ne peuvent être, bien entendu, qu'approximatives, car, si on possède des chiffres précis pour les hommes d'armes des deux armées et les archers anglais, il reste un élément indéterminable, les gens de pied (fantassins gallois ou irlandais, arbalétriers et pavoisiers français), qu'il est très difficile de distinguer des non-combattants (valets d'armée et convoyeurs). Voy. sur ce point les remarques de M. Tout dans *English Historical Review*, t. XXV, p. 158.

de réprimer sévèrement les mouvements populaires qui se produisirent à Amiens, à Laon et dans d'autres villes. En outre, M. Delachenal¹ a établi de la façon la plus nette que la chute d'Étienne Marcel n'est pas due uniquement aux intrigues des bourgeois royalistes, mais qu'elle a eu aussi pour cause la défection de beaucoup de ses partisans désireux de ne pas se compromettre plus longtemps avec lui. C'est ce qui explique comment on voit figurer dans la coalition, sous les efforts de laquelle il a succombé, bon nombre de ses anciens amis, comme Jean Maillart, son « compère » de la corporation des drapiers, Jean Belot, un de ses échevins, à côté de Pépin des Essarts, qui était le cousin germain, si ce n'est le frère de Marguerite des Essarts, la seconde femme du prévôt des marchands.

Le second volume, où l'auteur a exposé avec la plus grande clarté la suite des négociations diplomatiques qui ont abouti aux traités de Brétigny et de Calais, renferme encore des chapitres tout à fait neufs, comme ceux qu'il a consacrés à l'élaboration du premier traité de Londres, à son analyse et à son influence sur la paix de Brétigny. Au lendemain du désastre de Poitiers, Innocent VI s'était hâté d'envoyer, à Bordeaux, auprès du prince de Galles le cardinal de Périgord et le cardinal Capocci, dont l'intervention fit conclure la trêve de Bordeaux, qui devait durer un peu plus de deux ans (du 23 mars 1357 au 9 avril 1359). M. Delachenal conjecture, non sans vraisemblance, qu'au cours des pourparlers relatifs à cette trêve les plénipotentiaires français et anglais auraient discuté les conditions de la paix en présence du roi de France et du fils aîné d'Édouard III et que les bases de l'accord arrêté à Bordeaux devaient avoir beaucoup d'analogie avec celles du premier traité de Londres. Les négociations, reprises après l'arrivée de Jean II en Angleterre, aboutirent à un projet de traité que Regnaud d'Acy, avocat du roi au Parlement, rapporta à Paris à la fin de janvier 1358, et qui, suivant les *Grandes Chroniques*, « moult plut aus diz duc [de Normandie] et conseilliers » ; mais les clauses en furent tenues secrètes. Si ce document resta ignoré des contemporains, il n'a pas été plus connu des historiens modernes, qui ont cru que les deux traités de Londres de 1358 et de 1359 étaient identiques. M. Delachenal a eu le mérite d'en découvrir le texte dans un manuscrit du fonds Cottonien au Musée britannique, où il ne porte pas de date ; mais l'auteur a démontré qu'il ne saurait y avoir de doute à ce sujet. Ce document offre, en effet, tant de ressemblances avec le traité de Brétigny qu'il semble, à première vue, être un avant-projet de celui-ci ; car les cessions territoriales, comme à Brétigny, ne comprennent ni la Normandie, ni le Maine et l'Anjou, ni la Touraine ; le chiffre de la rançon du roi, fixé ici à quatre millions de florins d'or à l'écu au lieu de trois millions, seul diffère. En outre, les négociations n'auraient pas été si rapidement menées aux conférences de Brétigny

1. *Hist. de Charles V*, t. II, p. 20, n. 7.

si les plénipotentiaires n'avaient pas eu entre les mains un texte sur lequel l'accord s'était déjà fait entre les parties. Il est dès lors surprenant que ce traité n'ait pas été mis à exécution. M. Delachenal ne pense pas que l'échec des négociations puisse être attribué à la duplicité d'Édouard III ou au désir qu'il ait eu de profiter des embarras que suscitait au dauphin l'insurrection parisienne pour accueillir de nouvelles avances de Charles le Mauvais¹. Il ne croit pas davantage que l'inexécution du traité doive être imputée, comme l'a prétendu le roi d'Angleterre, au défaut de paiement du premier terme de la rançon (600,000 écus), qui était exigible avant le 1^{er} novembre 1358, sous prétexte qu'Édouard III, après le traité de Brétigny, s'est contenté de 400,000 écus au lieu de 600,000, que le dauphin s'était engagé à verser. Cet argument n'est pas très probant parce que le roi d'Angleterre pouvait se montrer plus exigeant en 1358 qu'en 1360, alors que l'insuccès de sa dernière expédition l'avait rendu plus accommodant et qu'il avait pu voir par lui-même que la France épuisée était incapable d'un effort plus considérable. D'après M. Delachenal, il faudrait chercher la cause de la rupture dans les dissensions graves qui existaient, depuis 1356, entre le Saint-Siège et la cour d'Angleterre à propos de conflits de juridiction. Édouard III, en différant le rétablissement de la paix que ses sujets ne souhaitaient pas, espérait peser sur la cour d'Avignon et obtenir ainsi un règlement plus avantageux des difficultés qui les divisaient. S'il a soumis le premier traité de Londres au Parlement anglais, comme le rapporte Thomas Gray², c'est afin d'être couvert par un vote des Communes pour justifier vis-à-vis du roi de France la rupture des négociations. Cette explication mérite d'être prise en considération, car l'article 29 du second traité de Londres mentionne encore l'intention où est le roi d'Angleterre de ne traiter définitivement avec la France qu'après le règlement de son différend avec le Saint-Siège.

Le second traité de Londres, que Jean II signa inconsidérément le 24 mars 1359, était beaucoup plus onéreux que le premier, puisqu'il abandonnait aux Anglais, outre les provinces du Midi et du Centre énumérées dans celui-ci, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine

1. Les avances du roi de Navarre sont attestées par une « endenture » du 1^{er} août 1358 scellée de trois de ses chevaliers et de trois chevaliers du roi d'Angleterre, que M. Delachenal considère, à juste titre, comme un simple projet, tandis que Siméon Luce regardait cette pièce comme un véritable traité.

2. D'après la *Scalacronica*, Édouard III aurait soumis au Parlement, dans la session de 1358, le projet de traité préparé par les légats du pape [premier traité de Londres], sous prétexte que « le challenge de son droit de France » ayant été poursuivi avec l'assentiment des Communes, il ne voulait conclure qu'avec leur agrément un traité qui impliquait renonciation à la couronne de France; les députés auraient subordonné leur consentement à la renonciation du Saint-Siège au tribut annuel que Jean sans Terre s'était obligé à payer et à la cessation des empiètements des juges d'Église sur les justices laïques.

et le comté de Boulogne. Le rejet de ce traité par les États-Généraux, que le dauphin avait convoqués d'urgence, entraîna une nouvelle invasion de la France par Édouard III; mais l'échec de ce prince devant Reims, où il avait espéré se faire sacrer roi de France, et sa retraite désastreuse dans les plaines de la Beauce ne tardèrent à l'amener à des dispositions plus conciliantes. Le 1^{er} mai 1360, des conférences définitives s'ouvrirent à Brétigny, hameau du village de Sours, près de Chartres. Les négociations marchèrent si rapidement que, dès le troisième jour, l'entente était faite sur les points principaux et il ne restait plus que des questions de détail à résoudre. En effet, l'article 13 du traité de Brétigny affranchit du paiement de toute rançon personnelle seize des anciens prisonniers de Poitiers, qui figurent parmi les otages, pourvu qu'ils n'aient pris à ce sujet aucun engagement antérieur au 3 mai 1360. D'autre part, quatre des plénipotentiaires français, dont M. Delachenal a retrouvé les quittances, quittaient Chartres à cette date après avoir réglé leurs dépenses d'hôtel¹. Il ne paraît pas douteux, comme le suppose l'auteur, que ce ne soit le premier traité de Londres qui ait servi de base aux dernières discussions; toutefois, les députés du dauphin obtinrent que le chiffre de la rançon du roi fût réduit à trois millions d'écus d'or et que sa mise en liberté ne fût plus subordonnée comme précédemment au paiement préalable d'un acompte de 600,000 écus.

Le traité de Brétigny ayant été conclu entre le dauphin et le prince de Galles devait, pour devenir définitif, être ratifié solennellement par les rois de France et d'Angleterre; mais il fallait auparavant régler les questions laissées en suspens ainsi que les difficultés nées de l'exécution du traité. Ce fut l'objet des conférences tenues à Calais dans le courant d'octobre 1360. La question la plus importante à résoudre était celle des renonciations; car l'article 12 de cette convention imposait aux deux souverains l'obligation de renoncer expressément à leurs prétentions respectives sans fixer de date pour l'accomplissement de cette formalité. Les renonciations consistaient pour Jean II dans l'abandon de la « souveraineté » et du « ressort » (droit de recevoir les appels), non seulement sur les provinces qu'il venait de céder « en domaine » au roi d'Angleterre, mais encore sur la Guyenne et une partie de la Gascogne qui appartenaient déjà à ce dernier; les renonciations d'Édouard III devaient porter sur ses droits à la couronne de France, sur l'hommage, souveraineté et domaine des duchés de Normandie et de Touraine, des comtés d'Anjou et du Maine, ainsi que sur l'hommage et souveraineté du duché de Bretagne et du comté de Flandre. Le débat très vif qui s'éleva à ce sujet porta surtout sur la question de savoir si les renonciations pouvaient être faites valablement avant que la remise des territoires cédés au roi d'Angleterre eût été réellement

1. Ces quatre personnages étaient Charles de Montmorency, Ainaud de La Tour, Jean de Grolée et Artaut de Beausemblant (*Hist. de Charles V*, t. II, p. 194, n. 3-5, et p. 198, n. 1).

effectuée. Pour ne pas retarder plus longtemps la ratification du traité de Brétigny, on convint d'en distraire une partie de l'article 11 et l'article 12 en entier, qui prirent place dans un acte spécial, la « lettre des renonciations ». Il était, en outre, stipulé que Jean II ferait délivrer aux commissaires d'Édouard III les territoires cédés avant le 24 juin et au plus tard avant le 1^{er} novembre 1361, que, cette remise une fois opérée, les deux rois feraient sous serment « les renonciations, transports, cessions et délaissements » prescrits par le traité de Brétigny, et qu'ensuite leurs procureurs échangeaient des lettres de renonciation pure et simple dans l'église des Augustins de Bruges avant le 30 novembre 1361. Cette distraction, qui avait été demandée par les plénipotentiaires français, devait avoir plus tard d'importantes conséquences. D'une part, le texte du traité de Brétigny ratifié à Calais ne contenait pas l'article 12, le seul qui imposât l'obligation des renonciations; d'autre part, le texte entier de ce traité n'ayant été approuvé que conditionnellement par le roi d'Angleterre pour le cas où les renonciations seraient faites dans les délais indiqués, si celles-ci n'avaient pas lieu, la condition venait à défaillir et le traité tout entier avec l'article 12 n'existait plus. M. Delachenal ne croit pas que le dauphin et ses conseillers aient prévu, en 1360, tout le parti qu'ils pourraient tirer ultérieurement de la disjonction des articles 11 et 12; il pense que ceux-ci, en gens prudents, prirent seulement leurs précautions pour restreindre les effets irrémédiables du traité en insérant la réserve de la « souveraineté » et du « ressort » dans les « lettres de transport » des territoires cédés aux Anglais, mais il repousse à juste titre l'hypothèse d'une supercherie de la part des négociateurs français imaginée par Froissart, hypothèse que la présence de juristes¹ et de notaires expérimentés auprès du roi d'Angleterre rend fort peu probable. Il est vrai que les circonstances favorisèrent singulièrement les desseins du prince et des légistes de son conseil. La remise aux commissaires d'Édouard III des terres qui lui étaient cédées ne se termina qu'à la fin de mars 1362, par suite de la résistance des populations, alors que le dernier délai fixé pour les renonciations par les actes additionnels de Calais était expiré depuis plus de quatre mois. Ce ne fut pas cependant la faute de Jean II si ces renonciations n'eurent pas lieu; car, dans les derniers jours de janvier 1362, il demandait une prorogation de délai et, vers le 20 mars, il envoyait Jacques Le Riche, maître des requêtes de l'Hôtel, et Alphonse Chevrier, conseiller au Parlement, soumettre au roi d'Angleterre le texte des lettres de renonciation qu'il se proposait de faire dresser devant notaire. M. Delachenal ne croit pas, comme l'ont conjecturé quelques historiens récents, que le dauphin et les conseillers du

1. Quatre légistes de profession, Jean de Carleton, Jean Barnet, Adam de Houton, William de Loughteburgh, docteur en droit civil, trésorier de l'église de Chichester et l'un des négociateurs de Brétigny, figurent parmi les plénipotentiaires anglais aux conférences de Calais (*Hist. de Charles V*, t. II, p. 241, n. 1).

roi aient modifié après coup les instructions données par celui-ci à ses deux envoyés, bien que cette explication ne soit pas dénuée de toute vraisemblance. Mais, comme ces instructions remontent à une époque où le jeune prince était encore gravement malade à la suite d'une dernière crise qu'il venait de traverser¹, il nous paraît plus sûr de supposer avec l'auteur que le roi d'Angleterre n'a pas donné suite à la démarche du roi de France parce qu'il était alors plus préoccupé d'accueillir les ouvertures qui lui étaient faites par quatre princes du sang, les ducs d'Orléans, d'Anjou, de Berry, frère et fils de Jean II, et le duc de Bourbon, qui étaient restés comme otages en Angleterre et désiraient vivement recouvrer leur liberté. En effet, dans le projet de convention intervenu avec eux, il subordonnait la libération des otages, entre autres conditions, à la mention du « consentement exprès des pairs, prélats et communes du royaume de France » dans les lettres de renonciation de Jean II et de tous ses fils et à la délivrance de nouvelles lettres de transport pour tous les territoires cédés, dans lesquelles la réserve du « ressort » serait supprimée. Ces clauses rendaient inutiles toutes les précautions prises par le dauphin et ses conseillers pour écarter les conséquences désastreuses des renonciations en ce qui concernait la « souveraineté » et « le ressort » sur les provinces abandonnées aux Anglais. Aussi le « traité des fleurs de lys », quoiqu'approuvé par le roi de France, échoua-t-il devant le mécontentement général par suite de l'impossibilité où l'on était alors de se procurer la somme de 200,000 écus, formant le solde de la première annuité de la rançon. C'est alors que Jean II, ne sachant comment sortir de la situation inextricable dans laquelle il se trouvait, forma le projet de se rendre en Angleterre, où il n'est pas allé se constituer prisonnier, comme on le dit généralement, mais où il est venu en négociateur², ainsi que le fait très justement remarquer M. Delachenal. Il comptait sur son prestige personnel et sur ses bonnes relations avec la cour d'Angleterre pour obtenir la prolongation des délais fixés par les traités de Brétigny et de Calais. Il mourut à Londres, le 8 avril 1364, sans avoir réussi dans ses négociations, mais on peut croire avec M. Delachenal que cette démarche a écarté une rupture avec l'Angleterre, que le rejet du traité des princes rendait imminente à la fin de l'année 1363.

L'Histoire de Charles V est une œuvre de premier ordre, pleine de

1. *Hist. de Charles V*, t. II, p. 311, n. 1-3.

2. Les termes du sauf-conduit du 3 décembre 1363 délivré par Édouard III à Jean II sont formels : « Cum magnificus princeps Johannes, rex Francie illustris, ... in regnum nostrum Anglie sit venturus, nos ... suscepimus ipsum fratrem nostrum veniendo ... in dictum regnum nostrum, ibidem morando et exinde ad partes Francie redeundo ... in saluum et securum conductum nostrum. » Ces termes sont identiques à ceux d'un sauf-conduit délivré, le 1^{er} février 1364, à Waldemar III, roi de Danemark, qui venait visiter l'Angleterre (Rymer, *Fœdera*, t. III, éd. 1830, p. II, p. 718 et 719).

faits nouveaux et d'aperçus originaux sur nombre de questions controversées des règnes de Jean II et de Charles V. Elle se distingue par le grand nombre de textes inédits qu'elle renferme¹, la mise en œuvre d'une masse considérable de documents, l'emploi de sources anglaises peu connues, l'impartialité dont l'auteur ne s'est pas départi dans ses jugements et surtout par une sûreté de critique peu commune, qui lui fait presque toujours trouver la solution juste. M. Delachenal a su, du reste, allier à une connaissance approfondie du sujet et à une méthode scientifique rigoureuse des qualités de style dont M. Ph. Lauer a déjà apprécié le mérite dans cette *Revue*². Il convient néanmoins de signaler à ce point de vue les pages où il a fait revivre les figures de Charles le Mauvais, d'Étienne Marcel et de Robert Le Coq, l'étude très intéressante qu'il a consacrée au tempérament et au caractère de Jean II, ainsi que le portrait qu'il a tracé de Charles V, qui forme, dans le paragraphe intitulé « Le futur roi », l'épilogue du tome second; ils ne sont pas moins remarquables par la justesse d'observation que par le souci de la forme.

J. TARDIF.

Louis DAVILLÉ. Leibniz historien. Essai sur l'activité et la méthode historiques de Leibniz. Paris, Alcan, 1909. In-8°, 798 pages.

L'ouvrage de M. Davillé, fondé sur l'étude directe des sources, est une minutieuse enquête sur les travaux historiques de Leibniz. Nous connaissons déjà Leibniz *théoricien* de l'histoire; nous devons à M. Davillé de nous l'avoir montré historien de métier, épris de précisions techniques, abordant l'étude du moyen âge allemand après de patientes analyses. A Vienne, par exemple, il lit « quantité de manuscrits, joignant quelquefois », nous dit-il, « la nuit au jour » (p. 71). Il sait collationner et restituer des textes : dans les *Accessiones*, il publie les *Gesta Trevirorum* d'après trois manuscrits (p. 486). Les *Codex diplomaticus*, les *Scriptores Brunsvicenses* sont de véritables publications de

1. Le second volume de l'*Histoire de Charles V* se termine par un choix de quarante pièces justificatives pour la plupart inédites, parmi lesquelles il convient de citer le premier traité de Londres; quant aux documents déjà connus, l'auteur n'a réimprimé que des textes de premier ordre, comme la relation de la bataille de Poitiers adressée par le prince de Galles aux maires et aldermen de Londres, dont l'édition anglaise est défectueuse, une des lettres d'Étienne Marcel et de la municipalité de Paris à l'échevinage d'Ypres (11 juillet 1358), un projet de traité entre Édouard III et Charles le Mauvais (1^{er} août 1358), où l'éditeur a fait d'heureuses restitutions, comme celle de la « duchée d'Or[lien]s », et la lettre du dauphin sur les incidents de l'insurrection parisienne à son beau-frère Amédée VI, comte de Savoie. Tous ces documents ont été, du reste, revus par l'auteur sur les originaux et publiés avec un soin minutieux.

2. *Revue historique*, t. CI, p. 343-345.

textes avec des dissertations critiques sur la valeur et la nature des documents (p. 260).

Dans une première partie, M. Davillé résume l'extraordinaire activité historique de Leibniz. Il essaie ensuite d'entrevoir si cette activité fut celle d'un véritable historien.

Leibniz a constamment eu ce qu'on pourrait appeler la conception *historique* des choses. Il a nettement formulé par exemple la méthode historique en matière juridique : droit romain et histoire romaine, droit féodal et histoire médiévale, droit canon et histoire ecclésiastique, ce sont là pour lui études connexes et qui se compénètrent. De même, il réclame une histoire des prodiges, des rites, des monnaies, des inscriptions, etc. (p. 347). Il distingue de façon neuve l'histoire du culte et l'histoire des dogmes (p. 352, n. 1). Grâce aux nuances subtiles qu'il découvre entre les plus proches problèmes, il suggère une infinité d'*histoires possibles*. On pourrait résumer l'attitude de Leibniz en disant qu'en toute chose est inclus selon lui un problème historique.

Toutes les sciences auxiliaires de l'histoire : épigraphie, archéologie, numismatique, diplomatique, philologie historique, sont non seulement scrutées par lui, mais encore approfondies et agrandies. Il connaît les règles de la critique historique, donne une théorie du témoignage et indique quelles sont les divergences de méthode que l'on doit observer selon les époques (p. 395-396). D'une façon générale, il utilise les actes publics ou documents officiels : traités, ordonnances, édits, lois, diplômes, etc.; il pose clairement les problèmes de chronologie (p. 423), pressent l'importance de la géographie historique : « Nous manquons... de la géographie moyenne ou *mediæ ævi*, qui serait assez nécessaire pour l'intelligence des titres » (p. 438, n. 9); il est généalogiste attentif et repousse la « fabulosité des Italiens en matière de généalogies » (p. 444).

Ce sont là des principes très neufs, et Leibniz a écrit les fragments d'une méthodologie historique. Ses idées théoriques, d'autre part, le conduisaient à concevoir une « histoire générale ». Il voulait fixer en particulier la vie contemporaine en s'attachant « à ce qui s'oublie »¹. Il rêvait de construire la même œuvre pour les époques lointaines. De là son projet de rédiger l'histoire de l'Allemagne sous forme d'annales (p. 75-76); mais des préoccupations confessionnelles plus ou moins étrangères à l'histoire se mêlent souvent à son dessein. En 1700, il écrit qu'il veut démontrer par l'histoire l'antiquité de la religion évangélique (p. 174). De là le plan assez bizarre de la *Mantissa* (p. 201).

En histoire de même qu'en théologie, Leibniz n'a pas à proprement parler composé une œuvre. L'étude très originale et très volontaire qu'il fit des problèmes historiques fut surtout pour lui d'un profit que l'on pourrait appeler *personnel* et qui n'est guère communicable. Les

1. Lettre inédite à Justel (Bibliothèque royale de Hanovre : Corr. inéd. de Leibniz et de Justel, fol. 53).

résultats objectifs en sont parfois d'un grand prix, parfois aussi assez médiocres; là, comme ailleurs, la synthèse ne fut faite qu'en lui; il ne la livra pas.

Synthèse qu'il s'agit de reconstruire. M. Davillé, grâce à un précis rapprochement de textes, montre quel est le plan de l'histoire à la fois politique, ecclésiastique, économique, dont les éléments sont épars, mais pourtant çà et là systématisés, par exemple dans les *Annales Imperii Occidentis Brunsvicensis*. Plusieurs problèmes historiques sont traités par Leibniz en de véritables monographies. Telles en particulier les analyses du concile de Francfort, du concile de Leptines (p. 572 et 574) ou de l'adoptianisme. Leibniz, — et ceci prouve qu'il a le tempérament de l'historien, — se préoccupe de questions limitées et les résout au moyen de méthodes strictes. « Il s'abstient complètement », dit très bien M. Davillé, « d'expressions empruntées à son système philosophique » (p. 662).

Nulle défiance ne doit donc subsister. Leibniz a voulu être un historien, et c'est avec une critique purement historique que l'on doit aborder l'étude des *Annales*, du *Codex diplomaticus* ou des *Scriptores*. L'ouvrage de M. Davillé est un précieux inventaire d'une complexe pensée historique. De plus en plus, Leibniz est arraché aux simplifications arbitraires des critiques. Nous savons maintenant que, par la netteté de sa méthode, la nature de ses enquêtes et la précision de ses recherches techniques, Leibniz fut un précurseur de l'histoire scientifique.

Jean BARUZI.

Œuvres complètes de Maximilien Robespierre, publiées par V. BARBIER et C. VELLAY. T. I, fasc. 4. Paris, aux bureaux de la « Revue historique de la Révolution française », 9, rue Saulnier, 1940. In-8°, xxxii pages.

Ce premier fascicule, qui devait primitivement paraître sous les auspices de la Société des Études robespierristes et que M. Vellay publie à son compte personnel¹, comprend un avant-propos sur la nécessité de publier les œuvres complètes de Robespierre et une introduction sur les œuvres judiciaires, précédée d'une notice sur les sources utilisées. Ces trente-deux pages permettent de juger la méthode avec laquelle le travail a été entrepris. L'enquête est, en effet, superficielle non moins que hâtive; l'auteur s'est borné à répéter avec confiance ce que les derniers biographes de Robespierre, Hamel² et Paris³, avaient dit avant

1. M. Barbier est mort en 1908.

2. Ernest Hamel, *Histoire de Robespierre d'après des papiers de famille, les sources originales et des documents entièrement inédits*. Paris, 1865.

3. J.-A. Paris, *la Jeunesse de Robespierre et la Convocation des États-Généraux en Artois*. Arras, 1870.

lui, sans même contrôler les sources auxquelles ils avaient puisé. Publier et annoter les œuvres judiciaires de Robespierre sans dépouiller les registres et liasses du Conseil d'Artois conservés aux archives départementales du Pas-de-Calais est un procédé bien dangereux.

« La simple nomenclature », écrit M. Vellay en republiant la liste donnée par Paris, « des affaires judiciaires auxquelles Robespierre fut mêlé et qu'il eut à plaider, soit au Conseil d'Artois, soit à l'Échevinage, constitue le tableau à la fois le plus complet et le plus précis de son rôle au barreau d'Arras ». Or, ce tableau n'est ni précis ni complet. M. Vellay avait, du reste, été averti que la liste déjà publiée contenait beaucoup d'erreurs; il aurait dû alors compiler les registres aux audiences du Conseil d'Artois. S'il avait eu cette élémentaire précaution, il n'aurait pas reproduit une foule d'erreurs de noms et de dates¹, dit que Robespierre a plaidé pour François Lecomte contre Prosper Duburque, alors que c'est l'inverse qu'il faut lire; il aurait pu, enfin, dater la plaidoirie pour François Page et Marie-Angélique Pruvost dont nous avons le mémoire justificatif et la consultation imprimés. Comme il faudrait plusieurs pages, tant d'errata que d'additions, je m'abstiens de dresser la liste, qui serait fastidieuse, de ces multiples rectifications.

M. Vellay se pique d'avoir dressé une liste complète : elle ne l'est pas davantage. Il ne mentionne, en effet, — toujours d'après Paris, — que les affaires plaidées devant le Conseil d'Artois et l'Échevinage. Mais il y a d'autres juridictions devant lesquelles a plaidé l'avocat arrageois de 1782 à 1789, avant de plaider parfois en appel au Conseil d'Artois, juridictions dont nous avons conservé les registres d'audiences et qui ajoutent à la liste plus de vingt-cinq procès inconnus².

Pour avoir négligé de recourir aux sources originales et s'être abstenu de toutes recherches, l'auteur arrive à des conclusions surprenantes. Ainsi il donne (p. xix) l'extrait d'une lettre écrite le 22 février 1782 par un Arrageois à un de ses amis lors à Paris³. Cette date est certainement erronée, affirme M. Vellay, puisqu'à cette date Robespierre n'avait encore prononcé aucune plaidoirie et qu'il s'agit sans doute du procès

1. P. xxii, *Lecousté pour Lecomte*; *Markangs pour Morkange*; *Rameau pour Ronneau*; p. xxiii, *Renault pour Benault*; p. xxv, *Clairhin pour Clairliu*; p. xxvi, *Delescolle pour Delacoste*; p. xxx, *Franquenelle pour Franqueville*, etc.

2. En 1782, Robespierre plaida pour Élisabeth Jacquart, Jean-Pierre Ricquier, Gabriel Ducrocq, veuve Lallard, — en 1783 pour Joseph Briequet, Pascal d'Orchies, Jean-Marie Gosse, Louis Lagache, Augustin Amas, procureur-syndic de la ville de Béthune, Pierre-Ignace Delevallé et Guillaume Cailleux, marchands de lin du village de Harnes, Hernu père et fils, — en 1784 pour le seigneur de Simeacourt, etc...

3. Il lui annonce « qu'un nommé Robespierre, nouveau débarqué du pays où vous êtes, vient de débiter ici dans une cause fameuse où il plaida pendant trois audiences d'une manière à effrayer ceux qui voudront dans la suite suivre

du paratonnerre (de Visser) qui ne vint devant le Conseil d'Artois qu'en mai 1783. M. Vellay se trompe. Le registre du Conseil d'Artois pour 1782 lui aurait appris que Robespierre avait *débuté* le 16 janvier 1782 et qu'il ne s'agit pas de l'affaire du paratonnerre, mais de l'affaire de Bardoult, veuve Mille, qui fut plaidée les 16, 23 et 30 janvier, 20 et 27 février 1782 et occupa donc cinq audiences. Cette cause pouvait être « fameuse » à l'époque¹ : car elle soulevait une question de droit si controversée que le « célèbre » avocat Dauchez en avait saisi la haute importance². Robespierre plaida pour demoiselle Marie de Bardoult, dame de La Massilay, demeurant près le bourg du Loscouët-sur-Meu, représentée par Mathurin Rissel, demeurant à Saint-Meen en Bretagne, qui avait choisi Liborel pour avocat. La veuve Mille, partie adverse, avait confié sa défense à l'avocat Fromeintin. Or, les mémoires des avocats existent : ils sont imprimés³ et M. Vellay ne les connaît pas.

La raison en est fort simple : il n'a travaillé que d'après une seule source. Il a cru que la collection Barbier, — je ne parle que des œuvres judiciaires, — ne contenait sur Robespierre que des brochures « originales », consistant en des mémoires et consultations imprimés improprement appelés plaidoyers. Aussi bien a-t-il démesurément enflé aux yeux du public la valeur de cette collection, pour laisser supposer qu'il avait entre les mains une source unique, « inespérée ». Cette prétention est insoutenable : car toutes les plaquettes, soi-disant originales, du fonds Barbier existent dans les dépôts publics. Le volume de dix-neuf brochures que M. Vellay cite comme source unique (p. xi) provient de la bibliothèque du baron Dard, mise en vente en 1892, où il figurait sous

la même carrière. Il laisse, dit-on, — je ne l'ai pas entendu, — bien loin après lui, par la manière de débiter, par le choix des expressions, par la netteté du discours, les Liborel, les Desmazières, les Brassart, les Blanquart et le célèbre Dauchez, cet animal vorace et aboyant. »

1. Elle se résume ainsi : « Un contrat de mariage, passé en doubles remis aux parties et dont il n'est pas resté minute, est-il valable, surtout lorsque ce contrat renferme une donation entre vifs de tous les biens des conjoints au profit du survivant ? »

2. Dauchez a, en effet, inscrit de sa main dans ses papiers : « Cette affaire a été plaidée pendant plusieurs audiences, et elle a été, à celle du 27 février 1782, dix heures et demie du matin, conformément aux conclusions de M. Foacier de Ruzé, avocat général, en faveur de la veuve Mille » (Bibliothèque municipale d'Arras, Papiers Dauchez).

3. *Mémoire pour demoiselle Marie-Anne-Joseph Thellier, veuve du sieur Adrien Mille, vivant arpenteur royal des eaux et forêts, demeurant en la ville de Saint-Pol, appellante contre demoiselle Marie de Bardoult...* (Arras, de l'imprimerie de Guy de la Sablonnière, imprimeur du Conseil provincial d'Artois, 1781, in-4°, 31 p.). — *Mémoire pour demoiselle Marie de Bardoult, dame de la Massilay, demeurante près le bourg du Loscouët, diocèse de Saint-Malo, intimée, contre Marie-Anne-Joseph Thellier...* (Arras, de l'imprimerie de Michel Nicolas, rue Saint-Gery, in-4°, 36 p.). — *Précis pour la demoiselle Marie de Bardoult, etc...* (Arras, de l'imprimerie de Michel Nicolas, 1782, in-4°, 7 p.).

le n° 558 du catalogue de vente¹ et que feu Barbier avait acheté. Mais on a vu passer à la même vente le n° 557 : « Plaidoyers de Max. de Robespierre devant le Conseil d'Artois (1777 [sic]-1789), neuf pièces et le n° 561 : Mémoire justificatif pour Fr. Page, orfèvre à Béthune, et Marie-Angélique Pruvost, sa femme, par de Robespierre; Arras, 1786. » Quand il s'agit « d'œuvres presque introuvables, et qu'on chercherait longtemps en vain dans les dépôts publics et les collections révolutionnaires », il y a intérêt à signaler tous les exemplaires; il eût été, en tous cas, plus sage de ne pas se fier à une source unique.

Par l'insuffisance de ses recherches, M. Vellay n'a pu éviter ni les lacunes, ni les erreurs, ni les méprises². Sa méthode de documentation l'a réduit à donner dans son premier fascicule une introduction exsangue qui est loin de nous présenter le rôle joué par Robespierre comme avocat à Arras de 1782 à 1789.

Eugène DÉPREZ.

Comm^e Ernest PICARD. *Hohenlinden*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1909.

In-8°, 409 pages.

Ce livre est un excellent exposé critique de la bataille de Hohenlinden et des opérations qui l'ont précédée et suivie, pour lequel le commandant Picard a mis à contribution toutes les sources d'informations, tirées aussi bien des archives publiques que de collections particulières.

Dessolles, chef d'état-major de l'armée du Rhin, reçut à Munich, le 11 novembre, une lettre de Moreau lui prescrivant de signifier aux Autrichiens la rupture de l'armistice. La région choisie pour le rassemblement des corps du centre et de l'aile gauche avait été reconnue par le général Decaen et adoptée; son centre était à Hohenlinden. L'armée du Rhin était aussi remarquable par sa loyauté républicaine que par sa discipline et sa valeur, et commandée par un chef prudent, parfois irrésolu en dehors du champ de bataille, mais qui allait déployer dans toute son ampleur son beau génie. Le désintéressement était aussi très grand dans cette armée; le commandant Picard rappelle les nobles paroles de Moreau qui put dire plus tard : « La guerre sous mes ordres ne fut un fléau que sur les champs de bataille. »

1. Vente des 7 au 15 novembre 1892 à Saint-Omer, *Bibliothèque de M. le baron C. Dard. Livres imprimés et manuscrits*. Paris, J. Martin, et Saint-Omer, Thumerel, 1892, p. 48.

2. Hamel, dans son *Histoire de Robespierre* (p. 35), avait publié l'acte par lequel l'évêque d'Arras nommait Robespierre homme de fief gradué à la salle épiscopale et qui est contresigné « Delys Siergen ». Paris (*op. cit.*, p. 43) rectifie « Delys Sec. gen. ». M. Vellay (p. 15, n. 1) le constate, mais il n'est pas de cet avis et réimprime Siergen, comme l'avait fait Hamel. L'*Almanach d'Artois* pour 1783 lui aurait appris que Louis-Augustin-Anselme Delys était *secrétaire général* de l'évêché d'Arras. Siergen n'a donc pas existé. Mais le greffier Sirou est un personnage réel; M. Vellay l'appelle *Siron*.

L'armée autrichienne était commandée par l'archiduc Jean, jeune homme inexpérimenté de dix-neuf ans.

Plusieurs écrivains militaires, dont Jomini, ont prétendu que Moreau se proposait d'attirer l'ennemi vers Hohenlinden, dans le coupe-gorge de la forêt d'Ebersberg, où il serait impossible à l'admirable cavalerie autrichienne de se déployer. Le commandant Picard combat cette assertion qui est, dit-il, « en contradiction avec les documents contemporains des faits ». Le général Dessolles écrit, en effet, le 27 novembre, au ministre de la Guerre : « Les projets du général en chef sont de marcher avec l'armée réunie sur l'Inn, de culbuter tout ce qui sera en avant de cette rivière et de chercher un point favorable au passage. » Le commandant Picard en conclut avec raison que « l'intention bien arrêtée de Moreau était donc de prendre l'offensive, de livrer bataille là où il rencontrerait l'ennemi et de chercher à forcer la ligne de l'Inn ».

Quant aux Autrichiens, ils occupaient une position très forte derrière l'Inn, sur laquelle ils auraient dû se tenir, étant donné le médiocre état aussi bien physique que moral de leurs troupes. Ils voulurent cependant prendre l'offensive et élaborèrent un vaste plan d'opérations « reposant à la fois sur une marche offensive exécutée contre le front de l'ennemi et sur un mouvement enveloppant menaçant sa gauche ». Le commandant Picard montre, avec une ironie méritée, comment, pour les premiers combats qui allaient se livrer, « l'archiduc avait tracé un plan complet d'engagement avant d'avoir reconnu l'ennemi, avant de l'avoir fixé et en supposant implicitement que les Français resteraient immobiles et passifs sur leurs positions ». Toutefois, à cause de la supériorité numérique des Autrichiens, la position des deux divisions françaises engagées fut assez critique, mais Moreau, qui s'était rendu sur le terrain de l'action, donna l'ordre de la retraite. Ce combat d'Ampfing, du 1^{er} décembre, exalta la confiance de l'archiduc Jean.

Le commandant Picard critique avec raison les dispositions que Moreau avait prises pour sa marche vers l'Inn ; elles avaient conduit à une extrême dissémination de ses forces. On peut dire, ajoute-t-il, « qu'il y eut à Ampfing une véritable surprise stratégique consistant en ce fait brutal que l'ennemi était apparu tout à coup, en forces considérables, à l'aile gauche française, sans qu'on le sût si rapproché et sans qu'on pût se rassembler le jour même, ni le lendemain, pour lui livrer bataille ».

Dans la soirée du 1^{er} décembre, Moreau donna des ordres pour la concentration de l'armée sur Hohenlinden. Les renseignements qu'il avait indiquaient que toute l'armée autrichienne était en mouvement et prenait décidément l'offensive. Le plan d'ensemble de Moreau, dit le commandant Picard, « consistait à laisser les Autrichiens s'engager dans la forêt de Haag, à les contenir de front..., à jeter sur leur gauche la division Richepanse..., à prendre enfin une offensive générale quand le mouvement tournant commencerait à produire ses effets ». Il est

bien vrai que la victoire a été décidée par le mouvement tournant de Richepanse, que Moreau avait ordonné ce mouvement, mais pouvait-il savoir que le mouvement tournant produirait un tel résultat et prévoir dès lors « une offensive générale quand ce mouvement tournant commencerait à produire ses effets » ? Certainement non. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il sut profiter, avec le coup d'œil d'un grand capitaine, des résultats produits par le mouvement prescrit à Richepanse. Il convient cependant, comme le constate le commandant Picard, d'adresser avec Napoléon une critique fondée à Moreau : « Pendant que le sort de la campagne se décidait aux champs d'Ampfing et de Hohenlinden, les trois divisions de Sainte-Suzanne et les trois divisions de Lecourbe, c'est-à-dire la moitié de l'armée, n'étaient pas sur le champ de bataille. A quoi bon avoir des troupes lorsqu'on n'a pas l'art de s'en servir dans les occasions importantes ? » Ces divisions manquaient en raison du dispositif trop dispersé adopté par Moreau pour sa marche vers l'Inn.

Quant aux instructions de l'archiduc Jean pour le 3 décembre, « le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont données en dehors de toute préoccupation de l'ennemi ». Les longues colonnes de l'armée autrichienne allaient s'engager dans une immense forêt où elles n'avaient pour ainsi dire pas de communications entre elles ; au contraire, le terrain sur lequel allait se livrer la bataille de Hohenlinden avait été soigneusement reconnu par Moreau.

Le 3 décembre, au point du jour, les troupes françaises étaient prêtes au combat. Nous ne suivrons pas le commandant Picard dans le détail des opérations de la journée ; cela n'a d'intérêt que pour un public spécial. Ce qu'on peut en dire, en résumé, c'est que le sang-froid de Moreau, sa sagacité, les dispositions qu'il avait ordonnées, enfin l'exécution stricte de ses ordres par ses subordonnés assurèrent la victoire.

Moreau annonça son succès par quelques lignes d'une simplicité toute républicaine. Bonaparte écrivit à Moreau « qu'il s'était surpassé » ; il est vrai que plus tard, à Sainte-Hélène, il prétendit que cette victoire était un simple effet du hasard, tant ce grand génie militaire croyait que tout éloge décerné à autrui diminuait d'autant sa propre gloire.

La poursuite de l'armée autrichienne fut menée avec une grande énergie. Quand Moreau consentit à signer le 25 décembre une suspension d'armes à Steyer, son armée eût été à Vienne dans les huit jours.

Le livre du commandant Picard est écrit d'un style sobre et clair, avec une impartialité remarquable. Il a recherché la vérité partout avec une méthode rigoureuse et une conscience scrupuleuse. Ses critiques sont toujours basées sur une documentation précise et il n'avance rien sans le démontrer aussitôt.

Alfred DREYFUS.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— Max NORDAU. *Le sens de l'histoire*; trad. de l'allemand par le Dr S. Jankelevitch (Paris, Alcan, 1910, in-8°, 429 p., prix : 7 fr. 50; *Bibliothèque de philosophie contemporaine*). — Nous ne pouvons que signaler, sans nous y arrêter, ce livre déconcertant, qui ne touche guère, en réalité, aux problèmes essentiels de la connaissance historique. Ayant commencé par qualifier dédaigneusement d'« historiographie » ce que nous sommes accoutumés à appeler histoire, pour réserver ce dernier nom à « l'ensemble des épisodes de la lutte humaine pour l'existence », à la succession même des événements « cosmiques » qui font et déterminent la vie de l'humanité, M. Nordau n'a pas de peine à ridiculiser cette pauvre « historiographie », toute préoccupée de contingences et des détails mesquins qui sont la justification de l'état politique et social dans lequel nous vivons. Pure affaire de mots; mais, même du point de vue philosophique, il n'était sans doute pas indispensable de changer ainsi la signification du mot histoire et, oublieux de l'étymologie, de traiter de haut ces historiens, « même les plus considérables », qui, avec une « présomption inconsidérée », confondent « l'objet de leur exposition avec l'exposition ». Donc, pour M. Nordau, l'histoire, c'est la vie même de l'humanité; le « sens de l'histoire », c'est ce qui est au fond de l'évolution humaine, « l'instinct vital de l'humanité », cause déterminante de notre constitution morale et sociale et des transformations qui marquent les diverses étapes du progrès de l'espèce. Aux philosophes à dire ce qu'une telle conception peut avoir de particulièrement profond et original.

L. H.

— Étienne CLOUZOT. *Le problème de la formation des villes* (extr. de la *Géographie, bulletin de la Société de géographie*, t. XIX, 1909, p. 165-176). — Intéressant article de mise au point, où M. Clouzot s'efforce d'indiquer dans quelle mesure les travaux poursuivis de nos jours permettent de comprendre la part contributive des facteurs géographiques et des facteurs historiques à la fondation et au développement des agglomérations urbaines. L'auteur insiste avec raison sur l'insuffisance extrême de la plupart des études consacrées jusqu'alors à ces questions.

L. H.

— Charles HASKINS. *A list of text-books from the close of the twelfth century* (tirage à part de *Harvard studies in classical philology*, t. XX,

1909). — Cette liste de livres à l'usage des classes est tirée d'un ms. de Cambridge, Gaius and Gonville College, n° 385 (605). Elle a très probablement pour auteur Alexandre Neckam et doit avoir été dressée peu après 1191.

— Paul HERRE. *Der Kampf um die Herrschaft im Mittelmeer. Die geschichtliche Entwicklung des Mittelmeerraums* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1909, in-16, 172 p.; collection *Wissenschaft und Bildung*, n° 46). — Condenser en un petit volume de 172 pages l'histoire du bassin de la Méditerranée depuis les premières navigations phéniciennes jusqu'à la Conférence d'Algésiras paraît, au premier abord, une tentative quelque peu téméraire. M. Herre a, cependant, réussi à esquisser à grands traits les vicissitudes des diverses dominations qui se sont succédées dans la région méditerranéenne, et, sans suivre pas à pas l'évolution des peuples et des civilisations qui s'en sont disputé l'hégémonie, du moins a-t-il indiqué, de la façon la plus nette, les causes qui ont assuré leur triomphe ou déterminé leur décadence. M. Herre a pris soin d'éviter les considérations arbitraires et vagues. Il a préféré choisir, pour chaque période, dans la masse énorme des faits, quelques détails précis et significatifs. Aussi, bien qu'il ait surtout songé à intéresser le grand public allemand aux questions méditerranéennes, dont l'importance à l'époque actuelle ne saurait être mise en doute, son livre, qui témoigne d'une érudition copieuse et de bon aloi, n'en rendra pas moins des services, même aux spécialistes. G. YVER.

— Ierne L. PLUNKET. *The fall of the old order. A textbook of European history, 1763-1815* (Oxford, Clarendon Press, 1909, in-8°, 248 p., 7 cartes). — C'est un précis scolaire, plus ou moins analogue aux nôtres, dont les dates extrêmes marquent deux triomphes de la politique britannique. L'histoire de France y est traitée en détail : on peut même dire que la France y apparaît comme le centre de l'Europe. C'est d'ailleurs une histoire purement européenne, où l'Amérique même ne figure qu'à titre d'allusion. Une telle conception est, pour des Français, assez bizarre. Le ton est en général assez objectif (sauf, p. 105, à propos du procès de Louis XVI). Le rôle de Danton en juillet 1791 est exagéré. P. 82, *Fouillon* pour *Foulon*. Bibliographies sommaires, judicieuses. H. HR.

— H. J. DAVENPORT. *Value and Distribution* (Chicago, The University of Chicago press, 1908, in-8°, 582 p.). — Ce livre est une étude critique des doctrines économiques relatives à la valeur et à la distribution des richesses. C'est un travail d'analyse théorique où les thèses des économistes, depuis A. Smith, leurs concepts et leurs définitions sont successivement et minutieusement examinées pour en extraire les éléments d'une construction nouvelle. Le point de vue proprement historique est absent de l'ouvrage. L'auteur s'est fait un plaisir de jongler avec des abstractions, sans se préoccuper de la fatigue du lecteur qui voit défiler sous ses yeux toute la série des discussions parfois

purement verbales auxquelles trop souvent se complaisent les économistes. Cependant, en économie politique comme en toute autre science, la critique d'une théorie s'effectue par sa confrontation avec les faits. Le procédé qui consiste à opposer théorie à théorie, concept à concept, définition à définition, est d'une scolastique un peu surannée. De même une construction positive ne peut naître utilement que de l'examen direct de la réalité. L'analyse des doctrines antérieures n'y peut jouer qu'un rôle secondaire. Du reste, les conclusions personnelles auxquelles l'auteur aboutit après cet énorme effort sont, comme on pouvait l'attendre d'une méthode aussi livresque, d'une importance plus que contestable.

Charles RIST.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Pierre CARON. *Bibliographie des travaux publiés de 1866 à 1897 sur l'histoire de la France depuis 1789*; fasc. 4 (Paris, Cornély, 1909, in-8°, p. 481-640; prix : 7 fr. 50). — Ce quatrième fascicule comprend : 1° la fin des travaux relatifs à l'histoire militaire; 2° les travaux relatifs à l'histoire religieuse (cultes catholiques et cultes non-catholiques); 3° le début des travaux relatifs à l'histoire économique et sociale (doctrines politiques, économiques et sociales; législation civile, propriété foncière; démographie et statistique; agriculture; industrie; voies et moyens de communication, commerce; assistance, assurance, prévoyance; instruction publique; sociétés savantes, bibliothèques, archives; vie sociale et mœurs). Dans l'ensemble, ce fascicule nous paraît mériter les mêmes éloges que les précédents (cf. *Rev. hist.*, t. XCVIII, p. 214; t. C, p. 451), et il serait superflu de louer une fois encore les qualités d'ordre et de précision dont l'auteur continue à faire preuve. Mais il apparaît en même temps de plus en plus que, bien que limitée à la production des années 1866-1897, la bibliographie de M. Caron ne peut passer pour complète : rien que pour les publications françaises, il serait facile de noter ici plus d'une omission, par exemple, pour l'histoire des écoles d'enseignement supérieur à Paris, celle du livre du commandant Pinet, *Histoire de l'école polytechnique* (1887), ou pour la Sorbonne et les bibliothèques parisiennes, celle des ouvrages de M. Alfred Franklin. Il apparaît de plus en plus aussi qu'une bibliographie de ce genre, laissant de côté toute la production antérieure à 1866, ne pourra jamais être pour les historiens qu'un instrument de travail assez imparfait; car on aurait beau jeu de relever une foule de travaux de première importance qui ont vu le jour avant 1866. Mais il sera toujours facile de publier après coup une bibliographie choisie des volumes antérieurs à cette date qui continuent à rendre service aux travailleurs.

L. H.

— HANS SCHREUER. *Ueber altfranzösische Krönungsordnungen* (Weimar, Böhlau, 1909, in-8°, 58 p.). — Étude critique sur les textes publiés par Godefroy en tête du *Cérémonial françois* et qui passent pour

REV. HISTOR. CIII. 2° FASC.

26

avoir réglé l'ordre du couronnement des rois Philippe Auguste, Louis VIII et Louis IX. Celui de Louis VIII a été certainement composé à l'époque et sans doute pour le couronnement de ce roi, à l'aide d'éléments carolingiens et anglo-saxons, auxquels sont venus s'ajouter des détails purement français; c'est une compilation officielle qui a servi de base à tous les formulaires postérieurs. Le formulaire de 1226 en est une rédaction nouvelle, plus développée par endroits, simplifiée par d'autres, ainsi qu'il convenait à une cérémonie accomplie en des circonstances difficiles, qui devaient produire des abstentions hostiles parmi les grands du royaume. Quant à celui qu'on attribue à Louis VII et qu'on dit avoir été appliqué en 1179, il est composé d'éléments très disparates, les uns très anciens, d'autres postérieurs au décret du concile de Latran sur les hérétiques (1215), même au couronnement de Charles V en 1365. En appendice, on trouvera le formulaire de 1223, qui est en latin, et celui de 1226, qui est en français. Ch. B.

— *Journal de Perris de Casaliveter, notaire royal de Mauléon de Soule* (texte gascon), publ. et annoté par Jean DE JAURGAIN (Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1909, in-8°, xiv-58 p.; *Arch. histor. de la Gascogne*, 2^e série, fasc. 13). — Le notaire de Mauléon (dont le vrai nom est Casauviel) a consigné ses souvenirs de 1539-1547. Comme faits historiques, passage de Charles-Quint en 1539; démêlés entre Gérard Rousset et un prédicateur franciscain (sans que l'on voie très bien à quel propos); informations, en 1547, contre les luthériens. A la suite du journal se trouvent « le style de la cour de Licharre », des notes de Casauviel sur la « grande guerre de Navarre », la prise de Mauléon par les Espagnols en 1523, la bataille de Pavie, etc. M. de Jaurgain a encadré ce texte d'une annotation très abondante. H. H.

— Georges MATHIEU. *Courte chronique écrite à Ayen (Corrèze), 1560-1585* (Paris, Champion, 1909, in-8°, 46 p.; extr. du *Bull. de la Soc. des lettres, sciences et arts de la Corrèze*). — Notes écrites, sans doute par le curé d'Ayen, sur le registre de baptêmes, naissances et décès de cette petite paroisse limousine. De 1560 à 1569 (?), le curé semble avoir extrait ses renseignements « d'un autre registre qui était fort gâté et déchiré, ayant été caché sous terre, causant les guerres et troubles qui régnoient pour lors ». Dans cette partie, quelques détails sur l'expédition du capitaine Peyrot. — Ensuite, les notes semblent avoir été prises chaque année et contiennent des détails précis sur les faits de pillage et de guerre dont le Limousin fut le théâtre. Nombreuses données sur le prix des denrées, sur l'effet produit par la réforme des monnaies. — P. 25 : « fort basse mayson de Lorraine », lire sans doute « fort bonne ». P. 34 : « fort grand alle », il s'agit du vent desséchant, le hâle. H. H.

— Frédéric LACHEVRE. *Le libertinage devant le Parlement de Paris. Le procès du poète Théophile de Viau (11 juill. 1623-1^{er} sept. 1625). Publication intégrale des pièces inédites des Arch. nat.* (Paris, H. Champion,

1909, 2 vol. in-8°, XLVI-592 et 448 p.; portraits et facsimilés; Index). — Les attaques du P. Garasse (plus exactement Garassus) et le procès qui mena Théophile presque au pied du bûcher constituent un épisode essentiel de la réaction catholique contre le libertinage d'esprit et le libertinage de mœurs. M. Lachèvre, qui avait déjà prélué à cette étude dans son *Des Barreaux* et dans les appendices de son *Voltaire mourant*, nous apporte sur Théophile et son procès des informations d'une abondante richesse. Non seulement il étale devant nous le dossier du procès, les interrogatoires, dépositions et confrontations, mais il éclaire chacun des points de la procédure au moyen des textes littéraires contemporains. Il nous permet ainsi de pénétrer plus avant dans l'intérieur de la doctrine « libertine ». Fille légitime de la Renaissance, cette doctrine est malheureusement souillée trop souvent, au XVII^e siècle, par les malpropres de ses défenseurs : encore faut-il plus d'une fois, sans doute, voir dans les cyniques déclarations des « libertins » de pures polissonneries littéraires. — Mais la doctrine n'en subsiste pas moins, très haute et très noble, très proche parente du stoïcisme, et déjà, comme le remarque M. Lachèvre, elle annonce le spinozisme. Comme elle niait l'action providentielle et supprimait la prière, elle était bien plus dangereuse pour l'Église que les pires écarts individuels ; aussi est-ce surtout à elle qu'en veulent les adversaires de Théophile et leur instrument, le procureur général Mathieu Molé. Si Théophile, par l'habileté de sa défense, par ses mensonges et ses palinodies, réussit à échapper à la mort, la philosophie naturaliste n'en reste pas moins frappée par ce procès. L'évolution de la pensée française, presque de la pensée européenne, en est retardée de près d'un siècle. — M. Lachèvre, qui se proclame volontiers traditionaliste, monarchiste, catholique, conservateur, etc. (« actuellement », écrit-il p. xxxi, « le pouvoir dans notre pays est aux mains des protestants et des juifs »), qui cite péle-mêle Brunetière, Batiffol, Strowski et Georges Sorel, regrette que cette éclipse ait été si brève. N'empêche qu'il nous rend ce pauvre diable de Théophile, en dépit de ses vices et de sa lâcheté, plus sympathique que les vilaines gens que l'on mit à ses trousses, le P. Voisin, ou ce sodomite de Sageot, ou encore que cet insigne pleutre de Balzac. Je ne jurerais point que M. Lachèvre lui-même n'ait pas quelque tendresse de cœur pour la victime du P. Garasse. — Une rédaction trop rapide (t. II, p. 99) permettrait d'assimiler l'ascétique Spinoza à ceux « qui ne voient dans l'existence terrestre que la satisfaction de leurs appétits » ! — Les pièces traduites du latin le sont parfois avec trop peu de soin. C'est ainsi qu'« un certain Magnas » de la p. 72 du t. II n'est pas un nom propre, mais un *magnat*, un grand : en l'espèce, Montmorency. Beaucoup de vers faux dans les citations. — Ces taches déparent un peu une œuvre d'érudition laborieuse, à laquelle ajoutent une valeur nouvelle les chapitres sur « l'histoire posthume de Théophile » et les appendices (réimpression des *Quatrains du Déiste*, déjà donnés dans le *Voltaire mourant*). Je ne dis

rien de tout ce que les historiens de la littérature trouveront dans l'appareil bibliographique de M. Lachèvre. — Il ne faut pas commencer avec Théophile (t. II, p. 135) la querelle des Anciens et des Modernes : elle date, au moins, de l'*Histoire des histoires* de La Popelinière. — H. HR.

— Auguste REY. *Jean-Jacques Rousseau dans la vallée de Montmorency* (Paris, Plon [1909], in-8°, iv-294 p., 2 phototypies et une carte). — Encore Jean-Jacques ! M. Rey connaît admirablement les lieux où s'écoula une des périodes les plus orageuses de la vie du citoyen de Genève. Sa précision topologique lui a permis de rectifier sur plus d'un point la chronologie de la *Correspondance*, des *Confessions*, celle des *Mémoires* de M^{me} d'Épinay. Peut-être ces détails utiles ne justifiaient-ils pas un nouveau volume, dont la partie la plus intéressante est l'histoire posthume de Jean-Jacques, l'histoire de ses sépultures et de ses statues. Antirousseauiste, antirévolutionnaire, antiromantique, M. Rey est loin de l'enthousiasme délirant de M^{me} Frederika Macdonald (je ne trouve pas qu'il réduise en poussière, p. 96, n. 2, le « talisman » de celle-ci). Au reste, qu'il ne se fasse pas d'illusions : son livre attirera surtout de nouveaux dévots à cet homme dont « l'action sur les hommes » est un « mystère » qui fait éprouver à M. Jules Lemaitre une « horreur sacrée ». H. HR.

— Alphonse DUNOYER. *Deux jurés du Tribunal révolutionnaire* (Paris, Perrin, 1909, in-18, xi-332 p., planches). — Ce ne sont pas deux bien illustres personnages auxquels M. Dunoyer a consacré tout un volume. L'un, Joachim Vilate, dit Sempronius Gracchus, ex-prêtre et professeur dans la Creuse, petit-maitre défroqué, fut le compagnon de débauche de Barère et de Hérault de Séchelles à Clichy, l'espion du Comité de Salut public et périt sur l'échafaud avec Fouquier-Tinville, le 19 mai 1795, à vingt-six ans. L'autre, François Trinchard, de Bordeaux, capucin, puis soldat et menuisier, se qualifiait lui-même « d'homme de la nature » et fut un des plus fidèles soutiens de l'afreux tribunal. Il échappa pourtant au dernier supplice parce qu'il n'avait pas eu de « mauvaises intentions » en votant la mort de tant de malheureux innocents. Aussi put-il, après être sorti de prison en octobre 1795, reparaître l'année d'après comme agent de la police secrète du Directoire. L'auteur ne nous apprend rien sur les avatars postérieurs de cet intéressant personnage ; je me garderai bien d'en exprimer quelque regret. Mais pourquoi écrire si longuement et avec tant de redites inutiles (la fête de l'Être suprême, par exemple, est racontée en vingt-deux pages !) la biographie d'infimes coquins, quand tant de citoyens marquants dans l'histoire, tant d'hommes de bien n'ont pas encore la leur ? (P. 247, le 18 floréal an III est le 7 mai 1795 et non 1794. — P. 265. En citant la prose obscène du Père Duchêne, il faut au moins la citer correctement : il faut dire *le Veto femelle* ; *Veto famille* ne signifie rien. — P. 284, Anacharsis Clootz est né près de Clèves et non en Belgique, etc.) R.

— *Souvenirs de M^{me} Louise-Élisabeth Vigée-Lebrun. Notes et portraits,*

1755-1789, publiés par P. DE NOLHAC (Paris, Fayard, in-4°, 141 p.; fait partie des *Mémoires et documents* publiés sous la direction de F. FUNCK-BRENTANO). — Parmi les mémoires du temps de Louis XVI, il n'en est peut-être pas qui puissent, aussi bien que ceux de M^{me} Vigée-Lebrun, nous faire comprendre la vérité de la parole fameuse : « Ceux qui n'ont pas vécu à Paris pendant le règne de Louis XVI ignorent ce que c'est que la douceur de vivre. » M. de Nolhac, qui a choisi avec infiniment de goût ce qui, dans les Mémoires, méritait d'être présenté aux lecteurs, récits et portraits, ainsi que les reproductions de tableaux, portraits et dessins qui illustrent chaque page du texte, a indiqué dans une courte et excellente introduction dans quelle mesure M^{me} Vigée-Lebrun a été aidée dans la composition de ses Mémoires et le degré de confiance qu'on peut leur accorder. Il dit avec raison qu'ils sont surtout précieux comme tableau de la société de Paris et de Versailles pendant le règne de Louis XVI, société aimable, polie, gaie et généreuse, qui croyait au bonheur et le voulait, et qui a été réveillée de son rêve par les plus atroces des réalités. M^{me} Vigée-Lebrun, que son rare talent et son charme personnel faisaient rechercher dans tous les mondes, nous raconte avec une simplicité gracieuse les souvenirs de ses réceptions à la cour, de ses villégiatures dans les résidences aristocratiques des environs de Paris, des théâtres, des soirées et des soupers de Paris où se réunissait l'élite des littérateurs, des artistes et des musiciens. Cette longue fête se termine tragiquement par la fuite en Italie, le 5 octobre 1789, au moment où une brutalité sanguinaire succède à cette vie de fêtes et d'insouciance.

G. M.

— Gustave DAVOIS. *Les Bonaparte littérateurs. Essai bibliographique* (Paris, l'Édition bibliographique, 1909, in-8°, 71 p.). — Opuscule qui semble rédigé plutôt dans un but de propagande politique que d'érudition livresque. Il renferme le catalogue de vingt-trois personnages de la famille Bonaparte qui ont écrit des Mémoires, publié des tragédies, des épopées, des pièces lyriques et des romans, composé des ouvrages scientifiques, etc. Tout cela est résumé d'une façon passablement sommaire, sauf pour le dernier auteur, le prince Victor-Jérôme, dont les manifestes occupent les pages 60-68, alors que tous les autres (et Napoléon I^{er} lui-même) ont dû se contenter d'un espace beaucoup plus restreint.

R.

— Colonels DE BAS et DE WOMMERSOM. *La Campagne de 1815 aux Pays-Bas* (Bruxelles, A. Dewit, 1908, 3 vol. in-8°). — Le but de ce volumineux ouvrage, qui expose aussi les événements ayant précédé la campagne de 1815, est de s'élever contre l'oubli dans lequel certains écrivains ont laissé le rôle joué par les troupes néerlandaises, à les laver des reproches sanglants que certains autres leur ont adressés et de revendiquer pour elles la part qui leur revient dans la victoire de Waterloo aux côtés des troupes anglaises. Les auteurs, qui appartiennent l'un à l'armée néerlandaise et l'autre à l'armée belge, s'y sont employés avec une louable ardeur et une grande impartialité. Si la

création de la légion belge et de l'armée néerlandaise rencontra de grandes difficultés causées tant par l'incertitude de la situation politique en 1814 que par la détresse des finances, et dont le plus grand défaut était le recrutement volontaire qui amena avec lui de nombreuses désertions avant l'entrée en campagne, il n'en ressort pas moins des documents cités que leur rôle sur les champs de bataille des Quatre-Bras et de Waterloo fut très honorable.

A. D.

— Commandant E. BUAT. 1809. *De Ratisbonne à Znaim* (R. Chapelot et C^e, 1909, 2 vol. in-8°, 320 et 400 p.). — Le commandant Buat nous donne une suite à l'ouvrage du général Bonnal qui avait étudié dans *La manœuvre de Landshut* les débuts de la campagne de 1809. Il prend l'armée française au point où le général Bonnal l'avait laissée et l'accompagne des champs d'Eckmühl et de Ratisbonne à ceux d'Essling, de Wagram et de Znaim. Il insiste surtout sur le grand drame de Wagram, où il met en relief le rôle joué par le commandement suprême pour faire concourir tous les efforts au but commun, et l'influence exercée par la valeur des troupes engagées. Le commandant Buat s'inspire évidemment des doctrines du général Bonnal pour faire ressortir les enseignements qui découlent de l'étude de l'histoire et surtout des méthodes de guerre napoléoniennes; son œuvre est une contribution importante à cet enseignement.

A. D.

— E. von SCHMIDT. *Das französische Generalstabswerk über den Krieg 1870-71. Wahres und falsches*; 8° fasc., par KOLBE : *l'Armée de Châlons jusqu'au 30 août* (Leipzig, Fr. Engelmann, 1909, in-8°, 332 p.). — Le sous-titre (*Wahres und falsches*) ne répond pas au contenu de l'ouvrage. Celui-ci n'est, en réalité, qu'un résumé de la publication de notre état-major sur la guerre de 1870-71, où parfois l'on discute des appréciations, jamais des faits.

A. D.

— Horace CHAUVET. *Histoire du parti républicain dans les Pyrénées-Orientales, 1830-1877* (Perpignan, impr. de « l'Indépendant », 1909, in-8°, 296 p.). — Cet ouvrage emprunte son intérêt véritable à sa nouveauté. Dans le cadre d'un département, l'auteur retrace l'évolution et les vicissitudes de l'idée républicaine. Il ne se borne pas à une évocation, très vivante d'ailleurs, d'épisodes et de souvenirs locaux : la consultation de documents privés, dont l'essentiel est ainsi sauvé pour l'avenir en cas de pertes toujours à craindre, et l'utilisation de confidences orales, plus fugitives encore, doublent la valeur historique de l'enquête. Comme l'affirme avec raison M. Chauvet dans sa préface, le livre n'est « pas une œuvre de parti pris », et la leçon qui s'en dégage est instructive pour tous, sans acception d'opinion. Aussi a-t-on le sentiment qu'une série de monographies analogues pour les divers départements serait extrêmement précieuse. Très individualisé et très éloigné de la capitale, le département des Pyrénées-Orientales n'est certes pas, à ce point de vue, un des moins intéressants; mais c'est en matière d'histoire con-

temporaire que la tendance centralisatrice, particulièrement obsédante, risque le plus de fausser la réalité.

J. CALMETTE.

— Pierre DUFAY. *Napoléon en Loir-et-Cher* (Paris, H. Champion, 1909, in-8°, 113 p.). — L'empereur a passé à Blois deux heures en avril et trois heures en août 1808, tant en allant en Espagne qu'en revenant de là vers Paris, et peut-être autant d'heures à Vendôme. M. Dufay, auteur d'un livre sur le *Pantalon féminin, chapitre inédit de l'histoire du costume*, et d'une *Étude iconographique sur Ronsard*, a consacré à ces apparitions fugitives une brochure des plus amplement documentées. Il y expose tous les préparatifs faits en vue de ces visites impériales, toutes les dépenses surtout qu'elles ont valu au département et aux communes, tous les efforts faits par le préfet Corbigny et le maire Pardessus pour recevoir dignement le maître, avec les gardes d'honneur créés pour la circonstance, les arcs de triomphe et les illuminations traditionnelles. Ce qui ressort le mieux de ce récit minutieux, c'est la servile application des autorités publiques à stimuler ou du moins simuler l'enthousiasme de leurs administrés.

R.

HISTOIRE D'AFRIQUE.

— Henri DEHÉRAIN. *Études sur l'Afrique* (2^e série). *Le cap de Bonne-Espérance au XVII^e siècle* (Paris, Hachette, 1909, in-16, 256 p., 5 tableaux et 3 cartes). — Ces nouvelles études sud-africaines forment en réalité, malgré leur allure de morceaux détachés, une histoire de l'établissement néerlandais au Cap. D'abord l'histoire de l'escale, et par là le livre de M. DehéRAIN se rapproche de celui de M. Kaepelin. Puis, autour de l'escale, et sous l'influence d'un homme, Johann van Riebeeck, la création d'un poste, les humbles débuts de la culture et de l'élevage. Puis la colonisation proprement dite, la formation du peuple *boer* et son expansion. Dès la fin du xvii^e siècle, les traits de ce peuple sont déterminés : peuple de pasteurs envahissants, belliqueux, piétistes et esclavagistes. Le transport des esclaves de Madagascar au Cap est étudié avec soin. — On trouvera également d'intéressants détails sur le rôle de nos huguenots au Cap et sur l'extinction de la langue française, extinction poursuivie par la Compagnie des Indes et les Provinces-Unies avec une remarquable ténacité, sans respect des intérêts intellectuels et même religieux des administrés. Vers 1775, le français avait complètement disparu.

H. HR.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE ET D'AUTRICHE.

— André MEYER. *Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther* (Paris, F. Alcan, 1909, in-8°, xv-209 p.). — Cet essai d'un jeune savant enlevé trop tôt à la science est présenté au public par une préface de M. ANDLER. André Meyer a voulu étudier, à propos d'un épisode, —

la rupture entre Érasme et Luther, la publication du *De libero arbitrio*, du *De servo arbitrio* et de l'*Hyperaspistes*, — une question plus générale, celle des rapports entre l'humanisme et la Réforme. Pourquoi Érasme est-il, en définitive, resté catholique? La réponse à cette question vaudra pour plus d'un lettré du xvi^e siècle. Sans écarter absolument l'influence des mobiles intéressés et mesquins, à commencer par la peur, Meyer leur fait une place trop étroite. Il cite cependant lui-même ces déclarations significatives d'Érasme : « Je n'aime pas le tapage, *mihi numquam placet tumultus* » (1518), et celle-ci de 1520 : « Affectent alii martyrium, ego me non arbitror hoc honore dignum. » Mais il a raison d'insister sur les divergences doctrinales, sur l'opposition, qui devait aller en s'accroissant, entre une morale renouvelée de l'antiquité, fondée sur la justice, et la morale de la grâce. Cette opposition donne à la crise de 1524 toute sa valeur dramatique. Il y a cependant exagération (cette exagération est signalée par M. Andler) dans cette vue de Meyer : l'humanisme aurait été si bien repoussé par la Réforme qu'il aurait dû, au xvii^e siècle, se réfugier chez les Jésuites. Par une de ces heureuses contradictions dont l'humanité est coutumière, les universités et les académies protestantes resteront fidèles aux bonnes lettres. — Les personnes qui ont pris le soin de publier ce travail posthume auraient dû faire disparaître quelques taches. P. 7 : « acanistes » ; est-ce : « ockamistes » ? H. HR.

— KARL WELLER. *Württembergische Geschichte* (Leipzig, Göschen, 1909, in-16, 176 p.; prix : 0 m. 80). — M. Weller, bien connu par ses travaux sur l'histoire territoriale de l'Allemagne du sud, vient de publier dans la collection Göschen un précis excellent de l'histoire du Wurtemberg depuis l'époque préhistorique jusqu'à l'invention du dirigeable *Zeppelin* et à la loi scolaire de 1909. M. Weller donne pour l'époque antérieure à 1806 l'histoire des divers territoires qui ont formé le royaume actuel. Il a su aussi donner un aperçu de l'histoire constitutionnelle, économique, artistique et littéraire du Wurtemberg. C'est un résumé qu'on consultera avec profit. P. D.

— LEO MERGENTHEIM. *Die Quinquennalfakultäten pro foro externo, ihre Entstehung und Einführung in deutschen Bistümern* (Stuttgart, Enke, 1908, 2 vol. in-8°, xx-306 et viii-336 p.; fasc. 52-55 des *Kirchenrechtliche Abhandlungen*, publ. par U. Stutz). — Dans ce travail approfondi, auquel on peut reprocher seulement une diffusion fatigante, M. Mergentheim traite des pouvoirs que la cour de Rome est dans l'usage d'envoyer de cinq en cinq ans aux évêques d'Allemagne et qui leur permettent d'accorder diverses absolutions, dispenses ou permissions ordinairement réservées au Saint-Siège. L'origine et le caractère de ces pouvoirs ont été l'objet de vives polémiques, notamment au xviii^e siècle, au temps du fébronianisme. M. Mergentheim montre que depuis le xvii^e siècle ils sont expédiés d'après des formulaires élaborés de 1633 à 1637 par une congrégation nommée à cet effet par Urbain VIII.

D'ailleurs, beaucoup des facultés qui y sont énumérées étaient concédées soit aux évêques, soit aux nonces, soit aux chefs d'ordre, parfois dès la fin du moyen âge et surtout à partir du xvi^e siècle. Deux causes contribuèrent alors à multiplier les concessions de ce genre. Il fallait armer les évêques pour la lutte contre la Réforme et faciliter aux protestants le retour au catholicisme. Et la cour de Rome, en présence des dispositions d'une partie de l'épiscopat allemand, dut souvent, pour sauver son autorité, accorder d'elle-même ce qu'elle craignait de voir usurper.

E. JORDAN.

— Ulrich Stutz. *Der neueste Stand des deutschen Bischofswahlrechts mit Excursen in das Recht des 18. und 19. Jahrhunderts* (Stuttgart, Enke, 1909, in-8°, xiv-258 p.; prix : 9 m.; fasc. 58 des *Kirchenrechtliche Abhandlungen*, publ. par U. Stutz). — M. Stutz nous donne dans ce volume un résumé excellent des règles actuellement en vigueur sur les élections des évêques en Allemagne d'après le rescrit du cardinal Rampolla du 20 juillet 1900. Il y a ajouté, surtout dans les appendices, des renseignements sur les nominations des évêques allemands aux xvm^e et xix^e siècles. L'appendice n° 30, qui est consacré aux règles usitées dans les diocèses prussiens jusqu'à la bulle pontificale *De salute animarum* du 16 juillet 1824, mérite spécialement l'attention; il en découle que les rois de Prusse eurent au xvm^e siècle et au début du xix^e une influence prépondérante dans les nominations d'évêques. P. D.

— *Matthiae de Janov, dicti magister Parisiensis, Regulae veteris et novi testamenti*, édit. Vlastimil KYBAL, vol. II (Innsbruck, Wagner, 1909).

— Il est inutile de présenter Mathias de Janov aux lecteurs de la *Revue historique* (voir *Rev. hist.*, t. C, p. 235, et CIV, p. 1); quant à la présente édition, il suffira, pour le moment, de dire que le tome II contient quatre traités appartenant au livre III des *Regulae* : 1° *De regula in se*; 2° *De testibus veritatis*; 3° *Determinationes sanctorum doctorum pro cotidiana vel crebra communione*; 4° *De ecclesia*. Ils paraissent avoir été composés vers 1389.

— Emil HAMMACHER. *Das philosophisch-ökonomische System des Marzismus* (Leipzig, Duncker et Humblot, 1909, 730 p.). — Le besoin d'un nouvel ouvrage sur Marx (quoi qu'en dise l'auteur dans sa préface) ne se faisait nullement sentir. En tout cas l'énorme volume, fait de citations interminables et de discussions de détail, écrit dans un style lourd, sans précision et sans vigueur, que livre au public M. Hammacher, ne contribuera pas à éclaircir les questions encore controversées sur l'interprétation du marxisme. Il est impossible d'appliquer à l'histoire des idées une méthode plus scolaire et plus stérile. L'auteur est surtout préoccupé de citer tous les auteurs allemands contemporains qui ont traité avant lui de Marx. Il tient à prouver sa « Belesenheit » et, comme il arrive en pareil cas, il prouve simplement son ignorance. La littérature critique française et italienne lui reste complètement inconnue. Ni Sorel, ni Croce, ni Arturo Labriola ne sont même men-

tionnés. Chose plus grave, l'auteur n'a lu aucun des socialistes français ni anglais qui ont précédé Marx et chez lesquels il a puisé si largement. Il connaît les Saints-Simoniens à travers M. Muckle et Proudhon à travers K. Diehl. Le nom de Sismondi n'est pas une fois prononcé ! Son esquisse du socialisme français de 1820 à 1840 fait sourire. L'auteur, qui est privat-docent de philosophie à Bonn, a lu quelques économistes, mais il paraît en être resté à l'économie classique et parle avec une défiance amusante des « théoriciens de l'utilité finale ». Il paraît tout ignorer de l'effort fait depuis trente ans pour donner à la théorie économique plus de précision et pour en exclure la phraséologie vague et vide. Il ignore complètement la manière dont se traitent aujourd'hui les problèmes d'économie pure que Marx a vainement cherché à résoudre. Un philosophe pourrait-il tirer quelque profit de ce livre ? Nous en doutons fort ; mais ce dont nous sommes sûr, c'est que ni les historiens ni les économistes n'y apprendront rien.

Ch. RIST.

— M. KASPAR SCHWARZ a publié la table des *Mitteilungen* de l'Institut historique d'Autriche pour les dix dernières années ; elle indique les matières contenues dans les tomes XXI-XXX et dans les volumes complémentaires V-VIII (*Inhaltsverzeichnis der Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, 1900-1909*. In-8°, lxxij p.).

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

— E. THOMTS (Mrs. John Hautenville Cope). *How to decipher and study old documents ; a Guide to the reading of ancient manuscripts* (Londres, Elliot Stock, 3^e édit., 1909, in-12, xvii-203 p. ; prix : 5 sh.).

— Le titre de cet ouvrage est trompeur ; ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un traité de paléographie, mais un recueil d'indications très élémentaires ou de considérations très générales sur la paléographie anglaise et la graphologie, les noms de lieu, les chartes, la diplomatique et la chronologie, les rôles des manoirs et les registres de paroisse, etc. C'est l'œuvre d'une dame qui a fait elle-même son éducation pratique, mais qui l'a faite un peu au hasard, et c'est aussi sans méthode qu'elle enseigne aux autres ce qu'elle a appris. A coup sûr son livre n'apprendra pas à « déchiffrer » les anciens manuscrits ; il y a bien quelques facsimiles, mais inutilisables, parce qu'ils sont trop peu nets et non accompagnés de transcriptions. Il passe trop légèrement sur trop de sujets divers pour être vraiment utile, ce qui ne l'empêche pas d'atteindre sa 3^e édition (1^{re} en 1892, 2^e en 1903).

Ch. B.

— *Index of archaeological papers, 1685-1890*, edited by George Laurence GOMME. Published under the Direction of the Congress of archaeological Societies in union with the Society of Antiquaries (Londres, A. Constable, 1907). — Cet index contient, suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, l'énumération des articles publiés dans les recueils

des Sociétés archéologiques de l'Angleterre depuis la fondation de la Société des Antiquaires jusqu'en 1890. Si l'on se rappelle que, sous le nom d'archéologie, les Anglais englobent aussi le détail particulier de l'histoire et des institutions, on comprendra l'utilité d'un pareil dépouillement pour les historiens. Depuis 1891, il paraît un Index annuel par les soins d'abord de G. L. Gomme, puis de M. Bernard Gomme. — Rappelons à ce propos que la librairie Elliot Stock continue de donner chaque année son *Year-book of the learned and scientific Societies*. — Ces deux publications périodiques donnent jusqu'à un certain point le moyen de suivre le travail fourni par ces sociétés assez mal connues pour la plupart, même en Angleterre. Ch. B.

— A. W. WARD et A. R. WALLER. *The Cambridge history of english literature*. T. IV (Cambridge, at the University press, 1909, in-8°, xii-582 p.). — Ce tome IV se rapporte plus particulièrement au temps d'Élisabeth et de Jacques I^{er}. Notons en particulier les chapitres sur la version « autorisée » de la Bible, qui a exercé une si profonde influence, non seulement sur la manière d'écrire, mais sur la manière de penser des Anglais (ch. II, par A. S. COOK); les œuvres et écrits politiques de Sir Walter Raleigh (ch. III, par Louise CREIGHTON); la littérature des voyages : Hakluyt, Purchas, John Smith, etc. (ch. IV et V, par Ch. V. ROBINSON); le jésuite Campion (ch. VIII, par S. P. VIVIAN); la philosophie anglaise, depuis Jean Scot jusqu'à Fr. Bacon et à Herbert de Cherbury (ch. XIV, par W. R. SORLEY); les traités sur la politique et l'économie politique (ch. XV, par CUNNINGHAM); la littérature populaire et satirique (ch. XVI, par H. V. ROUTH); le commerce de la librairie, 1557-1625 (ch. XVII, par H. G. ALDIS); la formation des bibliothèques au moyen âge et au xvi^e siècle (ch. XIX, par J. B. MULLINGER). — C'est la prose au service de la vie publique. Les tomes V et VI traiteront de la littérature dramatique jusqu'à la fermeture des théâtres par les Puritains, et le tome VII de la littérature théologique, morale et politique où l'on verra en présence les Puritains et les Cavaliers. Ces trois volumes paraîtront dans le courant de l'année 1910. — Ch. B.

— *Confesion del Amante*, par Joan Goer; Spanische Uebersetzung von John Gower's *Confessio Amantis*, nach der Handschrift in Escorial hgg. von Adolf BIRCH-HIRSCHFELD (Leipzig, Seele, in-8°, 510 p.). — Traduction faite par un Espagnol, Jean de Cuenca, d'après une traduction portugaise par un Anglais, Robert Payne, chanoine de Lisbonne, de la *Confessio Amantis* de John Gower; le ms. de l'Escorial, d'où ce texte est tiré, a été exécuté vers l'an 1400, dix ans environ après la première édition de la *Confessio*.

— Charles Sanford TERRY. *A catalogue of the publications of Scottish historical and kindred Clubs and Societies, and of the volumes relative to Scottish history issued by His Majesty's stationary Office, 1780-1908* (Glasgow, Mac Lehosé, 1909, in-8°, x-253 p.; prix : 10 sh.). — Le titre de cet ouvrage, que nous avons donné tout au long, suffit à en indiquer

l'utilité. Les sociétés savantes qui se sont consacrées à l'histoire d'Écosse sont nombreuses; à certaines d'entre elles (Bannatyne Club, Clarendon historical Society, Maitland Club, Spalding Club, Scottish history Society, etc.), on doit d'importantes séries de publications, dont l'existence est parfois mal connue hors d'Écosse; la Bibliothèque nationale de Paris, par exemple, ne les possède pas toutes. Le dépouillement en a été fait avec soin. Dans la table (*subject-index*) ont été relevés, outre les noms propres, les noms de matières, ce qui donne à ce second classement un caractère méthodique. L'auteur, qui nous avait précédemment donné un Inventaire des documents relatifs à l'histoire d'Écosse qui ont été analysés ou publiés dans les Rapports de la Commission des manuscrits historiques (*Rev. hist.*, t. XCIX, p. 204), vient de rendre un nouveau service, non moins signalé, à l'histoire de son pays.

Ch. B.

— *A history of Malta during the period of the french and british occupations, 1798-1815*, par feu William HARDMAN, de La Valette, publ. avec une introduction et des notes par J. H. ROSE (Londres, Longmans, 1909, in-8°, civ-657 p.; prix : 12 sh.). — Ce gros volume est avant tout un recueil de documents que M. W. Hardman avait copiés à Londres, à Paris et à Malte, qu'il avait distribués en chapitres et reliés entre eux par un sobre commentaire, mais que la mort l'empêcha de présenter lui-même au public savant. Il porte essentiellement sur l'occupation de l'île par les Français, le siège de La Valette par les Maltais soulevés et les Anglais, la capitulation de Vaubois, les complications diplomatiques qui amenèrent peu à peu les ministres anglais, Addington après Pitt, à l'idée de garder l'île conquise. Un chapitre seulement (le 23^e) traite de l'administration anglaise jusqu'en mai 1814, et le dernier (le 24^e) contient des statistiques montrant les progrès économiques considérables accomplis par l'île de Malte sous la domination britannique. Parmi les appendices, il faut mentionner le 3^e, où se trouve publié pour la première fois, d'après le manuscrit original qui est aux Archives nationales, le *Journal du siège de Malte* par le général Vaubois (p. 556-642). — Dans sa préface, M. Rose, un des spécialistes les mieux informés, comme on sait, sur la période napoléonienne, a traité, d'ailleurs brièvement, les principaux faits de l'histoire de Malte pendant les années où, ravie aux chevaliers de Saint-Jean, elle fut un enjeu dans la partie que la France et l'Angleterre se livrèrent pour la conquête de l'hégémonie maritime. Il montre le rôle de Hompesch, qu'on a fort injustement noirci, les fautes commises par Nelson, l'héroïsme de Vaubois et de Villeneuve. Le blocus de La Valette, non moins glorieux pour la garnison française que celui de Gênes, fait honneur aux marins anglais et portugais qui apportèrent l'aide la plus efficace aux Maltais soulevés contre leurs nouveaux maîtres. La place ne subit pas d'attaque sérieuse; les murs étaient intacts quand Vaubois, vaincu par la famine, leur en ouvrit les portes. Au début, les Anglais

ne regardaient l'île que comme un gage de la paix future; elle devint ensuite une manière de compensation en regard des énormes accroissements opérés par le premier Consul; à partir de 1803 enfin, elle fut pour eux un point d'appui indispensable dans la Méditerranée et, suivant le mot de Nelson, un « boulevard avancé » de l'Inde. — Ch. B.

— *La Reine Victoria. Pages choisies de sa correspondance, 1837-1861.* Traduction française, avec des notes, par Jacques BARDOUX (Paris, Hachette, 1909, in-8°, 556 p.; prix : 5 fr.). — Ceci n'est qu'un choix fait à l'usage des lecteurs français que touchent surtout les affaires de France; on en a éliminé ce qui concerne plus particulièrement l'histoire d'Angleterre, les rapports et les conflits entre la couronne et les ministres. Les historiens négligeront naturellement ce volume pour tenir compte uniquement de l'édition complète en trois volumes publiée l'année dernière. Ch. B.

— Sir William R. ANSON. *The law and custom of the constitution*; t. I : *Parliament*; 4^e éd. (Oxford, Clarendon Press, 1909, in-8°, xxvi-404 p.). — La 1^{re} édition de ce traité sur l'organisation politique de l'Angleterre est de 1886. La première partie, consacrée au Parlement, en est arrivée à sa 4^e édition; la deuxième partie, consacrée à la Couronne, à la 3^e (2 vol., 1908). Le succès de cet ouvrage est mérité; dans chaque édition, l'auteur tient compte des faits les plus récents et des livres nouveaux qui ont pu modifier ses jugements sur les choses du passé. Il a remanié par exemple le paragraphe concernant la constitution du Parlement sous Édouard I^{er} et il a écrit un chapitre nouveau sur les conflits qui peuvent se produire entre les deux Chambres. Dans un cadre ancien, qui a été peu modifié, c'est donc un livre nouveau. — Ch. B.

— P. MIJOUFF. *Histoire de l'empire britannique et de la politique coloniale de l'Angleterre* (Istoria kolonialnoi imperii i kolomalnoi politiki Anglie), 2^e éd. (Saint-Petersbourg, 1909). — Ceci n'est pas un travail d'érudition, mais un livre de vulgarisation. Vu l'ignorance du public russe sur la plupart des questions concernant l'histoire d'Angleterre, l'auteur a cru faire œuvre utile en écrivant un résumé de la politique coloniale de l'Angleterre; ce résumé, assez net et bien composé, est conçu dans un esprit pris d'admiration qui manque peut-être un peu de nuance. Pour lui, le succès étonnant de la colonisation anglaise s'explique par la grande liberté politique sagement accordée aux colonies, les bienfaits de la civilisation, du bien-être économique, d'une justice prompte et équitable. Aucune autre puissance européenne ne peut lui être comparée à ce point de vue. L'Angleterre n'a pas pris moins à cœur les intérêts indigènes que ceux des Anglais établis aux colonies. Pendant que les Hollandais trouvaient toute naturelle la pratique de l'esclavage, elle abolissait chez elle ce régime honteux. On se doute peu en Russie que là fut une des principales causes de l'animosité entre les deux nations qui trouva enfin son expression dans la

guerre des Anglais contre les Boers. Des chapitres spéciaux traitent la colonisation de l'Amérique, de l'Australie, de l'Afrique et des Indes. D'autre part, l'auteur a passé trop légèrement sur le mode de colonisation; il n'a pas conté l'histoire si intéressante des grandes compagnies aventurières, privilégiées par les rois et faisant la conquête des nouveaux pays à leurs risques et périls. Il a passé sous silence les abus de la politique anglaise, dont il n'a voulu voir que les côtés brillants, voulant agir d'autant plus fortement sur l'opinion du public russe, si hostile à la politique anglo-boer et basée, dit-il, sur une profonde ignorance des faits historiques. La première édition du livre ayant paru en 1902, l'auteur a cru utile de joindre à celle-ci un aperçu sur l'histoire des colonies anglaises pendant les sept dernières années. S'il avait ajouté ces additions à la suite de chaque chapitre au lieu de les donner en bloc à la fin, le livre aurait gagné en unité. — Inna LUBIMENKO.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

— G. DES MAREZ. *Pages d'histoire syndicale. Le compagnonnage des chapeliers bruxellois* (Bruxelles, H. Lamertin, 1909, in-8°, 112 p., grav.; extr. des *Ann. de la Soc. d'archéol. de Bruxelles*). — La petitesse du sujet n'enlève rien à la portée de cette étude. Contrairement à la plupart des historiens, qui opposaient à cet égard les Pays-Bas à l'Allemagne et à la France, l'auteur établit que la Belgique eut de bonne heure ses compagnonnages, « boîtes ou bourses communes ». Comme chez nous, l'institution a deux faces : extérieurement, c'est une société de secours mutuels; au fond, c'est « un organisme de combat, essentiellement distinct de la corporation », et qui « fonctionne en dehors d'elle et malgré elle »; il apparaît « dans toutes les industries où les traditions corporatives furent abandonnées en faveur de la manufacture ». Chez les chapeliers, il est sûrement antérieur à 1650. Les compagnonnages des diverses villes belges sont fédérés entre eux (ligue des cinq villes en 1770), ce qui leur permet de tenir en échec la coalition patronale. Bien plus, l'institution a un caractère international, ou du moins il existe entre les groupes une correspondance internationale. M. Des Marez a retrouvé des lettres échangées entre Bruxelles et Paris (ce qui s'explique par la présence à Paris de compagnons belges et de compagnons français dans les villes belges, englobées ainsi dans une sorte de *tour de France* agrandi). Non seulement on se dénonce les sarrasins. Mais Paris, pendant le lock-out de 1748, demande aux Bruxellois de se « cotiser et taxer par semaine » et les prie de transmettre copie de leur lettre aux autres groupes belges. En 1762, Paris encore sollicite les secours de Bruxelles, mais cette fois en faveur de Lyon (il y a là des faits qui manquent aux *Compagnonnages lyonnais* de Godart, de même qu'on n'y trouve pas des documents cités par Des Marez, p. 82, pour l'an XIII). — En Belgique comme en

France, le compagnonnage survit à tous les édits qui en décrètent la disparition, même à l'édit de Joseph II (1786), qui établit la liberté du contrat de travail. Il persiste sous le régime français. Il se reconstitue, sous la forme des sociétés mutualistes, pendant la domination hollandaise, et M. Des Marez montre que le syndicat moderne est, en dépit des apparences, l'héritier de cette antique institution de résistance ouvrière.

H. HR.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— *History of the Society of Jesus in North America, colonial and federal*, par Thomas HUGHES, S. J. Documents. T. I, 2^e partie (Londres, Longmans, 1910, in-8°, xi p. et p. 602-1222). — Pour la première partie de ce volume, voir la *Rev. hist.*, t. CII, p. 156. La seconde partie contient des pièces concernant : 1^o l'administration des biens de la Société de Jésus après la suppression en 1773 (la Societas resurrectura), surtout par les soins d'un Chapitre général composé d'ex-Jésuites qui put subvenir aux besoins des Catholiques, dont le nombre augmenta notablement au temps de la Révolution et de l'Empire (1793-1817); 2^o les accords ou concordats passés entre l'Ordinaire et le supérieur des Jésuites, avant et après le rétablissement officiel de l'ordre en 1814 (1798-1830); 3^o les controverses (déjà mentionnées dans la première partie) sur l'ancienne organisation de la Société et les imputations non justifiées qui, dans le sein même des Catholiques, furent dirigées contre les Jésuites de Maryland, accusés de s'être approprié des biens qui ne leur appartenaient pas. Ces documents montrent en somme comment la Société dissoute continua de vivre aux États-Unis du consentement même de l'Église. Le volume se termine par ce que l'auteur définit « un spécimen de la jurisprudence romaine qui prévalait en 1836 », les autorités ecclésiastiques admettant historiquement le fait de la suppression, mais résolues à en ignorer les conséquences légales, juridiques et morales.

Ch. B.

— *A century of population growth. From the first census of the United States to the twelfth, 1790-1900* (Washington, Government printing office, 1909, in-4°, x-303 p., avec cartes; public. du « Department of commerce and labor; Bureau of the Census »). — Le bureau dirigé avec tant d'activité par M. S. N. D. NORTH publie les documents originaux du recensement de 1790 pour 11 états et territoires sur 17 (les autres ont été perdus). En outre, M. W. S. ROSSITER a été chargé de résumer les enseignements historiques qui sortent de la comparaison de ce premier census avec les recensements postérieurs. C'est une véritable histoire de la population américaine (même antérieurement à 1790) et aussi une histoire de son expansion territoriale et de sa vie économique.

H. HR.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

— Théodore BLANCARD. *Les Mavroyéni; histoire d'Orient de 1700 à nos jours* (Paris, Leroux, 1909, in-8°; t. I, xv-757 p.; t. II, 817 p.). — Nicolas Maurogéné (en roumain : Mavrogheni), originaire de l'Archipel, favori de l'amiral ottoman, du capitán-pacha Dschézaertli-Hassan, et, par l'intervention de ce puissant protecteur, prince de Valachie (1786-1790), est sans doute une figure intéressante. Il avait, sinon des talents peu communs, des qualités d'initiative, de bravoure, de fidélité envers ses patrons turcs et envers l'Empire qui lui avaient confié une de ses provinces; peu de Grecs de son époque et de sa classe peuvent lui être comparés sous ces rapports. Alors qu'un Ghica, un Maurocordato, un Hypsilanti, un Dschani-Rosetti se laissaient prendre par les Russes ou les Autrichiens et allaient même jusqu'à passer du côté de l'ennemi à la veille d'une guerre, Maurogéné s'efforça d'organiser une armée destinée à être une avant-garde audacieuse contre les troupes de l'empereur : il remporta quelques succès appréciables, que sa rhétorique orientale sut magnifier pour éblouir les Turcs, et ceux-ci allèrent jusqu'à lui confier en même temps le gouvernement de la Moldavie; son supplice fut un acte d'injustice notoire et une leçon pour les Grecs qui se seraient avisés d'être encore fidèles à un gouvernement aussi tyrannique.

On peut étudier la carrière de Maurogéné dans des chroniques roumaines, des poèmes grecs en son honneur et surtout dans les rapports des ambassadeurs à Constantinople et des consuls dans les principautés. En les employant d'une manière critique, on aurait pu rédiger une étude de proportions restreintes qui aurait servi à l'historien des pays roumains en même temps qu'à ceux qui s'occupent des guerres entre les Autrichiens et les Turcs; elle aurait contenu aussi des renseignements précieux pour quiconque poursuit le développement de la renaissance politique des Grecs modernes. M. Théodore Blancard s'est passionné pour ce maigre personnage, dans lequel il a cru découvrir un grand capitaine, un noble martyr. Il a publié chez Flammarion, il y a une dizaine d'années, un gros volume orné de belles gravures qu'il intitulait : *les Mavroyéni, simple essai d'étude additionnelle à l'histoire moderne de la Grèce, de la Turquie et de la Roumanie*. Des défauts de composition et de style déparaient une publication qui a été peut-être plus rarement utilisée qu'elle ne le méritait. Depuis lors, M. Blancard, toujours plus convaincu de la valeur de son héros, s'est donné la tâche de raconter sa vie et celle de tous ses parents, parfois sans aucune importance historique, et il en a fait une *Histoire d'Orient de 1700 à nos jours*! Les gravures sont plus nombreuses et parfois très intéressantes, la bibliographie est notablement plus riche, les rapports des ambassadeurs anglais et de nouveaux rapports des

Impériaux accroissent la documentation du volume; des renseignements curieux ont été tirés d'ouvrages rares, qu'on négligeait de consulter jusqu'ici. Les proportions sont devenues énormes : deux volumes d'à peu près mille pages chacun suffisent à peine à nous renseigner sur les faits et gestes de nombreux principicules, consuls et simples vétérans de la race des Maurogéné, qui seraient en plus des Morosini incontestables. Le style est encore plus prétentieux, à commencer par « l'incommensurable orgueil » et « l'inéluctable châtement » d'Abdul-Hamid, par « les mesquines jalousies des nationalités, soit grecques, roumaines ou même turques » de la préface, jusqu'à ces premières lignes du chapitre consacré à Pierre Maurogéné, homme d'État roumain : « Quelques Roumains, tant moldaves que valaques, méritent de figurer dans les annales contemporaines de leur pays », Pierre Maurogéné, bien entendu, à leur tête.

On arrive tout de même à trouver dans ces deux mille pages des choses vraiment utiles à l'historien de l'Orient chrétien et turc, et l'on finit par être reconnaissant envers M. Blancard pour son labeur et ses sacrifices de tout genre¹.

N. JONGA.

1. Je remarque avec regret le manque d'orientation de l'auteur en ce qui concerne la bibliographie roumaine.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Revue des questions historiques.** 1910, 1^{er} janv. — V. ERMONT. Le Marcionisme (Marcion; sa biographie; sa doctrine : le dualisme; ses disciples : le plus célèbre est Apelles. Clair exposé). — Ch. BOURNISSEN. Conséquences économiques et sociales de la vente des biens nationaux (à suivre. Étude sur le morcellement de ces biens. Conclusions peu nettes et reposant sur une documentation incomplète). — LANZAC DE LABORIE. Les débuts de la banque de France (1800-1813. Bon article fait en particulier à l'aide de la série AF des Arch. nat. Mais l'auteur n'a pu consulter les Archives de la rue de La Vrillière, rigoureusement fermées aux chercheurs). — G. BAGUENAUT DE PUCHESSE. Georges Picot historien (notice assez sommaire). — A. DEGERT. L'enseignement de l'histoire dans les anciens séminaires français (cet enseignement était très insuffisant). — Marc DUBRUEL, S. J. La congrégation particulière de la régle sous Innocent XI (inventaire sommaire de papiers de cette congrégation conservés aux Arch. du Vatican, 1677-1682).

2. — **Revue de synthèse historique.** Août 1909. — P. LORQUET. La peinture, des origines au XVI^e s. (article très substantiel et très élogieux sur l'ouvrage de M. Hourticq, à qui M. Lorquet reproche d'avoir passé sous silence l'Espagne et sacrifié quelques peintres de second ordre, mais significatifs, et d'avoir attribué à la perfection de la technique la décadence de l'art). — P. LACOMBE. L'appropriation privée du sol. III : les Communs en Bretagne à la fin de l'ancien régime, par P. Lefeuve (M. Lacombe indique les raisons pour lesquelles il lui est impossible de voir dans les communs de Bretagne, plus nombreux que ne le dit M. Lefeuve, de simples concessions du seigneur aux paysans). — L. FÉVRE. Une étude géographique sur le paysan normand (indique les rares mérites du livre de M. Sion sur les *Paysans de la Normandie orientale*). — H. PRENTOUT. La Normandie (suite en octobre. Esquisse géographique, exposé bibliographique du mouvement historique sur la Normandie et en Normandie, des instruments de travail dont disposent les érudits; exposé des résultats acquis sur l'histoire de Normandie jusqu'à l'invasion normande). — L. PINEAU. Le folklore en France. — H. BERR. L'Institut de Lamprecht à Leipzig. — CARCOPINO. Une marche romaine (à propos de l'ouvrage de Chapot, *la Frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe*). — L. FÉVRE. Sur quelques ouvrages de

géographie et d'histoire régionales (à propos des ouvrages de Fèvre et Hauser sur les *Régions et pays de France*, de Levainville sur le *Morvan*, de Vacher sur le *Berry*, de Kleinclausz sur l'*Histoire de Bourgogne*). = Oct. H. SALOMON. De quelques livres et de quelques questions d'histoire contemporaine (après quelques mots sur les *Souvenirs de l'Assemblée nationale* de M. F. Bosq, l'*Histoire de la République de 1876 à 1879* de M. de Marcère, le *Journal de Charles de Lacombe*, les *Notes et souvenirs de M. Thiers*, les *Mémoires* de Clovis de Hohenlohe, M. Salomon commence une étude approfondie de l'*Histoire de la troisième République* de M. Hanotaux dont il fait ressortir les mérites, mais à qui il reproche de s'être trop documenté du côté de la droite et d'avoir mal proportionné la place faite aux diverses parties de son œuvre). — L. FEBVRE. Proudhon et le syndicalisme contemporain (autant il est vrai que Proudhon était anticollectiviste, autant il est certain qu'il est un des pères de la confédération générale du travail). — CARCOPINO. Les monographies locales dans les études d'histoire ancienne (la thèse de M. Dubois sur Pouzzoles ne forme pas un ensemble instructif et ne contient rien de très neuf. On a tort de croire que toute ville ancienne fournit nécessairement un sujet de monographie). — On trouvera dans les *Notes et discussions* des comptes-rendus intéressants de l'*Histoire de l'ostracisme athénien* par P. Carcopino, de *Bossuet historien du protestantisme* par A. Rébelliau, de *Lollardy and the Reformation in England* par J. Gairdner, de *Pre-Tractarian Oxford* par W. Tuckell, de l'*Europe préhistorique* par Sophus Müller.

3. — **La Correspondance historique et archéologique.** 1908, nov.-déc. — Extrait des *Mémoires* d'Antoine Tortat, 1775-1795 (intéressants souvenirs sur les mouvements royalistes, surtout à Paris, jusqu'au 13 vendémiaire. Ces souvenirs ont d'ailleurs été rédigés très tard en 1853, Tortat ayant alors 77 ans; il mourut trois ans plus tard). — État des inventaires des archives départementales, communales et hospitalières (fin).

4. — **Académie des sciences morales et politiques.** *Séances et travaux. Compte-rendu.* 1909, déc. — José Yves LIMANTOUR. Notice sur la vie et les œuvres de M. Carlos Calvo (jurisconsulte de la République argentine, spécialisé dans le droit international). — Gabriel Louis JARAY. La question sociale en Hongrie (introduction à un ouvrage sur cette question). — Arthur CHUQUET. La folie de Junot (l'auteur donne des détails significatifs et saisissants sur la folie du duc d'Abrantès en 1813). — E. LEVASSEUR. La révolution monétaire du xvi^e s. (l'augmentation de la production des métaux précieux et ses conséquences : élévation du prix des marchandises et des salaires. Les inconvénients du bimétallisme et l'adoption provisoire de l'étalon d'or). — Henri WELSCHINGER. Mirabeau et Marat au Panthéon (1791-1795). — Alfred DES CILLEULS. Les recensements de la population en France avant 1830 (ils ont été mal faits et sont fort inexacts). = 1910, janv.

A. DE FOVILLE. Notice historique sur la vie et les œuvres de M. Georges Picot (suivie d'une bibliographie). — P. VIDAL DE LA BLACHE. Régions naturelles et noms de pays (réflexions suggérées par le livre de M. L. Gallois. On montre que beaucoup de ces noms proviennent du besoin populaire de « spécifier et localiser » des contrées franchement distinctes par leurs habitudes ; l'expression de région naturelle correspond au contraire à un concept scientifique). — Arthur CHUQUET. Un Allemand à Paris en 1801 (analyse la relation du docteur et chanoine Meyer de Hambourg. Quelques traits piquants sur Bonaparte).

5. — **Société nationale des Antiquaires de France.** Séance du 29 déc. 1909. — M. Michon lit une note de M. Franz CUMONT relative à une communication précédente de M. Lauer sur des bustes d'impératrices conservés à Rome et à Paris ; d'après un texte de Nicetas de Remesiana, ces bustes pourraient dater de la fin du IV^e siècle. — M. Monceau communique : 1^o une lettre de M. BAUSTON qui propose des lectures nouvelles pour des inscriptions africaines récemment publiées dans le *Bulletin* de la Société ; 2^o de la part du R. P. DELATTRE des plombs byzantins et une monnaie anglaise du moyen âge récemment découverts à Carthage. = Séance du 12 janv. 1910. M. TOUTAIN lit une notice sur la vie et sur les œuvres de M. Ulysse Robert, son prédécesseur, inspecteur général des bibliothèques et des archives. — M. Adrien BLANCHET, membre résidant, communique deux curieuses empreintes de sceaux qui permettent d'illustrer deux poèmes français du XIII^e siècle qui eurent une grande vogue. = Séance du 26 janv. 1910. M. STEIN signale un manuscrit qui a été exposé au Burlington Club et qui doit être ajouté aux productions du pinceau célèbre de maître François. = Séance du 2 févr. 1910. M. MAYEUR communique la photographie du sarcophage de Guillaume, abbé de Saint-Genin-des-Fontaines (Pyrénées-Orientales).

6. — **Revue de l'histoire des religions.** 1909, t. LX, n° 2. — Ch. MICHEL. Les survivances du fétichisme dans les cultes populaires de la Grèce ancienne. — Ad. J. REINACH. Itanos et l'inventio scuti. Études sur l'hoplolatrie primitive en Grèce (l'origine samnite du *scutum*, admise généralement dans l'antiquité, semble affirmée par un texte de Clément d'Alexandrie qui met la découverte de ce bouclier au compte d'un certain Itanos. Or la fondation de la ville crétoise de ce nom était attribuée à un héros éponyme Itanos, fils de Phoinix ; à suivre). — Ét. COMBE. Bulletin de la religion assyro-babylonienne, 1908. = C.-rendus : Livres sur les cultes crétois (article d'ensemble approfondi par Ad. J. Reinach). — A. DEISSMANN. Licht vom Osten. Das Neue Testament u. die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt (interprétations discutables ; art. de A. Loisy).

7. — **Nouvelle revue historique de droit français et étranger.** T. XXXIII, 1909, n° 5. — A. FLINIAUX. La *dicarum scriptio* et deux papyrus égyptiens de l'époque ptolémaïque. — J. VENDEUVRE. La

libertas royale des communautés religieuses au XI^e s. (étude juridique, d'après les actes de Philippe I^{er}, roi de France, des prérogatives qu'entraîne l'octroi par le souverain à une église de la *libertas*, « adaptation de l'immunité des temps mérovingiens et carolingiens à l'époque féodale »). — J. ROMAN. Le coup d'État du chancelier Maupeou en Provence, 1771-74 (montre, d'après le livre de M. Audouard et quelques documents nouveaux, comment le « coup d'État » de Maupeou fut accueilli en Provence).

8. — **Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence.** T. XXXIII, 1909, n° 3. — P. LABORDERIE. Un contrat de travail dans les mines de Dacie au temps des Antonins (*C. I. L.*, n° 10 des *Instr. dacica in tabulis ceratis*). — J. ACHER. Le jubilé de M. Hermann Fitting (fin : critique incisive des mémoires insérés au t. II des *Mélanges Fitting*). — N° 4. J. ACHER. A propos de deux études d'histoire du droit international pénal (rectifie des études de M. Meili et publie quelques documents du XIV^e s. sur l'usage de l'extradition dans les rapports internationaux). — N° 5. J. LEFORT. Les ateliers de charité sous Louis XVI et pendant la Révolution (première organisation au temps de Turgot; d'expédients destinés à parer au désœuvrement momentané des cultivateurs, les ateliers de charité deviennent sous la Révolution une institution permanente où tous les ouvriers se croient en droit d'obtenir du travail : ainsi dénaturée, la conception de Turgot était vouée à la disparition). — J. SOURDOIS. Le mariage et le divorce sous la législation intermédiaire, 1789-1804. — P. LABORDERIE. Quelques notes sur la *cautio* dans la pratique romaine aux temps classiques.

9. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** 1909, sept.-déc. — F. LOT. Un monastère inconnu pillé par les Normands en 845 (ce monastère est celui de Saint-Germain-des-Prés; le chef des Normands était un Ragnar qui, au retour de son expédition victorieuse, mourut de dysenterie au moment où il allait se convertir au christianisme). — H. STEIN. Une expertise au XIV^e siècle (au sujet de réparations à deux maisons mitoyennes de la rue de la Vieille-Tixeranderie, 1388; parmi les experts figure le célèbre architecte Raimond du Temple). — H. OMONT. Inventaire de la bibliothèque de Ferdinand I^{er} d'Aragon, roi de Naples, 1481. — H. AUBERT. Notices sur les mss. Petau conservés à la bibliothèque de Genève, fonds Ami Lullin; 2^e article. — C.-rendus : A. GUILLOIS. Recherches sur les maîtres des requêtes de l'hôtel, des origines à 1350 (bon et nouveau). — A. WALTHER. Die burgundischen Zentralbehörden unter Maximilian I und Karl V (bon). — Prinet. François I^{er} et le comté de Bourgogne (utile catalogue de deux cents pièces). — Joûon des Longrais. M^{me} de Launay et les bourses de Bretagne au collège du Plessis-Sorbonne, 1740-1760 (curieux). — Jeanton et Martin. Le château d'Uxelles et ses seigneurs (remarquable). — A. BESANÇON. Cartulaire municipal de la ville de Villefranche, Rhône (important). —

J. Audouard. Le rétablissement du parlement de Provence, janv. 1775 (agréable). — *Dorvaux et Lesprand*. Cahiers de doléances des communautés en 1789. Bailliages de Boulay et de Bouzonville (important). — *Sauvage*. Le fédéralisme en Normandie. Journal du quartier-maître du 6^e bataillon bis des volontaires du Calvados, 1791-93 (bon). — *V. Morlet*. Notice historique sur l'emploi de procédés matériels et d'instruments usités dans la géométrie pratique du moyen âge (très utile).

10. — *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. T. XIII, n° 1, nov.-déc. 1909. — P. MANTOUX. Le Comité de Salut public et la mission de Genet aux États-Unis (envoyé comme ministre de France aux États-Unis en 1793, Genet y noua des intrigues avec les antifédéralistes et y mena campagne contre le gouvernement américain, qui demanda son rappel; le Comité de Salut public décida son arrestation pour agissements criminels, mais un blâme lui avait été infligé par le ministre des Affaires étrangères avant que le gouvernement américain eût porté plainte et, dans les mesures énergiques prises ensuite contre Genet, les Robespierristes eurent une part plus active encore que les Dantonistes). — R. MUSSET. L'administration des haras et l'élevage du cheval en France au XVIII^e s., 1715-1790 (étude détaillée des règlements et de l'organisation administrative). — MAUTOUCHET. Les comités départementaux d'histoire économique de la Révolution et les études d'histoire moderne. = C.-rendus : *Martin Saint-Léon*. Hist. des corporations de métiers; 2^e éd. (fait d'un point de vue un peu étroit). — R. Waddington. La guerre de Sept ans; t. IV (ce qui a trait à l'histoire diplomatique manque de coordination et repose sur une documentation insuffisante). — *Kovalevsky*. La France économique et sociale à la veille de la Révolution. Les campagnes (intéressant, mais superficiel). — *G. Bord*. La conspiration révolutionnaire de 1789 (trop souvent superficiel).

11. — *La Révolution française*. 1909, oct. — LÉVY-SCHNEIDER. L'abbé Morellet et la Révolution française (montre comment Morellet fut amené par ses doctrines physiocratiques à se ranger au parti de la contre-révolution et à accepter plus tard avec enthousiasme le régime consulaire puis impérial « qui respecte la liberté individuelle et la propriété »). — E. TABLÉ. La classe ouvrière et le parti contre-révolutionnaire sous la Constituante (fin en nov. Jusqu'au début de 1791, les royalistes exploitèrent très habilement les sentiments d'hostilité manifestés par les ouvriers à une révolution accaparée par la bourgeoisie et firent parmi eux une propagande très active, mais finalement infructueuse). — J. COMBET. Les Comités de surveillance du district de Grasse, oct. 1793-29 ventôse an III (ils ne méritent nullement les accusations de malversations, d'excès et d'abus de pouvoir qu'on a portées contre les Comités de surveillance en général; ils combattirent la contre-révolution, mais avec modération). — E. CHAPUISAT. Une séance des comités révolutionnaires genevois en 1794. = Nov. H. PRENTOUT.

Trois mémoires sur la Révolution en Normandie (indique les conclusions de trois études inédites présentées par des étudiants à l'Université de Caen). — Cl. PERRAUD. Couthon et Roland (lettres inédites, 1792). — L. TUREY. L'abbé Fauchet et M^{me} Calon (arrêtée comme suspecte au domicile de Fauchet, avec qui elle vivait, le 16 brumaire an II, M^{me} Calon ne fut relâchée que le 7 fructidor). — L. THIOR. Calon et les Jacobins de Beauvais (lettre inédite de Calon, député de l'Oise, 1792). — P. HAURY. Les commissaires de Ledru-Rollin en 1848 (les accusations d'immoralité portées contre eux sont injustifiées; la vérité est qu'ils échouèrent dans leur œuvre de propagande républicaine parce que, dans les départements, les esprits n'étaient pas préparés au régime de liberté institué par les révolutionnaires parisiens). = Déc. Cl. PERRAUD. Un ami de M^{me} Roland : Henri-Albert Gosse (d'après le livre de M^{lle} Plan). — R. BATIGLE. Le plébiscite sur la Constitution de 1793. La réunion des assemblées primaires (étude détaillée d'après les documents des Arch. nat., Bⁿ 4-34 : la discussion de la Constitution; le vote; l'élection des députés chargés d'apporter à Paris les procès-verbaux; fêtes et adresses; fin en janv.). — Deux lettres inédites de M^{lle} Philipon à Henriette Cannel, publ. p. E. SAKELLARIDÈS (1778). — Documents sur Chambon de Montaux. = 1910, janv. L. WILLIAM CART. Trois semaines à Paris pendant la Révolution (à suivre; 3 août-27 août 1789. Analyse et extraits des lettres du voyageur allemand Campe. Pittoresques et favorables à la Révolution). — Pierre CARON. J. P. Manau et le coup d'État de 1851 (emprisonnement de Manau à Montauban; intervention inefficace de L. Belmontet en sa faveur). — Notes de lecture (le tutoiement et la diplomatie en l'an III. La destruction des monuments symboliques pendant la réaction thermidorienne). = C.-rendu : M. Kovalewsky. La France économique et sociale à la veille de la Révolution (les campagnes. Questions bien posées, documentation insuffisante).

12. — La Révolution de 1848. T. VI, 1909, nov.-déc. — Fr. DUTAGQ. Un projet de retraites ouvrières communales sous la 2^e République (émanait du Conseil municipal de la Croix-Rousse près Lyon en 1851; commentaire et texte). — Émile DAGNAN. La réaction conservatrice dans l'ouest, le centre et le sud-ouest de la France en 1848, 1849, 1850 (suite. Article fait surtout à l'aide de rapports de procureurs généraux. Petits faits curieux, mais mal présentés). — Raoul DE FÉLICE. La journée du 13 juin 1849 à Paris (fin. Son épilogue devant la Haute Cour. Les condamnations). — Henri MARTIN. Les réflexions d'un homme de rien sur la garde nationale en général et sur la classe bourgeoise en particulier depuis 1830 jusqu'à ce jour (suite. Opinions d'un garde national sur la Révolution de 1848. Sans intérêt).

13. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1909, 25 nov. — S. Bugge. Das Verhältniss der Etrusker zu den Indogermanen und der Bevölkerung Kleinasiens und Griechenlands (veut prouver que

l'étrusque a d'étroits rapports avec l'arménien ancien; thèse dénuée de preuves solides et invraisemblable). — *Knoke*. Armin der Befreier Deutschlands (agréable travail de vulgarisation). = 2 déc. *E. Jørgensen*. Helgendyrkelse i Danmark (beaucoup d'intéressants détails sur l'esprit religieux, la vie ecclésiastique et sur les influences exercées par les autres pays sur l'hagiographie en Danemark). — *Voigt*. Die königlichen Eigenklöster im Longobardenreiche (bon). — *A. Wolkenhauer*. Sebastian Münster's handschriftliches Kollegienbuch, 1515-1518, und seine Karten (curieux). — *Hügelmann*. Die deutsche Königswahl im Corpus juris canonici (intéressant, mais plutôt pour le jurisconsulte que pour l'historien). = 9 déc. *Sir A. Lyall*. Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient; trad. de l'anglais, t. II (remarquable). — *R. Weill*. Les origines de l'Égypte pharaonique (bon livre et très utile, malgré quelques erreurs de traduction des textes). — *Guignebert*. La primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome (critique des témoignages menée avec science et pénétration, mais trop subtile et peu convaincante). — *Hitzig*. Die Herkunft des Schwurgerichts im römischen Strafprozess (excellent). — *Bethune-Baker*. Nestorius and his teaching (bon). — *Vogt*. Basile I^{er}, empereur de Byzance, 867-886, et la civilisation byzantine à la fin du ix^e siècle (important). = 16 déc. *Fowler et Wheeler*. A handbook of greek archæology (excellent manuel). — *Birt*. Die Buchrolle in der Kunst (étude remarquable sur les représentations que donnent les monuments du livre, de l'écriture, de la lecture). = 23 déc. *W. Bauer*. Das Leben Jesu im Zeitalter der neutestamentlichen Apokryphen (très intéressant). — *J. Gibb et W. Montgomery*. The Confessions of Saint Augustine (bonne édition). — *Cl. Webb*. Ioannis Saresberiensis, episcopi Carnotensis, Policratici libri VIII (édition utile et fort bien exécutée). = 30 déc. *Toftteen*. The historic Exodus (œuvre d'un érudit qui ne propose que des hypothèses sans fondement). — *Ernout*. Les éléments dialectaux du vocabulaire latin (met en relief l'influence étrusque; intéressant pour l'histoire de la civilisation). — *Steenstrup*. Indledende studier over de ældste danske stedsnavne byning (étude pénétrante sur les principes généraux qui ont présidé à la formation des noms de lieu en danois). — *Audouard*. Le monitoire (bonne étude sur un moyen d'instruction en matière criminelle employé depuis le xiii^e s. jusqu'à la fin de l'ancien régime). — *A. Scheide*. Die französische Revolution (étude bien documentée sur le caractère de Louis XVI, dont les fautes, suivant l'auteur, expliquent la rapide destruction du sentiment monarchique en France). = 1910, 6 janv. *W. Martin*. La situation du catholicisme à Genève, 1815-1907 (beaucoup de faits, de science juridique; peu clair). = 13 janv. *P. Braun*. Der Beichtvater der heiligen Elisabeth und deutscher Inquisitor Konrad von Marburg, 1233 (ce n'est encore qu'un fragment qui s'arrête en 1226; l'auteur esquisse, d'ailleurs avec soin, l'activité de Conrad comme prédicateur chargé de prêcher la croisade). — *Merki*. L'amiral Coligny (œuvre de parti, remplie d'erreurs et d'interpréta-

tions malveillantes pour les protestants). — *Koser et Droysen*. Briefwechsel Friedrich des Grossen mit Voltaire; 2^e partie (période de 1740 à 1753; avec des notes abondantes et pleines d'intérêt). = 20 janv. *Kohler et Ungnad*. Hammurabi's Gesetze; t. III (vol. contenant le texte, la traduction et le commentaire de tous les documents juridiques que nous possédons de la première dynastie de Babylone et qui forme un excellent commentaire des lois d'Hammourabi). — *De Jong*. Das antike Mysterienwesen (excellent et très instructif). — *K. Meister*. De itineralio Aetheriae abbatissae, perperam S. Silviae addicto (l'auteur du Pèlerinage à Jérusalem, qui n'est pas Espagnole et qui n'est pas sainte Sylvie, s'appelle probablement Aetheria; son voyage se place entre les années 533 et 540).

14. — Le Correspondant. 10 déc. 1909. — *** La puissance de l'Islam. Ses confréries religieuses (résumé très précis de l'histoire et de l'organisation des principales confréries : les Chadeliya datant du XIII^e s.; les Quadriya, la plus répandue, du XII^e s. et d'où sortent les Aissaouiya; les Khelaoutiya; les Rahmaniya; les Nakechabendiya; enfin les Khadiriya, d'où sont sortis au XIX^e s. les Senoussiya, qui ont pour ainsi dire centralisé toutes les confréries et qui jouissent dans l'Islam d'un prestige immense). = 25 déc. *** La Chambre des Lords (explique comment les Lords se sont au XIV^e s. séparés des Communes, sans indiquer suffisamment que les Lords ne sont qu'un conseil du roi, tandis que les Communes seules sont en fait le Parlement représentatif; mais analyse avec beaucoup d'ingéniosité la situation des Lords depuis les Tudors, l'excès des privilèges fiscaux et administratifs qu'ils ont conservés et les justes raisons du conflit actuel qui les menace). — *C^{te} DE GUINAUMONT*. Le colonel de Loyal-Émigrant (récit très vivant, accompagné de lettres inédites importantes de Louis XVIII et de la duchesse d'Angoulême, de la brillante carrière militaire du marquis Louis-Claude de La Châtre, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, qui fut l'organisateur de la légion de La Châtre au régiment de Loyal-Émigrant, dont la bravoure se manifesta avec éclat en Flandre, surtout à Menin et à Nieuport. Décimé à Nieuport, il fut reconstitué en Angleterre, pour être anéanti à Quiberon, sans la Châtre retenu en Angleterre). = 10 janv. 1910. *E. DAUDET*. A travers les papiers de Louis XVIII (précieux extraits de ses notes de lecture : on y remarquera une critique très acerbe, mais pénétrante, de la Révolution, des observations très fines sur le 18 brumaire et le rôle de Bonaparte, des notes où Louis XVIII défend sa conduite avant 89, avant et pendant l'assemblée des notables, mais où il reconnaît ses erreurs, comme d'avoir demandé le doublement du tiers et d'avoir encouragé la conjuration de Favras). — *LANZAC DE LABORIE*. Les ouvriers parisiens au temps de Napoléon (après une sorte d'essai malheureux d'ateliers nationaux, Napoléon se contenta d'aider l'industrie privée et d'entreprendre de grands travaux; on s'opposa au mouvement corporatif, mais on dut tolérer le compagnonnage en tâchant de réconcilier

les *Enfants de Salomon* et les *Compagnons du devoir*; on réprima sévèrement les grèves et coalitions, toute demande collective d'augmentation de salaires, et aussi les ententes entre patrons). = 25 janv. J. VAN DEN HEUVEL. Léopold II (éloge du politique, de l'homme d'affaires et du colonisateur qui a décuplé la richesse de la Belgique). — C^{te} DE CHABROL. Les discours politiques du duc de Broglie (apologie sans réserve du rôle politique du duc à l'occasion de la publication de ses discours par M. François de Broglie). — M^{le} CALMON-MAISON. L'amiral d'Estaing et la Révolution (commandant de la garde nationale de Versailles, d'Estaing n'a pas su défendre le roi; nommé amiral en 1792, il donna tous les gages qu'il put à la Révolution, même au procès de la reine, ce qui ne l'empêcha pas d'être guillotiné le 28 avril 1794). — Ch. DE COYNART. La jeunesse de M^{me} de Tencin (très piquant récit, d'après les documents des archives de Grenoble, du séjour d'Alexandrine de Tencin de 1690 à 1711 dans la maison des dames dominicaines de Montfleury, où la tyrannie paternelle l'obligea à faire profession, mais dont, à force d'habileté et d'énergie, elle réussit à se dégager par autorité de la cour de Rome. Tous les récits sur ses désordres avant sa libération sont des légendes).

15. — *Études. Revue fondée par des Pères de la C^{te} de Jésus.* 1909, 5 déc. — P. DUDON. Bulletin d'histoire religieuse. Chez les protestants (4^e centenaire de Calvin). = 20 déc. Pierre LHANDÉ. L'âme basque (suite. Corsaires et capitaines basques depuis le xvi^e s.; l'émigration des Basques en Amérique. Superficiel et déclamatoire). — Paul AUCLER. Une histoire de la Séparation (vive critique du t. II de *l'Église catholique et l'État sous la troisième République*, d'A. Debidour). — Frédéric BOUVIER. Bouddhisme (analyse précise d'un ouvrage de L. de La Vallée-Poussin sur le bouddhisme, suivie de remarques apologétiques). = C.-rendu : Dr Martin Grabmann. Die Geschichte der scholastischen Methode; Bd. I (des origines au début du xii^e siècle. Utile). = T. CXXII, 1910, 5 janv. Louis DE MONDANON. Saint Augustin professeur (étude psychologique intéressante, mais manquant de notes et de références). — André BRÉMOND. Les idées morales du docteur Johnson (délicate analyse faite en partie à l'aide de la biographie écrite par Boswell. Johnson n'est pas un grand écrivain; on a admiré l'homme et sa conversation). — François TOURNÉBIZE. Léon V de Lusignan, dernier roi de l'Arméno-Cilicie (fin le 20 janv. Extrait d'un ouvrage à paraître sur l'Histoire de l'Arménie, dont l'auteur a supprimé les références. Il a utilisé la Chronique d'Arménie de Jehan Dardel; 1373-1393). — J. BRUCKER. Bulletin d'histoire ecclésiastique (examen des t. IV et V de *l'Histoire des papes depuis la fin du moyen âge*, de Pastor, consacrés à Léon X, Adrien VI, Clément VII et Paul III, du t. I de *l'Histoire de la C^{te} de Jésus en Italie*, du P. Tacchi Venturi, du t. III de *l'Histoire de la C^{te} de Jésus dans l'assistance d'Espagne*). = 20 janv. Lucien ROURE. La psychologie de saint François d'Assise (à suivre. Étude sur le caractère de sa conversion. L'auteur utilise l'ouvrage de

Johannes Jørgensen sur saint François d'Assise, mais paraît ignorer celui de Thode). — Paul DUDON. Lettres inédites de Lamennais au chanoine Buzetti (quatre lettres intéressantes de 1821 et 1822 en réponse à des observations faites sur l'Essai). — Joseph BRÜCKER. Une encyclopédie protestante des sciences religieuses (l'auteur examine les tendances de la *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, qu'il juge conservatrices modérées; il examine en passant un important ouvrage de J.-W. Thirlte sur les titres des psaumes).

16. — *Revue des Deux Mondes*. 1909, 1^{er} oct. — M^{ls} DE SÉAUR. Au couchant de la monarchie (suite le 15 oct. et le 1^{er} nov. : l'exil du duc d'Aiguillon, les incidents du sacre. La victoire de Turgot, le lendemain de la victoire. Modifie peu l'opinion qu'on a des débuts du règne de Louis XVI. Curieux aperçus sur le rôle de la reine). — H. WELSCHINGER. Les *Mémoires* du prince Clovis de Hohenlohe; II (analyse des observations du prince sur Thiers, Gambetta, le gouvernement d'Alsace-Lorraine et Bismarck). = 15 oct. A. RÉBELLIAU. Deux ennemis de la Compagnie du Saint-Sacrement : Molière et Port-Royal (Conti serait le prototype de Don Juan, Charpy de Sainte-Croix celui de Tartufe; mais ces deux pièces ne sont pas dirigées seulement contre la Compagnie. Les coups des Jansénistes ont été plus directs et plus efficaces. Port-Royal déteste l'esprit et la méthode de cette Compagnie). — BIAUD D'AUNET. L'union des colonies britanniques sud-africaines. — C. BELLAIGUE. Trouvères et troubadours (à propos du livre de R. Aubry sur ce sujet. Les trouvères et troubadours sont des poètes musiciens dont la musique est toute mélodie et qui sont les précurseurs de notre opéra-comique). = 1^{er} nov. Ch. BENOIST. La crise de l'État moderne. La corporation et l'ancien régime. Formation de la classe ouvrière (remonte jusqu'au ix^e s.; retrace les vicissitudes de l'institution des corporations, des confréries et des compagnonnages, les méfiances de la royauté à leur égard, puis le système de fiscalité qu'elle leur appliqua; expose d'après Loyseau l'état du travail industriel au xvii^e s. et montre l'« esprit de classe ouvrière » se formant dans les gens de bras ou mercenaires qui vivent en marge du tiers état et dont la situation n'est pas garantie). — E. FAGUET. Michel de Bourges (à propos de la publication de ses *Plaidoyers et discours* par M. L. Martin. Il était de second ordre et sa valeur tenait surtout à sa personne et à son accent). — RÉBELLIAU. Le rôle politique et les survivances de la Compagnie secrète du Saint-Sacrement (elle se glisse au pouvoir à la mort de Richelieu, travaille contre Mazarin, négocie avec Mazarin en faveur du duc d'Orléans. Vincent, Olier cabalent sans cesse; les dévots s'emploient pour Fouquet, critiquent Colbert et Lionne. Supprimée en 1665, la Compagnie continue à agir à Paris comme *Conseil charitable* de Saint-Sulpice et dans les provinces, à Grenoble, Dijon, Lyon, etc., jusqu'à la Révolution, sous des noms et des formes divers). = 15 nov. V^{te} G. D'AVENEL. L'évolution des dépenses privées depuis sept siècles. II : la nourriture. — Abbé SIGARD. La vieille France monastique. I :

les religieux (le 15 déc. : les religieuses. Étude très curieuse, d'après les papiers du comité ecclésiastique sur l'état d'esprit des religieux et des religieuses dont le nombre de 1770 à 1790 était tombé de 26,000 à 16,000. Tableau frappant de la décadence des ordres; les défections furent nombreuses; pourtant il y eut de beaux exemples de fidélité chez les Chartreux, les Trappistes, les Bénédictins. Les religieuses, Carmélites, Visitandines, etc., mirent beaucoup plus de constance et d'ardeur à se défendre en prouvant les services qu'elles rendaient. Les monastères ne furent pas seulement fermés, ils furent dévastés et détruits). = 1^{er} déc. E. DAUDET. La police politique sous la Restauration. I : l'organisation générale. La police et le duc d'Orléans (curieux détails sur le cabinet noir qui interceptait toute la correspondance des diplomates étrangers; nos diplomates à l'étranger faisaient aussi de la police surtout à l'égard des bonapartistes; Louis-Philippe, resté en Angleterre, est étroitement surveillé, et M. Daudet cite des rapports à son sujet dus à un Anglais, membre de la Chambre des Communes, et à un lieutenant général français). — MARIUS et ARY-LEBLOND. La question polonaise dans l'empire russe. = 15 déc. A. PINON. La question albanaise. — T. DE WYZEWA. Le dernier roi de Pologne (à propos du livre de M. Nisbet Bain : *The last King of Poland*. Vif portrait de Stanislas-Auguste Poniatowski, qui a laissé périr la Pologne au moment où elle avait eu une véritable renaissance).

17. — *Annales du midi*, 1910, janv. — A. TERRACHER. Notes sur « l'Archant » dans les chansons de geste de Guillaume au Court-nez (la bataille où périt Vivien se livra en Catalogne; le nom de « l'Archant » doit être identifié avec Argentona, qui désigne une ville, une rivière ou une région côtière près de Mataró). — Aug. VIDAL. Bail à fief d'un moulin à foulon, 1340 (texte en langue vulgaire tiré d'un registre provenant du monastère de Saint-Pierre de la Salvetat; intéressant au point de vue technique). — BARON DE BLAY DE GAÏX. Lettre de Catherine de Médicis, de Toulouse, 24 oct. 1578. — L. DUTIL. Notes sur les diocèses languedociens de Rieux et de Comminges, 1768-1779. = C.-rendus : E. Philippon. Les Ibères (très intéressant et solide). — Clément-Simon. Recherches sur l'histoire civile et municipale de Tulle avant l'érection du Consulat; t. II (important).

18. — *Revue de l'Anjou*, 1909, sept. — QUERUAU-LAMERIE. La justice révolutionnaire en Maine-et-Loire. Commission Parein-Félix (rôle de cette commission militaire instituée le 10 juillet 1793 pour juger les soldats et volontaires inculpés de crimes ou délits et accessoirement des Vendéens et autres insurgés; suite en oct.). — LEMESLE. Notice sur l'abbaye de Saint-Georges-sur-Loire (de 1152 à la Révolution; suite en oct.). — A. GODARD. Louis XI à Béhuard. — O. COUFON. Les mines de charbon en Anjou, du xiv^e s. à nos jours (suite : xix^e s.). — B. BOIS. Recherches historiques sur l'enseignement pri-

maire en Anjou, des origines jusqu'à nos jours (suite : documents, 1763-1789). = Oct. J. DENAIS. Le portefeuille d'un curieux ; notes et documents sur l'histoire, la littérature et l'archéologie angevines (à signaler une prophétie du poète astrologue René Tardif sur la mort de Charles le Téméraire).

19. — *Revue de Saintonge et d'Annis*. T. XXIX, 1909, n° 3. — E.-J. GUÉRIN. Les justices de paix de Saintes depuis 1790 jusqu'à nos jours (suite au n° 5). — Ch. VIGEN. Notes sur la médecine de jadis dans la Saintonge méridionale (fin : analyse des documents des xvii^e et xviii^e s.). = N° 4. P. COURTEAULT. Élie Vinet (biographie du célèbre auteur de l'*Antiquité de Bourdeaux*, 1509-1587). — Ch. VIGEN. Quelques notes sur les Texier de Barbezieux et de Chaux (au xviii^e s.). = N° 5. J. de LA MARTINIÈRE. Les chartes de franchise de Sainte-Aulaye et de Chalais, 12 déc. 1288-9 oct. 1339 (fin au n° 6). — P. LEMONNIER. Reconstitution du clergé de la Charente-Inférieure avant le Concordat (à la suite de la dispersion de ce clergé au lendemain de la Constitution civile). — Notes sur Champdolent.

20. — *Revue des Pyrénées*. T. XXI, 1909, n° 3. — J. GROS. Les débuts d'un préfet du Consulat : J. E. Richard, de la Haute-Garonne (pendant la première année de son administration en 1800-1801, il réussit à remplacer l'ancien personnel dirigeant du département par des hommes nouveaux, moins favorables à la Révolution, et à transformer l'esprit public). — J. ADHER. Un épisode de la révocation de l'Édit de Nantes dans la région toulousaine (étude d'un procès qui fournit un exemple de ce que devinrent les possessions considérables que les protestants fugitifs durent abandonner quand ils partirent en exil). — DESAZARS. Le capitoul Godefroy (1750 et 1754). = N° 4. H. JOLLY. Une négociation à la cour au xviii^e s. (raconte les tribulations d'un officier de la Monnaie de Pau chargé par les États de Béarn d'une négociation à la cour en 1750). — J. de LAHONDÈS. Un voyage en Italie en 1729.

21. — *Revue historique et archéologique du Maine*. 1909, t. LXV, n° 3. — G. FLEURY. Thomas Toustain, architecte de la cathédrale du Mans. — A. BEZARD. Épisodes de la bataille du Mans. Prise de la tuilerie, la lutte dans les rues, l'occupation de la ville (1871 ; analyse des *Kriegserinnerungen* du sous-officier Boschen). — P. MARICHAL. René II, duc de Lorraine, et les possessions de la maison d'Anjou dans le Maine (fin ici et au n° 4 : documents). — L. ESNAULT et L. FROGER. La communauté d'habitants de Changé (suite ici et au n° 4 : généalogie des familles nobles de Changé depuis le moyen âge et histoire politique et religieuse depuis 1789). — L. CELIER. Catalogue des actes des évêques du Mans jusqu'à la fin du xiii^e siècle (suite : 1224-1231). — P. DELAUNAY. Jacques Peletier du Mans, licencié en médecine, 1517-1582 (fin). = T. LXVI, n° 1. E. TOUBLET. Le prieuré d'Auvers-le-Hamon au moyen âge (xii^e-xiv^e s. et liste des prieurs jusqu'en 1790). — F. UZUREAU. L'assemblée provinciale d'Anjou et l'Élection de

la Flèche, 1787-90 (document inédit). — R. LATOUCHE. Un vicomte du Maine imaginaire au ^x^e s. : Roscelin (Roscelin est la forme hypocoristique de Raoul). = N° 2. L. CELIER. Observations sur la diplomatie des évêques du Mans. — L. BESNARD. Les filles de Notre-Dame à la Ferté-Bernard et les Clarisses de Beaumont (xviii^e s.). — L. CALEDINI. Bibliographie du Maine, 1908 (liste des publications publiées dans la Sarthe ou par des Sarthois ou concernant le Maine).

22. — Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France. *Mémoires*. T. XXXV, 1908. — P. HARTMANN. Conflans près Paris (histoire de Conflans, aujourd'hui dépendance de la commune de Charenton, du village, du château qui appartient aux archevêques de Paris, de son église et de ses seigneuries). — A. VIDIER. Le trésor de la Sainte-Chapelle (suite).

23. — Ville de Paris. *Bulletin de la Bibliothèque et des Travaux historiques*. Fasc. 4, 1909. — Chronique (état des travaux). — L. CELIER. L'hôtel d'Yerres et la rue des Nonnains d'Hyères. — A. DE BOUARD. Note sur l'arbitrage à Paris au xiii^e s. — G. HENRIOT. Les débuts du gaz d'éclairage à Paris (notice sur Philippe Lebon, 1767-1804). — F. G. DE PACHTERE et Ch. SELLIER. Théodore Vacquer, sa vie, son œuvre. Le fonds Vacquer à la Bibliothèque historique de la ville de Paris (ce fonds renferme les notes prises par Vacquer de 1840 à 1899 sur les fouilles faites dans Paris; on en publie ici un inventaire sommaire). — G. HENRIOT. Catalogue des manuscrits entrés à la bibliothèque de 1906 à 1908.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

24. — *Göttingische gelehrte Anzeigen*. 1909, oct. — K. MAURER. Vorlesungen über altnordische Rechtsgeschichte (article de 45 p. de M. von Schwerin : si des recherches récentes permettent de compléter ou rectifier les résultats auxquels Maurer était parvenu dans ces études posthumes, celles-ci n'en restent pas moins un trésor de renseignements que les historiens du droit germanique ne doivent pas négliger). — C. BLASEL. Die Wanderzüge der Langobarden (discussion par P. Höfer des thèses de l'auteur sur le pays d'origine des Lombards et sur leurs étapes successives). = Nov. Die heilige Schrift des Alten Testaments, trad. et éd. E. KAUTZSCH (nombreuses rectifications de détail par A. Bertholet). = 1910, janv. DETLEFSEN. Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen (longue dissertation d'O. Cuntz sur les « formulae provinciarum »). — O. HOFFMANN. Die Makedonen, ihre Sprache und ihr Volkstum (ouvrage approfondi, mais qui ne résout pas la question macédonienne). — Fr. von SCHRÄTTER. Die Münzen von Trier; 2^e partie, 1556-1794.

25. — *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*. Bd. XXX, Heft 4, 1909. — W. ERBEN. Études

sur l'Atlas historique des Alpes autrichiennes. — K. KOVAČ. Un tableau des dîmes du diocèse d'Aquilée en 1296 (texte et commentaire). — G. SOMMERFELDT. Autour de la fondation de l'Université de Vienne, 2^e partie (publie une « Epistola quedam ad quosdam nobiles provincie Austrie pro pace reformanda », 1389. Il y est question du schisme et des moyens de restaurer la paix de l'Église. L'auteur est Langenstein). — H. KANTOROWICZ. Une « Arenga » attribuée à Pierre de La Vigne. — K. FAJKAJER. Pour servir à l'histoire de la première Compagnie d'Orient, 1670-1672. = C.-rendus : H. WIDMANN. Geschichte Salzburgs, 2 vol. (excellent). — M. KRAMMER. Der Reichsgedank des Staufischen Kaiserhauses (de bonnes choses assez mal présentées). — E. OBERHUMMER et F.-R. von Wieser. Wolfgang Lazius Karten der österreichischen Lande und des Königreichs Ungarn, 1545-1563 (important). — A. von PANTZ. Die Inneberger Hauptgewerkschaft, 1625-1783 (importante étude sur la mine de fer d'Inneberg depuis la fondation de la Compagnie principale d'exploitation). — Les programmes d'histoire dans les écoles moyennes en Autriche.

26. — Vierteljahrsschrift für Social- und Wirtschaftsge-
schichte. T. VII, 1909, nos 3-4. — O. BÜCHNER. La constitution agraire norvégienne depuis l'Union de Kalmar (1397) jusqu'au changement de constitution (1660), principalement au point de vue du fermage (fin). — G. v. BELOW. Commune urbaine, commune rurale et corporation (réfutation de la théorie soutenue par M. Joachim, suivant laquelle les communes dériveraient des associations de marchands). — A. SEGRE. Les conseils économiques et financiers d'un banquier italien du xvi^e s. (publie, avec commentaire, une série de mémoires adressés en 1559 au roi de France François II par un Italien résidant alors à Paris, Massone, banquier à Bénévent, sur les moyens de faire face aux difficultés financières et économiques avec lesquelles le gouvernement royal se trouvait aux prises). — L.-M. HARTMANN. Un épisode de l'histoire d'Amalfi (publie un acte inédit de 1009 nous renseignant sur le régime intérieur d'Amalfi). — G. CARO. « Schuppose » et « mansus servilis » (il n'y a pas identité entre ces deux termes; contre Ph. Heck et Beyerle). — F. KEUTGEN. Les sociétés hanséatiques de commerce (remarques sur un article de K. Lehmann). — W. RAMSAUER. Inventaire d'une ferme du bas pays allemand dans les dernières années de la guerre de Trente ans. — Répliques à des critiques parues au dernier n^o : par Ph. HECK sur la société frisonne après l'époque franque; par A. DOPSCH sur les conditions économiques et sociales des anciens Slaves de la région alpestre.

27. — Zeitschrift für katholische Theologie. T. XXXIII, 1909, n^o 4. — E. BAUMGARTNER. Le communisme dans le christianisme primitif. — J. P. BOCK. Didachè, ch. 9 et 10 (suite). — G. GIETMANN. En quelle langue le Christ a-t-il enseigné ses apôtres? = T. XXXIV, 1910, n^o 1. F. LAUCHERT. L'Italien Giovanni Antonio Delfini, de l'ordre

des Franciscains conventuels; ses œuvres littéraires et leur rapport avec le concile de Trente. — H. WIESMANN. L'introduction de la royauté en Israël (commentaire historique du livre de Samuel). = C.-rendus : *Grabmann*. Die Geschichte der scholastischen Methode; t. I (excellent; ce t. I va des débuts de la scolastique dans la littérature des Pères jusqu'au commencement du XII^e siècle). — Joseph Kardinal Hergenroether's Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte, 4^e édit. par *Kirsch* (remaniement important d'une œuvre considérable). — B. *Fleischlin*. Schweizerische Reformationsgeschichte (traite des débuts de la Réforme à Zurich et à Berne, en particulier de la personne et de l'œuvre de Zwingli; bon). — J.-G. *Mayer*. Geschichte des Bistums Chur (ouvrage approfondi, bien illustré).

28. — *Zeitschrift für Kirchengeschichte*. Bd. XXX, Heft 4, 1909. — O. SEECK. Documents falsifiés du IV^e siècle; fin (répond aux objections opposées par S. Rogala : *Die Anfänge des arianischen Streites*, 1907, à son opinion sur la véracité d'Athanase). — O. CLEMEN. Johann Voit, franciscain de Welmar, premier pasteur évangélique de Renneburg. = *Analektes* : Fr. WECKEN. Deux lettres de la comtesse Barbe de Wertheim à Camerarius et à Melanchthon, 1544. — LÜCKE. Un poème injurieux contre Jacques Andreae, 1576. — G. FRIEDNER. Correspondance échangée entre Lavater, le pasteur Sigel et le colonel Rieger, 1772-1773. — O. KIPPENBERG. Bibliographie des travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique, du 1^{er} juill. au 30 sept. 1909.

29. — *Zeitschrift der Gesellschaft für Beförderung des Geschichts-, Altertums- und Volkskunde von Freiburg, dem Breisgau u. den angrenzenden Landschaften*. t. XXI, 1905, n° 1. — R. KREBS. Les coutumes de la maison-Dieu d'Amorbach (addition aux articles publiés aux t. XVIII-XIX). — K. BAAS. L'hygiène au moyen âge à Fribourg-en-Brisgau. = N° 2. W. GROOS. Émigrants des districts d'Emmerdingen et de Karlsruhe dans la commune de Franzfeld en Hongrie méridionale (spécialement en 1791 par crainte de l'invasion française). = N° 4. H. MAYER. Pour l'histoire et la statistique de l'université de Fribourg-en-Brisgau au XVII^e siècle.

ALSACE.

30. — *Revue d'Alsace*. 1909, mars-avril. — Ch. HOFFMANN. La suppression de l'administration provinciale et le nouveau régime, 1790 (suite : effets de la nuit du 4 août en Alsace). — A. ROUSSEL et INGOLD. Un Alsacien, correspondant, disciple et ami de Lamennais (suite de la correspondance entre David Richard et Lamennais; fin au n° de mai : 1836-1854). — Mai-juin. H. GENDRE. La mère Barat et son œuvre en Alsace (fondatrice de la Société du Sacré-Cœur, 1779-1865). — J. BOURGEOIS. Le Val de Liepvre en 1675 (au moment de la campagne de Turenne puis de Condé en Alsace). — G. GROMER. Les béguinages à Haguenau d'après les notes inédites de M. Hanauer.

ANGLETERRE.

31. — The Athenæum. 1909, 27 nov. — *Epistolæ obscurorum virorum*, 1515-17; with an english rendering, by *F. G. Stokes* (bonne édition avec une bonne traduction; les notes ne sont pas toujours de première main). = 11 déc. *A. Fr. Stewart.* The last journals of Horace Walpole; with notes by Dr. Doran (nouvelle édition qui n'ajoute pas grand'chose aux précédentes). — *Patterson.* A history of the church of England (judicieux, soigné, impartial et ennuyeux). — *Mahaffy.* What have the Greeks done for modern civilization? (suite de six leçons professées au Lowel Institute de Boston. Intéressant). = 18 déc. Calendar of Inquisitions post mortem; t. VII: Edward III. — Close rolls of the reign of Henry III, 1234-1237. = 25 déc. *A. C. Jennings.* The mediæval church und the papacy (manuel assez mal informé). = 1910, 1^{er} janv. *E. Warre.* Letters from the Peninsula, 1808-1812, by lieutenant general Sir William Warre (important pour l'histoire de la guerre d'Espagne). = 15 janv. *Jusserand.* A literary history of the english people II (cette traduction du tome II est en grande partie l'œuvre de l'auteur lui-même, qui a notablement remanié son œuvre originale). — *Davey.* The Nine-days queen: Lady Jane Grey and her times (très intéressant). — *Addleshaw.* Sir Philip Sidney (beaucoup de faits, mais diffus). = 22 janv. *Cl. White.* Sikhim and Bhutan; 21 years on the North-East frontier, 1887-1908 (intéressant; de belles photographies). = 29 janv. *Firth.* Last years of the Protectorate (admirable exposé des faits, tel que Gardiner l'eût souhaité; manque un peu de vie).

32. — The english historical Review. 1910, janv. — Miss ARCHIBALD. Les serfs de Sainte-Geneviève (étude documentée et précise). — FOTHERINGHAM. Gènes et la quatrième croisade (d'après des chroniques vénitiennes inédites et la *Storia dell' antica Liguria* du marquis Serra, qui paraît avoir été faite d'après des documents génois inédits). — KINGSFORD. Les anciens biographes de Henri V (voici les conclusions de cette importante étude critique: Thomas d'Elmham composa, en 1417, les *Gesta Henrici V* publ. p. la *English histor. Soc.* en 1850. En 1716, Hearne publia une *Vita Henrici V*, composée par l'Italien Tito Livio de Forlì en 1437 ou 1438. Cette *Vita* fut, une dizaine d'années plus tard, reprise et amplifiée par un anonyme, peut-être étranger, lui aussi, peut-être l'Espagnol Vincent Clément de Valence; c'est le morceau publié par Hearne en 1727 avec une fausse attribution à Elmham. De ce dernier ouvrage a été fait, vers 1460, un abrégé publié en partie comme suite aux *Gesta*. Dans le cours du xv^e s. ont été composées deux biographies de Henri V en anglais: l'une, terminée peu après 1455, contient des souvenirs de James Butler, 4^e comte d'Ormond, et est la source de beaucoup de légendes sur la jeunesse de Henri V; elle paraît avoir pour base l'écrit de Tito Livio ou celui du pseudo Elmham.

L'autre est une traduction abrégée du pseudo Elmham. En 1513, un écrivain anglais compila une Vie de Henri V à l'aide de Tito Livio et de Monstrelet avec des additions d'autres sources; il a été connu et utilisé par Stow et par Holinshed; ce traducteur est le seul qui nous fasse connaître complètement les histoires d'Ormond). — RICHARDSON. La tolérance religieuse sous le Grand Électeur et ses résultats matériels. — CONYBEARE. Lettres nouvellement découvertes adressées par Denys d'Alexandrie aux papes Étienne et Sixte (traduites de l'arménien, 254-258; elles se rapportent à la question de la validité du baptême par des hérétiques). — SALTER. Une chartre d'Étienne de janvier 1139. — CURTIS. Le système de clan parmi les colons anglais en Irlande (d'après un texte de 1350). — WHITWELL. Un règlement pour la bibliothèque de l'abbaye de Syon en 1482. — ALLEN. Une dispense de Jules II pour Érasme (cette dispense, datée du 4 janv. 1506, n. st., autorise Érasme à posséder un bénéfice en Angleterre; il comptait alors sur une promesse de Henri VII qui ne fut pas tenue). — POLLARD. Le couronnement de la reine Élisabeth (à son couronnement, la reine refusa d'assister à la messe dite par l'évêque de Carlisle, Oglethorpe, parce qu'elle ne réussit pas à le persuader de communier sous les deux espèces et sans élévation de l'hostie). — ABBOTT. Origine de l'histoire inventée par Titus Oates (Oates doit avoir tiré son histoire en partie de deux pamphlets : un récit de la conspiration des Poudres, publié en 1606, et celui du complot dit de Habernfeld publ. p. Prynne en 1643 sous le titre de *Rome's Masterpiece*). — MISS BROSTER. Un marin anglais parmi les Chouans (publie deux lettres du cap. John Wesley Wright à Sir Sidney Smith, 1796). — C.-rendus : *Hill*. Historical roman coins (très soigné et intéressant). — *Bigg*. The origins of Christianity, publ. p. *Strong* (bonne étude sur les rapports de l'Eglise chrétienne et l'Empire du II^e et du III^e s.). — *Bryan*. The development of the english law of conspiracy (intelligent et intéressant). — *Gasquet* et *Bishop*. The Bosworth psalter (excellente étude sur un psautier du X^e siècle que les éditeurs inclinent, d'ailleurs sans raison suffisante, à attribuer à la main même de saint Dunstan). — *Schangen*. Jacobus Trajecti, alias de Voecht, Narratio de inchoatione domus clericorum in Zwollis (excellent). — *Salter*. A subsidy collected in the diocese of Lincoln in 1526 (important, surtout comme point de comparaison avec l'enquête de 1291, le *Vetus Valor*). — *Hertz*. British imperialism in the eighteenth century (intéressant). — *Christiansen*. Christian den VII's sindesygdom (importante étude sur la folie du roi Christian VII de Danemark).

33. — **The scottish historical Review**. 1910, janv. — J. L. CAW. Portraits des cinq premiers Jacques (ces portraits des cinq premiers rois d'Ecosse qui portèrent le nom de Jacques doivent avoir été peints sous Jacques V). — J. MACKINNON. La ligue franco-écossaise au XIV^e siècle (son importance politique). — DOWDEN. La royauté et l'épiscopat en Ecosse au moyen âge (quelques faits relatifs à la question des investitures et des rapports entre l'Eglise et l'État). — J. WILSON. La fonda-

tion des prieurés augustins de Nostell et de Scone (plusieurs chartes inédites tirées du cartulaire de Nostell). — Sir H. MAXWELL. La chronique de Lanercost; suite de la traduction. = C.-rendus : *Coutts*. A history of the university of Glasgow, 1451-1909 (bon). — Crawford. The last days of Charles II (étude critique au point de vue historique et médical; l'auteur prouve que Charles II n'est pas mort, comme on l'a dit, empoisonné). = Communication : le lieu de la bataille de Brunanburgh (c'est bien, comme l'a dit Geo. Neilson, Burnswark en Annandale).

34. — **Edinburgh Review**. T. CCX, juill.-oct. 1909. — Le problème hongrois (l'histoire et la politique de la Hongrie sont encore moins connues en Angleterre qu'en France. Avant le livre de M. Knatchbull-Hugessen, publié en 1908, les Anglais n'avaient d'autre référence en leur langue, sur l'Autriche-Hongrie, que celui de l'archidiacre Coxe, publié en 1821 et réimprimé pour la troisième fois en 1907. Autres ouvrages du comte Andrassy, de René Gonnard et de Geoffrey-Drage). — Frontières anciennes et modernes (pour montrer ce qu'était l'indécision des frontières européennes à une date encore récente, raconte d'après M. Baddeley la conquête russe du Caucase, et d'après M. Pennel l'installation des Anglais sur les marches de l'Afghanistan). — Les forces militaires de l'Angleterre : passé, présent et avenir. — Les limites de l'art égyptien.

35. — **Quarterly Review**. T. CCXI, juill.-oct. 1909. — Austin Dobson. Un journal sur la Révolution française (le journal de Cléry et les livres de Le Nôtre sur Marie-Antoinette). — Bertram Dobell. Nouvelles recherches sur l'*Arcadie* de Sidney. — M. CONWAY. Les premiers peintres flamands (d'après Weale, Friedländer, Hulin, Tschüdi, Bodenhäusen). — Marriott. Canning et ses amis (publication de ses lettres, par le capitaine Bagot : « Ces lettres tiendront incontestablement une place importante parmi les sources qui peuvent éclairer l'histoire d'Angleterre pendant l'époque à laquelle elles se réfèrent... Elles confirment, plutôt qu'elles ne modifient, l'opinion généralement acceptée sur la politique étrangère de Canning »). — Le centenaire de la *Quarterly Review* (fin). — Percy MARTIN. Porfirio Diaz.

36. — **Review of historical publications relating to Canada**. T. XIII (*Publications of the year 1908*). — Frank Tracy. The Tercentenary history of Canada (à l'occasion du tricentenaire de Québec; écrite en trois volumes par un jeune journaliste américain de talent; intéressant, peu de fautes, mais oublie trop le côté social du sujet). — Durrett. Traditions of the earliest visits of Foreigners to North America (s'efforce de réunir tous les renseignements qui prouveraient la venue des Gallois en Amérique, au XII^e siècle : « Chose très possible, mais très peu probable », disait Justin Winsor). — F. Ober. John and Sebastian Cabot (livre de vulgarisation; médiocre). — Kirke. First English conquest of Canada (réédition, au bout de quarante ans, d'un

livre de valeur, dont s'est servi Parkman. Mais l'auteur, qui ne rend point à Parkman sa politesse, commet plus d'une erreur facile à corriger). — *B. Sulte*. Étienne Brûlé (résume ce que l'on peut savoir sur ce curieux interprète de Champlain, pour qui le grand explorateur n'a pas toujours été juste, et qui passerait lui-même pour un des plus grands explorateurs s'il eût pris soin d'écrire le récit de ses voyages). — *Campbell*. Pioneer Priest of North America (livre d'un jésuite des États-Unis qui complète celui de Parkman sur les missions du Canada). — *Thwaites*. Wisconsin (montre combien fut grande la pénétration des Français, dans leurs efforts de colonisation, à travers le Nord-Amérique). — *Channing*. History of the United States (comptera sept volumes; le t. II se réfère aux guerres du Canada). — *Jeffery*. The Thirteen colonies of North America (un des premiers fruits de la fondation Beit à Oxford; très supérieur à la moyenne des ouvrages anglais sur le Canada qui fourmillent généralement d'erreurs). — *Schöne*. La politique coloniale sous Louis XV et Louis XVI (« M. Schöne a écrit un livre d'une importance considérable pour l'histoire du Canada »). — *R. Waddington*. La guerre de Sept ans; t. IV (approuve pleinement cet excellent ouvrage, mais regrette qu'il reproche à Amherst son rigorisme à l'égard des cruautés sauvages. Nous sommes ici de l'avis de M. Waddington; car, si Amherst n'eut personnellement rien à se reprocher sous ce rapport et s'il sut discipliner ses Indiens, il reste assez de cruautés à la charge des Anglais et de leurs sauvages pour qu'un chef de leur armée n'eût pas le droit de se montrer officiellement aussi sévère). — *Bradley*. The Making of Canada (très brillant ouvrage qui fait suite au volume du même auteur, *The Fight with France for North America*, et qui mène le lecteur de 1763 à 1815. Manque un peu trop de références). — *Tucker*. The Camden colony (sur les Palatins de New-York; insuffisant). — *Nursey*. Isaac Brock (de la série des *Canadian Heroes*; bon). — *Irving*. Officers of the British Forces in Canada during the war of 1812-1813 (liste des officiers et du personnel soit de l'armée régulière, soit de la milice canadienne, qui ont pris part à cette guerre, avec plus d'un millier de notices biographiques à ce propos et quantité d'autres renseignements curieux sur l'armement, l'uniforme, les vivres, etc. Travail minutieux d'après les sources manuscrites et imprimées de toute nature). — *Shortt*. Lord Sydenham (série des *Makers of Canada*). — *Parkin*. Sir John Macdonald (même série; traite surtout le côté politique du personnage). — *Acadiensis*; t. VIII (dernier volume d'une excellente revue qui disparaît faute de fonds). — *Nova scotia historical Society*; t. XIII (particulièrement intéressant). — *Arthur Doughty*. The Cradle of New France (résumé populaire excellent, l'auteur étant aujourd'hui la meilleure autorité sur l'histoire de Québec). — *Munro*. Documents relating to the seigniorial tenure in Canada (complète le livre du même auteur sur le régime seigneurial au Canada. La féodalité y eut ses avantages positifs; les seuls abus dont on se plaignit à la fin étaient les « lods et ventes » et le moulin

banal. Mais il convient de rappeler qu'au début les habitants furent les premiers à exiger du seigneur l'établissement de son moulin). — *Wrong*. A Canadian Manor (très intéressante étude historique du manoir ou fief de la Malbaie, type de beaucoup d'autres). — *Agnès Machar*. The Story of old Kingston. — *Clarke*. Sixty years in Upper Canada (souvenirs personnels qui montrent l'énorme transformation du pays). — *Agnès Laut*. The Conquest of the Great-Northwest (deux gros volumes sur la compagnie de la baie de Hudson. L'auteur a mis excellemment à contribution des « tonnes » de documents inédits et donné le désir d'en voir imprimer un certain nombre *in extenso*. Style un peu trop pittoresque). — *Coats et Gosnell*. Sir James Douglas (série des *Makers of Canada*). — *Métin*. La Colonie britannique (« Il n'existe pas de livre sur la Colombie britannique qui contienne autant de renseignements habilement ordonnés ». Le seul tort de l'auteur est de s'obstiner à traduire en français les noms de lieux qui devraient demeurer en leur langue). — *Grainger*. Woodsmen of the west (détails typiques de la vie des bois dans la Colombie anglaise par un universitaire lettré qui a mené lui-même la vie de bûcheron). — *Le P. Morice*. Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'ouest (très utile pour l'histoire des Français dans le nord-ouest de l'Amérique. Quelques omissions. Il est à désirer que l'on fasse un travail semblable pour les Anglais). — *Burpee*. The Search for the Western Sea (bon). — *Mair*. Through the Mackenzie Basin, a Narrative of the Athabasca and Peace River Treaty Expedition of 1899. — *Sanderson*. The First Century of Methodism in Canada; t. I : 1775-1839 (la plupart des officiers et soldats Anglais étaient alors méthodistes).

37. — Transactions of the royal historical Society; 3^e série, t. III, 1909. — Le bi-centenaire de William Pitt, 1^{er} comte Chatham, 15 nov. 1708-11 mai 1778 (rapport sur les fêtes données à cette occasion. Allocution du président de la Société. Adresse présentée par Fréd. Harrison, qui retrace le caractère et la politique de Chatham et passe en revue les plus récents travaux publiés sur l'illustre homme d'État). — *FIRTH*. Ballades historiques sur les règnes des derniers Tudors. — *KINGSFORD*. Sir Othon de Grandson, 1238-1328 (biographie très étudiée, avec des notices sur quelques compatriotes de Grandson qui ont été, comme lui, au service de l'Angleterre. Plusieurs documents inédits). — *TEMPERLEY*. Les causes de la guerre anglo-espagnole de 1739 (la politique coloniale de l'Espagne et les excès commis par les corsaires anglais avaient, en 1738, amené les choses au point qu'une guerre paraissait inévitable. Dans les deux pays, le gouvernement s'efforça honnêtement de l'éviter par des concessions réciproques. L'émotion populaire soulevée par les aventures de Jenkins, l'intervention du Parlement, enfin la crainte du pacte de famille forcèrent la main aux ministres. De là un conflit qui ne se termina qu'en 1823 par l'indépendance des colonies espagnoles). — *Miss L. DE ALBERTI* et *Miss CHAPMAN*. Les marchands anglais et l'Inquisition espagnole aux

Canaries sous le règne d'Élisabeth (les traitements infligés à ces marchands anglais détenus aux Canaries ont été beaucoup plus doux que ne le donnerait à penser la mauvaise réputation qu'on a faite à l'Inquisition espagnole. Il se peut en outre que bon nombre de ces marchands fussent établis aux Canaries depuis de longues années et qu'ils eussent des relations établies parmi les gens influents d'Espagne, ce qui contribuerait à expliquer la douceur de leur traitement). — PIKE. Origine du *regium donum* (c'était une pension que la couronne paya depuis 1672 aux ministres presbytériens d'Irlande. La raison de cette libéralité faite par Charles II aux non-conformistes, qu'il n'aimait guère, se trouve dans le besoin où il se trouvait alors de faire accepter la déclaration d'indulgence, de désarmer les Presbytériens irlandais et de leur enlever tout prétexte de favoriser les entreprises des Hollandais). = 13 nov. WEBB. Ioannis Saresberiensis Policraticus (excellente édition). — BARING-GOULD. Family names and their story (souvent contestable; ajoute cependant beaucoup à ce qu'on savait déjà).

38. — *The Nineteenth Century and after*. 1909, juill. — J. GAIRDNER. Henri VIII et les monastères. Réplique à M. Monroe Joyce (c'est contredire les témoignages contemporains que de prétendre que la suppression des monastères, en particulier à Londres, ait été populaire. Il n'est pas sûr qu'elle puisse être justifiée par des motifs honorables; en tout cas, il serait injuste de condamner tous les monastères en bloc pour les fautes de quelques-uns). = Août. Sir B. FULLER. Les fondations du loyalisme hindou. — Ch. J. SHEBBEARE. Les lois sur le mariage dans l'église d'Angleterre (à propos du décret *Ne temere*). = 1910, janv. Souvenirs sur Gladstone.

BELGIQUE.

39. — *Analecta Bollandiana*. 1909, n° 2. — H. DELEHAYE. Sanctus (le mot *sanctus* dans la langue païenne et dans la langue chrétienne. A qui revient le titre de saint). = C.-rendus : *T. Livius*. Die allerseiligste Jungfrau bei den Vætern der ersten sechs Jahrhunderte (manque d'esprit critique). — *L. de Kervat*. Un frère mineur d'autrefois : saint Jean de Capistran (bon travail de vulgarisation). — *M. Steichen*. Les Daimyo chrétiens ou un siècle de l'histoire religieuse et politique du Japon, 1549-1650 (important pour l'histoire des travaux apostoliques de saint François Xavier). = N° 3. P. PEETERS. Une passion arménienne de saint Georges (traduction latine avec commentaires d'un texte arménien publié en 1849 par les Méchitaristes de Venise). — A. PONCELET. La vie de saint Gombert d'Ansbach (l'histoire de saint Gombert et des premiers temps d'Ansbach ne doit pas être étudiée dans les deux *vitz* que l'on possède, mais dans les diplômes de l'abbaye). — H. MORETUS. Les reliques de la cathédrale d'Osnabrück en 1343 (à propos de la publication d'une liste dressée au XIII^e s. des reliques de cette église, donne de curieux détails sur les contestations

que souleva l'abbaye de Flavigny au sujet des reliques de sainte Reine). — C.-rendus : *H. Termekerttschan* et *Terminassiantz*. Timotheus Aelurus des Patriarchen von Alexandrien Widerlegung der auf der Synode zu Chalcedon festgesetzten Lehre (recule de plusieurs dizaines d'années la période connue de la christologie monophysite). — *R. Génier*. Vie de saint Euthyme le Grand (377-473). Les moines et l'église en Palestine au v^e s. (travail consciencieux, apprécie peut-être trop favorablement l'ensemble des moines de Palestine). — *M. Besson*. Histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque, 534-888 (excellent; l'étude de la vie de saint Himier est particulièrement intéressante). — *C.-J. David*. Recueil de documents et de preuves contre la prétendue orthodoxie perpétuelle des Maronites (critique pénétrante). — N^o 4. *H. DELEHAYE*. Une passion arménienne des saints Abdas, Hormisdas, Sohin (Suenes) et Benjamin (traduction latine et commentaire d'un texte arménien publié par les Mèchitaristes de Saint-Lazare à Venise).

40. — Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique. 1909, n^o 3. — *H. DE JONGH*. La substitution de la somme de saint Thomas aux sentences de Pierre Lombard dans l'enseignement de la théologie à Louvain en 1596 (épisode intéressant de la lutte entre les partisans de saint Thomas et ceux de saint Augustin). — *F. BLIEMETZRIEDER*. L'appellation du clergé de Flandre contre les vexations de l'antipape Clément VII, 1379 (importante contribution à l'histoire du grand schisme d'Occident). — C.-rendu : *J. Warichez*. L'abbaye de Lobbes depuis les origines jusqu'en 1200 (beaucoup de détails nouveaux, surtout au point de vue économique). — N^o 4. *J. WARICHEZ*. État bénéficiaire de la Flandre et du Tournaisis au temps de Philippe le Bon (c'est une enquête ordonnée en 1455 par Jean Chevrot, évêque de Tournai, dans le but de fournir au duc de Bourgogne des ressources pour la croisade). — *H. DE JONGH*. Indulgences accordées au collège d'Arras à Louvain, en 1508, par le cardinal Carvajal, légat apostolique (c'est un exemple assez rare d'indulgences accordées à ceux qui contribuent par leurs largesses au développement de l'université). — *E. SCHOOLMEESTERS*. Les statuts de l'ancienne collégiale de Saint-Paul à Liège (ces statuts, datés du 2 mars 1556, nous font connaître l'administration du chapitre et le partage du revenu).

41. — Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique. 1909, n^o 4. — *G. WILLEMSSEN*. Une association industrielle en Flandre au xviii^e s. (important chapitre d'histoire économique; détails sur les développements de l'industrie du tissage durant un siècle et demi dans une même famille de la ville de Saint-Nicolas). — N^o 5. *F. DONNET*. Variétés campanaires (histoire des principales cloches de la Belgique; détails curieux sur les dispositions des lois militaires attribuant les cloches comme butin à l'artillerie des assiégeants). — *A. BLomme*. L'Égyptologie en Belgique (expose en détail les nombreux travaux relatifs à cette science qui virent le jour en Belgique dans le cours du xix^e s.).

42. — Annales de la Société archéologique de Namur. 1906, t. XXVI, n° 2. — C. DE MONTPELLIER D'ANNEVOYE. Pierre Bosseau, marquis de Châteaufort (simple soldat au service de l'Espagne en 1686, se couvrit de gloire dans les guerres de Louis XIV, et mourut en 1741 marquis de Châteaufort et capitaine général de Castille).

43. — Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles. 1906, nos 3-4. — G. BIGWOOD. Les origines de la dette belge. Emprunts d'État aux Pays-Bas autrichiens (d'après les documents des archives). — M. SCHWEISTHAL. Histoire de la maison rurale en Belgique et dans les contrées voisines (recherches méthodiques touchant à l'ethnographie, à l'histoire de l'art et à l'histoire économique). — Ch. PERGAMENI. L'avouerie ecclésiastique en Lotharingie. Abus et remèdes (beaucoup de faits). — H. NELIS. Y a-t-il eu des chanceliers en Brabant au XIV^e s.? (non).

44. — Annales de la Société d'émulation de Bruges. 1909, n° 1. — C. VAN DEN HAUTE. Les libraires et maîtres d'école de Bruges, du XV^e au XVII^e s. (documents inédits). — C. CALLEWAERT. La chronologie médiévale en Flandre (1^{re} partie). — A.-C. DE SCHREVEL. Un mandement épiscopal sur le Jansénisme (contribution intéressante à l'histoire de cette hérésie). — N° 2. J. CLAEHRHOUT. La population de la West-Flandre (recherches originales sur l'ethnographie de la contrée). — C. CALLEWAERT. Nouvelles recherches sur la chronologie médiévale en Flandre (le style le plus généralement admis était celui de Noël; on ne connaissait pas l'indiction pascalle, mais on suivait l'indiction romaine et, à côté de l'épacte romaine, on se servait encore de l'épacte égyptienne). — N° 3. R. DUPONT. Les prêtres français réfugiés à Nieuport en 1792 (épisode de l'histoire des émigrés). — G. LAMERANT. Histoire des supplices infligés par les Gueux à trois prêtres flamands en 1568 (d'après les documents des archives). — C.-rendu : *H. Wäjen*. Die Niederländer im Mittelmeergebiete zur Zeit ihrer höchsten Machtstellung (beaucoup de détails neufs sur l'histoire économique du XVI^e et du XVII^e s.). — N° 4. A.-C. DE SCHREVEL. La confiscation du trésor de la cathédrale de Bruges en 1578-1579 (documents inédits relatifs à cet épisode des guerres religieuses). — C.-rendu : *G. Doutrepoint*. La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne (travail définitif).

45. — Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand. 1906, n° 1. — P. CLAEYS. Les associations d'ouvriers débardeurs ou portefaix à Gand au XVIII^e s. (détails curieux sur les abus du monopole). — 1908, n° 3. W. BLONMAERT. Robert d'Aire, chancelier de Flandre (personnage très souple et très intrigant qui fut la cheville ouvrière de la politique flamande sous Philippe d'Alsace). — L. WILLEMS. Les frontières de la France et de l'empire à Gand et dans le pays de Waas, du IX^e au XII^e s. (discute l'opinion émise sur ce point par L. van der Kindere dans son livre sur la *Formation territoriale des principautés belges au moyen âge*).

46. — Annales du Cercle archéologique du pays de Waas. 1906, n° 1. — G. WILLEMSSEN. Les événements de 1830-1831 à Saint-Nicolas (la Révolution de 1830 présente dans cette ville le caractère d'une lutte de classes). — M. VAN DAMME. La garde bourgeoise de Lokeren en 1830 (son rôle avant et pendant la Révolution).

47. — Archives belges. 1909, n° 4. — C.-rendu : G. Stenger. Le retour des Bourbons d'Hartwell à Gand (détails pittoresques, mais rien de nouveau). — N° 5. E. Hubert. Les églises protestantes du duché de Limbourg pendant le XVIII^e s. Étude d'histoire politique et religieuse (d'après des documents inédits). — Atlas des villes de Belgique au XVI^e s. Cent plans du géographe Jacques de Deventer, exécutés par ordre de Charles-Quint et de Philippe II. N° 16 : Gand. Texte par V. van der Haeghen (c'est la publication la plus importante sur Gand depuis l'*Étude sur la propriété foncière* de G. Des Marez). — N° 8-9. C.-rendus : F. de Laiglesia. La politique intérieure de Charles-Quint en Espagne (défend Charles-Quint contre le reproche, formulé par Ranke, d'avoir détruit les libertés communales et paralysé les Cortès). — A. Eekhof. Les courtiers des indulgences dans les Pays-Bas du nord (intéressant par les documents publiés; l'exposé de la thèse manque de sérénité; les textes concernent le diocèse d'Utrecht, du XIV^e au XVI^e s.). — P. Fredericq. Histoire du mouvement flamand (recueil bien fourni de faits, pêche par la confusion des matières). — P. Wenzel. Die Frauensister der Dioceze Lüttich nach ihrer ständischen Zusammensetzung bis zum XV Jahrhundert (s'occupe spécialement des chapitres de Thorn, Nivelles et Andenne; bien documenté). — N° 10. A. MÜLLER. La querelle des fondations charitables en Belgique (histoire juridique de ces fondations sous l'ancien régime et surtout depuis 1789, beaucoup de faits peu connus; documents inédits pleins d'intérêt).

48. — Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique. 1907, n° 5. — M. ZECH. La papyrologie grecque et ses progrès (signale les œuvres littéraires les plus importantes révélées par les papyrus récemment découverts; détails sur les pièces d'ordre juridique et économique concernant l'Égypte). — V^{te} DE GHELLINCK-VAERNEWYCK. L'ordre de la Toison d'or (importance historique et politique de l'ordre; bibliographie très complète de 361 numéros). — F. DONNET. Un quart de siècle de censure (le régime de la presse dans le département des Deux-Nèthes et la province d'Anvers sous le Directoire, le Consulat, l'Empire et au début du régime hollandais; ce fut un régime d'arbitraire et de compression). — 1908, n° 5. G. WILLEMSSEN. Un projet de canal d'Anvers à la mer par le pays de Waas au XVII^e s. (projet grandiose, conçu en 1699 pour pallier les désastres causés par la fermeture de l'Escaut; la jalousie des villes flamandes le fit échouer). — 1909, n° 4. V. CHAUVIN. L'étude du mahométisme en Belgique (étude critique sur les travaux d'auteurs belges consacrés à l'Islamisme). — A. DE BEHAULT DE DORNON. Les privilèges octroyés, en 1666, par

Charles II, roi d'Angleterre, aux pêcheurs de Bruges (détails sur le séjour que le roi fit à Bruges pendant son exil). — L. STOOBANT. La Campine anversoise avant le christianisme (étude sur les établissements romains de cette région, d'après le résultat des fouilles).

49. — Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique. 1909, n° 2. — H. PIRENNE. Qu'est-ce qu'un homme lige? (originellement « lige » signifie libre, *solutus*; le seigneur lige est le seigneur naturel; l'homme lige, celui qui relève d'un seigneur non en vertu d'une convention, mais en vertu d'un droit héréditaire, et c'est à ce titre que, primitivement, le serf même et le *ministerialis* sont les hommes liges de leur maître). = N° 5. V. BRANTS. La politique industrielle aux Pays-Bas sous Albert et Isabelle (cette politique offre de grandes similitudes avec celle d'Henri IV; c'est un compromis entre les idées médiévales corporatives et les idées nouvelles capitalistes). — F. CUMONT. Le mysticisme astral dans l'antiquité (religion savante, qui se développe avec la connaissance de l'astronomie; ce mysticisme provoque la dernière restauration officielle du paganisme sous Julien). = N° 6. C.-rendu : J. WILS. Les étudiants des régions comprises dans la nation germanique à l'Université de Louvain (détails inédits sur l'organisation de ce corps, constitué en 1642, sur sa vie interne et sur l'esprit qui y régnait). = N° 8. P. FREDERICO. Le vieux Courtrais de Dijon (étude archéologique sur le Jacquemart de Notre-Dame en cette ville). = N° 11. J. LAMEERE. La mise hors la loi en Flandre au xv^e s. (prouve l'inhumanité des lois flamandes). — M. DE WULF. Henri Bate de Malines (philosophe et astronome distingué du xiii^e s.). = C.-rendus : A. Blomme. L'Égyptologie en Belgique (étude les travaux assez nombreux auxquels cette science a donné lieu dans notre pays au xix^e s.). — O. COLLET. L'île de Java sous la domination française (original et bien documenté; excellente contribution à l'histoire coloniale de l'Empire français).

50. — Bulletin de la Commission de l'histoire des églises wallonnes. T. IX, 1908, n° 3. — J. DE HULLU. L'hérésie hattemiste dans l'église wallonne de Cadzand au xviii^e s. (histoire de la propagation en Zélande des théories de Millecamp sur la prédestination). — L. BRESSON. Le *Colloquium doctum* (histoire de l'examen que l'on faisait subir jadis aux pasteurs étrangers qui sollicitaient les fonctions de ministre dans les Provinces-Unies). — F. PYPER. Érasme et la Réforme dans les Pays-Bas (Érasme a exercé une influence considérable sur le développement du protestantisme en Hollande). — J. DE HULLU. Les réformés de Lille et de Tournai au commencement du xviii^e s. (d'après les documents des archives).

51. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. 1909, n° 2. — A. CAUCHIE et L. VAN DER ESSEN. Les sources de l'histoire nationale conservées à l'étranger dans les archives privées (relève une série nombreuse de familles qui possèdent des papiers

d'État relatifs à l'histoire de Belgique). — R. HÄPKE. Lettres du vice-chancelier Seld à Viglius (Seld, un des personnages marquants de la cour impériale de Ferdinand I^{er}, entretenait avec son ami Viglius, conseiller d'État à Bruxelles, une correspondance traitant des affaires politiques de l'Europe entière; dans une de ses lettres, datée de 1561, il apprécie avec beaucoup de justesse les *Annales Flandriæ* de Jacques de Meyere, qui viennent d'être imprimées). — D.-D. BROUWERS. Les marchands-batteurs de Dinant à la fin du xv^e s. (pendant la guerre de l'Angleterre contre les villes hanséatiques, de 1469 à 1474, les marchands-batteurs de Dinant, associés de la Hanse, subirent de grandes pertes à cause des corsaires anglais de la mer du Nord, et ils durent se résigner à une liquidation générale). — E. FAIRON. Un projet de démembrement du diocèse de Liège proposé par les Brabançons en 1332 et 1336 (d'après des documents des archives du Vatican et de Liège). — N° 3. L. VAN DER ESSEN. Les archives farnésiennes à Parme et à Naples. — L. VERRIEST. Les archives départementales du Nord à Lille (au point de vue de l'histoire de Belgique). — D. ANTEN et A. HANSAY. Deux chartes inédites de 1315 et 1359 concernant les monnayeurs du comté de Looz (après la prise de Hasselt par le prince-évêque Gérard de Groesbeek et la défaite des Calvinistes, la ville dut payer une indemnité de guerre, et, en conséquence, créer de nouveaux impôts; les monnayeurs, se fondant sur les diplômes précités, refusèrent de payer leur part, ce qui donna lieu à un curieux procès). — G. BROWOOD. Documents relatifs à une association de marchands italiens aux xiii^e et xiv^e s. (intéressante contribution à l'histoire économique).

52. — *Bulletin de la Société historique de Gand*. 1909, n° 1. — GALLET-MIRY. Étude sur l'évolution et les applications de la sténographie depuis les notes tironiennes jusqu'au début du xix^e s. (la sténographie, très répandue dans l'antiquité, disparut vers le x^e s.; elle revint au jour en Angleterre au xvi^e, et on y recourut pour le procès de Charles I^{er}; ailleurs elle reparut longtemps après, et très lentement). — N° 2. V. FRIIS. Notes pour servir à l'histoire des Iconoclastes et des Calvinistes à Gand de 1566-1568 (choix de textes contemporains méthodiquement groupés).

53. — *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*. 1909, n° 2. — E. PONCELET. Le bon métier des merciers de la cité de Liège (histoire consciencieuse, mais purement externe du métier).

54. — *Bulletin de la Société royale belge de géographie*. T. XXXI, 1907. — E. CAMBIER. Études sur les transformations de l'Escaut et de ses affluents (depuis le moyen âge jusqu'au xvi^e s.). — C. BIHOR. La rupture scandinave (détermine les causes de nature anthropologique et géographique qui, à son avis, s'opposaient au maintien de l'union). — 1909. C. DELHAISE. Ethnographie congolaise. Chez

les Wasongola du Sud. — G. VERVLOET. Aux sources du Nil. — A. HUTEREAU. La vie familiale et juridique des Mayumbe (résultats d'une observation consciencieuse). — H. BOURGEOIS. L'orographie, les villes, la population et l'administration du Turkestan oriental (étude très complète).

55. — Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg. T. XXIV, 1906. — J. PAQUAY. Les corporations de métiers à Tongres. Le métier des bouchers (au point de vue religieux, social, économique et politique; comparaisons avec les autres villes du pays de Liège).

56. — Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. T. XXXVII, n° 1. — E. GOBERT. Origine des anciennes bibliothèques publiques de Liège (détails inédits sur ces dépôts, sur les collections particulières et les bibliothèques monastiques). — G. KURTH. La Legia (étude toponymique intéressante pour l'histoire des origines de Liège). — E. FAIRON. L'élevage des vers à soie au pays de Liège en 1775 (documents inédits d'histoire économique). = N° 2. Ch. DEFRECHEUX. La neutralité liégeoise (étude d'histoire politique faite d'après les documents des archives; ce travail épuise la question). = T. XXXVIII, n° 2. F. MAGNETTE. Documents inédits sur l'histoire de Liège à la fin du XVIII^e s. (concernent spécialement le rôle joué par H. Fabri auprès du gouvernement français en faveur du pays de Liège).

57. — Bulletin du Cercle archéologique de Malines. T. XVI, 1906. — J. LAENEN. Jean Ysewyn, évêque de Tripoli et administrateur apostolique du diocèse de Cambrai (biographie, d'après les documents du Vatican, de ce curieux personnage, qui prit parti contre Jean de Bavière, prince élu de Liège, et fut précipité dans la Meuse, à Liège, par ordre de ce dernier, en 1408. En sa qualité d'administrateur de Cambrai, fidèle à Boniface VIII et au siège romain, Ysewyn joua un rôle en vue dans les luttes des papes de Rome contre ceux d'Avignon et dans les luttes politiques dont la principauté de Liège fut le théâtre).

58. — Leodium. 1908, n° 4. — E. SCHOOLMEESTERS. Le droit disciplinaire de l'ancien diocèse de Liège (d'après les ordonnances des princes-évêques et les règlements capitulaires). = N° 5. G. SIMENON. Les examens aux cures dans l'ancien diocèse de Liège (institués à la suite du Concile de Trente; d'après un registre tenu à partir de 1596 par Chapeville). = N° 6. E. SCHOOLMEESTERS. L'inauguration du prince-évêque Corneille de Berghes à Huy en 1538 (détails curieux pour l'histoire du cérémonial). = N°s 10-12. Id. Le culte de saint Nicolas au diocèse de Liège (recherches sur le culte consacré à cet évêque Lydien à partir du XI^e s.).

59. — Revue belge de numismatique. 1907, n° 1. — BLANCHET. Documents concernant les origines de l'atelier monétaire de Montbéliard (prouvent que la monographie numismatique de Montbéliard pré-

senterait un réel intérêt au double point de vue économique et politique). — A. DE WITTE. Le baron Surmont de Volsberghe (biographie de cet homme d'État, numismate distingué, 1837 + 1906). — C.-rendus : E. Bridrey. La théorie de la monnaie au XIV^e s. Nicole Oresme. Étude d'histoire des doctrines et des faits économiques (beaucoup de choses neuves). — H. Lonchay. Recherches sur l'origine et la valeur des ducats et des écus espagnols. Les monnaies réelles et les monnaies de compte (contribution très importante à l'histoire économique du XVI^e et du XVII^e s.). — 1909, nos 2 et 3. V. BRANTS. La politique monétaire aux Pays-Bas sous Albert et Isabelle (troubles causés dans la situation monétaire par l'exportation de l'or et l'importation de monnaie étrangère faible. Enquêtes ordonnées par le gouvernement; ordonnances nouvelles adoptant le bimétallisme; le double ducat d'or et la pièce de trois réaux de quinze patars en argent sont les deux étalons. Étude originale fondée presque exclusivement sur des documents inédits).

60. — *Revue de Belgique*. 1909, juill. — W. AERTS. Après un siècle de gloire : la bataille de Wagram (fin en août). — Sept. A. MARIIGNAN. Les méthodes du passé dans l'archéologie française (fin en nov. D'après M. Marignan, l'archéologie française n'a pas encore été traitée scientifiquement : tous les résultats considérés comme acquis reposent sur une enquête qui a été exercée sans méthode). — G. CHARLIER. M^{me} d'Épinay et J.-J. Rousseau (fin en nov. Critique et démolition de la thèse de M^{me} Macdonald). — E. GOSSART. La bru de l'Infante Isabelle (particularités curieuses sur la princesse Anna, fille de Philippe III d'Espagne, que l'archiduchesse Isabelle avait souhaité d'avoir pour belle-fille, si un fils naissait de son mariage avec Albert d'Autriche). — A. OLLIVIERS. La politique coloniale anglaise en Afrique (détails sur le développement de l'expansion britannique et notamment sur le Raid Jameson et la question du Transvaal). — A. J. WAUTERS. Hubert Van Eyck, le maître de l'*Agneau mystique* (attribué à Hubert la paternité du célèbre tableau de la cathédrale de Gand; discute les opinions de K. Voll, Dvorak, Kaemmerer, etc.).

61. — *Revue de l'Instruction publique en Belgique*. 1909, n° 3. — R. HÄPKE. Brügges Entwicklung zum mittelalterlichen Weltmarkt (c'est la première monographie vraiment scientifique consacrée à Bruges; l'auteur a fondé son travail sur les documents de la Hanse). — E. de MOREAU. L'abbaye de Villers en Brabant aux XII^e et XIII^e s. (œuvre considérable et originale; l'étude économique est absolument neuve). — E. WILLE. Die Schlacht von Othée, 23 september 1408 (méthode défectueuse, connaissance insuffisante des sources; le côté militaire est étudié d'une manière satisfaisante). — A. WALTHER. Die Burgundischen Zentralbehörden unter Maximilian I und Karl V (critique ferme et sagace, information abondante; c'est le meilleur travail qui existe sur les institutions de l'État bourguignon). — N° 4. F. ARNHEIM. Luise Ulrike, die Schwedische Schwester Friedrichs des Grossen-

Ungedruckte Briefe an Mitglieder des preussischen Königshauses (important au point de vue de l'histoire des idées et de la politique). — *P. Pouillet*. Les institutions françaises de 1795 à 1814. Essai sur les origines des institutions belges contemporaines (œuvre de juriste très bien ordonnée). — *V. Fris*. Essai d'une analyse des *Commentarii sive Annales Rerum Flandricarum* (examen des sources; excellent). — *E. Discailles*. Un diplomate belge à Paris : Firmin Rogier, 1830-1864 (documentation inédite très riche; révélations intéressantes sur l'histoire diplomatique des premières années de la monarchie belge). — *G. Doutrepoint*. La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne (montre cette littérature évoluant parallèlement à la politique bourguignonne, s'écartant de plus en plus, comme elle, de la France). = N° 5. *E. DE SROOP*. Une famille sacerdotale de Phrygie à la fin du paganisme (d'après une inscription du musée de Bruxelles). = C.-rendu : *G. Des Marez*. Le compagnonnage des chapeliers bruxellois (excellente étude puisée aux sources). = N° 6. *H. VAN DER LINDEN*. L'histoire dans l'enseignement moyen belge (considérations sur l'importance de cet enseignement et excellentes indications sur ce que doit être sa méthode). = C.-rendus : *P. Herre*. Barbara Blomberg, die Geliebte Kaiser Karls V, und Mutter Don Juans de Austria (grande sûreté d'information et critique pénétrante). — *Pont*. Geschiedenis en Wezen van het Lutheranism in de Nederlanden (beaucoup de détails inédits).

62. — Revue de l'Université de Bruxelles. T. XV, n° 1. — *P. DUVIVIER*. La dernière filleule de l'Empereur : Joséphine de Montholon-Sémonville (histoire, d'après des documents inédits, d'une fille du comte de Montholon, † Bruxelles 1819). — *C. PERGAMENI*. L'ancienne abbaye de Lobbes (d'après l'important ouvrage de Warichez). = C.-rendus : *Carra de Vaux*. La doctrine de l'Islam (exposé clair et impartial de l'orthodoxie mahométane). — *F. Cumont*. Le mysticisme astral dans l'antiquité (synthèse des études de l'auteur sur la théologie solaire du paganisme romain).

63. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. T. X, 1909, n° 3. — *J. MAHÉ*. La sanctification d'après saint Cyrille d'Alexandrie (fin). — *J.-M. VIDAL*. Un recueil manuscrit de sermons prononcés aux conciles de Constance et de Bâle (ces sermons sont pleins d'allusions historiques très curieuses). — *R. ANCEL*. La réconciliation de l'Angleterre avec le Saint-Siège sous Marie Tudor. Légation du cardinal Polus en Angleterre, 1553-1554 (à la nouvelle de l'avènement de Marie Tudor, Jules III dépêcha le cardinal Pole en Angleterre avec mission d'y travailler au rétablissement de l'unité catholique; étude de la légation de Pole d'après des instructions et correspondances diplomatiques inédites; à suivre). = C.-rendus : *A. Mertens*. De hierarchie in de eerste eeuw des christendoms (synthèse approfondie, quoique discutée, sur les origines de l'épiscopat). — *A. Gottlob*. Travaux sur les indulgences (intéressant article critique de P. Fournier). — *A. Eekhof*.

De Questierders van den Aflaat in de noorderlijke Nederlanden (cette dissertation sur les quêteurs et le « commerce des indulgences » n'est que confusion et contre-vérité). = N° 4. F. CAVALLERA. L'interprétation du ch. vi de saint Jean. Une controverse exégétique au Concile de Trente (débat très curieux sur le sens des paroles du Seigneur : « Manger sa chair et boire son sang »). — P. CLAEYS-BOUAERT. La *Summa sententiarum* appartient-elle à Hugues de Saint-Victor? (se prononce pour la négative). — A. DE GHELLINGK. Le traité de Pierre Lombard sur les sept ordres ecclésiastiques, ses sources, ses copistes. — G. MOLLAT. Innocent VI et les tentatives de paix entre la France et l'Angleterre (expose, d'après les archives secrètes du Vatican, le rôle que joua la cour pontificale dans la médiation entre la France et l'Angleterre de 1353 à 1355; la diplomatie du Saint-Siège y subit un échec éclatant). — R. ANCEL. La réconciliation de l'Angleterre avec le Saint-Siège sous Marie Tudor. Légation du cardinal Polus (insiste sur l'importance considérable de la restauration catholique en Angleterre sous Marie Tudor). — C.-rendus : E. De Stoop. Essai sur la diffusion du manichéisme dans l'empire romain (intéressant, mais incomplet). — L. Zoepf. Das Heiligenleben im x Jahrhundert (met bien en lumière tout le parti que l'on peut tirer de l'hagiographie au point de vue de l'histoire de la civilisation médiévale). — A. Scharnagl. Der Begriff der Investitur in den Quellen und der Litteratur des Investiturstreites (étude d'après les sources ce qu'était exactement l'investiture; excellent travail). — P.-M. Baumgarten. Von der apostolischen Kanzlei (étude très complète sur les notaires apostoliques). — H. Biaudet. Le Saint-Siège et la Suède durant la seconde moitié du xvi^e s. (fait connaître les tentatives de rapprochement qui se produisirent dès 1570-71 par le nonce de Pologne Vincentio Portico et aboutirent en 1575 sous le règne de Jean III; étude bien documentée).

64. — **Revue générale.** 1909, n° 2. — A. ROERSCH. Érasme et Rabelais (intéressante contribution à l'histoire de l'humanisme). = N° 3. J. INGENBLEEK. Le pouvoir présidentiel et l'impérialisme aux États-Unis (étude politique bien documentée). — C^{te} DE BRAY. La question d'Orient à la fin du xviii^e s. (extr. de la correspondance de ce ministre bavarois en 1794). = N° 5. A. VILLEMARD. La Vendée de 1832 et la duchesse de Berry (les sympathies de l'auteur pour son héroïne altèrent la rectitude de son jugement). = N° 6. C. TERLINDEN. Les mariages de Napoléon (conclut à la nullité du mariage avec Marie-Louise). = N° 8. A. COUNSON. Chateaubriand et la Belgique (rectifie plusieurs passages des Mémoires d'outre-tombe, à propos du séjour de Chateaubriand à Gand en 1815). = N° 9. A. DELMER. La préparation d'un congrès (révélations pleines d'intérêt sur les préliminaires du congrès des Catholiques à Malines en 1863, qui eut sur l'orientation du parti conservateur belge une influence considérable). = N° 10. A. DE MARCOURT. Le duc de Penthièvre pendant la Révolution. = 1910, n° 1. L. DUPRIEZ. Léopold II (met surtout en relief les hautes conceptions du

colonisateur, et précise le rôle du monarque dans la revision constitutionnelle de 1893). — C. WOESTE. Le duc de Morny (d'après le livre de Loliée; insiste sur le sens pratique du personnage et l'oppose aux rêves chimériques de Napoléon III). — E. DE MOREAU. Quelques lettres suggestives du duc de Brabant (Léopold II) de 1857 à 1860 (la plupart sont adressées au ministre d'État Adolphe Dechamps et ont trait à l'agrandissement de la place forte d'Anvers et à des questions d'ordre économique). — A. LUGAN. La confrérie ouvrière de Vosdvijensk (détails intéressants sur l'œuvre moralisatrice de Nepluyeff).

65. — Revue historique tournaïsiennne. 1909. — BOCQUILLET. La fête des fous à Tournai. — COCHET. La découverte du tombeau de Childeéric. — D'HERBOMEZ. Les premiers sièges de Tournai. — A. HOCQUET. Le prince et la princesse d'Épinoy (épisodes du siège de la ville en 1581). — D'HERBOMEZ. Projet de démembrement du diocèse de Tournai et de création d'un diocèse de Lille sous le règne de Louis XVI. — A. HOCQUET. L'Université de Tournai.

66. — Revue historique de l'ancien pays de Loos. 1906, n° 3. — C. BAMPS. Le baron Surlet de Clozier, régent de Belgique (discute le rôle joué par Surlet pendant la régence instituée, après que Louis-Philippe eut refusé la couronne de Belgique pour le duc de Nemours, jusqu'à l'élection du duc Léopold de Saxe-Cobourg).

ÉTATS-UNIS.

67. — The american historical Review. Vol. XV, n° 2, 1910, janv. — HART. L'imagination en histoire. — PERKINS. Les biens des Templiers en Angleterre et leur liquidation après la dissolution de l'Ordre (étude approfondie; donne, pour chaque comté, les chiffres des revenus perçus par la royauté depuis l'arrestation des Templiers jusqu'à la suppression de l'ordre. Les Templiers, peu nombreux, étaient moins riches qu'on ne croyait. Leurs biens furent soit confisqués par la royauté, soit accaparés par de grands seigneurs; il fallut beaucoup de temps et de sacrifices pour que les Hospitaliers pussent recouvrer seulement une partie des biens qui leur avaient été attribués. La liquidation dura jusqu'en 1336). — FORD. Wöllner et l'édit de religion en Prusse, 1788. — ABEL. Les Indiens pendant la guerre civile (ils payèrent fort cher leur intervention en faveur des Sécessionnistes). — Documents : BURNETT. Documents relatifs au comté de Bourbon, dans l'état de Géorgie, 1785-1786; 2^e partie. — C.-rendus : Botsford. The roman assemblies, to the end of the Republic (très bonne étude critique). — Fling. Mirabeau and the french Revolution; vol. I (remarquable). — Charmatz. Oesterreichs innere Geschichte, 1848-1907; t. II : Der Kampf der Nationen (bon). — Fr. R. von Wiesner. Die Karten von Amerika in dem Islario general des Alonso de Santa Cruz, cosmografo mayor des Kaisers Karls V (ces cartes, construites en 1542 par un

homme bien informé, donnent non seulement les îles, mais toute la côte orientale de l'Amérique, du Labrador au détroit de Magellan. Publie aussi le texte espagnol, avec une savante introduction). — *Jameson*. Narratives of New Netherland, 1609-1664 (remarquable). — *Becker*. The history of political parties in the province of New York, 1760-1776 (travail approfondi). — *Moore*. The works of James Buchanan; t. IX : 1853-1855. — Index to Reports of Canadian archives from 1872 to 1908. — El sitio de Puebla en 1863 (choix de documents tirés des papiers du général Comonfort, qui commandait l'armée du Centre, et de La Fuente, ministre des Affaires étrangères. Un inventaire complet de ces documents serait fort désirable). — Correspondance (lettre de M. Ver Loren van Themaat qui énumère une assez longue liste d'ouvrages écrits en hollandais et par des Boers, sur la guerre des Boers).

68. — *The Nation*. 1909, 25 nov. — Wisconsin historical Commission. Original papers. N° 1. *A view of the Vickburg campaign*, by W. F. Vilas; n° 2. *Capture and escape*, by J. A. Kellogg (intéressant). = 2 déc. *Blair et Robertson*. The Philippine Islands; t. LIV et LV (recueil extrêmement riche de faits et d'indications bibliographiques). = 30 déc. *A. De Wolfe Howe*. Home letters of general Sherman (très intéressant). — The catholic Encyclopædia; t. VI. — 1910, 6 janv. *Mac Ilwaine*. Journals of the House of burgesses of Virginia, 1742-1747 et 1748-1749. — *Mac Nutt*. Fernando Cortes (intéressant; utilise des documents nouveaux, mais peu de critique). = 13 janv. The true history of the conquest of New Spain, by *Bernal Diaz del Castillo*, edited by *Genaro Garcia*; translated into english by A. P. Mandslay (bonne traduction, faite sur le texte du manuscrit original, qui est conservé à Guatemala). = 20 janv. *John W. Foster*. Diplomatic memoirs (intéressants souvenirs d'un homme qui, après s'être, tout jeune, distingué à la guerre, occupa une place importante dans la diplomatie de 1872 à 1897). — *Niccolao Manucci*. Storio do Mogor, or Mogul India, 1653-1708; translated by *William Irvine*; t. IV (bonne traduction; annotation abondante et qui corrige souvent le texte). = 27 janv. *John Bigelow*. Retrospections of an active life; 3 vol. (beaucoup trop long; contient beaucoup de faits intéressant les rapports des États-Unis avec la France et, pour mieux dire, avec l'Europe, pendant et aussitôt après la guerre civile et cependant, là encore, les lettres et souvenirs de J. Bigelow n'apprennent rien de bien nouveau; les portraits qu'il trace des personnes qu'il a connues sont les plus agréables morceaux de ces Mémoires).

HONGRIE.

69. — *Budapesti Szemle*. 1909, juill. — Jules Wlassics. Le quatrième chancelier (portrait de Bülow d'après les discours édités par Penzler). — Alex. Takáts. Soldats de Komárom au xvi^e s. (épisodes

de la guerre contre les Turcs d'après des documents conservés aux archives de Vienne). — C.-rendu : *Jean Kirdály*. Histoire de la constitution et du droit hongrois; 2 vol. (important). — Août. J. BARABÁSI-KUN. Le gouvernement de l'Angleterre (d'après le livre de Sidney Low : *The governance of England*). — L. EGSERI. Le pauvre homme (c'est la dénomination hongroise du paysan, de l'ouvrier qui vit du travail de ses mains. L'article, fort documenté et très bien écrit, retrace la vie des habitants de la campagne au point de vue économique et social). — C.-rendu : *L. Thallóczy*. Études biographiques et généalogiques sur la Bosnie et la Serbie (important; l'appendice donne 76 documents inédits tirés de différentes archives). — Sept. A. KÁROLYI. Éloge de Jules Pauler (1841-1903, ancien directeur des archives de l'État hongrois; a débuté par une étude sur Auguste Comte; ses travaux les plus remarquables portent sur l'époque arpadienne; cf. *Rev. hist.*, sept.-oct. 1903). — Jules HORNYÁNSZKY. La théorie du milieu d'Hippocrate (suite en oct.; chapitre détaché d'un ouvrage sur la civilisation grecque au ^v s. av. J.-C.). — Oct. F. PAPP. Nicolas Jósika et Sigismond Kemény (suite en nov.; deux célèbres romanciers qui ont joué un rôle politique considérable; démontre ce qu'ils doivent à la Transylvanie d'où ils étaient originaires). — J. VISZOTA. Széchenyi, Kossuth et la société des fabriques (fondée en 1844 pour favoriser l'industrie nationale, cette société ne pouvait prospérer à cause de l'antagonisme politique). — Nov. M. RÉZ. Les rapports de l'Autriche avec la Hongrie (suite en déc.; coup d'œil rétrospectif sur les rapports entre les deux moitiés de la monarchie avant 1848 et au moment de la Révolution. L'action de Kossuth n'était possible que grâce aux efforts de Széchenyi, Deák, Nagy Wetesselenyi; tout ce que la Révolution a fait de bien est dû à ces hommes comme à Kossuth; les erreurs politiques n'incombent qu'à ce dernier). — C.-rendu : *L. Szádeczky*. L'organisation de la milice sicule, 1762-1764 (important). — Déc. Nécrologie. Paul Gyulai, 1826-1909. Directeur de la *Budapesti Szemle* depuis 1873, poète et critique, il a dirigé la *Revue* avec beaucoup de fermeté et d'impartialité. Voy. sur les mérites de ce grand écrivain la nécrologie dans le *Petit Temps* du 3 déc. 1909. — A. BERZEVICZY. Éloge de François Kazinczy (discours prononcé à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance du réformateur de la langue, du champion infatigable de la civilisation hongroise).

70. — *Revue de Hongrie*. 1909, juill. — G. HANOTAUX. Les ruines de Timgad (chapitre détaché de l'ouvrage : *Le partage de l'Afrique. Fachoda*). — MASSON-FORESTIER. Le roman d'un major hongrois, soldat de la légion étrangère française, 1853-59 (histoire émouvante d'un officier hongrois qui, pendant la Révolution de 1848-49, a trahi la cause de l'Autriche par amour pour son pays natal). — Chronique. *E. Morel*. Bibliothèques (étude vaste et approfondie). — Août. A. BERZEVICZY. Art et artistes italiens en Hongrie à l'époque de Mathias Corvin (on peut citer parmi les architectes : Fioravanti de Bologne, Baccio et Fran-

cesco Cellini, Chimenti di Lionardo Camicia, Benedetto da Majano de Florence et Giovanni Dalmata de Trau; parmi les sculpteurs : Ambrogio Foppa, Andrea del Verrocchio, Andrea Ferrucci da Fiesole, Francesco Laurana et Christoforo Romano; parmi les peintres : Vinci, Lippi et Sandro Botticelli ont travaillé pour Mathias, puis les miniaturistes Attavante, Francesco del Chierico, Gherardo, Sinibaldi et Joannes Marcus Cynicus). — J. VARGHA. Aperçu de l'histoire politique de Hongrie (chapitre détaché de l'ouvrage anglais du même auteur : *Hungary, a sketch of the country, its people and its conditions*). = C.-rendu : Léon POINSARD. La production, le travail et le problème social dans tous les pays au début du ^{xx} siècle (enquête minutieuse). = Oct. ALBERT APPONYI. Le parlement de la Hongrie (suite en nov. et déc. Histoire succincte, mais très documentée de la vie constitutionnelle hongroise à travers les siècles). = Nov. La maison de Petöfi (on vient d'inaugurer cette maison qui sera le Musée de tous les objets se rapportant au poète de la Révolution). = Déc. M. GAAL. Légendes hongroises (traduction de la légende Hunov et Magyar, ancêtres des Huns et des Hongrois). — Jérôme et Jean THARAUD. La tragédie de Ravailac; I. = Variétés : Le mausolée de Louis Kossuth. — Cinqcentenaire du musée de Transylvanie. — Chaque livraison contient une chronique française des lettres et des arts et un article sur le mouvement économique en Hongrie.

71. — **Századok** (*les Siècles*), 1909, sept. — A. PÓR. Le duc Ladislas d'Opul, comte palatin de Hongrie (suite en oct. et nov. D'origine polonaise, parent du roi Louis le Grand de la maison d'Anjou, Ladislas vint en Hongrie, probablement sur le désir de Charles IV, pour servir d'intermédiaire entre lui et le roi de Hongrie. Il s'y fixa et devint palatin en 1356, charge qu'il conserva jusqu'en 1372. Il s'est distingué dans la réorganisation de la justice. L'étude établit, d'après les chartes, les principaux actes de son administration et constate que les historiens polonais, notamment Jean de Czarnkow et Dlugoss, ont calomnié les Anjou pour pouvoir exalter les Jagellons). — M. WERTNER. Les bans de l'époque arpadienne (suite en oct. et nov. Liste avec des tables généalogiques de 1212 à 1300). — J. PRIVÁNY. Tyrker était-il Hongrois? (la chronique des rois normands *The Heimskringla*, traduit de l'islandais par Laing, raconte les hauts faits de Tyrker. Selon Laing, ce serait un guerrier d'origine hongroise qui, à l'époque de saint Étienne, cinq siècles avant Colomb, serait venu à *Helloland*, auj. Terre-Neuve, et à *Markland*, auj. Nouvelle-Écosse. Fiske, *The discovery of America*, 1902, prétend que Tyrker était un Germain. D'après Privány, on ne saurait contester l'hypothèse présentée par Laing). = C.-rendus : A. BERZEVICSY. La reine Béatrice (éloge). — L. THALLOCSY et A. ALDÁSY. Documents sur les rapports de la Hongrie avec la Serbie, 1907. = Nécrologie. Antoine Jalava, 1846-1909. Savant finnois dont les travaux sur la Hongrie contemporaine sont fort appréciés. = Oct.

Jules VIZOTA. Le palatin Joseph et l'insurrection des nobles en 1809 (l'insurrection des nobles contre Napoléon fut jugée très sévèrement en Hongrie. On accusait les nobles d'avoir été cause de la défaite de Raab-Győr. Le palatin Joseph a écrit un journal de juin à décembre 1809 qui est encore inédit. On y trouve l'apologie de l'insurrection, à laquelle on ne peut reprocher que sa faiblesse en face d'un ennemi si souvent victorieux). = C.-rendus : *N. Jorga*. Geschichte des osmanischen Reiches; t. I (critiques de détail). — *L. Erdélyi*. Les seigneurs ecclésiastiques et leurs serfs au moyen âge (d'après les documents de l'abbaye de Pannonhalma. Intéressant). — *J. Osváth*. La musique hongroise (important). — *Jules Schindler*. Les corporations de Selmeczbánya (utile). — *Ahmed Refik*. Le premier siège de Vienne (en turc; les Turcs ont assiégé Vienne pour sauver l'indépendance de la Hongrie; détails sur l'armée du siège). = Nécrologie. Coloman Thaby (cf. *Rev. hist.*, nov.-déc. 1909). = Nov. R. BÉKEFI. Michel Horváth et l'historiographie hongroise (discours prononcé à l'occasion du centenaire de la naissance de Horváth, dont l'*Histoire de Hongrie*, en six volumes, l'*Histoire de vingt-cinq ans, 1823-1848*, et l'*Histoire de la Révolution de 1848-1849* ont exercé une grande influence sur les esprits). — La méthode de Lamprecht et le nouvel Institut historique de Leipzig. — *J. Gábor*. Chartes hongroises de l'Académie de Belgrade (38 de ces documents proviennent des archives de Bude). = C.-rendus : *K. Thaly*. Lettres écrites de Turquie par César de Saussure, 1730-1739 (important. Nous publierons prochainement une étude sur cette publication; il aurait fallu la compléter par les documents qui se trouvent à Paris). — Travaux du séminaire de Budapest, 1874-1909 (important pour l'histoire ecclésiastique). — *V. Biró*. François Forgách, historien (critique de détail). — *L. Maderspach*. Le cas de M^{me} Maderspach, avec des contributions à l'histoire de Ruszkabánya (épisode tragique de la Révolution de 1849; les officiers autrichiens ont fait fustiger cette femme parce qu'elle avait donné l'hospitalité à des bonvéd hongrois. On vient d'élever un petit monument à M^{me} Maderspach). — Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó; t. V (contient des chroniques locales de 1392 à 1851). = Déc. Toute la livraison est consacrée à l'assemblée que la Société historique a tenue dans le comitat de Liptó du 28 août au 1^{er} sept. 1909. — *G. TELEKI*. Discours d'ouverture. — *A. MÁRKI*. Les Kurucz de Liptó (la campagne de Liptó pendant le soulèvement de Rákóczi en 1709). — *S. HORVÁTH*. Le registre de Liptó (il date de 1390 et constitue une des sources les plus importantes pour la délimitation des anciennes propriétés). — *I. FÖLDY-DOBY*. Mémoire sur Antoine Földy-Doby, 1826-1908 (a recueilli des matériaux sur l'histoire des familles nobles hongroises). — Rapports des comités (principalement sur les archives du comitat et sur des imprimés curieux. Dans la bibliothèque d'Alsó-Kubin, M. Rexa a découvert quelques fragments du poème moyen-haut allemand *Rennewart* composé par Ulric de Thürheim au xiii^e s.).

ITALIE.

72. — Archivio della R. Società romana di storia patria. T. XXXII, 1909, nos 1-2. — Diaire romain de Niccolò Turinozzi, 1558-1560, publ. p. P. PICCOLOMINI. — B. TRIFONE. Les chartes du monastère de Saint-Paul de Rome du XI^e au XV^e s. (fin : analyse de 240 chartes de 1308-1499). — P. NEGRI. Projets de Christine de Suède pour une entreprise contre le royaume de Naples (raconte l'intrigue diplomatique poursuivie en 1656-58 entre Christine de Suède, Mazarin et François d'Este, duc de Modène, pour enlever Naples aux Espagnols). — A. GALIETI. Le château de Civita Lavinia; notes d'histoire et documents (depuis l'antiquité jusqu'à nos jours). — C.-rendu : *Fraikin*. Nonciatures de Clément VII; t. I (manque de soin et d'exactitude dans la transcription des documents; a omis de consulter un recueil de lettres d'Acciajuoli conservé à Parme et qui lui eût évité bien des bévues).

73. — Archivio storico lombardo. 4^e série, t. XII, sept. 1909. — BRUNETTI. Nouveaux documents des Visconti tirés des Archives de l'État à Venise. Fils et neveux de Bernabò Visconti (publie et commente 14 documents des années 1383-1423 qui permettent de compléter et corriger l'histoire et la généalogie des descendants de Bernabò Visconti). — R. CESSI. Nouvelles recherches sur Ognibene Scola (détails nouveaux sur sa biographie et son rôle dans le mouvement humaniste en Venétie pendant la première moitié du XV^e s.). — F. FOSATI. Du 25 juillet 1480 au 16 avril 1481. L'œuvre de Milan (dans les négociations concernant la restitution à Florence des territoires perdus par elle lors de la guerre qui suivit la conjuration des Pazzi). — A. COLOMBO. Nouvelle contribution à l'histoire du contrat de mariage de Galeazzo Maria Sforza avec Suzanne Gonzaga (lettres inédites; XV^e s.). — N. FERORELLI. Un projet de traité entre Alphonse d'Aragon et François Sforza en 1442 (document inédit). — C.-rendus : V. FAINELLI. Podestà ed ufficiali di Verona dal 1305 al 1405 (listes qu'il faut parfois corriger, mais qui sont une utile contribution à l'histoire de l'administration et de la politique de l'Italie au XIV^e s.). — G. CASTELLINI. Pagine Garibaldine, 1848-66.

74. — Archivio storico siciliano. T. XXXIII, 1909, nos 1-3. — B. RADICE. Le village et l'abbaye de S. Maria de Maniace; notes historiques (depuis l'antiquité. Le village disparaît vers 1420, après émigration de ses habitants à Bronto; histoire de l'abbaye de 1773 au XIX^e s.). — F. M. MIRABELLA. S. Bagolino, poète latin et érudit du XVI^e s. (mémoire considérable; à suivre). — V. MIRABELLA-CORRAO. Souvenirs sur les événements du 4 avril 1860 (l'auteur faisait alors partie de la communauté de la Gancia). — SALOMONE-MARINO. Pasquinades siciliennes du XIX^e s. — N° 4. ABBADESSA. Une brève description de Palerme dans un petit poème inédit de N.-A. Colosso, humaniste de Messine (fin XVI^e s.). — PERRONI-GRANDE. Les « Archives de la province de Mes-

sine » et la *Società messinese di storia patria* (état des archives et travaux de la Société; notices nécrologiques sur les victimes de la catastrophe de 1908, avec indications bibliographiques, notamment sur MM. Arenaprimo, Chinigò, Strazzula). — V. PITINI. Notes sur l'art de Giacomo Serpotta (sculpteur-décorateur des XVII^e-XVIII^e s.). — G. LEANTI. La satire contre les cités en Sicile au XVIII^e s. — MALAGOLA. Le tremblement de terre de Calabre et de Messine en 1783 et l'ordre de Malte.

75. — *Nuovo archivio veneto*. 1909, t. XVIII, n° 1. — L. FRESCO. Lettres inédites de Benoît XIV au cardinal Angelo Maria Querini, d'après un manuscrit de la bibliothèque archiépiscopale d'Udine (82 lettres des années 1740-1745; à suivre). — B. PITZORNO. La « carta mater » et la « carta filia ». Études historico-juridiques sur l'acte vénitien au moyen âge (fin). — A. CHECCHINI. Communes rurales padouannes (étude sur les groupements ruraux aux X^e et XI^e s. et la formation des communes rurales aux XII^e et XIII^e s. et publication des statuts d'une de ces communes). — R. CESSI. Un antipapiste; épisode d'histoire vénitienne (1387). — L.-G. PÉLISSIER. Deux lettres inédites de Leopoldo Cicognara (critique d'art; 1816, 1823). — C. CIPOLLA. Publications de l'année 1904 sur l'histoire médiévale italienne (suite). — R. CESSI. Bulletin bibliographique de la région vénitienne, 1906.

76. — *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. Scienze morali, storiche e filologiche*, 5^e série, t. XVIII, 1909, n° 1-3. — E. PAIS. Sur la civilisation des *nuraghes* et sur le développement sociologique de la Sardaigne (c'est non pas à la civilisation crétoise, mais bien plutôt, comme l'affirme Strabon, à la civilisation tyrrhénienne que semble être apparentée la primitive civilisation de Sardaigne du temps des *nuraghes*; indications fournies par la répartition des *nuraghes* sur la répartition même des anciennes populations). — Ernesto SCHIAPARELLI. La géographie de l'Afrique orientale d'après les indications des monuments égyptiens. — G. DE PETRA. Sur la reprise des fouilles d'Herculanum. — T. RIVOIRA. Sur l'empereur Adrien architecte et les monuments du temps d'Adrien. — P. DUCATI. Contributions à l'étude de la civilisation étrusque à Felsina (examen des fouilles). — A. BARTOLI. Le souvenir de la « Domus aurea » dans la topographie médiévale de Rome.

77. — *Rivista di storia antica*. T. XII, 1908-1909, n° 1-2. — Corrado BARBAGALLO. Les prix du bétail de boucherie, des volailles et des viandes au détail dans l'antiquité classique (étude minutieuse pour l'Égypte, la Grèce et la Sicile qui paraît prouver une élévation constante des prix; suite au n° suiv.). — J. GRASSO. Le promontoire *scyllacien* d'Appien et l'itinéraire d'Octave de Vibona à Tauromenium en 36 av. J.-C. (maintient et explique le texte d'Appien). — T. MONTANARI. Notes sur Annibal (suite au n° 4; sur les anciens lits du Rhône, la marche d'Annibal en Italie, le passage des Alpes). — L. LEVI. Notes sur Lucien (sur différentes lectures du *Peregrinus*). — V. COSTANZI. Sur le carac-

tière italique de Rea Silvia. — In. La catastrophe de Nabis (tentative d'explication de cette obscure période). — V. STRAZZULLA. Le procès de Libo Drusus; 1^{re} partie (n'apporte rien de nouveau). — G. KAZAROW. Dulopolis-Poneropolis (villes certainement imaginaires). — L. GIULIANO. Hippocrate de Gela (suite et fin; biographie sans importance de ce tyran). — S. LA SORSA. Essai biographique sur Labienus (n'apporte rien de nouveau; suite et fin au n° suiv.). — P. FRANZÒ. Pour la restitution des livres perdus de Tite-Live (suite et fin; au moyen de textes de Frontin, de Valère-Maxime, de Florus, d'Orose; étude des rapports entre Dion Cassius et Tite-Live). — S. POLIZZI. L'inscription du théâtre antique de Gubbio. = C.-rendus : S. Scimé. De imitatione atque de inventione in M. Valerii Martialis epigrammaton libris (très médiocre). — E. Grossi. Aquinum (bon). — Ed. Galli. Per la Sibaritide (peu de résultats nouveaux). — U. Mago. Antioco IV Epifane, Re di Siria (bon). — N. Jacobone. Ricerche sulla storia e la topografia di Canosa antica (bon travail sur Canusium). — P. Manfrin. La dominazione romana nella Gran Bretagna; vol. II (livre utile). = N° 3. N. VULIÉ. Où naquit l'empereur Hadrien (ne se prononce pas entre Rome et Italica). — Biagio PACE. Sur le site de Kaukana (selon l'opinion commune, près de l'actuelle S. Croce). — G. GRASSO. Encore la légende d'Annibal dans les noms de lieux de l'Italie. = C.-rendus : G. Colasanti. Pinna; Ricerche di topografia e di storia (très bon). — L. Pigorini. Scavi del Palatino. — Concetto Barreca. Le Catacombe di S. Giovanni in Siracusa (très bon). = N° 4. V. COSTANZI. Observations sur l'ethnographie ancienne de la Sicile (discussion sur les Sicanes, les Sicules, les Élymes; l'auteur voit dans les Sicanes et les Sicules un seul et même peuple d'origine italique; dans les Élymes, le résidu d'une population indigène, soit antérieure soit identique aux Ligures). — M. TREVISSO. Diogène Laërce (discussion sur sa date, probablement au début du III^e s. ap. J.-C.). — C. TROPEA. Pompée et Posidonius à Rhodes. — G. COSTA. Questions sur Pline : I. Fragments de la Chronographie de Népos; II. Traces de l'Épitome de Tite-Live (l'auteur croit retrouver précisément dans Pline trois passages de Népos et, par un intermédiaire, deux nouveaux fragments de l'Épitome). = C.-rendus : G. Salvio. Le capitalisme dans le monde antique (excellent). — C. Jullian. Histoire de la Gaule (analyse très rigoureuse par Montanari, qui discute de nouveau le passage des Alpes par Annibal). — N. Silvagni. L'impero e le donne dei Cesari (jugement sévère de Costa). — G. Porzio. Corinto. Critica della leggenda (bon). — P. Varese. Crenologia romana; vol. I. Il Calendario Flaviano (excellent malgré beaucoup de conjectures). — Santo Monti. Como Romana (bon). — G. Radet. Cybèbé, étude sur les transformations plastiques d'un type divin (excellent). = T. XIII, 1909, n° 1. Attilio Profumo. L'incendie de Rome de l'an 64 (l'auteur reprend les textes et les arguments dont il s'était déjà servi dans son livre sur l'incendie de Rome pour réfuter un article de Hülsen qui conclut à un accident et non à la culpabilité de Néron. Cette nouvelle démonstration du crime de

Néron n'est pas plus probante que la première). — G. COSTA. Fabius Pictor et Salluste (une histoire de la Corse de Filippini cite Raban Maur et Fabius Pictor sur les origines et le nom de la Corse en termes qui rappellent les textes de Solin, de Priscien et d'Isidore, dérivés des histoires de Salluste. L'auteur conjecture que la source primitive est peut-être, en effet, Fabius Pictor). — N. VULIĆ. Quand fut écrit le Monument d'Ancyre? (accepte l'hypothèse qu'il renferme des morceaux écrits à différentes époques, mais soutient, d'autre part, que les diverses rédactions ne peuvent pas se distinguer et qu'Auguste les a fondues). — C. M. PATRONO. Études byzantines (à suivre; sur les conflits entre l'empereur Maurice Tibère et le pape Grégoire le Grand). — P. BONFANTE. Les affinités juridiques gréco-romaines (à suivre; soutient l'originalité du droit romain, son indépendance primitive à l'égard du droit grec, nie en particulier l'existence des servitudes prédiales dans ce dernier). — C.-rendus : L. Parmeggiani. Forum Popilii. — R. Waltz. Vie de Sénèque (excellent).

78. — *Rivista storica benedettina*. T. IV, 1909, juill.-sept. (fascicule entièrement consacré à saint Anselme d'Aoste, archevêque de Canterbury, 1033-1109). — P. LUGANO. Saint Anselme et le monachisme bénédictin de la congrégation du Bec (ses idées sur le monachisme; il fut prieur puis abbé du Bec). — TRIFONE. Saint Anselme et l'école du Bec. — FRUTAZ. Saint Anselme et la vallée d'Aoste (ses rapports avec sa famille et son pays natal). — E. ROSA. Saint Anselme d'Aoste et sa mission en Angleterre. — A. LEPIDI. La preuve ontologique de l'existence de Dieu et saint Anselme. — C. DELL'ACQUA. Lanfranc de Pavie, maître de saint Anselme, et son souvenir (traces laissées par Lanfranc dans la littérature et l'art). — Oct.-déc. P. LUGANO. Les moines olivétains à Sainte-Justine de Padoue en 1408 et les origines de la congrégation bénédictine « de Unitate ». — VISMARA. La visite pastorale de saint Charles Borromée en 1566 à l'abbaye des saints Gratiens et Felin d'Arona. — I. SCHUSTER. Notes sur Farfa (suite : note sur la composition primitive de la *Constructio Pharphensis*, opuscule du IX^e s.).

RUSSIE.

79. — *Vizantjiski Vremennik* (*Byzantina Chronica*). T. XIII, 1906, nos 3-4. — Bibliographie méthodique. Supplément : actes de l'Athos; IV : actes de Zographon, publ. par W. REGEL, E. KURTZ et KORABLEV (980-1748). — T. XIV, 1907, n° 1. E. KURTZ. Vers de Théodote de Gallipoli sur la mort de Théodore de Koursia (ms. Laurent. 58, 25. Théodore et son panégyriste font partie du groupe de Grecs qui maintiennent les traditions de l'orthodoxie et de la culture grecque dans l'Italie méridionale au début du XIII^e s., en particulier au monastère de Casole près d'Otrante). — A. VASILJEV. La vie de saint Gregentios, évêque des Homérites (extraits et commentaire d'après le ms. Sinait. 541. Détails intéressants sur la propagation du christianisme dans l'Arabie méridionale et en

Abyssinie au vi^e s.). — V. BOLOROV. Contributions à l'histoire de l'empereur Héraclius (identifie Al-Mokaukis des chroniqueurs arabes avec le patriarche Kyros d'Alexandrie, rallié aux musulmans dès le premier jour. Le consulat du nouveau Constantin, fils d'Héraclius, placé par Théophanes en 617, doit être reporté en 632; cette promotion se rattache à la politique dynastique d'Héraclius. Le retour d'Orient d'Héraclius eut lieu non en 628, comme le veulent Clinton et Gerland, mais seulement à la fin de l'année 629; détails intéressants d'après les historiens orientaux sur les négociations relatives à la ratification de la paix avec les Perses. Ce fut dans l'automne de 640 que le patriarche Kyros fut rappelé d'Alexandrie à Constantinople). — N^{os} 2-3. WESTBERG. A propos de la vie de saint Étienne de Surož (reprenant l'étude de Vasiljevskij, *Recherches russo-byzantines*, II; d'après la version russe de cette vie, la femme de Constantin V, Irène, est fille non du grand Khan des Khazars, mais de son vassal, le chrétien Théodore Khan de Kertch; un miracle attribué au saint montre peu après 787 une invasion des Russes de Novgorod en Crimée, ce qui forcerait à reporter à la fin du viii^e s. les origines de l'état russe ainsi que les premières tentatives des Russes pour atteindre la mer Noire). — CHABIASAS. Mélanges sur l'île de Syme (voy. *Viz. Vrem.*, t. XII, 1905, p. 172-190). — KRAČKOVSKIJ. Un apocryphe du Nouveau Testament dans un manuscrit arabe de 885-886. — LOPAREV. Le projet d'union de l'empereur Manuel Comnène (dialogue de l'empereur avec le patriarche Michel Anchialos, texte grec et traduction russe d'après deux manuscrits du mont Athos connus seulement par des extraits d'Allatius).

CHRONIQUE.

France. — La soutenance des thèses à l'École des chartes a eu lieu le 31 janvier, les 1^{er}, 2 et 3 février. Voici, d'après les *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1910* (Abbeville, Paillart, 1910, in-8°, 186 p.), l'indication des thèses d'histoire : Geneviève ACLOCQUE. Études sur le commerce et l'industrie à Chartres depuis le XI^e siècle jusqu'à la fin du ministère de Colbert; — J. BARENNE. La viticulture en Bordelais au moyen âge; — H. CHABAUT. Les institutions municipales dans le comté Venaissin, des origines à 1790; — J. COLOMBIÉ. Les institutions municipales de Castres, du XII^e au XVI^e siècle; — P. DELONGLE. Étude sur la censive de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris au XIII^e et au XIV^e siècle; — B. FAUCHER. Formation et organisation du département du Cantal, 1789-an III; — G. GARRIC. Contribution à l'étude de la jeunesse de Du Plessis-Mornay et de ses débuts dans la politique et la diplomatie, 1549-1589; — M. GASTINEAU. Essai historique sur le cimetière des Saints-Innocents, depuis les origines jusqu'à 1786; — M. GODET. La « Congrégation » de Montaigu, 1490-1580; — Ch. HIRSCHAUER. Les états d'Artois, 1340-1579; — G. HUISMAN. La juridiction de la municipalité parisienne, de saint Louis à Charles VII; — E. ISNARD. Essai historique sur le chapitre cathédral de Digne et sur Pierre Gassendi, chanoine et prévôt, 1177-1790; — G. LOIRETTE. La juridiction municipale à Toulouse, au XII^e et au XIII^e s.; — M. LONGLE. L'ordre des avocats au Parlement de Paris aux XVII^e et XVIII^e s.; — R. LUZU. La Réforme et les origines de la Ligue dans le Maine et principalement dans la ville du Mans; — G. MAZERAN. Essai sur la politique religieuse de Philippe le Bon dans les Pays-Bas; — R. PICHARD DU PAGE. Simon Arnould de Pomponne avant son ministère, 1608-1671; — M. ROUSSET. Étude biographique sur Eudes de Sully, évêque de Paris, 1197-1208; — L. ROYER. L'abbaye de Montmajour-lez-Arles, du X^e au XV^e siècle; — J. RUINAUT. Essai historique sur les origines et l'organisation de l'église Saint-Marcel de Paris, V^e siècle-1597. — La thèse de M. Huisman a été placée au premier rang.

— *L'Université de Grenoble*, dont la Faculté des lettres est une des plus mal dotées de France pour l'enseignement de l'histoire et de la géographie, puisqu'elle dispose en tout d'un professeur d'histoire, M. de Crozals, d'un professeur de géographie, M. Blanchard, et d'un chargé de conférences pour l'histoire locale, M. Roupnel, vient, grâce au concours des professeurs des diverses facultés, d'organiser l'ensei-

gnement de l'histoire et de la géographie d'une manière qui peut servir de modèle à toutes nos universités. Elle a la première réalisé cette union des Facultés qui jusqu'ici ne s'est manifestée que par des affiches que personne ne lit. L'enseignement de l'histoire ancienne comporte deux heures de cours de M. Blanchard pour la préparation à la licence; une heure d'histoire des institutions romaines par M. Duquesne, de la Faculté de droit; une heure de paléographie et épigraphie par M. Rosset, maître de conférences de philologie; celui du moyen âge comprend deux heures de préparation à la licence par M. de Crozals, une heure d'explication de textes par M. Caillemer, de la Faculté de droit; celui de l'histoire moderne comprend une heure de cours de M. de Crozals, une heure de cours sur les institutions de la France monarchique par M. Fournier, de la Faculté de droit; celui de l'histoire contemporaine comprend une heure de cours de M. Roupnel, celui de la géographie comprend trois heures de cours de M. Blanchard. En outre, M. Roupnel consacre une heure par semaine à l'histoire du Dauphiné; M. de Crozals une heure par semaine à l'histoire de l'art (Giotto); la géologie est enseignée aux futurs géographes par M. Kilian, de la Faculté des sciences (trois heures par semaine), et par M. Lory, de la même Faculté (une heure); M. Blanchard dirige, les dimanches, des excursions géographiques, et un Institut de géographie alpine ouvre ses salles de travail aux étudiants. C'est un véritable institut d'histoire et de géographie qui a été ainsi constitué par l'heureuse initiative du recteur, M. Petit-Dutaillis, et par le dévouement des professeurs.

— Nous avons le regret d'annoncer que, l'Université de Nancy ayant décidé de publier une bibliothèque des travaux de l'Université au lieu de continuer sa subvention aux *Annales de l'Est et du Nord*, ce recueil périodique cesse de paraître. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Lorraine et d'Alsace le déplorent. Par contre, l'Université de Lille, qui était associée à celle de Nancy, vient de faire paraître le premier numéro d'une *Revue du Nord* (Flandre, Artois, Cambrésis, Hainaut, Picardie, Ardennes, Belgique et Hollande). Ce premier numéro, qui donne la meilleure idée de la nouvelle revue, contient les travaux suivants : le commencement d'une étude très documentée de M. H. BOULENGER, d'après les archives des Affaires étrangères, sur l'*Affaire des Belges et Liégeois unis*, où il étudie la mission secrète de Maret, le futur duc de Bassano, envoyé dans le Nord en avril 1792 pour utiliser, au profit de la France, les Belges émigrés en France à la suite de la restauration du pouvoir impérial à Bruxelles; un article de M. Fr. BENOIT qui retire à Rogier van der Weyden le *Calvaire* de Lille et à Holbein deux têtes de vieillards de Douai pour les attribuer au maître de la Vie de Marie; un mémoire de Robert de Cassel, publié par M. PIRENNE, écrit au commencement de 1326 et par lequel Robert se justifie auprès du roi de France de sa conduite équivoque dans la révolte de la Flandre maritime en 1324-1325; une lettre du conven-

tionnel Duhem, représentant en mission, du 29 juillet 1793, adressée de Paris à son collègue Lesage-Senaut à Lille pour accuser La Morlière, Lavalette et O' Moran. Suivent près de 50 pages de bibliographie et chronique.

— Après les *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne* qui ont vécu douze ans (1892-1904), après la *Revue du Béarn et du pays basque* qui en a duré deux (1904-1905), vient de se fonder une *Revue historique et archéologique du Béarn et du pays basque*, sous la direction de l'abbé Annat, directeur du grand séminaire de Nay. Le n° 1 (janvier 1910) contient, outre une revue rétrospective des publications périodiques relatives à l'histoire de la région basque, un article de L. BATCAVE sur la proclamation de la royauté à Orthez en 1814.

— Un schisme s'est produit dans la *Société des Études robespierristes*. M. Ch. VELLAY, qui l'avait fondée, en est sorti et a créé avec MM. Barbey, Boulenger, Félix Bouvier, Monin, Karmin, une *Revue historique de la Révolution française* (9, rue Saulnier. 20 fr. par an). Il vient en même temps de publier (voir plus haut, p. 393) le 1^{er} fasc. des *Oeuvres complètes de Robespierre*. M. A. MATHIEZ reste avec M. A. BUFFENOIR à la tête de l'ancienne Société et de la *Revue des Annales révolutionnaires*. La Société va faire paraître, elle aussi, une édition des *Oeuvres de Robespierre*, confiée à M. DÉPREZ, archiviste du Pas-de-Calais. Nous ne pouvons que déplorer cette multiplication intempestive de revues d'histoire et ces concurrences qui gaspillent l'argent et les forces.

— Nous apprenons au dernier moment la mort de M. H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, décédé à Paris, le 26 février, à l'âge de 83 ans. Nous lui consacrerons une notice dans notre prochaine livraison.

Allemagne. — Le 19 janvier 1910 est mort Auguste MEITZEN, un des statisticiens les plus renommés de l'Allemagne et, pendant longtemps, le maître des historiens et des économistes en ce qui touche l'occupation du sol par les différentes races européennes, l'exploitation de la terre, la condition des classes rurales; il les connaissait par les livres, mieux encore par les études, sur le terrain même, que lui imposaient ses fonctions officielles. Nous ne mentionnerons que son œuvre capitale au point de vue historique : *Siedelung und Agrarwesen der West- und Ostgermanen, Kelten, Ræmer, Finnen und Slaven* (1895, 3 vol. et un atlas). Il était né à Breslau le 16 décembre 1822 et avait été nommé professeur honoraire de sciences naturelles à l'Université de Berlin.

— Le 23 décembre 1909 est mort, au moment où il venait d'entrer dans sa 58^e année, le Dr Johannes MERKEL, professeur de droit romain et de droit civil à l'Université de Halle; il était né à Halle le 30 décembre 1852. On lui doit, entre autres publications : *Quellen des Nürnberger Stadtrechts* (1901) et *Der Kampf des Fremdrechts mit dem*

einheimischen Rechte in Braunschweig-Lüneburg (1904). Il était le fils de P. J. Merkel, l'éditeur de la loi salique.

— Dans le *Hohenzollern-Jahrbuch*, publié par Paul SEIDEL, 13^e année (Berlin et Leipzig, Giesecke et Devrient, 1909, in-4^o, 291 p.; prix : 20 m.), nous relèverons les articles de M. KOSER sur la politique de deux Électeurs brandebourgeois du x^v^e siècle, Frédéric II et Albrecht; de M. VOLZ sur la méthode de travail de Frédéric le Grand; de M. BAILLEU sur les derniers jours de la reine Louise, tiré de la remarquable biographie que j'ai signalée dans cette *Revue* (t. CII, p. 142). Ce volume du *Jahrbuch* est aussi richement illustré que les précédents et mérite, tant pour les illustrations que pour quelques articles, l'attention de ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art et spécialement des arts décoratifs.

P. D.

États-Unis. — M. Charles GROSS est mort, le 3 décembre 1909, à Cambridge (Massachusetts). Né à Troy (New-York) le 10 février 1857, il avait fait ses études à Williams College, puis à Göttingue, où il prit le grade de docteur (1883); il suivit aussi les cours de Giry à l'École des Hautes-Études de Paris. Il devint professeur à l'Université de Harvard en 1901. Cette nomination était méritée par de remarquables travaux : *Gilda mercatoria* (1883), qui était sa thèse de doctorat et qui, remaniée, devint en 1890 un ouvrage en deux volumes : *Guild merchant*; le t. II est formé de pièces justificatives précieuses pour l'histoire des guildes et indirectement pour celle des institutions municipales. Au même sujet, il consacra encore un volume de *Select Cases concerning the law merchant, 1270-1638*, t. I (*Selden Soc.*, t. XXIII, 1908); il préparait les éléments du tome II pendant le séjour qu'il fit à Londres pendant l'été dernier. On lui doit encore : *The Eschequer of the Jews in England* (1887); *Select Cases from the Coroner's Rolls, 1265-1413* (*Selden Soc.*, t. IX, 1895); *The early history of ballot*, publ. dans *American histor. Review*, 1898; enfin deux très utiles ouvrages de bibliographie : *A bibliography of british municipal history* (*Harvard historical studies*, t. V, 1897) et *The sources und literature of english history, to 1485* (1900). Il préparait une nouvelle édition de ce dernier volume quand la mort vint le prendre à la suite de graves opérations qu'il avait dû subir et dont il semblait être guéri.

— M. George Park FISHER, professeur d'histoire ecclésiastique à Yale depuis 1864, est mort en janvier dernier à l'âge de 83 ans; il était né à Wrentham (Massachusetts) le 10 août 1827. On lui doit une *History of the Reformation* (1873), une *History of the Christian church* (1888), une *Colonial history of the United States* (1892).

Hongrie. — M. Ch.-V. LANGLOIS vient de découvrir, dans un fonds non catalogué des Archives nationales, deux documents qui intéressent au plus haut degré l'histoire de Hongrie. Ce sont deux lettres de l'archevêque de Strigonie, Lodomér, de 1288. L'une fut adressée au pape

Nicolas IV (le 8 mai) et l'autre aux diocèses de Nagy-Szeben et du Bárczaság en Transylvanie. Toutes deux jettent un jour nouveau sur les événements qui se sont passés à la fin de l'année 1287 et dans les premiers mois de 1288, sur les méfaits du roi Ladislas IV et de sa sœur Élisabeth. Le roi, surnommé le Cuman, avait fait emprisonner sa femme, fille du roi Charles II de Naples, pour pouvoir continuer sa vie de débauche parmi les Cumanes; la sœur ne valait pas mieux que le frère. La lettre fort longue de Lodomér expose au Saint-Siège les griefs du haut clergé et de la noblesse contre le roi qui, emprisonné par ses sujets à la fin de 1287, avait promis de se corriger, mais, à peine délivré, continua sa vie déréglée et appela même les Tartares à son secours. Nous savons par d'autres documents que le pape s'adressa à différents princes étrangers pour châtier le roi de Hongrie. Il est probable que les deux documents, qu'un archiviste du XVIII^e siècle avait désignés comme étant des lettres de l'archevêque de Ségovie, — au lieu de Strigonie, — furent copiés au Vatican et envoyés à la Cour de France à cause de la parenté de la malheureuse reine de Hongrie, une Anjou, avec la famille régnante. M. Karácsonyi, l'historien le plus versé dans les documents de l'époque arpadienne, a présenté à la Société historique (décembre) la trouvaille du savant français et a montré le grand service qu'il a rendu aux historiens hongrois. Grâce à ces documents, les pages de Pauler et de Charles Szabó sur les événements de 1288 pourront être modifiées.

I. KONR.

NOUVELLES PUBLICATIONS FRANÇAISES

RELATIVES A L'HISTOIRE DE FRANCE.

(Sauf indications contraires, les volumes sont in-8° et édités à Paris.)

HISTOIRE LOCALE. — *Albanès et Fillet*. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France. Saint-Paul-Trois-Châteaux (évêques, prévôts). Valence, Arthaud, in-4° à 2 col., 1-746 (Gallia christiana novissima). — *E. et P. Bonnaffé*. Un armateur bordelais au XVIII^e s., 1740-1809. Bordeaux, Férét, in-4°, 52 p. — *H. Chauvet*. Histoire du parti républicain dans les Pyrénées-Orientales, 1830-1877. Perpignan, impr. de l'Indépendant, in-8°, 296 p. — *G. Houdard*. Les châteaux royaux de Saint-Germain-en-Laye, 1124-1789. Saint-Germain-en-Laye, impr. Mirvault, in-4°, xvi-176 p. — *E. Monier*. Étude monographique sur Le Charlieu dans le canton de Bourg-de-Péage, Drôme; t. I. Valence, impr. valentinoise, 1907, in-8°, xxx-479 p. — *L. Monnier*. Histoire de la ville de Vesoul; t. I. Vesoul, Bon, 1909, in-8°, vi-387 p. — *C. Nicolas*. Histoire des grands prieurs et du prieuré de Saint-Gilles, 1751-1806; t. III. Nîmes, Chastanier, 1907, in-8°, 307 p. — *A. Prévost*. Histoire du diocèse de Troyes pendant la Révolution; t. III. Troyes, impr. Frémont, in-8°, 669 p. Prix : 7 fr. 50. — *F. Sauvinier*. Le parlement de Bretagne, 1554-1790; 2^e partie. Rennes, Pihon et Hommay, 1909, 2 vol. in-4°.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *P. Allard*. *Saint Sidoine Apollinaire*. Firmin-Didot, 1910, in-18, xii-213 p. — *A. Bourgougnon*. *Étude historique du droit de dissolution de la Chambre des députés sous la Restauration*. E. Larose, 1909, 172 p. — Dom *F. Cabrol*. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*; fasc. 18. Letouzey et Ané. — *F. Canonne*. *Études sur la journée du 16 août 1870*. Berger-Levrault, 1909, 252 p. Prix : 7 fr. — Dom *M.-J. Couturier*. *Sainte Bathilde, reine des Francs*. Téqui, x-371 p. Prix : 3 fr. 50. — *L. Gastine*. *La belle Tallien*. A. Michel, 464 p. — *R. Génestal*. *Le procès sur l'état de clerc aux XIII^e et XIV^e s.* (École pratique des Hautes-Études, 5^e section), 1909, 74 p. — *G. Lechartier*. *Les services de l'arrière à la grande armée en 1806-7*. Chapelot, 1910, xx-664 p. — *M. Sautai*. *Les débuts de la guerre de la Succession d'Autriche*; t. I. Chapelot, 1909, 421 p.

INVENTAIRES ET CATALOGUES. — *Bibliographie générale et complète des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 30 oct. 1909*. Paris, Marchal et Godde, 1910, 2 col., xxxiii-181 p. — *Bligny-Bondurand*. *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Série E, t. IV : Notaires; fin*. Nîmes, impr. Chastanier, 1909, in-4^e à 2 col., xii-432 p. Prix : 10 fr. — *G. Lavalley*. *Bibliographie des journaux normands qui se trouvent à la bibliothèque municipale de Caen*. Caen, Jouan, 1910, in-8^e, 106 p.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

GÉNÉRALITÉS.

- A Century of population growth, 1790-1900, 415.
- Albers (P.)*. Manuel d'histoire ecclésiastique, adapté par *R. Hedde*, 350.
- Alston (Leonard)*. Modern constitutions in outline, 168.
- Bémont (Ch.) et Monod (G.)*. Histoire de l'Europe au moyen âge, 165.
- Cambridge modern history, t. VI, 167.
- Cimballi (Eduardo)*. L'Europa fa opera di civiltà nel Marocco? 144.
- Clouzot (Etienne)*. Le problème de la formation des villes, 399.
- Davenport (H. J.)*. Value and distribution, 400.
- Egelhaaf (Gottlob)*. Politische Jahresübersicht für 1908, 169.
- Gide (Ch.) et Rist (Ch.)*. Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours, 167.
- Hammacher (Emil)*. Das philosophisch-ökonomische System des Marxismus, 409.
- Haskins (Charles)*. A list of text-books from the close of the twelfth century, 396.
- Herre (Paul)*. Der Kampf um die Herrschaft im Mittelmeer, 400.
- Hinneberg (Paul)*. Die Kultur der Gegenwart, 2^e éd., 348.
- Imbart de La Tour (P.)*. Les origines de la Réforme, t. II, 317.
- Monod (G.)*. Voir Bémont (Ch.).
- Navarre (Albert)*. Histoire générale de la sténographie et de l'écriture à travers les âges, 165.
- Nesselrode (comte A. de)*. Lettres et papiers, 103.
- Nordau (Max)*. Le sens de l'histoire, 399.
- Parodi (D.)*. Traditionalisme et démocratie, 146.
- Pflugk-Hartung (J. von)*. Weltgeschichte, 3^e partie, 132.
- Splitter und Späne aus Geschichte und Gegenwart, 165.
- Schulz (Marie)*. Die Lehre von der

historischen Methode VI-XIII Jahrh., 166.

ANTIQUITÉ.

- Anthes*. Das römische Lager, 337.
- Asmus*. Kaiser Julians philosophische Werke übersetzt und erklärt, 336.
- Braun (Franz)*. Die Entwicklung der spanischen Provinzialgrenzen, 339.
- Bruton (F. A.)*. The roman fort at Manchester, 340.
- Cichorius*. Untersuchungen zu Lucilius, 329.
- Costa*. Storia delle fonti di diritto romano, 341.
- De Sanctis (G.)*. Per la scienza dell' antichità, 333.
- Dellefsen (D.)*. Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen, 337.
- Diehl (Ernst)*. Das alte Rom, 335.
- Domaszewski (A. von)*. Geschichte der römischen Kaiser, 334.
- Abhandlungen zur römischen Religion, 342.
- Drumann*. Geschichte Roms, 2^e éd., publ. p. Græbe, t. V, 335.
- Heiland (W. E.)*. The roman Republic, 334.
- Hitzig (H. F.)*. Die Herkunft des Schwurgerichts im römischen Strafprozess, 341.
- Hosius (Carl)*. Die Moselgedichte des D. Magnus Ausonius und des Venantius Fortunatus, 330.
- Knoke (Fr.)*. Arnim, der Befreier Deutschlands, 340.
- Koehne (W.)*. Das superflüciarische Reichsinstitut, 342.
- Leuze (Oscar)*. Die römische Jahreszählung, 331.
- Loisy (A.)*. La religion d'Israël, 2^e éd., 345.
- Mau*. Die Religionsphilosophie Kaiser Julians, 336.
- Maurice (Jules)*. Numismatique constantinienne, t. I, 150.
- Monro (Ch.-H.)*. The Digest of Justinian, 340.

- Nagl (Assunta)*. Galla Placidia, 337.
Niese (B.). Grundriss der römischen Geschichte, 330.
Pauly's Real-Encyclopädie, 335.
Schneller (Rud.). Anonymi de rebus bellicis liber, 330.
Schneider (Rud.). Die Kriegsmaschinen der alten Griechen und Römer, 337.
Schulz (Otto Th.). Der römische Kaiser Caracalla, 336.
Schwab. Velleius Paterculus und seine literar-historischen Abschnitte, 330.
Slouschz (Nahum). Hébræo-Phéniciens et Judéo-Berberes, 379.
Steinwerder (Th.). Ursprung und Entwicklung des Manipularsystems, 337.
Thiele. De Severo Alexandro imperatore, 336.
Zielinski (Th.). Cicero im Wandel der Jahrhundert, 336.

AFRIQUE.

- Dehérain (Henri)*. Études sur l'Afrique, 2^e série, 407.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

- Chroust (Anton.)*. Briefe und Akten zur Geschichte des 30 jähr. Krieges, t. IX, 131.
Davillé (Louis). Leibniz historien, 391.
Ernst (Viktor). Briefwechsel des Herzogs Christoph von Württemberg, 129.
Garz (Walter). Die Politik Maximilians I von Bayern, 131.
Grueber (chevalier de). Souvenirs, traduit de l'allemand par le capitaine de Maleissye-Melun, 176.
Hanoteau (Jean). Voir *Metternich*.
Herzog (Anton). Die Lebensmittelpolitik der Stadt Strassburg im Mittelalter, 180.
Hohenzollern Jahrbuch, 461.
Isleib. Moritz von Sachsen als evangelischer Fürst, 134.
Jansen (Max). Die Anfänge der Fugger, 179.
Lahusen (Joh.). Zur Entstehung der Verfassung der bairisch-österreichischen Städte, 177.
Mayr (Karl). Briefe und Akten zur Geschichte des 30 jähr. Krieges, t. VIII, 130.
Mentz (Georg). Johann Friedrich der Grossmütige, t. II et III, 134.

- Mergentheim (Leo)*. Die Quinquennialfakultäten pro foro externo, 408.
Metternich (prince de). Lettres à la comtesse de Liéven, publ. p. Jean Hanoteau, 99.
Meyer (André). Étude critique sur les relations d'Erasmus et de Luther, 407.
Peltzer (R. A.). Geschichte der Messingindustrie in Aachen, 180.
Schwarz (Kaspar). Inhaltsverzeichnis der Mitteilungen d. Instituts f. österreich. Geschichtsforschung, 1900-1909, 410.
Vigener (Fritz). Kaiser Karl IV und der Mainzer Bistumsstreit, 178.
Wagner (Ernst). Fundstätten und Funde aus ... römischer ... Zeit im Grossherzogtum Baden I, 340.
Weller (Karl). Württembergische Geschichte, 408.
Wolkan (Rud.). Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini, t. I, 121.

ANGLETERRE ET COLONIES.

- Anson (Sir William R.)*. The law and custom of the constitution, 413.
Bardoux (Jacques). La reine Victoria. Pages choisies de sa correspondance, 413.
Bastide (Ch.). Les institutions de l'Angleterre sous Édouard VII, 181.
Blennerhasset (Lady). Marie Stuart, 181.
Cuenca (Jean de). Voir *Gower*.
Gomme (G. L.). Index of archaeological papers, 1685-1890, 410.
Gower (John). Confessio Amantis, trad. en espagnol par Jean de Cuenca, 411.
Hall (Hubert). A formula book of english official historical documents, 2^e partie, 180.
Hardman (William). A history of Malta, 1748-1815, publ. p. J. H. Rose, 412.
Mijoueff (P.). Histoire de l'empire britannique et de la politique coloniale de l'Angleterre, 413.
Rose (J. H.). Voir *Hardman*.
Terry (Charles S.). A catalogue of the publications of the Scottish historical clubs and societies, 411.
Thoyts (E.). How to decipher and study old documents, 410.
Ward (A. W.) et Waller (A. R.). The Cambridge history of english literature, 411.

BELGIQUE.

- Bas* (colonel de) et *Wommerson* (colonel de). La campagne de 1815 aux Pays-Bas, 405.
Des Marez (G.). Le compagnonnage des chapeliers bruxellois, 414.
Hubert (Eugène). Les églises protestantes du duché de Limbourg pendant le XVIII^e siècle, 161.
Pirenne (H.). Histoire de Belgique, t. I, 3^e éd., 182.
Wommerson (colonel de). Voir *Bas* (colonel de).

ÉTATS-UNIS.

- Hughes* (Thomas). History of the Society of Jesus in North America, 415.

FRANCE.

- Albert* (chanoine Nestor). Histoire de Mgr C. F. de Thiollaz, premier évêque d'Annecy, 116.
Allier (Raoul). La Compagnie du très saint sacrement de l'autel à Marseille, 321.
Arnaud (Raoul). L'Égérie de Louis-Philippe, Adélaïde d'Orléans, 101.
Audouard (Jean). Le crime du marquis d'Entrecasteaux, 324.
 — Le rétablissement du parlement de Provence en janvier 1775, 324, note.
Aymes (Noël). La France sous Louis XIII, 172.
Barbey (Frédéric). La mort de Pichegru, 176.
Barbier (V.). Voir *Robespierre*.
Bardet (V.). Voir *Demaillasson*.
Boislisle (J. de). Voir *Saint-Simon*.
Bosq (Paul). Souvenirs de l'Assemblée constituante, 111.
Bourgin (Georges). Voir *Circourt* (Ad. de).
Bourgin (Hubert). Victor Considérant, 107.
Boutard (abbé Charles). Lamennais, t. II, 117.
Buat (E.). 1809. De Ratisbonne à Znaim, 405.
Cabane (Henri). Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848, 117.
Caron (Pierre). Bibliographie des travaux publiés de 1866 à 1897 sur l'histoire de France depuis 1789, 401.
Carré (Henri). Le règne de Louis XV (Hist. de France d'E. Lavisse), 323.
Casaliveteri (Pierre de). Journal publ. p. *Jean de Jourgain*, 406.
Chalvet-Nastrac (V^e de). Les projets de restauration monarchique et le général Ducrot, 111.
Chandon de Briailles (R.) et *H. Bertal*. Sources de l'histoire d'Épernay, t. II, 328.
Chauvet (Horace). Histoire du parti républicain dans les Pyrénées-Orientales, 406.
Circourt (Adolphe de). Souvenirs d'une mission à Berlin en 1848, publ. p. *G. Bourgin*, 104.
Cussy (chevalier de). Souvenirs, publ. p. le comte de *Germigny*, 100.
Davois (Gustave). Les Bonaparte littérateurs, 404.
Delachenal (R.). Histoire de Charles V, t. I et II, 382.
Demaillasson. Journal, t. II, 1681-1694, publ. p. *V. Bardet*, 326.
Dérain (Émile). Notes d'histoire sur Château-Thierry, du XVI^e au XIX^e s., 172.
Dino (duchesse de). Chronique de 1831 à 1862, publ. p. la princesse *Radziwill*, 101.
Dohna (Hannibal de). Napoléon au printemps de 1807, trad. p. *G. Douare*, 177.
Douare (Georges). Voir *Dohna* (H. de).
Doumergue (E.). Iconographie calvinienne, 318.
Du Bled (Victor). La société française du XVI^e au XX^e siècle, 173.
Du Bourg (Joseph). Les entrevues des princes à Frohsdorf, 112.
Dufay (Pierre). Napoléon en Loir-et-Cher, 406.
Dunoyer (Alphonse). Deux jurés du Tribunal révolutionnaire, 403.
Festy (Octave). Le mouvement ouvrier au début de la monarchie de Juillet, 107.
Fournier (Paul). Chaligny; ses seigneurs et son histoire, 170.
Germigny (comte de). Voir *Cussy*.
Gossez (A. M.). Mémoires de l'ouvrier François Leblant. Projet d'Adolphe Peynaud, 108.
Hanotaux (Gabriel). Histoire de la France républicaine, t. II-IV, 114.
Haye (Alex. de). Desaix, 175.
Hémon (P.). La Révolution en Bretagne. Le Deist de Botidoux a-t-il trahi les députés girondins proscrits? 175.
Herbelot (Alphonse d'). Lettres à Montalembert et à Léon Cornudet, 100.

- Buguet (Adrien)*. Saint-Valéry, de la Ligue à la Révolution, 327.
- Jaurgain (Jean de)*. Voir *Casative-tery*.
- Jeanjean (J.-F.)*. Armand Barbès, 106.
- Labusquière (John)*. La troisième République, 113.
- Lachèvre (Frédéric)*. Le procès de Théophile Viau, 1625, 402.
- Lacombe (Paul)*. Taine historien et sociologue, 109.
- Lambeau (L.)*. L'hôtel de ville [de Paris], 374.
- Lanson (Gustave)*. Voir *Voltaire*.
- Lebey (André)*. Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848, 105.
- Lecestre (L.)*. Voir *Saint-Hilaire et Saint-Simon*.
- Leroux (Alfred)*. Géographie historique du Limousin, 169.
- Loredan (Jean)*. La grande misère et les voleurs au XVIII^e siècle, 324.
- Loundes (M. E.)*. The nuns of Port Royal, 322.
- Magne (Émile)*. Le plaisant abbé de Boisrobert, fondateur de l'Académie française, 172.
- Marcère (M. de)*. Histoire de la République, 1^{re} partie, 113.
- Masson (Frédéric)*. Autour de Sainte-Hélène, 98.
- Mathieu (Georges)*. Courte chronique écrite à Ayen, 1560-1585, 407.
- Matrod (Henri)*. Le voyage de fr. Guillaume de Rubrouk, 1253-55, 170.
- Ollivier (Émile)*. L'empire libéral, t. XIII, 110.
- Parisot (Robert)*. Les origines de la Haute-Lorraine et sa première maison ducale, 155.
- Palmore (K.-A.)*. The court of Louis XIII, 172.
- Pélet (Auguste)*. Templiers et Hospitaliers dans le diocèse de Troyes, 170.
- Picard (Charles)*. H. Taine, 109.
- Picard (Ernest)*. Hohenlinden, 396.
- Pigallet (Maurice)*. Département du Doubs. Rapport au Conseil général, 174.
- Plunkett (Jerne L.)*. The fall of old order, 400.
- Portallier (Antonin)*. Le tribunal de commerce de Saint-Étienne, 327.
- Positions des thèses de l'École des chartes. Promotion de 1910, 458.
- Procès-verbaux du Comité du travail à l'Assemblée constituante de 1848, 108.
- Radzwill (princesse)*. Voir *Dino (duchesse de)*.
- Rey (Auguste)*. J.-J. Rousseau dans la vallée de Montmorency, 404.
- Richelieu (cardinal de)*. Mémoires, t. II, 319.
- Robespierre (Maximilien)*. Œuvres complètes, publ. p. V. Barbier et C. Vellay, 393.
- Saint-Hilaire*. Mémoires, publ. p. L. Lecestre, 322.
- Saint-Simon*. Mémoires, t. XXI, publ. p. L. Lecestre et J. de Boislisle, 322.
- Savine (Albert)*. L'assassinat de la duchesse de Praslin, 102.
- Schemann (L.)*. Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau, 104.
- Schmidt (E. von)*. Das französische Generalstabswerk über den Krieg 1870-71, 405.
- Schreuer (Hans)*. Ueber altfranzösische Krönungsordnungen, 401.
- Stenger (Gilbert)*. Le retour des Bourbons, 98.
- Strauss (Gaston)*. La politique de Renan, 110.
- Turquan (Joseph)*. Du nouveau sur Louis XVII. Solution du problème, 174.
- Vellay (C.)*. Voir *Robespierre*.
- Voltaire*. Lettres philosophiques, publ. p. G. Lanson, 173.
- Weill (Georges)*. Histoire du catholicisme libéral en France, 118.
- Wilkinson (Maurice)*. The last phase of the League in Provence, 326.

ITALIE.

- Angelis (Carlo de)*. Memoria, publ. p. M. Mazziotti, 140.
- Battaini (abbé Domenico)*. Lo stato contro la chiesa, 143.
- Contoni (Carlo)*. Scritti vari, 143.
- Daconto (Saverio)*. La provincia di Bari nel 1848-49, 142.
- Guardione (Francesco)*. Il dominio dei Borboni in Sicilia, 1830-1861, 136.
- Magrini (Luciano)*. Il pericolo tedesco, 144.
- Mayer (Ernst)*. Italienische Verfassungsgeschichte, 152.
- Mazziotti (Matteo)*. Costabile Carducci ed i moti del Cilento nel 1848, 141.
- Voir *Angelis (Carlo de)*.
- Ragusa-Moleti (G.)*. La Sicilia e l'unità patria, 136.
- Trifone (Romualdo)*. Vicende di un

progetto parlamentare per l'eversione della feudalità in Sicilia, 135.
Vigo (Pietro). Annali d'Italia, 143.

ORIENT.

La Vallée-Poussin (Louis de). Notions sur les religions de l'Inde, 184.

RUSSIE.

Gorjainov (Serge). Correspondance de Catherine Alexievna, grande-duchesse de Russie, et de Sir Ch. H. Williams, ambassadeur d'Angleterre, 182.

SUISSE.

Chapuisat (Édouard). Le commerce et l'industrie à Genève, 1798-1813, 183.

Crue (Francis de). L'action politique de Calvin hors de Genève, 319.

Maag (Albert). Geschichte der Schweizertruppen in neapolitanischen Diensten, 138.

HISTOIRE DE L'ART.

Ardenne de Tizac (H. d'). Voir *Bushell*.

Art (l') et les mœurs en France, 372.

Aynard (Joseph). Oxford et Cambridge, 374.

Boinet (Amédée). Les églises de Paris, 374.

Bonnefon (Paul). Voir *Perrault*.

Bouchaud (P. de). Bologne, 373.

Bushell (S. W.). L'art chinois, trad. p. *H. d'Ardenne de Tizac*, 373.

Cagnat. Timgad et Tebessa, 374.

Cammaerts (E.). Voir *Ruskin*.

Chantavoine (Jean). Munich, 374.

Diehl (Ch.). Palerme et Syracuse, 373.

Dimier (Louis). Voir *Reynolds*.

Fierens-Gevaert. Les primitifs flamands, 368.

Fontaine (André). Les doctrines d'art en France. De Poussin à Diderot, 372.

Foville (Jean de). Pisanello, 370.

Goffin (Arnold). Pinturricchio, 369.

Guiffrey (J.). Le Louvre. Les Gobelins, 374.

Hallays (André). Avignon, 374.

Hauvette (Henri). Ghirlandaio, 369.

Lanciani (Rodolfo). The golden days of the Renaissance in Rome, 370.

Lechevallier-Chevignard. Sèvres, 374.

Lécureux. Saint-Pol-de-Léon, 374.

Lefevre-Pontalis. Coucy, 374.

Lill (G.). Hans Fugger und die Kunst, 179.

Ludwig (G.) et Molmenti (P.). Vitore Carpaccio, 370.

Mengin (Urbain). Benozzo Gozzoli, 369.

Merlet (René). Chartres, 374.

Michel (André). Histoire de l'art, t. III, 363.

Migeon (G.). Au Japon, 373.

— Les arts du tissu, 375.

Nolhac (P. de). Voir *Vigée-Lebrun*.

Perdrizet (Paul). La Vierge de Miséricorde, 362.

Perrault (Ch.). Mémoires, publ. p.

P. Bonnefon, 372.

Perrault (Claude). Relation du voyage à Bordeaux, 1669, publ. p.

P. Bonnefon, 373.

Porée (Ch.). Vézelay, 374.

Prentout. Caen et Bayeux, 374.

Réau (Louis). Peter Vischer et la sculpture franco-normande, 371.

Reynolds. Discours sur la peinture, trad. p. *L. Dimier*, 373.

Rosenthal (Léon). La gravure, 375.

Ruskin (John). Conférences sur l'architecture et la peinture, trad. p.

E. Cammaerts, 373.

Savnier (Ch.). Bordeaux, 374.

Sellier (Charles). Anciens hôtels de Paris, 329.

Stein (Henri). Les architectes des cathédrales gothiques, 368.

Thode (Henry). Michel Angelo, 370.

Tiersot (Jullien). Gluck, 166.

Venturi (A.). Storia dell' arte italiana, 369.

Vigée-Lebrun (M^{me} Louise-Élisabeth). Souvenirs, publ. p. *P. de Nolhac*, 404.

Vitry (Paul). Jean Goujon, 371.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Archambault (G.). Justin; dialogue avec Tryphon, 344.

Auray (Lucien). Les registres de Grégoire IX, 120.

Babul (E.-Ch.). Priscillien et le priscillianisme, 355.

Baudot (J.). Le pallium, 356.

Bethune-Baker. Nestorius and his teaching, 80.

Boniface VIII. Registres, publ. p. *G. Digard*, 120.

Braun (Paul). Der Beichtvater der heiligen Elisabeth und deutsche Inquisitor Konrad von Marburg, 127.

Bréhier (Émile). Philon, 344.

- Calluau* (P.). Le problème de la résurrection du Christ, 347.
- Cardauns* (Ludwig). Paul III, Karl V und Franz I, 133.
- Zur Kirchenpolitik Herzogs Georg von Sachsen, 135.
- Catholic (the) Encyclopædia, 348.
- Causse* (A.). L'évolution de l'espérance messianique dans le christianisme primitif, 354.
- Cauzons* (Th. de). Histoire de l'Inquisition en France, t. I, 127.
- Clemen* (Carl). Religionsgeschichtliche Erklärung des Neuen Testaments, 351.
- Dahnhardt* (Oskar). Natursagen, t. II, 351.
- Debidour* (A.). L'Église catholique et l'État sous la 3^e République, t. II, 119.
- Deissmann* (Ad.). Licht vom Osten, 2^e et 3^e éd., 350.
- Dejean* (Ét.). Un prélat indépendant au xviii^e siècle : Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, 158.
- Delehaye* (H.). Les légendes grecques des saints militaires, 357.
- Desdèvises du Désert* (G.). L'Église et l'État en France, t. II, 118.
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, 347.
- Diepke* (Paul). Arnald von Villanova als Politiker und Laientheologe, 128.
- Digard* (Georges). Les registres de Boniface VIII, 120.
- Dobschütz* (E. von). L'âge apostolique, 353.
- Dufourcq* (Albert). L'avenir du christianisme, t. II, III et IV, 349.
- Étude sur les *Gesta martyrum* romains, t. IV, 357.
- Dumas* (J.). Christianisme et papauté, 354.
- Durengues* (A.). La question du *De fide*, 345.
- Féret* (abbé P.). La Faculté de théologie de Paris, t. VII, 325.
- Finke*. Aus den Tagen Bonifaz VIII, 129.
- Génier* (R.). Vie de saint Euthyme le Grand, 377-473, 358.
- Giran* (E.). Jésus de Nazareth, 346.
- Goguel* (M.). L'évangile de Marc et ses rapports avec ceux de Matthieu et de Luc, 352.
- Gonthier*. Voir *Hamon*.
- Grégoire IX*. Registres, publ. p. L. Auway, 120.
- Greinacher* (Anton). Die Anschauungen des Papstes Nikolaus II über das Verhältniss von Staat und Kirche, 124.
- Guignebert* (Ch.). La primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome, 355.
- Gwathkin* (H. M.). Early church history to A. D. 313, 349.
- Hamon*. Vie de saint François de Sales; nouv. éd. par *Gonthier* et *Letourneau*, 320.
- Harnack* (Ad.). Lehrbuch der Dogmengeschichte, 4^e éd., 355.
- Hemmer* (H.). Les Pères apostoliques; t. II : Clément de Rome, 344.
- Hort* (F. J. A.). The epistle of saint James, 353.
- Jean XXII*, lettres communes, publ. p. G. Mollat, 121.
- Jones* (Rufus M.). Studies in mystical religion, 350.
- Kellner* (H.). Traditions-geschichtliche Bearbeitung und Legende in d. Behandlung der Chronologie des apostol. Zeitalters, 354.
- Küttel* (R.). Geschichte des Volkes Israel, t. II, 377.
- Köstler* (Rud.). Die väterliche Ehebewilligung, 122.
- Kybat* (Vlastimil). Voir *Mathias de Janov*.
- Lagrange* (M.-J.). Le messianisme chez les Juifs, 346.
- Lepin* (M.). La valeur historique du quatrième évangile, 352.
- Letourneau*. Voir *Hamon*.
- Lucius* (Ern.). Les origines du culte des saints, 357.
- Lützow*. The life and times of master John Hus, 1.
- Luchaire* (Achille). Innocent III, 126.
- Mâle* (Émile). L'art religieux de la fin du moyen âge en France, 358.
- Marcel* (Pierre). Charles Le Brun, 371.
- Mathias de Janov*. Regulae veteris et novi testamenti, publ. p. V. Kybat, t. II, 409.
- Mollat* (G.). Jean XXII, lettres communes, 121.
- Monseur* (Eugène). Les moines et les saints de Gand, 182.
- Piepenbring* (C.). Jésus historique, 346.
- Pirie-Gordon* (C. H. C.). Innocent the Great, 126.
- Rauschen* (G.). Florilegium patristicum, fasc. 7, 356.
- Rosenmeyer* (L.). Quaestiones Tertullianae, 345.
- Saintyves* (P.). Le discernement du miracle, 357.
- Scharnagl* (Anton). Der Begriff der Investitur in den Quellen und der Literatur des Investiturstreites, 125.
- Schwaalm* (M. B.). La vie privée du

- peuple juif à l'époque de Jésus-Christ, 345.
- Stanton (V. H.)*. The gospels as historical documents, 352.
- Stoop (E. de)*. Essai sur la diffusion du manichéisme, 356.
- Stutz (Ulrich)*. Der neueste Stand d. deutschen Bischofswahlrechts, 409.
- Tixeront (J.)*. Histoire des dogmes, t. II, 355.
- Transactions of the third international congress for the history of religions, 350.
- Vacandard (E.)*. Études de critique et d'histoire religieuses, 354.
- Viard (Paul)*. Histoire de la dîme ecclésiastique, principalement en France, jusqu'au décret de Gratien, 123.
- Werline (P.)*. Paulus als Heidenmissionær, 353.
- Westcott (Mgr Br. Foss)*. The two empires, the church and the world, 343.
- Wieland (Fr.)*. Der vorirenäische Opferbegriff, 356.
-

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

	Pages
Louis BATIFFOL. Louis XIII et le duc de Luynes; <i>suite et fin</i> .	32, 248
Lucien FEBVRE. L'application du Concile de Trente en Franche-Comté; <i>1^{er} article</i>	225
Vlastimil KYBAL. Étude sur les origines du mouvement hussite en Bohême : Matthias de Janov	1
Albert MATHIEZ. Les philosophes et la séparation de l'Église et de l'État en France à la fin du xviii ^e siècle . . .	63

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

Georges BOURGIN. Santa-Rosa et la France, 1821-1822; <i>1^{er} article</i>	307
Edmond BURON. Un prophète de la Révolution américaine.	283
V. ERMONT. La question nestorienne d'après un document nouveau	80
Henri SÉE. La rédaction et la valeur historique des cahiers de paroisses pour les États-Généraux de 1789 . . .	292
Antoine THOMAS. Le « signe royal » et le secret de Jeanne d'Arc	278

BULLETIN HISTORIQUE.

Antiquités chrétiennes, par Ch. GUIGNEBERT	344
Antiquités latines (publications étrangères), par Ch. LÉCRAVAIN	329
Histoire d'Allemagne. Histoire politique de 1519 à 1648, par A. O. MEYER	129
Histoire de France. Époque contemporaine, par E. DRIAULT.	98
— Époque moderne, par H. HAUSER	317
Histoire d'Italie. Époque contemporaine, par Georges BOURGIN; <i>suite et fin</i>	135
Histoire de l'art, par Louis HOURTICQ	358
Histoire de l'Église au moyen âge, par E. JORDAN . . .	120

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

V. BARBIER et Ch. VELLAY. Œuvres complètes de Maximilien de Robespierre (Eug. Déprez).	393
--	-----

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1910.]

	Pages
Louis DAVILLÉ. Leibniz historien (Jean Baruzi)	391
Ét. DEJEAN. Nicolas Pavillon, évêque d'Alet (G. Monod)	158
R. DELACHENAL. Histoire de Charles V (Jos. Tardif)	382
Eug. HUBERT. Les églises protestantes du duché de Limbourg pendant le XVIII ^e siècle (Paul Fredericq)	161
R. KITTEL. Geschichte des Volkes Israel; t. II (Alfred Loisy)	377
Jules MAURICE. Numismatique constantinienne (Jules Martha).	150
Ernst MAYER. Italienische Verfassungsgeschichte (R. Poupardin)	152
Robert PARISOT. Les origines de la Haute-Lorraine et sa première maison ducale (Chr. Pfister)	155
D. PARODI. Traditionalisme et démocratie (Eug. d'Eichthal).	146
Comm ^e E. PICARD. Hohenlinden (Alfred Dreyfus)	396
Nahum SLOUSCHZ. Hébreo-Phéniciens et Judéo-Berbères (Ed. Montet)	379

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Afrique (H. DEHÉRAIN).	407
Histoire d'Allemagne et d'Autriche (G. BLONDEL, P. DARMSTÄDTER, H. HAUSER, E. JORDAN, A. LEROUX, Ch. RIST, F. VIGENER)	177, 407
Histoire d'Angleterre (Ch. BÉMONT, Irda LUBIMENKO)	180, 410
Histoire d'Orient (P. OLTRAMARE).	184
Histoire de Belgique (L. HALPHEN, H. HAUSER)	182, 414
Histoire de France (Ch. BÉMONT, J. CALMETTE, R. COUQUEBERG, Alfred DREYFUS, L. HALPHEN, H. HAUSER, G. MONOD, Ch. PFISTER, R. REUSS)	169, 401
Histoire de Roumanie (N. JORGA)	416
Histoire de Russie (H. HAUSER)	182
Histoire de Suisse (R. REUSS)	183
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, H. HAUSER)	415
Histoire générale (Ch. BÉMONT, P. DARMSTÄDTER, L. HALPHEN, H. HAUSER, Ch. RIST, G. YVER)	165, 399

CORRESPONDANCE.

A propos d' <i>Orpheus</i> , par Salomon REINACH	185
--	-----

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

(Liste alphabétique.)

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

1. Byzantinische Zeitschrift	208
--	-----

TABLE DES MATIÈRES.

473

	Pages
2. Deutsche Rundschau	209
3. Göttingische gelehrte Anzeigen	430
4. Historische Vierteljahrschrift	207
5. Historische Zeitschrift	207
6. Historisches Jahrbuch	208
7. Mittheilungen d. Instituts f. österr. Geschichtsf.	430
8. Neues Archiv	209
9. Rheinisches Museum	210
10. Vierteljahrschrift f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte	431
11. Zeitschrift d. Gesellschaft f. Volkskunde von Freiburg	432
12. Zeitschrift f. katholische Theologie	431
13. Zeitschrift f. Kirchengeschichte	432

ALSACE.

1. Revue d'Alsace	432
-----------------------------	-----

ANGLETERRE.

1. Athenæum (the)	212, 433
2. Edinburgh Review	435
3. English historical Review (the)	210, 433
4. Nineteenth Century and after (the)	438
5. Quarterly Review	435
6. Review of histor. public. relating to Canada	435
7. Scottish historical Review (the)	211, 434
8. Transactions of the royal historical Society	437

BELGIQUE.

1. Analecta Bollandiana	438
2. Analectes pour servir à l'hist. ecclésiastique	439
3. Annales de l'Académie royale d'archéologie	439
4. Annales de la Société archéol. de Namur	440
5. Annales de la Société d'archéol. de Bruxelles	440
6. Annales de la Société d'émulation de Bruges	440
7. Annales de la Société d'hist. et d'archéol. de Gand	440
8. Annales du Cercle archéologique du pays de Waas	441
9. Archives belges	441
10. Bulletin de l'Académie royale d'archéol. de Belgique	441
11. Bulletin de la Classe des lettres de l'Académie royale	442
12. Bulletin de la Comm. de l'hist. des églises wallonnes	442
13. Bulletin de la Commission royale d'histoire	442
14. Bulletin de la Société historique de Gand	443
15. Bulletin de la Société liégeoise de littér. wallonne	443
16. Bulletin de la Société royale de géographie	443
17. Bulletin de la Société scientifique du Limbourg	444
18. Bulletin de l'Institut archéol. liégeois	444

	Pages
19. Bulletin du Cercle archéol. de Malines	444
20. Leodium	444
21. Revue belge de numismatique	444
22. Revue de Belgique	445
23. Revue de l'Instruction publique.	445
24. Revue de l'Université de Bruxelles	446
25. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain	446
26. Revue générale	447
27. Revue historique de l'ancien pays de Loos	448
28. Revue historique tournaisienne.	448

ÉTATS-UNIS.

1. American historical Review (the)	213, 448
2. Nation (the)	214, 449

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres	190
2. Académie des sciences morales et politiques.	191, 419
3. Annales du midi.	202, 428
4. Bibliothèque de l'École des chartes	421
5. Bulletin de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne	203
6. Bulletin de l'Auvergne	203
7. Bulletin hispanique.	195
8. Correspondance historique et archéologique (la)	419
9. Correspondant (le)	197, 425
10. Études. Revue fondée par des Pères de la C ^{ie} de Jésus	199, 426
11. Grande Revue (la)	199
12. Journal des Savants	195
13. Mélanges d'archéologie et d'histoire	191
14. Mercure de France (le).	200
15. Nouvelle Revue (la).	201
16. Nouvelle revue historique de droit.	420
17. Polybiblion.	196
18. Province du Maine (la).	203
19. Révolution de 1848 (la)	194, 423
20. Révolution française (la)	422
21. Revue critique d'histoire et de littérature	196, 423
22. Revue d'Auvergne	204
23. Revue de Bretagne	204
24. Revue de Gascogne	205
25. Revue de l'Agenais	205
26. Revue de l'Anjou	428
27. Revue de l'histoire des religions	420
28. Revue de Paris	201

TABLE DES MATIÈRES.

475

	Pages
29. Revue de Saintonge et d'Aunis	429
30. Revue de synthèse historique	418
31. Revue des bibliothèques	195
32. Revue des Deux Mondes	190, 427
33. Revue des études anciennes	192
34. Revue des études historiques	190
35. Revue des Pyrénées	429
36. Revue des questions historiques	189, 418
37. Revue d'histoire de Lyon	205
38. Revue d'histoire diplomatique	192
39. Revue d'histoire moderne et contemporaine	422
40. Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée	193
41. Revue générale du droit	421
42. Revue Henri IV	194
43. Revue historique de Bordeaux	206
44. Revue historique et archéologique du Maine	429
45. Revue savoisienne	206
46. Société de l'histoire de Paris	206, 430
47. Société de l'histoire du protestantisme français	193
48. Société nationale des Antiquaires de France	420
49. Ville de Paris. Bulletin des travaux historiques	430

GRÈCE.

1. Βυζαντίς	215
2. Νέος Ἑλληνομνημον	216

HONGRIE.

1. Budapesti Szemle	449
2. Revue de Hongrie	450
3. Századok	451

ITALIE.

1. Archivio della r. Soc. romana di storia patria	453
2. Archivio storico lombardo	453
3. Archivio storico siciliano	453
4. Nuovo archivio veneto	454
5. Rendiconti della R. Accademia dei Lincei	454
6. Rivista storica antica	454
7. Rivista storica benedettina	455

RUSSIE.

1. Vizantjiski Vremennik	456
------------------------------------	-----

CHRONIQUE.

<i>Allemagne</i> (L. BRÉHIER, P. DARMSTÄDTER)	218, 460
<i>Angleterre</i>	220
<i>Belgique</i>	220
<i>États-Unis</i> (S. REINACH)	220, 461
<i>France</i> (G. MONOD)	217, 458
<i>Grèce</i>	222
<i>Hongrie</i> (I. KONT)	461
<i>Italie</i>	222
<i>Roumanie</i>	233
<i>Nouvelles publications françaises</i>	223, 462
 INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	 464

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

